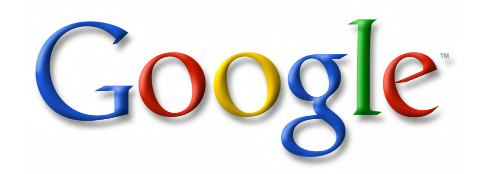
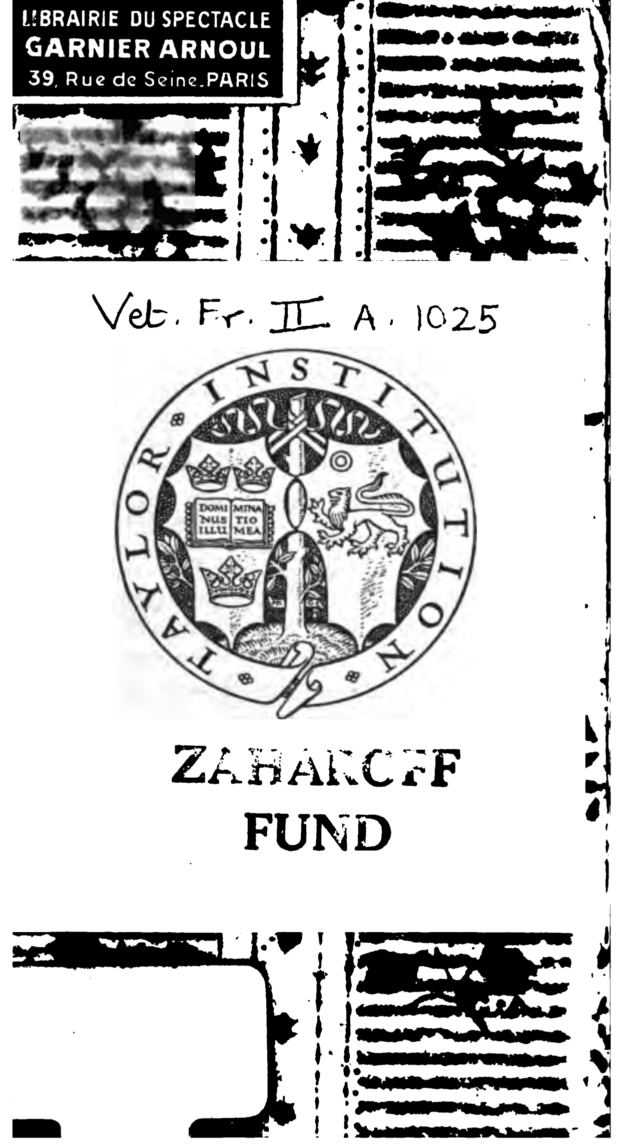



LIBRAIRIE DU SPECTACLE
GARNIER ARNOUL
39, Rue de Seine. PARIS
Vet. Fr. II A. 1025
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ZAHAROFF
FUND

Paul V. R...

~~(tome I seul, ...~~

éd. extrêmement ...

Mq. Sol.

Tome Ier ...

Le 2e vol. (qui manque ...

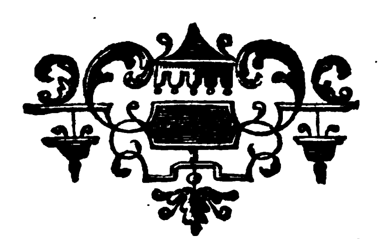
[illegible] ... Mémoires ...

J. Racine", par Lou...

[illegible]

LETTRES
DE
RACINE,
ET
MEMOIRES
SUR SA VIE.

TOME PREMIER.



A LAUSANNE ET A GENEVE,
Chez MARC-MICHEL BOUSQUET, &
Compagnie.

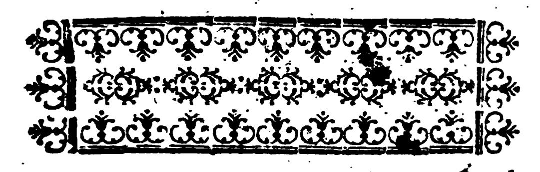
M. DCC. XLVII.

AVERTISSEMENT.

COMME M. l'Abbé d'Olivet, qui avoit lû quelques-unes des Lettres ſuivantes, en a parlé dans ſon Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, en diſant qu'elles ſont pleines d'eſprit, & écrites avec une exactitude & une beauté de ſtyle, qui eſt ordinairement le fruit d'un long exercice, on me ſçauroit mauvais gré ſi je ne les faiſois pas connoître; & quoiqu'elles ſoient peu ſérieuſes, loin d'avoir de la répugnance à les donner, je n'ai pas un meilleur moyen pour détromper ceux qui s'imaginent que celui qui a ſi bien peint l'amour dans ſes Vers, en étoit toujours occupé. S'il y eût été livré, même dans ſa jeuneſſe, il ne ſe fut pas rendu capable de le peindre ſi bien.

Voici des Lettres écrites en toute liberté, & en ſortant de Port-Royal, dont il n'avoit plus à craindre les remontrances: on les peut apeler ſes *Juvenilia*. Il les écrit à un jeune ami, qu'il ſoupçonne quelquefois d'être amou-

amoureux : il ne s'attendoit pas qu'elles dussent être luës par d'autres : il n'a jamais sçu qu'on les eût conservées. M. l'Abbé Dupin, qui les avoit recueillies, nous les a renduës. Dans ces Lettres cependant, écrites librement, le badinage est si innocent, que je n'ai jamais rien trouvé qui ait dû m'obliger à en suprimer une seule. On y voit un jeune homme enjoué, aimant à railler, ne se préparant pas à l'état Ecclésiastique par esprit de pieté, conservant toujours néanmoins des sentimens de piété dans le cœur, quoiqu'il paroisse content de n'être plus sous la sévére discipline de Port-Royal ; plein de tendresse pour ses amis, fuyant le monde & les plaisirs par raison, pour se livrer tout entier à l'étude, & à son unique passion, qui étoit celle des Vers.



DISCOURS PRONONCÉ par M. RACINE, *à l'Académie Françoise, à la réception de M. l'Abbé* COLBERT, *le* 30 *Octobre* 1678.

MONSIEUR,

Il m'est sans doute très-honorable de me voir à la tête de cette célèbre Compagnie; & je dois beaucoup au hazard, de m'avoir mis dans un place où le mérite ne m'auroit jamais élevé. Mais cet honneur si grand par lui-même, me devient, je l'avouë, encore plus considérable, quand je songe que la premiére fonction que j'ai à faire dans la place où je suis, c'est de vous expliquer les sentimens que l'Académie a pour vous.

Vous croïez lui devoir des remercimens, pour l'honneur que vous dites

a qu'elle

qu'elle vous a fait ; mais elle a auffi des graces à vous rendre. Elle vous eft obligée, non-feulement de l'honneur que vous lui faites, mais encore de celui que vous avez déja fait à toute la République des Lettres.

Oüi, MONSIEUR, nous fçavons combien elles vous font redevables. Il y a long-tems que l'Académie a les yeux fur vous. Aucune de vos démarches ne lui a été inconnuë. Vous portez un nom que trop de raifons ont rendu facré pour les gens de Lettres. Tout ce qui regarde votre illuftre Maifon, ne leur fçauroit plus être ni inconnu, ni indifférent.

Nous avons confidéré avec attention les progrès que vous avez faits dans les Sciences ; mais fi vous aviez excité d'abord notre curiofité, vous n'avez guére tardé à exciter notre admiration. Et quels aplaudiffemens n'a-t'on point donnez à cette excélente Philofophie, que vous avez publiquement enfeignée ! Au lieu de quelques termes barbares, de quelques frivoles queftions que l'on avoit accoutumé d'entendre dans les Ecoles, vous y avez fait entendre de folides véritez, les plus

plus beaux ſecrets de la nature, les plus importans principes de la Métaphyſique. Non, MONSIEUR, vous ne vous êtes point borné à ſuivre une route ordinaire. Vous ne vous êtes point contenté de l'écorce de la Philoſophie, vous en avez aprofondi tous les ſecrets. Vous avez raſſemblé ce que les Anciens & les Modernes avoient de ſolide & d'ingénieux. Vous avez parcouru tous les ſiécles pour nous en raporter les découvertes. L'oſerai-je dire ? Vous avez fait connoître dans les Ecoles, Ariſtote même, dont on n'y voit ſouvent que le fantôme.

Cependant, cette ſçavante Philoſophie n'a été *pour vous* qu'un paſſage pour vous élever à une plus noble ſcience ; je veux dire, à la ſcience de la Religion. Et quel progrès n'avez-vous point fait dans cette étude ſacrée ! Avec quelles marques d'eſtime la plus fameuſe Faculté de l'Univers vous a-t'elle adopté, vous a t'elle aſſocié dans ſon corps ! L'Académie a pris part à tous vos honneurs. Elle aplaudiſſoit à vos célébres actions ; mais, MONSIEUR, depuis qu'elle

vous a vû monter en Chaire, qu'elle vous a entendu prêcher les veritez de l'Evangile, non-seulement avec toute la force de l'éloquence, mais même avec toute la justesse & toute la politesse de notre langue, alors l'Académie ne s'est plus contentée de vous admirer, elle a jugé que vous lui étiez nécessaire. Elle vous a choisi, elle vous a nommé pour remplir la premiére place qu'elle a pû donner. Oüi, MONSIEUR, elle vous a choisi : car nous voulons bien qu'on le sçache, ce n'est point la brigue, ce ne sont point les sollicitations qui ouvrent les portes de l'Académie. Elle va elle-même au-devant du mérite ; elle lui épargne l'embarras de se venir offrir, elle cherche les sujets qui lui sont propres. Et qui pouvoit lui être plus propre que vous ? Qui pouvoit mieux nous seconder dans le dessein que nous nous sommes tous proposé de travailler à immortaliser les grandes actions de notre Auguste Protecteur ? Qui pouvoit mieux nous aider à célébrer ce prodigieux nombre d'Exploits, dont la grandeur nous accable ; pour ainsi dire, & nous met dans l'impuissance de les exprimer ?

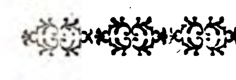
Il nous faut des années entieres pour écrire dignement une seule de ses actions.

Cependant chaque année, chaque mois, chaque journée même, nous presente une foule de nouveaux miracles. Etonnez de tant de triomphes, nous pensions que la guerre eût porté sa gloire au plus haut point où elle pouvoit monter. *En effet*, après tant de Provinces si rapidement conquises, tant de Batailles gagnées, les Villes emportées d'assaut, les Villes sauvées du pillage, & toutes ces grandes actions dont vous nous avez fait une si vive peinture, auroit on pû s'imaginer *que* cette gloire dût encore croître ? La *Paix qu'il vient* de donner à l'Europe nous presente quelque chose de plus grand encore que tout ce qu'il a fait dans la Guerre. Je n'ai garde d'entreprendre ici de faire l'éloge de ce Héros, après l'éloquent discours que vous venez de nous faire entendre. Non-seulement nous y avons reconnu l'élevation de votre esprit, la sublimité de vos pensées ; mais on y voit briller sur tout ce zèle pour votre Prince, & cette ardente

passion pour sa gloire, qui est la marque si particuliére à laquelle on reconnoît toute votre illustre Famille. Tandis que le Chef de la maison, rempli de ce noble zèle, ne donne point de relâche à son infatigable génie; tandis qu'il jette un œil pénétrant jusques dans les moindres besoins de l'État: avec quelle ardeur, quelle vigilance, ses Enfans, ses Freres, ses Neveux, tout ce qui lui apartient, s'empresse-t'il à le soulager, à le seconder? L'un travaille heureusement à soutenir la gloire de la Navigation; l'autre se signale dans les premiers emplois de la Guerre; l'autre donne tous ses soins à la Paix, & renverse tous les obstacles que quelques desespérez vouloient aporter à ce grand ouvrage. Je ne finirois point si je vous mettois devant les yeux tout ce qu'il y a d'illustre dans votre Maison. Vous entrez, MONSIEUR, dans une Compagnie que vous trouverez pleine de ce même esprit, de ce même zèle. Car, je le répéte encore, nous sommes tous rivaux dans la passion de contribuer quelque chose à la gloire d'un si grand Prince.

Chacun y emploïe les différens talens que la Nature lui a donnez. Et ce travail même qui nous est commun, ce Dictionnaire, qui de soi-même semble une occupation si séche & si épineuse, nous y travaillons avec plaisir. Tous les mots de la Langue, toutes les syllabes nous paroissent précieuses, parce que nous les regardons comme autant d'instrumens qui doivent servir à la gloire de notre *Auguste Protecteur*.





PLAN DU P

D'IPHIGENIE

Voici le seul fr
dans les papiers d
donne que pour f
maniére il dressoit
qu'il entreprenoit.
disposé les cinq A
disoit que sa Trag

IPHIGENIE

ACTE

I*Phigénie vient*
que, qui s'étonn
demande si elle est
te de Diane se pa

(1) Ce plan découvre
te la Piéce. Il paroit
Tragédie sera aussi simp
réserve qu'on y verra l
ce fils sçaura que le Gr
d'Iphigenie, on prévoit
augmentera.

le aucun étranger. Tu peux croire, *dit Iphigénie*, si c'est-là un sentiment digne de la fille d'Agamemnon. Tu sçais avec quelle répugnance j'ai préparé les misérables que l'on a sacrifiez depuis que je préside à ces cruelles cérémonies. Je me faisois une joye de ce que la fortune n'avoit amené aucun Grec pour cette journée, & je triomphois de la douleur commune, qui est répanduë dans cette Isle, où l'on compte pour un présage funeste de ce que nous manquons de victimes pour cette fête. Mais je ne puis résister à la secrette tristesse dont je suis occupée depuis le songe que j'ai fait cette nuit. J'ai cru que j'étois à Mycène dans la maison de mon pere. Il m'a semblé que mon pere & ma mere nageoient dans le sang, & que moi même je tenois un poignard à la main pour en égorger mon frere Oreste. Hélas, mon cher Oreste! Mais, Madame, vous êtes trop éloignez l'un de l'autre pour craindre l'accomplissement de votre songe. Et ce n'est pas aussi ce que je crains : mais je crains avec raison qu'il n'y ait de grands malheurs dans ma famille. Les Rois sont

ſujets à de grands changemens. Ah! ſi je t'avois perdu, mon cher frere Oreſte, ſur qui ſeul j'ai fondé mes eſpérances. Car enfin, j'ai plus de ſujet de t'aimer que tout le reſte de ma famille. Tu ne fus point coupable de ce ſacrifice où mon pere m'avoit condamnée dans l'Aulide. Tu étois un enfant de dix ans. Tu as été élevé avec moi, & tu es le ſeul de toute la Gréce que je regrette tous les jours. Mais, Madame, quelle aparence qu'il ſçache l'état où vous êtes? Vous êtes dans une Iſle déteſtée de tout le monde: ſi le hazard y amene quelque Grec, on le ſacrifie. Que ne renoncez-vous à la Gréce? Que ne répondez-vous à l'amour du Prince? Eh que me ſerviroit de m'y attacher? Son pere Thoas lui défend de m'aimer, il ne me parle qu'en tremblant, car ils ignorent tous deux ma naiſſance, & je n'ai garde de leur découvrir une choſe qu'ils ne croiroient pas. Car, quelle aparence qu'une fille que des Pirates ont enlevée dans le moment qu'on l'alloit ſacrifier pour le ſalut de la Gréce, fût la fille du Général de la Gréce! Mais voici ce Prince.

SCENE II.

Qu'avez-vous, Prince? d'où vient ce desordre, & cette émotion? Madame, je suis cause du plus grand malheur du monde. Vous sçavez combien j'ai détesté avec vous les sacrifices de cette Isle; je me réjoüissois de ce que vous seriez aujourd'hui dispensée de cette funeste occupation; & cependant je suis cause que vous avez aujourd'hui deux Grecs à sacrifier. Comment, Seigneur? On m'est venu avertir que deux jeunes hommes étoient environnez d'une grande foule de peuple, contre lequel ils se défendoient. J'ai couru sur le bord de la mer: je les ai trouvez *à la porte* du Temple, qui vendoient chérement leur vie, & qui ne songeoient chacun qu'à la défense l'un de l'autre. Leur courage m'a piqué de générosité. Je les ai défendus moi-même: j'ai desarmé le peuple, & ils se sont rendus à moi. Leurs habits les ont fait passer pour Grecs: ils l'ont avoüé. J'ai frémi à cette parole: on les a menez malgré moi à mon pere; & vous pouvez juger quelle sera leur destinée. La joïe est universelle,

verſelle, & on remercie les Dieux d'une priſe qui me met au deſeſpoir. Mais enfin, Madame, ou je ne pourrai, ou je vous affranchirai bien-tôt de la malheureuſe dignité qui vous engage à ces ſacrifices: mais voici le Roi mon pere.

SCENE III.

Quoi, Madame, vous êtes encore ici? Ne dévriez-vous pas être dans le Temple, pour remercier la Déeſſe de ces deux victimes qu'elle nous a envoyées? Allez préparer tout pour le ſacrifice, & vous reviendrez enſuite, afin qu'on vous remette entre les mains ces deux étrangers.

SCENE IV.

Iphigénie ſort, & le Prince fait quelques efforts pour obtenir de ſon pere la vie de ces deux Grecs, afin qu'il ne les ait pas ſauvez inutilement. Le Roi le maltraite, & lui dit que ce ſont-là des ſentimens qui lui ont été inſpirez par la jeune Grecque; il lui reproche la paſſion qu'il a pour une eſclave. Et qui vous dit, Seigneur,

gneur, que c'eſt une eſclave ? Et quelle autre qu'une eſclave, *dit le Roi*, auroit été choiſie par les Grecs pour être ſacrifiée ? Quoi ! ne vous ſouvient-il plus des habillemens qu'elle avoit lorſqu'on l'amena ici ? Avez-vous oublié que les Pirates l'enlevérent dans le moment qu'elle alloit recevoir le coup mortel ? Nos Peuples eurent plus de compaſſion pour elle que les Grecs n'en avoient eu : & au lieu de la ſacrifier à Diane, ils la choiſirent pour préſider elle-même à ſes ſacrifices. *Le Prince ſort, déplorant ſa malheureuſe généroſité, qui a ſauvé la vie à deux Grecs pour la leur faire perdre plus cruellement.*

SCENE V.

Le Roi témoigne à ſon confident qu'il ſe fait violence en maltraitant ſon fils. Mais quelle aparence de donner les mains à une paſſion qui le deshonore ? Allons, & demandons à la Déeſſe parmi nos priéres, qu'elle donne à mon fils des ſentimens plus dignes de lui.

Fin du premier Acte.



EXTRAIT

DU TRAITE' DE LUCIEN, intitulé, *comment il faut écrire l'Histoire.* (1)

L'Hiſtoire eſt toute différente de la Poëſie. Le Poëte a beſoin de tous les Dieux quand il veut peindre Agamemnon ; il lui faut la tête & les yeux de Jupiter, la poitrine de Neptune, le bouclier de Mars. L'Hiſtorien peint Philippe borgne, comme il étoit.

Alexandre jetta dans l'Hydaſpe l'Hiſtoire d'Ariſtobule, qui lui faiſoit faire des actions merveilleuſes, qu'il n'avoit point faites, & lui dit qu'il lui faiſoit grace de ne l'y pas faire jetter lui-même.

Il y a des Hiſtoriens qui croyent faire grand plaiſir à un Prince en ravalant

(1) Lorſqu'il fut nommé pour écrire l'Hiſtoire du Roi, il fit cet Extrait, comme il eſt dit dans ſa vie, pour ſe mettre devant les yeux ſes devoirs.

valant le mérite de ses ennemis. Achille seroit moins grand s'il n'avoit pas défait un Hector. D'autres invectivent contre les Chefs ennemis, comme s'ils vouloient les défaire la plume à la main.

Un autre remplira son Histoire de petits détails, & de mots de l'art, comme feroit un soldat ou un ouvrier qui auroit travaillé dans le camp : un autre employera tout son tems à faire d'ennuyeuses descriptions, de l'habillement, ou des armes du Général, ou d'un bois, quand ils viennent aux grandes affaires, ils y sont tous neufs. Ils pensent attraper le merveilleux en écrivant des choses contre le vraisemblable, des blessures prodigieuses, des morts incroyables.

L'un se sert quelquefois de phrases belles & magnifiques, comme pourroit faire un Poëte, & tombe tout-à-coup dans de basses expressions. C'est un homme qui a un pied chaussé d'un brodequin, & une sandale à l'autre pied.

Un autre décrit curieusement & fort au long les petites choses, & passe legérement sur les grandes.

Voilà les principales fautes où peut tomber un Historien. Voici les principales qualitez qu'il doit avoir.

Les deux plus nécessaires, ce sont un bon sens pour les choses du monde, & une agréable expression. La premiére est un don du ciel. L'autre se peut acquerir par un grand travail, & une grande lecture des Anciens.

Il faut qu'un Historien ait vû une armée, des soldats rangez en bataille; ce que c'est qu'une aîle, un front, des bataillons, des machines de guerre, &c. & qu'il ne s'en raporte pas aux yeux d'autrui.

Sur-tout il doit être libre, n'espérant, ni ne craignant rien; inaccessible aux presens & aux récompenses; ne faisant grace à personne; juge équitable & indifférent, sans païs, & sans maître, ἀβασίλευτος. Qu'il dise les choses comme elles sont, sans les farder, ni les déguiser; car il n'est pas Poëte, il est narrateur, & par conséquent n'est point responsable de ce qu'il raconte : en un mot, il faut qu'il sacrifie à la seule vérité, & qu'il n'ait pas devant les yeux des espérances aussi courtes que celles de

cette

cette vie, mais l'estime de toute la postérité. Qu'il imite cet Architecte du Phare d'Egypte, qui mit sur du plâtre le nom du Roi qui l'emp oyoit ; mais dessous ce plâtre son propre nom, sçachant bien que le plâtre tomberoit, & que son nom se verroit éternellement sur la pierre.

Alexandre a dit plus d'une fois : *O que ne puis je revenir dans 3 ou 400 ans, pour entendre de quelle manière les hommes parleront de moi !*

Il ne faut pas se mettre en tête d'avoir un style si magnifique ; il faut s'y prendre plus familiérement. Que le sens & la vérité soit pressé, qu'il y ait *du sens* & des choses partout ; mais que l'expression soit claire, & comme parlent les honnêtes gens. Car, comme l'Historien ne doit avoir dans l'esprit que la liberté & la verité, il faut aussi qu'il n'ait pour but dans son style que la netteté, & de representer les choses telles qu'elles sont. En un mot, que tout le monde l'entende, & que les Sçavans le loüent : ce qui arrivera s'il se sert d'expressions qui ne

ſoient point trop recherchées, ni auſſi trop communes.

Il faut pourtant que l'Hiſtorien ait quelque choſe du Poëte dans les penſées, ſur-tout lorſqu'il viendra à décrire une Bataille, des Armées qui vont ſe choquer, des Vaiſſeaux prêts à combattre; c'eſt alors qu'il a beſoin, pour ainſi dire, d'un vent poëtique qui enfle les voiles, & qui faſſe groſſir la mer. Il faut pourtant que l'expréſſion ne s'éleve guére de terre.

N'avoir point trop ſoin de l'harmonie & du ſon: mais auſſi ne pas écorcher les oreilles.

Il faut bien prendre garde de qui on prend des Mémoires, & ne conſulter que des gens non ſuſpects ou de haine ou de complaiſance, ſoit pour eux-mêmes, ſoit pour les autres.

Quand on a fait proviſion de bons Mémoires, alors il faut les coudre, & faire comme un corps d'Hiſtoire, ſec & décharné d'abord, pour y mettre enſuite la chair & les couleurs.

Il faut, comme le Jupiter d'Homére,

mére, que l'Hiſtorien porte les yeux de tous côtez, & qu'il voye auſſi-bien ce qui ſe paſſe dans le parti ennemi, que dans l'autre parti.

Il doit être comme un miroir pur & ſans tache, qui reçoit les objets tels qu'ils ſont, ne mettant rien du ſien, qu'une expreſſion naïve, ſans ſe mettre en peine de quelle nature eſt ce qu'il dit, mais de quelle maniére il le doit dire.

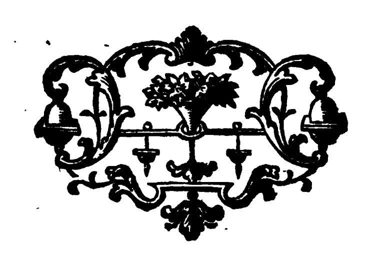
Sa narration ne doit pas être découſuë: non-ſeulement les choſes doivent ſe ſuivre, mais ſe tenir les unes aux autres.

Il faut ſçavoir ne point s'étendre dans les deſcriptions: témoin Homére, qui en a pû faire de ſi belles, & qui a ſi ſouvent paſſé par-deſſus courageuſement. Ne croyez point que Teucydide ſoit long dans la deſcription de la peſte: ſongez de quelle importance eſt tout ce qu'il dit: il fuit les choſes, mais les choſes l'arrêtent malgré lui.

On peut s'élever, & être Orateur dans les harangues, pourvû qu'elles conviennent à celui qui parle.

Il faut être court & circonſpect

dans les jugemens : jamais calomniateur. Il faut toujours être apuyé de preuves. L'Historien n'est point devant des Juges pour faire le procès à ceux dont il parle : il ne doit point être accusateur, mais Historien.

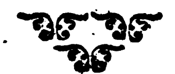


FRAGMENS HISTORIQUES.

JE ne donne qu'une petite partie de ces fragmens, dont je ne releve le prix, ni pour le fond, ni pour la forme. Quant au fond, on n'y trouve rien de curieux : ce qui pouvoit l'être du tems de l'Auteur, a été écrit depuis par différens Historiens. Quant à la forme, ce ne sont que de courtes Observations que l'Auteur, qui en devoit faire usage dans la suite, jettoit sur le papier sans style & sans ordre. Cette raison m'oblige encore à n'en donner qu'une petite partie, puisqu'on ignore l'usage qu'un Auteur devoit faire des choses qu'on trouve après sa mort, écrites par lui sans ordre, & qu'il n'écrivoit que pour lui seul. Il peut avoir écrit tel fait, non comme véritable, mais comme debité de son tems, & dans le dessein de le détruire.

Ce ne sont ici que des membres épars & décharnez, que l'Historien devoit rassembler & animer : & je n'ai d'autre objet en les faisant connoître, que de détromper ceux qui croyent qu'il ne s'occupoit point de l'Histoire du Roi, ou qu'il ne

ne vouloit donner qu'un éloge bistorique de ce Prince. Il paroît au contraire par les Extraits qu'il a faits de Vittorio Siri, & de plusieurs Mémoires, qu'il s'étoit formé un plan très vaste, & que se mettant au fait des affaires étrangéres, comme de celles de l'intérieur, il embrassoit son grand objet dans toute son étenduë, & comptoit faire l'Histoire du Royaume sous le régne de Loüis XIV. Il en avoit déja composé plusieurs grands morceaux: mais, comme je l'ai dit, ils périrent dans l'incendie, par laquelle tout ce que M. de Valincour conservoit dans sa Maison de S. Cloud fut consommé en un moment, magno cum Musarum mœrore.



FRAGMENS

FRAGMENS.

HISTORIQUES.

QUand le Cardinal Mazarin ſortit de France, il demanda un homme de confiance à M. le Tellier; qui lui donna Colbert, en priant le Cardinal que quand il recevroit de lui des Lettres ſecrettes, il ne les gardât point, mais les rendît à Colbert. Un jour le Cardinal en voulut garder une. Colbert lui réſiſta, juſqu'à le mettre en colére.

Le Cardinal Mazarin dit à Villeroi quatre jours avant ſa mort: *On fait bien des choſes en cet état, qu'on ne fait pas ſe portant bien.* Le lendemain il vit M. le Prince, lui parla long-tems, & fort affectueuſement. M. le Prince reconnut après, qu'il ne lui avoit pas dit un mot de vrai.

Il recommanda au Roi trois hommes, Colbert, Leſcot Jouailler, & Ratabon des bâtimens.

M. Colbert diſoit, qu'au commen-

cement que le Roi prit connoiſſance des affaires, ce Prince lui dit & aux autres Miniſtres : *Je vous avouë franchement que j'ai un fort grand penchant pour les plaiſirs ; mais ſi vous vous appercevez qu'ils me faſſent négliger mes affaires, je vous ordonne de m'en avertir.*

La Reine Mere ſçavoit qu'on arrêteroit M. Fouquet. On l'avoit dit à Laigue, pour le dire à Madame de Chevreuſe, afin qu'elle y diſpoſât la Reine, ce qui ſe fit à Dampierre. Villeroi le ſçut auſſi. Le Roi vouloit le faire arrêter dans Vaux : *Quoi, au milieu d'une fête qu'il vous donne !* lui dit la Reine.

Le Roi, peu avant le jugement de M. Fouquet, dit à la Reine dans ſon Oratoire, qu'il vouloit qu'elle lui promît une choſe qu'il lui demandoit, c'étoit ſi Fouquet étoit condamné, de ne lui point demander ſa grace. Le jour de l'arrêt, il dit chez Mademoiſelle la Valliére : *S'il eût été condamné à mort, je l'aurois laiſſé mourir.* Il avoit dit à M. de Turenne très-fortement, de ne plus ſe mêler de cette affaire.

Le Roi ſe nettoyant les pieds, un Valet-de-chambre qui tenoit la bougie,

gie, lui laiſſa tomber ſur le pié de la cire toute brûlante : il dit froidement : *Tu aurois auſſi bien fait de la laiſſer tomber à terre.*

A un autre Valet-de-chambre, qui en hiver aporta ſa chemiſe toute froide, il dit encore ſans gronder. *Tu me la donneras brûlante à la canicule.*

Un Portier du Parc qui avoit été averti que le Roi devoit ſortir par cette porte, ne s'y trouva pas, & ſe fit long tems chercher. Comme il venoit tout en courant, c'étoit à qui lui diroit des injures. Le Roi dit : *Pourquoi le grondez-vous, croyez vous qu'il ne ſoit pas aſſez affligé de m'avoir fait attendre?*

Le Nonce lui dit que ſi le Doge de *Genes*, & quatre des principaux Sénateurs venoient, la République demeureroit ſans chefs pour la gouverner. Il répondit : *Ils aprendront à mieux gouverner.*

En donnant l'agrément & la diſpenſe d'âge à M. Chopin pour la charge de Lieutenant-Criminel, le Roi lui dit : *Je vous exhorte à ſuivre plûtôt les maximes de vos ancêtres, que les exemples de vos prédéceſſeurs.*

L'Evêque de Metz, revenant de ſon

son Séminaire, où il avoit passé dix jours, parloit devant le Roi avec exagération du désintéressement de tous ses Ecclesiastiques, qui ne faisoient aucun cas, disoit-il, ni de Bénéfices, ni de richesses; & qui même, s'en mocquoient : *Vous vous mocquez donc bien d'eux*, lui dit le Roi.

A son lever l'Archevêque d'Ambrun louoit beaucoup la harangue de l'Abbé Colbert. Le Roi dit à M. de Maulevrier : *Promettez-moi de ne pas dire un mot à Colbert de tout ce que va dire l'Archevêque d'Ambrun* : & ensuite il dit à l'Archevêque, *Continuez tant qu'il vous plaira.*

Le Chevalier de Lorraine, obligé de se retirer, dit au Roi, en prenant congé de lui, qu'il ne vouloit plus songer qu'à son salut. Quand il fut sorti, le Roi dit : *Le Chevalier de Lorraine songe à faire une retraite & emmene avec lui le Pere Nantouillet.*

Quand je lui eus recité mon discours, il me dit : *Je vous louerois davantage, si vous ne m'aviez pas tant loué.*

On prétend que les remontrances que lui faisoit M. Colbert au sujet des bâtimens, l'avoient chagriné, jusques-

& qu'il dit une fois à Mansard : *On me donne trop de dégoût, je ne veux plus songer à bâtir.*

Il écrivit à M. Colbert peu de jours avant sa mort, pour lui commander de manger & de prendre soin de lui. M. Colbert ne dit pas un mot après qu'on lui eut lû cette lettre. On lui aporta un bouillon, & il le refusa. Madame Colbert lui dit : *Ne voulez-vous pas répondre au Roi ?* Il lui dit : *Il est bien tems de cela, c'est au Roi des Rois que je songe à répondre.* Comme elle lui disoit une autrefois quelque chose de cette nature, il lui dit : *Madame, quand j'étois dans ce cabinet à travailler pour les affaires du Roi, ni vous ni les autres n'osiez y entrer ; & maintenant qu'il faut que je travaille aux affaires de mon salut, vous ne me laissez point en repos.* Le Vicaire de Saint Eustache vint lui dire qu'il avertiroit ses Paroissiens de prier Dieu pour sa santé. *Non pas cela*, dit M. Colbert, *qu'ils prient Dieu de me faire miséricorde.*

TAILLES.

En 1658	56 millions.	
En 1678	40.	
En 1679	34.	
En 1680	32.	
En 1681	35.	
En 1685	35.	

La dépense des bâtimens en 1685. a monté à 16 millions.

Le Nonce Roberti disoit : *Bisogna infarinarsi di Theologia è far un fondo di politica.*

Le même Nonce disoit à M. l'Abbé le Tellier, depuis Archevêque de Reims, qui lui soutenoit l'autorité du Concile au-dessus du Pape : *Ou n'ayez qu'un Bénéfice, ou croyez à l'autorité du Pape.*

* M. l'Archevêque de Reims répondit à l'Evêque d'Autun, qui lui montroit un beau buffet d'argent, en lui disant qu'il étoit pour les pauvres : *Vous pouviez leur en épargner la façon.*

Quand il fut Coadjuteur sous le titre de Naziance, les R. Peres.... lui vinrent demander sa protection. Il leur dit : *Je n'ai point de pouvoir à Reims ;*

mais

mais à Naziance tant que vous voudrez.

On dit qu'à Strasbourg, quand le Roi y fit son entrée, les Députez des Suisses l'étant venu voir, l'Archevêque de Reims, qui vid parmi eux l'Evêque de Bâle, dit à son voisin : *C'est quelque misérable aparemment, que cet Evêque. Comment*, lui dit l'Autre, *il a cent mille livres de rente. Oh, oh*, dit l'Archevêque, *c'est donc un honnête homme*, il lui fit mille caresses.

* Milord Roussel, qui a eu depuis peu le col coupé à Londres, en montant à l'échaffaut, donna sa montre au Ministre qui l'exhortoit à la mort : *Tenez*, dit-il, *voila qui sert à marquer le tems, je vais compter par l'éternité*. Ce Ministre étoit M. Burnet.

* Dikfeld a avoué à un Danois nommé M. Schell, que ce Grandval qui fut exécuté en Hollande, pour avoir voulu assasiner le Prince d'Orange, avoit déclaré en mourant, que jamais le Roi de France n'avoit eu connoissance de son dessein, & que s'étant même voulu adresser à M. de Louvois, celui ci lui dit, que si le Roi sçavoit qu'il eût une pareille pensée, il le feroit pendre.

* On pensa commencer la guerre

dès

dès 1666. Le Roi en avoit fort envie; mais il n'y avoit rien de prêt. Lorſqu'on la commença, l'artillerie n'étoit pas prête, & ce fut une des raiſons qui fit qu'on s'arrêta à réparer Charleroi : delà le Roi alla à Avênes, où on fit venir la Reine & Madame de Monteſpan.

* En 1672. le Roi vouloit que Meſſieurs de Malthe ſe déclaraſſent auſſi contre les Hollandois; il dirent qu'ils ne ſe déclaroient jamais que contre le Turc.

* *Vitri.* (1) Affections des habitans; feux de joïe, lanternes à toutes les fenêtres. Ils arracherent de l'Egliſe où le Roi devoit entendre la meſſe, la tombe d'un de leurs Gouverneurs, qui avoit été dans le parti de la ligue, de peur que le Roi ne vît dans leur Egliſe le nom & l'épitaphe d'un Rebelle.

Sermaiſe, vilain lieu. Le fauteuil du Roi pouvoit à peine tenir dans ſa chambre.

Commercy, Le bruit de la Cour ce jour là étoit qu'on retourneroit à Paris.

Toul.

---

(1) Eſpéce de petit Journal.

Toul. On séjourna un jour. Le Roi fit le tour de la ville, visita les fortifications, & ordonna deux bastions du côté de la riviére.

Metz. On séjourna deux jours. Le Maréchal de Créqui s'y rendit, & eut ordre de partir le lendemain. Quantité d'Officiers eurent ordre de marcher vers Thionville. Le Roi visita encore les fortifications, qu'il fit réparer. Grand zèle des habitans de Metz pour le Roi.

Verdun. Le Roy y trouva Monsieur, qui avoit une grosse fiévre. Il alla visiter la citadelle.

Stenay. Le Roi y arriva avant la Reine, & alla voir les fortifications de la citadelle. Le Roi quitta la Reine, & partit le matin à cheval. Il ne trouva point son diné en chemin; il mangea sous une halle, & but d'un très mauvais vin.

Aubigny, méchant village. Le Roi coucha dans une ferme; il vouloit aller le lendemain à Landrecies: mais tout le monde cria que c'étoit trop loin. Il envoya les Maréchaux des Logis à Guise, il dina le lendemain à une Abbaye, & fit jazer un Moine pour se divertir.

Guise.

Guise. Grand nombre de charitez qu'il faisoit en chemin. Une vieille femme demanda où étoit le Roi : on le lui montra ; & elle lui dit ; *Je vous avois déja vû une fois, vous êtes bien changé.* Le Roi aprochant de Valenciennes reçut nouvelle que Gand étoit investi. A une lieuë de Valenciennes le Roi m'a montré sept villes tout d'une vûë, qui sont maintenant à lui ; il me dit : *Vous verrez Tournai, qui vaut bien que je hazarde quelque chose pour le conserver.* Le Roi en arrivant à Valenciennes, se trouva si las, qu'il ne pouvoit se résoudre à monter jusqu'à sa chambre.

Gand, 4 Mars. Le Roi trouva Gand investi par le Maréchal d'Humieres. Il dîna & alla donner les quartiers, & faire le tour de la place. Le quartier du Roi étoit depuis le petit Escaut, jusqu'au grand Escaut. M. de Luxembourg depuis le grand Escaut jusqu'au canal du Sas de Gand. M. de Schomberg entre ce canal & le canal de Bruges. M. de Lorges entre le canal de Bruges & le petit Escaut. La Lys passoit au travers de son quartier. M. le Maréchal d'Humieres étoit dans le quartier

quartier du Roi. Les lignes de circonvallation étoient communes, & le Roi les fit achever ; elles étoient de sept lieuës de tour. On commença dès le soir à préparer la tranchée. M. de Maran fit faire un boyau, dont on s'est servi depuis, & qui a été l'attaque de la droite, qu'on a apellé l'attaque de Navarre. Le lendemain 5 la tranchée fut ouverte sur la gauche par le régiment des Gardes.

Le Roi a dit après la prise de Gand, qu'il y avoit plus de trois mois que le Roi d'Angleterre avoit mandé à Villa-Hermosa, qu'il avoit sur tout à craindre pour Gand.

Misérable état des Espagnols ; ils se *rendirent faute* de pain. Le Gouverneur, *vieil* & barbu, ne dit au Roi que ces paroles : *Je viens rendre Gand à V. M. c'est tout ce que j'ai à lui dire.*

* Pendant que les armes du Roi prospéroient en Allemagne, (1) ses forces maritimes s'accroissoient considérablement, jusqu'à donner déja de l'inquié-

(1) Toutes ces observations sont détachées les unes des autres.

l'inquiétude à ses Alliez. Ils s'étoient mocquez de tous les projets qu'on faisoit en France pour se rendre puissans sur la mer, s'imaginant qu'on se rebuteroit bien-tôt par les difficultez qui se rencontreroient dans l'éxécution, & par les horribles dépenses qu'il falloit faire. Ils ne voyoient dans les ports que deux galéres, & une douzaine de vaisseaux, dont plus de la moitié tomboient, pour ainsi dire, par piéces. Les arsenaux & les magasins entiérement dégarnis, &c.

* Prédictions de Campanella sur la grandeur future du Dauphin, (depuis Louis XIV.) Présages sur la même chose. Grotius. La constellation du Dauphin composée de neuf étoiles : les neuf Muses suivant les Astrologues, environnée de l'aigle, grand génie, du Pegaze, puissant en cavalerie : du Sagittaire, Infanterie : de l'Aquarius, Puissance maritime : du Cygne, Poëtes, Historiens, Orateurs qui le chanteront. Le Dauphin touche l'Equateur, Justice. Né le Dimanche, jour du soleil. *Ad solis instar beaturus suo calore ac lumine Galliam, Galliæque amicos, Delphinus jam nonam nutricem*

tricem fugit : aufugiunt omnes, quòd mammas earum male tractet. 1. Janv. 1639.

* Le Parlement complimenta par Députés le Roi Henri IV. ſur la mort de Madame Gabrielle. Le P. Préſident de Harlay rendant compte de ſa députation, dit : *Laqueus contritus eſt, & nos liberati ſumus.*

* Pluſieurs choſes extravagantes trouvées après la mort de Mezerai dans ſon Inventaire : entr'autres dans un ſac de mille francs, ce billet : (1) *C'eſt ici le dernier argent que j'ai reçu du Roi ; auſſi depuis ce tems-là n'ai-je jamais dit de bien de lui.*

Dans un ſac d'écus d'or, il y avoit un écu d'or envelopé ſeul dans un papier où étoit écrit : *Cet écu d'or eſt du bon Roi Louis XII. & je l'ai gardé pour louer une place d'où je puiſſe voir pendre le plus fameux Financier de notre ſiècle.* On lui trouva plus de 50 mille francs en argent derriére des livres, & de tous côtez.

Il fit un Cabaretier de la Chapelle* ſon légataire univerſel.

* M.

(1) On lui ôta ſa penſion.

* M. Feuillet regardoit Monſieur faire collation en Carême. Monſieur, en ſortant de table, lui montra un petit biſcuit qu'il prit encore ſur la table, en diſant : *Cela n'eſt pas rompre le jeûne, n'eſt-il pas vrai ?* Feuillet lui répondit : *Mangez un veau & ſoyez Chrétien.*

* Alexandre VIII. n'étant encore que Monſignor Ottobon, & ayant grande envie d'être Cardinal, ſans qu'il lui en coûtât rien, avoit un jardin près duquel la Dona Olympia venoit ſouvent. Il avoit à la Cour de cette Dame un ami, par le moyen duquel il obtint d'elle qu'elle viendroit un jour faire collation dans ſon jardin. Il l'attendit en effet avec une collation fort propre, & un beau buffet tout aux armes d'Olympia. Elle s'aperçût bientôt de la choſe, & compta déja le buffet pour elle : car c'étoit la mode de lui envoyer des fleurs ou des fruits dans des baſſins de vermeil, qui lui demeuroient auſſi. Au ſortir de chez Ottobon, l'ami commun dit à ce Prélat, qu'Olympia comprenoit bien ſon deſſein galant, & en étoit charmée. Celui-ci mena ſon ami dans ſon cabinet,

net, & lui montra un très beau collier de perles, en disant : *Ceci ira encore avec la credenza*, le buffet. Quinze jours après il y eut une promotion, dans laquelle Ottobon fut nommé, & il renvoya aussi-tôt le collier de perles chez le marchand, & fit ôter de sa vaisselle les armes d'Olympia.

* M. Pignatelli, maintenant Pape, au retour de sa Nonciature de Pologne, n'étoit guére mieux instruit des affaires de ce Pays-là, que s'il n'eût jamais sorti de Rome. Un jour qu'on parloit du siége de Belgrade, le Pape Innocent X. qui avoit fort à cœur la guerre du Turc, dit à M. Pignatelli, qu'il vint l'après dînée l'entretenir *sur la situation* de Belgrade. Le bon Prélat fort embarrassé, se confia à un Capitaine Suisse de la garde du Pape, qui avoit servi quelques années en Hongrie. Ce Capitaine fit ce qu'il put pour lui faire comprendre la situation de cette place, & lui ouvrant les deux doigts de la main, lui disoit : *Eccovi la Sava, ecco il Danuvio*; & dans la fourche des deux doigts : *Ecco Belgrada*. Pignatelli s'en alla à l'audience, tenant ses deux doigts ouverts,

& répétant la leçon du Suiſſe : mais ſur le point d'entrer, il oublia lequel de ſes deux doigts étoit la Save & le Danube, & revint au Suiſſe lui demander la poſition de ces deux riviéres. Du reſte Pape de grande piété, & aimant fort l'Egliſe.

* Le Courier de l'Evêque de Marſeille, Fourbin, qui aporta en France la nouvelle de l'élection de Sobieſky, pour Roi de Pologne, alla deſcendre chez M. le Tellier, & fut renvoyé en Pologne avec une Lettre du Cardinal de Bonzy pour la Reine. Ce Cardinal lui mandoit, que ſi le Roi ſon mari vouloit, on lui donneroit cent mille écus pour nommer au Cardinalat un ſujet qui auroit tout l'apui qu'on pouvoit deſirer pour faire réuſſir cette nomination : & ce ſujet étoit M. l'Archevêque de Reims.

* Le Roi de Pologne Sobieſky ne ſongeoit point à reconnoître le Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre, n'ayant ni beſoin de lui, ni affaire à lui. Un Polonnois qui avoit beſoin en Hollande d'une recommandation auprès du Prince d'Orange, donna 300 piſtoles à un Religieux qui étoit au-

près

près du Roi de Pologne, & le Roi se laissa gagner par ce Religieux.

Comme le Roi de Pologne fut monté à cheval pour aller secourir Vienne, la Reine le regardoit en pleurant, & embrassant un jeune fils qu'elle avoit. Le Roi lui dit : *Qu'avez-vous à pleurer, Madame ?* Elle répondit : *Je pleure de ce que cet enfant n'est pas en état de vous suivre comme les autres*. Le Roi s'adressant au Nonce, lui dit : *Mandez au Pape que vous m'avez vû à cheval, & que Vienne est secouruë.* Après la levée du siége il écrivit au Pape : *Je suis venu, j'ai vû, Dieu a vaincu.* Il avoit mandé à l'Empereur, qu'il n'y avoit qu'à ne point craindre les Turcs, & aller à eux.

J'ai oüi dire à M. le Prince, aux premiéres nouvelles de ce siége, que si la tête n'avoit pas entiérement tourné aux Allemands, le plus grand bonheur pour l'Empereur, étoit que les Turcs eussent assiégé Vienne.

Insolence des Bourgeois d'Anvers, qui dans un feu d'artifice representérent le Grand Turc, un Prince de l'Europe, & le Diable, ligués, tous trois, qu'on faisoit sauter en l'air.

Les Cardinaux ont envoyé à l'Empereur cent mille écus ; les Dames Romaines autant ; & le Pape deux fois autant.

Le Roi, dès qu'il eut reçû la nouvelle du siége levé, l'envoya dire au Nonce.

Le Roi de Pologne jouë tous les soirs à Colin Maillard : on le fait jouer de peur qu'il ne s'endorme.

* La raison pourquoi le Cardinal Mazarin différoit tant à accorder les graces qu'il avoit promises, c'est qu'il étoit persuadé que l'espérance est bien plus capable de retenir les hommes dans le devoir, que non pas la reconnoissance. Siri dit que les secrets de ce Cardinal étoient souvent trahis & révélez aux Ennemis, par des domestiques infidéles & interressez. Il fermoit les yeux pour ne pas voir leur friponnerie : & c'étoit là la plus grande récompense dont il payoit leurs services, comme il punissoit leur infidélité, en ne leur payant point leurs gages.

Il ne donna rien au Courier qui lui aporta la nouvelle de la paix de Munster, & ne lui fit pas même payer son

son voyage : au lieu que l'Empereur donna un riche present, & mille écus de pension à celui qui la lui aporta. La Reine de Suéde fit noble son Courier. Servien étoit au desespoir. Siri, qui dit encore que ce Cardinal étoit maître de toutes ses passions, excepté de l'avarice, ajoûte, qu'il avoit l'artifice de trouver toujours quelques défauts aux plus belles *actions* des Généraux d'armée, non pas tant pour les rendre plus vigilans à l'avenir, que pour diminuer leurs services, & délivrer le Roi de la necessité de les récompenser.

* Dans le premier volume des *Memorie Recondite*, Siri charge Fra-Paolo de n'avoir *pas été* bon Catholique. J'ai relû avec attention cet endroit de son histoire : sa narration m'a paru fort embarrassée, & de tout ce qu'il dit, je ne vois pas qu'on puisse tirer aucune démonstration contre la pureté de la foi de Fra-Paolo.

Il dit même deux choses qui semblent se contredire ; l'une, que dans le cœur Fra-Paolo étoit Luthérien : l'autre, qu'il étoit en commerce avec des Huguenots de France. Il avance

le premier fait ſur un ſimple oüi-dire ; il apuye le ſecond ſur des dépêches de M. Brulart, Ambaſſadeur de France à Veniſe, qui ſont dans la Bibliothèque du Roi. Ces dépêches portent dit Siri, que le Nonce du Pape en France, ayant ſurpris des Lettres de Fra-Paolo à des Huguenots, forma le deſſein de le déférer à l'Inquiſition de Veniſe, & en même-tems d'en donner avis au Sénat, afin que la République connut de quel Théologien elle ſe ſervoit : car Fra-Paolo avoit la qualité de Théologien de la République. Mais le Nonce ayant fait réflexion qu'étant Miniſtre du Pape, le Sénat n'auroit pas grand égard à ſon témoignage, s'adreſſa à M. Brulart, pour le prier de ſe charger de la choſe, & de ſe plaindre, tant au nom du Roi ſon maître, que pour l'intérêt de la Religion, des caballes que Fra-Paolo, faiſoit avec les Calviniſtes de France. M. Brulart connoiſſant à quel point la République étoit prévenuë pour Fra-Paolo, ne jugea pas à propos d'intenter cette accuſation. Cet Ambaſſadeur en arrivant à Veniſe, dit Siri, avoit eu la curioſité

riosité de voir un homme aussi fameux, & voulut lui rendre visite : mais Fra-Paolo, qui se tenoit toûjours sur ses gardes fit dire à l'Ambassadeur, qu'étant Théologien de la République, il ne lui étoit pas permis d'avoir commerce avec les Ministres des Princes, sans permission de ses Supérieurs ; c'est-à-dire, du *Sénat*. Siri ajoûte que l'Ambassadeur sçachant d'ailleurs que c'*étoit* un homme sans foi, sans Religion, sans conscience, & qui ne croyoit pas l'immortalité de l'ame, ne se soucia plus de le connoître, & que la chose en demeura là. Il dit encore, que l'Ambassadeur avoit aporté pour Fra-Paolo des Lettres de M. de Thou, & de M. l'Echassier, Avocat au Parlement, comme voulant insinuer que c'étoient des Calvinistes. Tout cela, ce me semble, ne prouve pas grand chose. Il faudroit avoir raporté quelques-unes de ces Lettres, pour juger si elles étoient Hérétiques. Un homme peut écrire à des Huguenots sans être Huguenot lui-même ; d'autant plus que Siri, comme j'ai déja remarqué, l'accuse d'avoir été de la confession

d'Ausbourg. Siri auroit mieux fait, ou de bien prouver la chose, ou de ne pas noircir legérement la mémoire d'un homme qui vaut infiniment mieux que lui, & qui peut-être, avoit plus de religion que Siri même. Je ne sçai si ce n'est pas même faire tort à la Religion, de dire qu'un homme si généralement estimé, n'a point eu de Religion. Les impies peuvent abuser de cet exemple.

* C'étoit sur le Pensionnaire Wit que rouloit la principale conduite des Etats, homme zèlé pour la République, & ennemi de la Maison d'Orange, qu'il tenoit le plus bas qu'il pouvoit. Il avoit hérité ces sentimens de son pere, vieux Magistrat de Dort, qu'on regardoit autrefois comme le Chef du parti oposé au Prince Guillaume. Ce Prince, jeune & entreprenant, fier de l'alliance du Roi d'Angleterre, qui lui avoit donné sa fille, regardoit le titre de Gouverneur & de Capitaine général des Etats, comme trop au-dessous de lui, & aspiroit assez ouvertement à la Monarchie. Il fit arrêter Wit dans son hôtel à la Haye, & l'envoya prisonnier avec cinq des principaux de

ce

ce Parti, dans son Château de Louve-
tein. En même tems, il marcha ve
Amsterdam, qu'il avoit fait investir,
ne manqua que de quelques heures
prise de cette grande Ville. On pe
dire avec assez de certitude, qu'il n'
avoit plus de République en Hollande
si la mort de ce Prince, qu'on cro
même avoir été avancée par quelqu
breuvage, n'eût interrompu tous se
desseins. Il *laissa sa femme* enceinte d
Prince qui vit aujourd'*hui*, *dont* el
accoucha deux mois après la mort d
son mari. La Zélande & quelques au
tres Provinces, vouloient qu'il succe
dât à toutes les dignitez de son Pere
mais la Province de Hollande, où
faction de Wit étoit la plus forte, en
pêcha que cette bonne volonté n'e
aucun effet. La Charge de Gouverne
& de Capitaine Général, ne fut po
remplie; & les Etats s'emparérent
de la nomination des Magistrats,
de tous les autres Priviléges attac
à cette Charge. On prétend qu
vieil Wit, avant que de mourir, ne
soit d'encourager son fils à l'aba
ment de cette Maison, dont il r
doit l'élévation comme la ruïne

 lit

liberté, & qu'il lui répétoit souvent ces paroles : *Souviens-toi, mon fils, de la prison de Louvestein.*

* Au siége de Cambrai, Vauban n'étoit pas d'avis qu'on attaquât la demi-lune de la Citadelle. Du Metz, brave homme, mais chaud & emporté, persuada au Roi de ne pas différer davantage. Ce fut dans cette contestation, que Vauban dit au Roi : *Vous perdrez peut-être à cette attaque, tel homme qui vaut mieux que la Place.* Du Metz l'emporta, la demi-lune fut attaquée & prise : mais les ennemis y étant revenus avec un feu épouvantable, ils la reprirent, & le Roi y perdit plus de 400 hommes, & 40 Officiers. Vauban, deux jours après l'attaqua dans les formes, & s'en rendit maître sans y perdre que trois hommes. Le Roi lui promit qu'une autrefois il le laisseroit faire.

* C'étoit M. d'Erpenau, que M. le Prince & M. de Turenne, firent Gouverneur de Philisbourg, & qui dans le tems même qu'ils lui déclaroient qu'ils l'avoient choisi pour cela ; & qu'ils lui recommandoient de bien faire son devoir, les interrompit pour aller chasser une

une chévre qui mangeoit un choux sur un Bastion.

* Depuis l'année 1689. jusqu'au 10 Octobre 1695, on a fait pour quatre cens soixante & dix millions d'affaires extraordinaires.

* Le Roi avoit cette année près de cent mille chevaux, & 450 mille hommes de pied : c'étoit quarante mille chevaux de plus qu'il n'avoit dans la guerre de *Hollande*.

M. de Feuquierres avoit parlé tout l'hyver de l'avantage qu'on trouveroit à porter le fort de la guerre en Allemagne. Lorsqu'on fut arrivé au Quesnoi, & qu'on sçut la prise de Heidelberg, ces discours furent remis sur le *tapis*. *Le Roi* demanda à Chânlay un Mémoire, où il expliquât les raisons pour la Flandre & pour l'Allemagne. Chanlay avouë qu'il apuya un peu trop pour l'Allemagne. Ainsi on résolut dès-lors de pousser de ce côté là; & le détachement de Monseigneur fut résolu. Le Roi aprit cette résolution à M. de Luxembourg, près de Mons.

M. le Maréchal de Lorges, dit qu'il avoit proposé tout l'hiver le siége de Mayence : comme beaucoup plus im-

portant, & plus aifé même que celui de Heidelberg. Il prétend auffi que Monfeigneur lui ayant demandé au-delà du Rhin, ce qu'il y avoit à faire, il lui répondit, qu'il falloit faire ce que Céfar avoit fait en Efpagne contre les Lieutenans de Pompée; c'eft à dire, faire périr l'Armée de M. Bade, en lui coupant les vivres & les fourages. M. de Boufflers fut de fon avis. M. de Choifeüil dit, *cela me paffe.* La chofe auroit pourtant été exécutée: mais les nouvelles d'Italie firent prendre d'autres réfolutions.

* Dans le commencement, Turenne étoit fort haï des Miniftres, qu'il bravoit tous les jours. M. le Tellier envoyoit toujours demander à Humierres où l'on alloit camper. Il avoit décrié dans l'efprit du Roi plufieurs Maréchaux, fur-tout le Maréchal de Gramont, qui étoit au defefpoir, & qui monta la tranchée à la tête des Gardes. Il pouffoit Duras, & le favorifoit en toutes rencontres; il voulut faire attaquer le Château de Tournay, par Lauzun, déja favori, quoique d'Humierres fût de jour. Bellefonds, qui étoit auffi fort favorifé du Roi & de M. de Turenne,

Turenne, ne vouloit point du Gouvernement de Lille, pour ne pas quitter la Cour ; & Turenne le fit donner à Humierres, qui se remit en grace avec lui. Après la paix, Turenne eut bien du dessous : il demanda quartier au Comte de Gramont, qui l'accabloit de plaisanteries devant le Roi, & disoit, que M. le Prince entendoit bien mieux les siéges que Turenne.

Le Cardinal Mazarin destinoit à Turenne, s'il eût voulu se faire Catholique, les plus grands Emplois, & les premiéres dignitez du Royaume, avec une de ses niéces : mais Mademoiselle de Boüillon, que la conversion de son frere aîné avoit mortellement affligée, fit *son possible* pour traverser cette seconde conversion.

Le Brevet qui fit Messieurs de Boüillon Princes, ne fut point enregistré, comme l'échange l'a été. Ce fut depuis ce Brevet que M. de Turenne ne voulut plus prendre la qualité de Maréchal de France ; & ce fut Mademoiselle de Boüillon sa sœur qui l'en détourna. Il ne se trouva plus aux assemblées des Maréchaux, & envoyoit même leur recommander les affaires pour

lesquelles

lesquelles on le sollicitoit. Les Maréchaux furent sur le point de le citer, mais ils n'osérent.

* Vessellini étoit d'abord Chef des mécontens. Après lui Teleki : puis celui-ci s'étant tiré adroitement d'affaire, Teleki prit sa place : homme de fort bonne maison, Seigneur d'Uniade, & des descendans du fameux Huniade ; son pere étoit Chevalier de la Toison. Il étoit tout jeune quand on fit le Procès à Nadasti, & au Comte de Serin, & s'enfuit de Vienne pour se retirer en Transsylvanie.

Le Grand Seigneur ne songeoit à rien moins qu'à la réduction des Cosaques, quand ils lui envoyérent demander sa protection. Il étoit à la chasse à Larisse, vers la fin du siége de Candie. Ce fut le général Tetera, Chef des Cosaques, qui s'y en alla, pour se venger des Polonois, qui avoient pris le parti de son Secrétaire, révolté contre lui. Le Grand Seigneur leur donna un étendart, pour marque qu'il les prenoit en sa protection.

Vers le même tems, les Hongrois irritez de la mort du Comte de Serin, envoyérent aussi demander au Grand Seigneur sa protection. L'Em-

L'Empereur, pour ramener les mécontens, leur écrivoit pour les exhorter, à venir partager avec lui de grands butins qu'il faisoit en France.

* Catherine de Médicis étoit fille de Laurent de Médicis, Duc d'Urbain, & de Madeleine de la Tour, de la Maison de Boulogne. Le Pape Clément VII. son oncle, la dotta, en la mariant, d'une somme de cent mille écus comptant: & Magdelaine de la Tour déclara dans son Contrat de Mariage, qu'elle lui donnoit & substituoit son droit de Succession aux Comtez d'Auvergne & de Lauraguais, Baronnie de la Tour, & autres Terres possédées alors par Anne de la Tour sa sœur aînée, laquelle n'avoit point d'enfans. En effet, après la mort de cette Anne, Catherine, comme unique héritiére de la Maison de Boulogne, entra en possession de toutes ces Terres en l'année 1559. Le Roi Henri II. son mari étant mort, le Duché de Valois lui fut assigné. En 1582, elle détacha de ce Duché la Terre de la Ferté-Milon, & l'engagea à Madame de Sauve, depuis Marquise de Noirmoutier, pour une somme de dix mille écus d'or, que la Reine

Reine Catherine, lui avoit accordée pour récompense de ses services. Le Roi Henri III. son fils, continua depuis, & la donation & l'engagement. Catherine mourut en 1589, & le Roi Henri III. lui survécut de huit ou neuf mois. Ainsi, ce Prince a été ou a dû être son héritier. Il est vrai que Catherine fit don par son Testament, des Comtez d'Auvergne & de Lauraguais, à feu M. le Duc d'Angoulême, qui en prit même alors le nom de Comte d'Auvergne. Mais en 1606. la fameuse Reine Marguerite, restée seule des enfans, fit déclarer ce Testament nul: & en vertu de la donation par forme de substitution stipulée dans le Contrat de Mariage de Catherine, se fit adjuger par le Parlement de Paris, toutes les Terres que la Reine sa mere avoit possédées, & aussi-tôt en fit present au Dauphin, qui depuis a été Loüis XIII. de telle façon que ces Comtez & cette Baronie, ont été réünies à la Couronne.

M. DE SCHOMBERG.

Son grand'Pere amena des Troupes au ſervice d'Henri IV. lorſque le Prince Caſimir en amena, & M. de Schomberg, prétend qu'il lui eſt encore dû de l'argent.

Son Pere fut Gouverneur de l'Electeur Palatin, depuis Roi de Bohême, celui qui alla en *Angleterre* négocier le Mariage avec la Princeſſe Elizabeth.

Il eut beaucoup de part aux Partis qui ſe formérent en Bohême, pour l'Electeur, & mourut à 33 ans, avant que ce Prince fût élû Roi.

M. de Schomberg n'avoit que 7 ou 8 mois à *la* mort de ſon Pere. Il dit que l'Electeur voulut être ſon Tuteur, & nomma quatre Commiſſaires pour adminiſtrer ſon bien. Il prétend de grandes ſommes de M. l'Electeur Palatin, pour cette adminiſtration, dont on ne lui a pas rendu compte.

Il ſe trouva à 16 ans à la bataille de Nortlingue; il ſe trouva auſſi à la fameuſe retraite de Mayence; il ſe trouva à la retraite de devant Dole ſous M. de Rantzau, qui lui avoit donné

donné une Compagnie dans ſon Régiment.

Hermenſtein ayant été pris par les ennemis, le Cardinal de Richelieu, picqué au vif de cette perte, donna ordre à M. de Rantzau, de lever en Allemagne 12 mille hommes. Rantzau fit cette levée fort lentement, s'amuſa vers Hambourg, ſe maria à ſa couſine, & ſe laiſſa enlever un quartier. Pour avoir ſa revanche, il envoya Schomberg avec des Troupes, pour enlever un quartier des ennemis qui étoient dans Northauven. Il tomba ſur une garde de Dragons qui étoient hors de la place, & entra dedans pêle-*mêle* avec les fuyards.

Schomberg ſe maria, & parce que l'Empereur avoit fait confiſquer tous ſes biens, il quitta le ſervice de la France. Ennuyé d'être ſans rien faire, il alla en Hollande, où le Prince Henri-Frédéric lui donna une Compagnie de Cavalerie. M. de Turenne avoit alors un Régiment d'Infanterie. Il entra dans la confidence du Prince Guillaume, qui lui communiqua ſon deſſein ſur Amſterdam, qui fut entrepris de concert avec la France & la Suede.

Schom-

Schomberg donnoit avis de toutes choſes à Servien. Ce fut lui qui arrêta dix ou douze des Etats, du nombre deſquels étoit le Pere de Wiht.

Le Prince Guillaume mourut. Schomberg avoit promis de mener des Troupes en Ecoſſe, au ſervice du Roi d'Angleterre ; mais ce Prince ayant perdu la Bataille de Vorceſter, vint à Paris, où *il* conſeil*la* à *Schomberg*, qu'on regardoit comme *Anglois*, & *dont* la mere étoit Angloiſe en effet, d'acheter la Compagnie des gardes Ecoſſoiſes du Comte de Grey. Schomberg en donna 20 mille francs, avec ſix cens écus de penſion viagére.

Au commencement des guerres civiles, le *Cardinal* Mazarin l'envoya en Poitou, de-là il vint au ſiége de Rhetel, où M. de Turenne lui donna le commandement de l'Infanterie, en l'abſence des Officiers Généraux, qui n'étoient pas encore arrivez.

Au ſecours d'Arras, il commandoit la Gendarmerie. Le Cardinal lui avoit donné une Commiſſion de Lieutenant-Général, pour l'expédition de Gueldres. Il ſervit en cette qualité au ſiége de Landrecies, puis au ſiége de Saint

Saint Guillain, où il fut bleſſé ; il eut le gouvernement de la Place. Il ſervit encore au ſiége de Valenciennes en qualité de Lieutenant-Général. Son fils aîné fut tué tout roide dans la tranchée à ſa vuë ; & comme il lui commandoit de poſer une faſcine à un endroit découvert : il commanda qu'on l'emportât, & continua à donner ſes ordres.

Il étoit de jour lorſque M. le Prince attaqua les lignes : il penſa être priſonnier, & fit enfin ſa retraite juſqu'au Queſnoy, avec un bon nombre de Régimens : M. de Turenne n'ayant donné aucun ordre pour la retraite.

A la Bataille des Dunes, il commandoit la ſeconde ligne de l'aîle gauche : comme il vid que les Anglois de la premiére ligne étoient maltraitez ſur les Dunes, par les Eſpagnols, il vint prendre le ſecond Bataillon des Anglois dans la ſeconde ligne, & les mena au ſecours des autres, qui chaſſérent & défirent les Eſpagnols.

Enſuite on aſſiégea Bergues, dont il eut le gouvernement ; de-là, il fut commandé pour les ſiéges d'Oudenarde & de Gravelines. Il employoit volontiers

lontiers Vauban dans tous ces siéges, parce que le Chevalier de Cherville n'alloit point lui-même voir les travaux, & que Vauban se trouvoit partout.

Après la défaite du Prince de Ligne, Schomberg eut ordre de marcher vers la Knoque, & d'investir Ypres. On lui avoit promis que toutes les Places qu'on prendroit de ce côté-là, seroient de son *Gouvernement* de Bergues. Cependant, M. de Turenne fit donner Ypres à M. d'Humiéres, qui étoit dans ses bonnes graces. Schomberg, sçut encore que M. de Turenne avoit écrit à la Cour, pour faire que M. Lillebonne commandât en qualité de *Capitaine-Général* : ainsi il n'auroit été que subalterne. Voilà les premiers mécontentemens qu'il eut de M. de Turenne, &c.

PIERRE DE MARCA.

Il fut nourri de lait de Chévre les quatre premiers mois. Il se maria, eut plusieurs enfans, & demeura veuf en 1632. Il étoit alors Conseiller au Conseil de Pau, & lorsqu'en 1640. Loüis

Loüis XIII. érigea ce Conseil en Parlement, il fit Marca Président.

On disoit que le Cardinal de Richelieu, dans le dessein de se faire Patriarche en France, avoit fait faire par M. Dupuy le Livre des Libertez de l'Eglise Gallicane. Il parut un Livre intitulé, *Optatus Gallus*, contre le Livre de M. Dupuy. Marca répondit à ce Livre par ordre du Cardinal; & ce fut le sujet qui lui fit faire son Livre *de Concordia Sacerdotii & Imperii* l'an 1641. La même année, le Roi le nomma à l'Evêché de Conserans. On lui refusa assez long-tems ses Bulles, à cause de ce Livre, dont plusieurs endroits avoient choqué la Cour de Rome. Après la mort d'Urbain VIII. Innocent X. fit encore examiner ce Livre, & aportoit bien des longueurs aux Bulles de Marca, qui en ce tems-là même, fit un Ecrit pour expliquer son dessein sur la publication du Livre *de Concorcordia*, &c. le soumettre à l'autorité & à la censure du Saint Siége, & prouver que les Rois étoient les Défenseurs, & non pas les Auteurs des Canons; que les Libertez de l'Eglise Gallicane, consistoient dans la pratique des

des Canons, & des Décrétales, & beaucoup d'autres choses peu avantageuses aux Rois. Il envoya ce dernier Livre à Innocent X. avec un Lettre où il desavoüoit beaucoup de choses qu'il avoit avancées dans le premier, demandoit pardon des fautes où il y étoit tombé; & déclaroit qu'à l'avenir, il soutiendroit de toute sa force les Droits de *l'Eglise*. Tout cela, comme il l'avoüoit lui-même dans une autre Lettre, pour avoir ses Bulles, qu'il eut en 1647. Il n'étoit que tonsuré; il se fit ordonner Prêtre, après avoir reçu ses Bulles à Barcelone, où autrefois Saint Paulin fut ordonné Prêtre, mais malgré lui.

Peu de tems après, il écrivit *de singulari Primatu Petri*, pour faire plaisir à Innocent X. Ensuite une Lettre de l'autorité des Papes envers les Conciles généraux.

En 1644. il avoit été fait Visiteur général de la Catalogne, avec une jurisdiction sur les Troupes, & avec le soin des Finances. En 1651. il partit de Barcelone, & fit son entrée à Conférans. L'année d'après, il fut nommé à l'Archevêché de Toulouse. Il écrivit fort

fort humblement à Innocent X. pour avoir ses Bulles, & se comparoit à un Exupere, qui ayant été, disoit-il, Président en Espagne, fut élevé par Innocent I. à l'Evêché de Toulouse. Sur quoi Baluze remarque que son Mecenas, car c'est ainsi qu'il apelle toujours Marca, fit un mensonge de dessein formé, pour chatoüiller les oreilles du Pape : car l'Exupere, qui fut Evêque de Toulouse, n'étoit point l'Exupere qui exerça la Magistrature en Espagne. Baluze raporte qu'ayant apris qu'un Auteur l'avoit accusé de s'être trompé sur ce fait d'Histoire ; il rioit de la simplicité de cet Auteur, qui n'avoit pas pris garde, qu'il s'agissoit d'avoir ses Bulles, & qu'il falloit tromper le Pape, qui ne lui étoit pas d'ailleurs fort favorable.

Le Pape le soupçonnoit fort mal à-propos d'être Janséniste, & ne lui envoyoit point ses Bulles : mais heureusement ce Pape ayant publié alors sa constitution contre Jansénius, & Marca l'ayant reçuë avec grande joie, on lui envoya ses Bulles.

En 1656. il fut député à l'Assemblée du Clergé, où il soutint si vigoureuse-

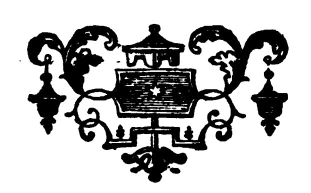
ment

ment les intérêts du Saint Siége que le Pape Alexandre VII. l'en remercia par un Bref. C'étoit lui qui écrivoit toutes les Lettres du Clergé au Pape.

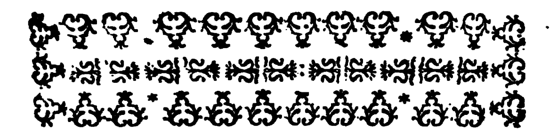
Comme il avoit honte d'être si longtems absent de son Diocèse, pour lever son scrupule, on le fit Ministre d'Etat. Durant les Conférences de la Paix, il fut un des Commissaires, pour régler les limites des deux Royaumes du côté des Pyrenées. Ses décisions furent suivies; c'est-à-dire, que les Comtez de Roussillon, de Conflans, le Capsir, & le Val de Querol, avec une grande partie de la Cerdagne, demeurérent à la France. Après la mort du Cardinal, le Roi le mit de son Conseil de *Conscience*, avec l'Archevêque d'Auch, l'Evêque de Rhodez, & le P. Annat. Peu de tems après, il fit un Traité de l'infaillibilité du Pape, qui est son dernier Ouvrage.

Le 25 Février 1662. la Duchesse de Retz aporta au Roi la démission du Cardinal de Retz pour l'Archevêché de Paris, qu'il avoit signée à Commercy le 13 Février. Le jour même, le Roi apela Marca dans son cabinet, lui dit qu'il le faisoit Archevêque de Paris, & écrivit lui-même

me au Pape pour avoir ses bulles. Il tomba malade le 10 Mai suivant, reçut le 12 Juin des Lettres de Rome, qui l'assuroient de sa translation à l'Archevêché de Paris, en témoigna une grande joïe, & mourut le 28 Juillet, laissant un fils qui avoit sa charge de premier Président, & l'Abbaye de S. Albin d'Angers. Marca mourut à 62 ans, & fut enterré dans le Chœur de Notre Dame, au-dessous du trône Archiepiscopal.



REFLEXIONS.



REFLEXIONS PIEUSES

SUR QUELQUES PASSAGES

DE L'ECRITURE SAINTE. (1)

Pſ. 77. *Adhuc eſcæ erant in ore ipſorum & ira Dei aſcendit ſuper eos.* Combien de gens ayant travaillé toute leur vie pour parvenir à quelque fortune, à une charge, &c. meurent dans le moment qu'ils eſpérent en joüir ayant encore le morceau *dans la bouche* !

Pſ. 105. *Et dedit eis petitionem ipſorum*, &c. C'eſt dans ſa colere que Dieu accorde la plûpart des choſes qu'on deſire dans ce monde avec paſſion.

Iſaïe 54. *Quare appenditis argentum non in panibus*, &c. Pourquoi ſe donner tant de peines pour des choſes qui nous

d 2 raſſa-

1 Je n'en donne qu'un très petit nombre, pour confirmer ſeulement ce que j'ai dit dans ſa vie de ſes occupations de piété.

rassasient si peu, & qui nous laissent mourir de faim ? L'enfant prodigue souhaitoit au moins pouvoir se rassasier de gland, & encore ne peut on parvenir à avoir de ce gland. *Venite, emite absque argento*, dit Isaïe. Nous n'avons qu'à nous tourner vers Dieu, il nous donnera de quoi nous nourrir en abondance.

Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare, Math. 20. Belle leçon pour nous faire souffrir toutes les négligences de nos domestiques. Il n'y a qu'à se bien mettre dans l'esprit, qu'on n'est point né pour être servi, mais pour servir.

Jean 11. ℣. 9. *Nonne duodecim sunt horæ diei*, &c. Jesus Christ entend parler du tems que son Pere a prescrit à sa vie mortelle, & la compare à une journée, comme s'il disoit: Tant que le jour luit, on peut marcher sans péril; mais quand la nuit est venuë, on ne peut marcher sans tomber : ainsi les Juifs ont beau me vouloir perdre, ils n'ont aucun pouvoir de me faire du mal, jusqu'à ce que la nuit, c'est à dire, le tems des ténèbres soit venu.

Idem c. 18. ℣. 1. *Trans torrentem Cedron.*

dron. Grotius croit qu'il étoit ainsi nommé, à cause qu'il y avoit eu des Cédres dans cette vallée. En Grec c'est le torrent des Cédres. J. C. accomplit ici ce qui le figura en la personne de David, quand ce Roi fuyant Absalon, passa ce torrent, étant trahi par Achitophel.

℣. 6. *Abierunt retrorsum*. David a dit, Ps. 35. *Avertantur retrorsum* : & Isaïe 37. *Cadant retrorsum*. Quelle terreur n'imprimera-t'il point quand il viendra juger, s'il a été si terrible étant près d'être jugé ?

Responsum non dedit ei. c. 19. ℣. 9. Il lui en avoit assez dit, en lui disant que son Royaume n'étoit pas de ce monde : & d'ailleurs Pilate, en faisant maltraiter un homme qu'il croyoit innocent, s'étoit rendu indigne qu'on l'éclaircit davantage, ne s'étoit-il pas même rendu indigne que J. C. lui répondit maintenant, lui qui lui ayant demandé ce que c'étoit que la vérité n'avoit pas daigné attendre la réponse ? Les gens qui ont négligé de sçavoir la vérité, quand ils la pouvoient aprendre, ne retrouvent pas toûjours l'ocasion qu'ils ont perduë.

Nescis quia potestatem habeo, &c. ℣. 10. Puisqu'il est en son pouvoir de le sauver, il se reconnoit donc coupable de sa mort, à laquelle il ne souscrit que par une lache complaisance.

Non habemus Regem, &c. ℣. 15. Les Juifs reconnoissent donc que le tems du Messie est venu, puisque le sceptre n'est plus dans Juda, & en même tems ils renoncent à la promesse du Messie.

Quod scripsi, scripsi. C'étoit comme la sentence du Juge, à laquelle on ne pouvoit plus rien changer. D'ailleurs Philon a remarqué que Pilate étoit d'un esprit inflexible. Dieu se sert de tout cela pour faire triompher la vérité en dépit des Juifs.

Miserunt sortem. ℣. 24. Cette tunique qui n'est point déchirée, est l'unité qu'on-ne doit jamais rompre.

Stabat. ℣. 25. La Sainte Vierge étoit debout, & non-pas évanouie, comme les Peintres la representent. Elle se souvenoit des paroles de l'Ange, & sçavoit la divinité de son fils. Et dans le chapitre suivant, ni dans aucun Evangéliste, elle n'est point nommée entre les saintes femmes qui allérent au sépulcre : elle étoit assurée que J. C. n'y étoit plus.

Separatim involutum. c. 20. ℣. 7. Les linges ainsi placez & séparez les uns des autres, marquoient que le corps n'avoit point été enlevé par des voleurs. Ceux qui volent font les choses plus tumultuairement.

Ad fratres meos. ℣. 17. Il les apelle Freres, pour les consoler du peu de courage qu'ils ont témoigné. *Narrabo nomen tuum fratribus meis.* Il semble que J. C. ait eu ce verset en vûë, en les apelant ses freres, comme tout ce qui précéde dans ce même Pseaume a été une prédiction de ses souffrances.



On met ici les Hymnes ſuivantes, quoique déja imprimées, parce qu'elles ſont peu connuës, & ne ſe trouvent que dans un Livre devenu fort rare, où elles ſont confondues avec d'autres Traductions d'Hymnes d'un ſtile différent. Ceux qui dans celles-ci ne trouveront point la Poëſie qu'ils attendent de l'Auteur, doivent faire attention que le Poëte n'eſt que Traducteur de Piéces Latines dans leſquelles il régne plus de piété que de Poëſie, & où les mêmes choſes ſont très-ſouvent répétées.

LE

LE LUNDI A MATINES.

Somno refectis artubus, &c.

TANDIS que le sommeil réparant la nature,
Tient enchaînés le travail & le bruit,
Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure,
Pour te louer dans la profonde nuit.

QUE dès notre réveil notre voix te bénisse:
Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux, & que par toi finisse
Le jour par toi saintement commencé.

L'ASTRE dont la presence écarte la nuit sombre,
Viendra bien-tôt recommencer son tour:
O vous, noirs ennemis qui vous glissez dans l'ombre,
Disparoissez à l'aproche du jour.

NOUS t'implorons, Seigneur, tes bontez sont nos armes:
De tout péché rends nous purs à tes yeux;
Fais que t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,
Nous te chantions dans le repos des cieux.

EXAUCE, Père saint, notre ardente priére,
Verbe son Fils, Esprit leur nœud divin,

Dieu qui tout éclatant de ta propre lumiére,
Regnes au ciel ſans principe & ſans fin.

ALAUDES.

Splendor paternæ gloriæ, &c.

SOURCE ineffable de lumiére,
Verbe en qui l'Eternel contemple ſa beauté,
Aſtre, dont le Soleil n'eſt que l'ombre groſſiére,
Sacré jour dont le jour emprunte ſa clarté:

LEVE-TOI, Soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fait qu'un heureux jour,
Fais briller à nos yeux ta clarté ſecourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

PRIONS auſſi l'auguſte Pere,
Le Pere dont la gloire a devancé les tems,
Le Pere tout-puiſſant en qui le monde eſpére,
Qu'il ſoutienne d'en haut ſes fragiles enfans.

DONNE-NOUS un ferme courage,
Briſe la noire dent du Serpent envieux:
Que le calme, grand Dieu, ſuive de près l'orage:
Fais-nous faire toujours ce qui plaît à tes yeux.

GUIDE notre ame dans ta route;
Rends notre corps docile à ta divine Loi;
Remplis-nous d'un eſpoir qui n'ébranle aucun doute,
Et que jamais l'erreur n'altére notre foi.

QUE

QUE Christ soit notre pain céleste ;
Que l'eau d'une foi vive abreuve notre cœur :
Yvres de ton esprit, sobres pour tout le reste,
Daigne à tes combattans inspirer ta vigueur.

QUE la pudeur chaste & vermeille
Imite sur leur front la rougeur du matin :
Aux clartez du midi que leur foi soit pareille :
Que leur persévérance ignore le déclin.

L'AURORE luit sur l'hémisphére :
Que Jesus dans nos cœurs daigne luire aujourd'hui,
Jesus, qui tout entier est dans son divin Pere,
Comme son divin Pere est tout entier en lui.

GLOIRE à Toi, Trinité profonde,
Pere, Fils, Esprit Saint : qu'on t'adore toujours,
Tant que l'Astre des tems éclairera le monde,
Et quand les siécles même auront fini leur cours.

LE MARDI A MATINES.

Consors paterni luminis, &c.

VERBE, égal au Très-haut, notre unique espérance,
Jour éternel de la terre & des Cieux,
De la paisible nuit nous rompons le silence :
Divin Sauveur, jette sur nous les yeux.

REPANDS sur nous le feu de ta grace puissante ;
Que tout l'Enfer fuye au son de ta voix,

Diſſipe ce ſommeil d'une ame languiſſante,
Qui la conduit dans l'oubli de tes loix.
O CHRIST, ſois favorable à ce peuple fidelle,
Pour te bénir maintenant aſſemblé;
Reçois les chants qu'il offre à ta gloire immortelle;
Et de tes dons qu'il retourne comblé.
EXAUCE, Pere Saint, notre ardente priére,
Verbe ſon Fils, Eſprit leur nœud divin,
Dieu, qui tout éclatant de ta propre lumiére,
Régnes au ciel ſans principe & ſans fin.

A LAUDES.

Ales diei nuntius, &c.

L'OISEAU vigilant nous réveille,
Et ſes chants redoublez ſemblent chaſſer la nuit:
Jeſus ſe fait entendre à l'ame qui ſommeille,
Et l'apelle à la vie où ſon jour nous conduit.
QUITTEZ, dit-il, la couche oiſive,
Où vous enſévelit une molle langueur;
Sobres, chaſtes & purs, l'œil & l'ame attentive,
Veillez, je ſuis tout proche, & frape à votre cœur.
OUVRONS donc l'œil à ſa lumiére,
Levons vers ce Sauveur & nos mains & nos yeux.
Pleurons & gémiſſons: une ardente priére
Ecarte le ſommeil & pénétre les cieux.

O CHRIST, ô Soleil de Justice,
De nos cœurs endurcis romps l'assoupissement:
Dissipe l'ombre épaisse où les plonge le vice,
Et que ton divin jour y brille à tout moment.
GLOIRE à Toi, Trinité profonde,
Pere, Fils, Esprit Saint: qu'on t'adore toûjours,
Tant que l'Astre des tems éclairera le monde,
Et quand les siécles même auront fini leur cours.

LE MERCREDI A MATINES.

Rerum Creator optime, &c.

GRAND Dieu par qui de rien toute chose est formée,
Jette les yeux sur nos besoins divers,
Romps ce fatal sommeil, par qui l'ame charmée
Dort en repos sur le bord des enfers.
DAIGNE, ô divin Sauveur, que notre voix implore,
Prendre pitié des fragiles mortels,
Et vois comme du lit, sans attendre l'Aurore,
Le repentir nous traîne à tes Autels.
C'EST-là que notre troupe affligée, inquiéte,
Levant au ciel & le cœur & les mains
Imite le grand Paul, & suit ce qu'un Prophête
Nous a prescrit dans ses Cantiques Saints.

Nous

NOUS montrons à tes yeux nos maux & nos alarmes,
Nous confessons tous nos crimes secrets,
Nous t'offrons tous nos vœux, nous y mêlons nos larmes :
Que ta bonté révoque tes arrêts.

EXAUCE, Pere Saint, notre ardente priére,
Verbe son Fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu, qui tout éclatant de ta propre lumiére,
Régnes au ciel sans principe & sans fin.

A LAUDES.

Nox, & tenebræ, & nubila, &c.

SOMBRE nuit, aveugles ténèbres,
Fuyez, le jour s'aproche & l'olympe blanchit,
Et vous, Démons, rentrez dans vos prisons funèbres;
De votre empire affreux un Dieu nous affranchit.

LE Soleil perce l'ombre obscure,
Et les traits éclatans qu'il lance dans les airs,
Rompant le voile épais qui couvroit la Nature,
Redonnent la couleur & l'ame à l'Univers.

O CHRIST, notre unique lumiére,
Nous ne reconnoissons que tes saintes clartez,
Notre esprit t'est soumis; entends notre priére,
Et sous ton divin joug range nos volontez.

SOUVENT

SOUVENT notre ame criminelle
Sur ſa fauſſe vertu téméraire s'endort :
Hâte-toi d'éclairer, ô Lumiére éternelle,
Des malheureux aſſis dans l'ombre de la mort.
GLOIRE à toi, Trinité profonde, &c.

LE JEUDI A MATINES.

Nox atra rerum contegis, &c.

DE toutes les couleurs que diſtinguoit la vuë,
L'obſcure nuit n'a fait qu'une couleur ;
Juſte Juge des cœurs, notre ardeur aſſiduë
Demande ici tes yeux & ta faveur.
QU'AINSI prompt à guérir nos mortelles bleſſures,
Ton feu divin dans nos cœurs répandu,
Conſume pour jamais leurs paſſions impures,
Pour n'y laiſſer que l'amour qui t'eſt dû.
EFFRAYEZ des péchez dont le poids les accable,
Tes ſerviteurs voudroient ſe relever :
Ils implorent, Seigneur, ta bonté ſecourable,
Et dans ton ſang ils cherchent à ſe laver.
SECONDE leurs efforts ; diſſipe l'ombre noire,
Qui dès long-tems les tient envelopez ;
Et que l'heureux ſéjour d'une immortelle gloire,
Soit l'objet ſeul de leurs cœurs détrompez.

EXAUCE

EXAUCE, Pere Saint, notre ardente priére,
Verbe son Fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu, qui tout éclatant de ta propre lumiére,
Régnes au ciel sans principe & sans fin.

A LAUDES.

Lux ecce surgit aurea, &c.

LES portes du jour sont ouvertes,
Le Soleil peint le ciel de rayons éclatans:
Loin de nous cette nuit, dont nos ames couvertes
Dans le chemin du crime ont erré si long tems.
IMITONS la lumiére pure
De l'Astre étincelant qui commence son cours,
Ennemis du mensonge & de la fraude obscure,
Et que la vérité brille en tous nos discours.
QUE ce jour se passe sans crime,
Que nos langues, nos mains, nos yeux soient innocens,
Que tout soit chaste en nous, & qu'un frein légitime
Aux loix de la raison asservisse les sens.
DU haut de sa sainte demeure,
Un Dieu toujours veillant nous regarde marcher,
Il nous voit, nous entend, nous observe à toute heure,
Et la plus sombre nuit ne sçauroit nous cacher.
GLOIRE à toi, Trinité profonde, &c.

LE VENDREDI A MATINES.

Tu Trinitatis unitas, &c.

AUTEUR de toute chose, Essence en trois unique,
Dieu tout-puissant, qui régis l'Univers,
Dans la profonde nuit nous t'offrons ce Cantique,
Ecoute nous, & vois nos maux divers.

TANDIS que du sommeil le charme nécessaire
Ferme les yeux du reste des humains,
Le cœur tout pénétré d'une douleur amére
Nous implorons tes secours souverains.

QUE tes feux de nos cœurs chassent la nuit fatale :
Qu'à leur éclat soient d'abord dissipez
Ces objets dangereux que la ruse infernale
Dans un vain songe offre à nos sens trompez.

QUE notre corps soit pur ; qu'une indolence ingrate
Ne tienne point nos cœurs ensévelis ;
Que par l'impression du vice qui nous flâte,
Tes feux sacrez n'y soient point affoiblis.

QU'AINSI, divin Sauveur, tes lumiéres célestes
Dans tes sentiers affermissant nos pas,
Nous détournent toujours de ces piéges funestes,
Que le Démon couvre de mille apas.

EXAUCE

EXAUCE, Pere Saint, notre ardente priére,
Verbe son Fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu, qui tout éclatant de ta propre lumiére,
Régnes au ciel sans principe & sans fin.

A LAUDES.

Æterna cœli gloria, &c.

ASTRE que l'olympe révére,
Doux espoir des Mortels rachetez par ton sang,
Verbe, Fils éternel du redoutable Pere,
Jesus, qu'une humble Vierge a porté dans son flanc:

AFFERMIS l'ame qui chancelle,
Fais que levant au ciel nos innocentes mains,
Nous chantions dignement & ta gloire immortelle,
Et les biens dont ta grace a comblé les humains.

L'ASTRE, avant-coureur de l'Aurore,
Du Soleil qui s'aproche annonce le retour;
Sous le pâle horison l'ombre se décolore;
Leve-toi dans nos cœurs, chaste & bienheureux jour.

SOIS notre inséparable guide;
Du siécle ténébreux perce l'obscure nuit;
Défends-nous en tout tems contre l'attrait perfide
De ces plaisirs trompeurs dont la mort est le fruit.

QUE la foi dans nos cœurs gravée,
D'un rocher immobile ait la ſtabilité :
Que ſur ce fondement l'eſpérance élevée,
Porte pour comble heureux l'ardente charité.
GLOIRE à toi, Trinité profonde,
Pere, Fils, Eſprit Saint : qu'on t'adore toujours,
Tant que l'Aſtre des tems éclairera le monde,
Et quand les ſiécles même auront fini leur cours.

LE SAMEDI A MATINES.

Summa Deus clementia, &c.

O Toi qui d'un œil de clémence,
Vois les égaremens des fragiles humains ;
Toi dont l'Etre un en trois & le même en puiſſance,
A créé ce grand Tout ſoutenu par tes mains :
ETEINS ta foudre dans les larmes
Qu'un juſte repentir mêle à nos chants ſacrez,
Et que puiſſe ta grace où brillent tes doux charmes,
Te préparer un temple en nos cœurs épurez.
BRULE en nous de tes ſaintes flâmes
Tout ce qui de nos ſens excite les tranſports ;
Afin que toûjours prêts nous puiſſions dans nos ames
Du Démon de la chair vaincre tous les efforts.

POUR

POUR chanter ici tes loüanges
Notre zèle, Seigneur, a devancé le jour :
Fais qu'ainsi nous chantions un jour avec tes Anges
Les biens qu'à tes Elus assure ton amour.

PERE des Anges & des Hommes,
Sacré Verbe, Esprit Saint, profonde Trinité,
Sauve-nous ici bas des périls où nous sommes,
Et qu'on louë à jamais ton immense bonté.

A LAUDES.

Aurora jam spargit polum, &c.

L'AURORE brillante & vermeille
Prépare le chemin au Soleil qui la suit,
Tout rit aux premiers traits du jour qui se réveille :
Retirez-vous, Démons, qui volez dans la nuit.

FUYEZ, songes, troupe menteuse,
Dangereux ennemis par la nuit enfantez,
Et que fuye avec vous la mémoire honteuse
Des objets qu'à nos sens vous avez presentez.

CHANTONS l'Auteur de la lumiére,
Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin,
Et qu'en le bénissant notre aurore derniére
Se perde en un midi sans soir & sans matin.

GLOIRE à toi, Trinité profonde,
Pere, Fils, Esprit Saint : qu'on t'adore toujours,
Tant que l'Astre des tems éclairera le monde,
Et quand les siécles même auront fini leur cours.

LE LUNDI A VESPRES.

Immense cœli conditor, &c.

GRAND Dieu, qui vis les Cieux se former sans matiére,
A ta voix seulement;
Tu séparas les eaux, leur marquant pour barriére
Le vaste Firmament.

SI la voûte céleste a ses plaines liquides,
La terre a ses ruisseaux,
Qui contre les chaleurs portent aux champs arides
Le secours de leurs eaux.

SEIGNEUR, qu'ainsi les eaux de ta grace féconde
Réparent nos langueurs:
Que nos sens desormais vers les apas du monde
N'entraînent plus nos cœurs.

FAIS briller de ta foi les lumiéres propices
A nos yeux éclairez:
Qu'elle arrache le voile à tous les artifices
Des Enfers conjurez.

REGNE, ô Pere éternel, Fils, Sagesse incréée,
Esprit Saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des tems l'inconstante durée,
Et ne changes jamais.

LE

LE MARDI A VESPRES.

Telluris ingens conditor, &c.

TA ſageſſe, grand Dieu, dans tes œuvres tracée
Débroüilla le cahos;
Et fixant ſur ſon poids la terre balancée,
La ſépara des flots.
PAR-LA, ſon ſein fécond, de fleurs & de feüillages
L'embellit tous les ans;
L'enrichit de doux fruits, couvre de pâturages
Ses vallons & ſes champs.
SEIGNEUR, fais de ta grace à notre ame abbattuë
Goûter les fruits heureux;
Et que puiſſent nos pleurs de la chair corrompuë
Eteindre en nous les feux.
QUE ſans ceſſe nos cœurs, loin du ſentier des vices,
Suivent tes volontez:
Qu'innocens à tes yeux ils fondent leurs délices
Sur tes ſeules bontez.
REGNE, ô Pere éternel, &c.

LE MERCREDI A VESPRES.

Cæli Deus sanctissime, &c.

GRAND Dieu, qui fais briller sur la voûte étoilée
Ton Trône glorieux,
Et d'une blancheur vive à la pourpre mêlée
Peins le centre des Cieux,

PAR *Toi* roule à nos yeux sur un char de lumiére
Le clair flambeau des jours ;
De tant d'astres par Toi la Lune en sa carriére,
Voit le différent cours.

AINSI sont séparez les jours des nuits prochaines ;
Par d'immuables loix :
Ainsi Tu fais connoître à des marques certaines,
Les saisons & les mois.

SEIGNEUR, répands sur nous ta lumiére céleste,
Guéris nos maux divers :
Que ta main secourable, aux Démons si funeste,
Brise enfin tous nos fers.

REGNE, ô Pere éternel, &c.

LE JEUDI A VÊSPRES.

Magnæ Deus potentiæ, &c.

SEIGNEUR, tant d'animaux par Toi des eaux fécondes
Sont produits à ton choix,
Que leur nombre infini peuple ou les mers profondes,
Ou les airs ou les bois.
CEUX-LA ſont humectez des flots que la mer roule,
Ceux-ci de l'eau des Cieux,
Et de la même ſource ainſi ſortis en foule
Occupent divers lieux.
FAIS, ô Dieu tout-puiſſant, fais que tous les fidelles
A ta grace ſoumis,
Ne retombent jamais dans les chaînes cruelles
De leurs fiers ennemis.
QUE par Toi ſoutenus, le joug peſant des vices
Ne les accable pas;
Qu'un orguëil téméraire en d'affreux précipices
N'engage point leurs pas.
REGNE, ô Pere éternel, &c.

LE VENDREDI A VESPRES.

Plasmator hominis Deus, &c.

CREATEUR des humains, grand Dieu, souverain Maître
De ce vaste Univers,
Qui du sein de la terre, à ton ordre, vit naître
Tant d'animaux divers :
A ces grands corps sans nombre & différens d'espéce,
Animez à ta voix,
L'homme fut établi par ta haute sagesse
Pour imposer ses loix.
SEIGNEUR, qu'ainsi ta grace à nos vœux accordée,
Régne dans notre cœur :
Que nul excés honteux, que nulle impure idée
N'en chasse la pudeur.
QU'UN saint ravissement éclate en notre zèle ;
Guide toujours nos pas ;
Fais d'une paix profonde à ton peuple fidèle
Goûter les doux apas.
REGNE, ô Pere éternel, &c.

LE SAMEDI A VESPRES.

O lux, beata Trinitas, &c.

SOURCE éternelle de lumiére,
Trinité souveraine & très-sainte Unité,
Le visible Soleil va finir sa carriére ;
Fais luire dans nos cœurs l'invisible clarté.

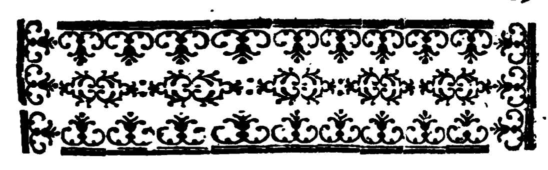
QU'AU doux concert de tes loüanges
Notre voix & commence & finisse le jour,
Et que notre ame enfin chante avec tes saints
Anges
Le Cantique éternel de ton céleste amour.

ADORONS le Pere suprême,
Principe sans principe, abîme de splendeur,
Le Fils, Verbe du Pere, engendré dans lui-mê-
me,
L'Esprit des deux qu'il lie, amour, don, paix,
ardeur.



OUVRAGES

OUVRAGES
ATTRIBUÉS
A JEAN RACINE.



DISCOURS

Prononcé à la tête du Clergé, par M. L'ABBE' COLBERT, *Coadjuteur de Roüen.* *

SIRE,

LE Clergé de France qui ne s'aprochoit autrefois de ſes Souverains, que pour leur retracer de triſtes images de la Religion oprimée & gémiſſante, vient aujourd'hui, la reconnoiſſance & la joïe dans le cœur, faire paroître à VOTRE MAJESTE', cette même Religion toute couverte de la gloire qu'elle tient de votre piété.

Elle a paru durant plus d'un ſiécle ſur

* Ce diſcours ſe trouve dans le Recueil des Mémoires du Clergé.

ſur le penchant de ſa ruïne : on l'a vuë déchirée par ſes propres enfans, trahie par ceux qui devoient la ſoutenir & la défendre, en proïe à ſes plus cruels Ennemis. Enfin, après une longue & funeſte opreſſion, elle reſpira peu de tems avant votre naiſſance heureuſe : avec Vous elle commença de revivre, avec Vous elle monta ſur le Trône. Nous comptons les années de ſon accroiſſement par les années de votre Régne ; & c'eſt ſous le plus floriſſant Empire du monde, que nous la voyons aujourd'hui plus floriſſante que jamais.

Si elle ſe ſouvient encore de ſes troubles & de ſes malheurs paſſez, ce n'eſt plus que pour mieux goûter le parfait bonheur dont vous la faites joüir ; elle eſt ſans agitation & ſans crainte à l'ombre de votre autorité ; elle eſt même, ſi j'oſe ainſi dire, ſans deſirs, puiſque votre zèle ne lui laiſſe pas le tems d'en former, & que votre bonté va ſi ſouvent au-delà de ſes ſouhaits.

Ce zèle ardent pour la Foi, cette bonté paternelle dans tous les beſoins de l'Egliſe, qualitez ſi rares dans les Princes, font, SIRE, le véritable ſujet de nos éloges. Nous

Nous laissons à vos Sujets assez d'autres vertus à admirer en vous. Les uns vous representeront comme un Monarque bienfaisant, libéral, magnifique, fidèle dans ses promesses, ferme & inflexible contre toute sorte d'injustice, droit & équitable, jusques à prononcer contre ses propres intérêts, véritablement maître de ses Peuples, & plus maître encore de lui-même.

Les autres vous respecteront comme un Roi, toujours sage & toujours victorieux, dont les impénétrables desseins sont plûtôt exécutez que connus; qui ne régne pas seulement sur ses Sujets par son autorité souveraine, mais sur son Conseil par la supériorité de son génie, mais sur les cœurs de ses Voisins, par la pénétration de son esprit, & par la sagesse dont il sçait instruire ses Ministres; qui pouvant tout par lui-même, sçait se passer des plus grands hommes; & sans eux, résoudre, entreprendre, exécuter; qui donne la loi sur la Mer, aussi-bien que sur la Terre; qui lance quand il lui plaît la foudre jusques sur les bords de l'Afrique; qui sçait à son gré humilier les Nations superbes, & réduire des

Souverains à venir aux pieds de son Trône, reconnoître son pouvoir, & implorer sa clémence.

Vos Ennemis mêmes, SIRE, ne peuvent s'empêcher de louer vos actions héroïques ; ils sont contraints d'avoüer que rien n'est capable de vous résister, & le mérite du Vainqueur, adoucit en quelque sorte le malheur des vaincus.

Ce n'est pas à nous, SIRE, à parler des progrès étonnans de vos Armes triomphantes, nous ne devons pas confondre l'éclat d'une valeur qui n'est que l'objet de l'admiration des hommes, avec ces œuvres saintes qui sont en estime devant Dieu. Le Clergé, SIRE, s'attachera sur tout à loüer en vous cette piété, qui toujours attentive aux intérêts de la Religion, n'obmet rien de ce qui peut être nécessaire pour la relever dans les lieux où elle est abatuë, pour l'étendre au-delà des Mers, dans les lieux où elle est inconnuë, pour la faire triompher dans l'un & l'autre monde.

Mais, que dis-je? l'Eglise ne doit-elle pas elle même consacrer des victoires, que vous avez si heureusement fait servir à la propagation de la foi, &

& à l'extinction de l'héréſie? Il ſemble que vous n'ayez combattu & triomphé que pour Dieu, & le fruit que vous avez tiré de la Paix, nous fait aſſez connoître quel étoit le principal but de vos Victoires. C'eſt par ces victoires que vous avez établi cette rédoutable puiſſance qui tenant deſormais vos Voiſins en bride, ôte aux Hérétiques de votre Royaume, & l'audace de ſe *révolter*, & *l'eſpoir* de ſe maintenir par de ſéditieux commerces avec les Ennemis de l'Etat.

Si c'eût été la ſeule ambition qui vous eût armé, juſqu'où n'auriez vous point étendu votre Empire? Vous vous êtes hâté de finir la guerre, lorſque vous *en pouviez* tirer de plus grands avantages: ne ſçait-on pas que ce n'a été que par l'empreſſement que vous aviez de donner tous vos ſoins au progrès de la Religion? La converſion de tant d'ames engagées dans l'erreur vous a paru la plus belle de toutes les Conquêtes, & le triomphe le plus digne d'un Roi Très-Chrétien.

Mais quelle que ſoit votre puiſſance, *elle avoit* encore beſoin du ſecours de *votre bonté*: c'eſt en gagnant le cœur

des Hérétiques, que vous domptez l'obstination de leur esprit; c'est par vos bienfaits que vous combattez leur endurcissement, & ils ne seroient peut-être jamais rentrez dans le sein de l'Eglise par une autre voye, que par le chemin semé de fleurs que vous leur avez ouvert.

Aussi faut-il avoüer, SIRE, quelque intérêt que nous ayons à l'extinction de l'hérésie, notre joïe l'emporteroit peu sur notre douleur, si pour surmonter cette hydre, une fâcheuse nécessité avoit forcé votre zèle à recourir au fer & au feu, comme on a été obligé de faire dans les régnes précédens. Nous prendrions part à une guerre qui seroit sainte, & nous en aurions quelque horreur, parce qu'elle seroit sanglante: nous ferions des vœux pour le succès de vos Armes sacrées, mais nous ne verrions qu'avec tremblement, les terribles exécutions dont le Dieu des vengeances vous feroit l'instrument redoutable; enfin, nous mêlerions nos voix aux acclamations publiques sur vos Victoires, & nous gémirions en secret sur un triomphe, qui, avec la défaite des Ennemis de

l'Eglise

l'Eglise, enveloperoit la perte de nos freres.

Aujourd'hui donc que vous ne combattez l'orguëil de l'héréſie que par la douceur & par la ſageſſe du gouvernement; que vos loix ſoutenuës de vos bienfaits, ſont vos ſeules Armes, & que les avantages que vous remportez, ne ſont dommageables qu'au démon de la révolte & du ſchiſme; nous n'avons que de pures *actions de graces* à rendre au Ciel, qui a inſpiré à VOTRE MAJESTE', ces doux & ſages moyens de vaincre l'erreur, & de pouvoir, en mêlant avec peu de ſévérité beaucoup de graces & de faveurs, ramener à l'Egliſe ceux qui s'en trouvoient *malheureuſement* ſéparés.

Nous le confeſſons, SIRE, c'eſt à VOTRE MAJESTE' ſeule que nous devons bien-tôt le rétabliſſement entier de la Foi de nos Peres: auſſi ne falloit-il pas que l'Etat vous devant déja ſon ſalut & ſa gloire, l'Egliſe dût à un autre qu'à vous, ſa victoire & ſon triomphe: ſans cela votre régne, que le Ciel a voulu qu'il fût un régne de merveilles, auroit manqué de ſon plus bel ornement: on auroit bien dit un

jour de VOTRE MAJESTÉ, ce que l'Ecriture dit de plusieurs grands Rois de Juda : il a terrassé ses Ennemis, & relevé la Monarchie : il a autorisé & réformé les Loix : il a fait régner la Justice ; mais on auroit ajouté ce que le S. Esprit reproche à ces Princes : Il n'a pas aboli les sacrifices qui se faisoient sur la Montagne.

Que votre nom, SIRE, sera éloigné de ce reproche ! Ce que votre zèle a déja fait, la postérité le regardera toujours comme la source de vos prospéritez, & le comble de votre gloire.

Mais ce n'est pas au rétablissement des Temples & des Autels, que se borne votre zèle : vous avez entrepris de faire revivre la piété & les bonnes mœurs ; & c'est à quoi VOTRE MAJESTÉ, travaille avec succès, autant par son exemple que par ses ordres. C'est un honneur maintenant de pratiquer la vertu, & si le vice n'est pas tout-à fait détruit, au moins est-il réduit à se cacher, & les voiles dont il se couvre, épargnent aux gens de bien un fâcheux scandale, & sauve les ames foibles du péril d'une contagion funeste.

Ne

Ne pensons plus à ces jours de ténèbres où la plûpart de ceux qui étoient encore dans le sein de l'Eglise, sembloient n'y être demeurez que pour l'outrager de plus près ; où les blasphêmes & les railleries de ce qu'il y a de plus saint, éclatoient avec audace : ces monstres d'infidélité ont disparu sous votre régne heureux, & si les remontrances tant de fois réïtérées sur ce sujet ne nous donnoient connoissance de ce désordre, nous l'ignorerions à jamais.

Qu'est devenu cet autre monstre produit par l'esprit de vengeance, toujours altéré du sang des hommes, mais plus encore de celui de la Noblesse françoise ? *Nous* n'avons qu'à le laisser dans l'oubli éternel, où depuis tant de tems vous l'avez enséveli : vous l'avez étouffé tout indomptable qu'il paroissoit. VOTRE MAJESTÉ a sçu renverser les fausses maximes de l'honneur & de la honte ; & autant qu'une déteſtable erreur avoit mis de fausse gloire à se venger, autant y auroit il d'ignominie à ne vous pas obéir ; c'est ainsi que votre volonté seule l'emporte sur la coutume invétérée du mal, & sur le penchant criminel des hommes.

Le

Le Clergé ne se dispose plus qu'à être le spectateur de la fin de toutes vos saintes entreprises : après en avoir admiré de si heureux commencemens, il cesse d'user de remontrances : s'il a encore quelques besoins, vous les connoissez, cela lui suffit. Il vient encore de ressentir en cette Assemblée d'insignes effets de votre protection Royale ; & persuadé que vous lui avez destiné une longue suite de graces dans d'autres tems, & avec les circonstances dont vous seul les sçavez si bien accompagner, il craindroit par ses demandes, ou de troubler l'ordre que votre sagesse y a établi, ou peut-être de mettre des bornes où votre zèle n'en a point mis.

L'unique affaire qui nous occupe, c'est l'obligation de rendre à VOTRE MAJESTE' de très-humbles actions de graces. Après un si juste devoir, assurez que nous sommes de votre puissante protection, nous pouvons nous séparer sans inquiétude. Nous allons dans les Provinces de votre Royaume, faire retentir les loüanges que l'Eglise doit à votre zèle. Chaque Pasteur aura la joïe de retrouver par vos soins, son

troupeau

troupeau plus nombreux qu'il ne l'avoit laiſſé, & chacun de nous redoublera ſes vœux pour obtenir du Ciel qu'il redouble ſes bénédictions en faveur d'un Prince, qui ſe les attire par des actions ſi glorieuſes, & ſi utiles à la Religion.



EA

LA Relation ſuivante, imprimée in-folio, *par ordre du Roi, chez Thierry en* 1692, *eſt attribuée à feu M. Racine par quelques perſonnes qui prétendent que le Public trompé par un ſtile qu'il n'attendoit pas d'une plume poëtique, n'en ſoupçonna pas l'Auteur, & parut même goûter davantage l'Hiſtoire du même évênement, faite dans un ſtile très-différent par M. de Viſé. Quoi qu'il en ſoit, on a crû devoir imprimer ici cette Relation, parce qu'elle eſt devenuë fort rare, & qu'elle a raport à pluſieurs choſes qui ſe trouvent dans les Lettres écrites du Camp devant Namur, par M. Racine à Boileau.*



RELATION DE CE QUI S'EST PASSÉ AU SIEGE DE NAMUR.

IL y avoit prés de quatre ans que la France soutenoit la guerre contre toutes les Puissances, pour ainsi dire, de l'Europe, avec un succès bien différent de celui dont les ennemis s'étoient flâtez. Elle avoit non-seulement renversé tous les projets de la fameuse Ligue d'Ausbourg, mais même par la sagesse de sa conduite & par la vigueur de sa résistance, elle avoit réduit les Confédérez, d'agresseurs qu'ils étoient, à la honteuse nécessité de se défendre. Tout le monde voyoit avec étonnement qu'une Nation attaquée par tant de Peuples conjurez contre elle, & dont ils avoient par avance partagé la dépoüille, eût si heureusement fait retomber

tomber sur eux les malheurs qu'ils lui préparoient ; qu'elle eût vaincu dans tous les lieux où ils l'avoient obligée de porter ses armes ; & qu'enfin tant de Puissances réünies pour l'accabler n'eussent fait que fournir par tout de la matiére à ses conquêtes & à ses triomphes.

En effet, depuis cette derniere guerre, sans parler des célèbres journées de Fleuru, de Staffarde & de Leuze, où ils avoient perdu leurs meilleures troupes : sans compter aussi plusieurs de leurs Places prises & rasées, ils avoient vû passer sous la domination de la France Philisbourg en Allemagne, Nice & Monmelian en Savoye, & enfin Mons dans les Pays-Bas.

Mais malgré les avantages continuels que le Roi remportoit sur eux, ils se flâtoient tous les ans de quelque révolution en leur faveur. Ils croyoient que la fortune se lasseroit de suivre toujours le même parti ; & qu'enfin la France seroit contrainte de succomber & à la force ouverte, qu'ils lui oposoient au-dehors, & aux atteintes secrettes qu'ils tâchoient de lui porter au-dedans.

La principale espérance de leur Ligue étoit fondée sur la haute opinion

que

que tous ceux qui la composent avoient du grand génie du Prince d'Orange, qui en est comme le chef & le premier mobile; & lui-même ne manquoit pas de les flâter par toutes les illusions dont il les croyoit capables de se laisser prévenir. Il leur avoit fait espérer d'abord que le premier effet de son établissement sur le Trône d'Angleterre, feroit l'abaissement de la France. Il s'étoit depuis excusé du peu de secours qu'ils avoient reçû de lui, sur la nécessité où il s'étoit vû d'employer à la réduction de l'Irlande la meilleure partie de ses forces. Mais enfin se voyant paisible possesseur des trois Royaumes, & en état de se donner tout entier à la Cause commune, il avoit marqué l'année 1692. comme l'année fatale à la France, & où les Révolutions si long-tems attendues devoient arriver. Pour joindre l'éxécution aux promesses, il employoit aux grands aprêts de la Campagne prochaine les sommes excessives qu'il tiroit des Anglois & des Hollandois. Et à son exemple, ses Alliés faisoient aussi tous les efforts possibles pour profiter d'une si favorable conjoncture.

Le Roi vers la fin de l'année 1691. instruit

instruit de leurs préparatifs, jugea qu'il falloit non-seulement oposer la force à la force pour parer les coups dont ils le menaçoient, mais qu'il falloit même leur en porter ausquels ils ne s'attendissent pas, & les forcer par quelque entreprise éclatante, ou à faire la paix, où à ne pouvoir faire la guerre qu'avec d'extrêmes difficultez. Il étoit exactement informé de l'état de leurs forces, tant de terre que de mer. Il n'ignoroit pas que le Prince d'Orange dans les Pays-Bas pouvoit avec ses troupes & avec celles de ses Alliés mettre ensemble jusqu'à six vingt mille hommes. Mais connoissant ses propres forces, il crut que ce nombre, quelque grand qu'il fût, ne seroit pas capable d'arrêter ses progrès; & résolu d'ailleurs de combatre ses Ennemis, s'ils se presentoient, il ne douta point de les vaincre.

Il ne crut pas même devoir se borner à une médiocre Conquête; & Namur étant la plus importante Place qui leur restât, & celle dont la prise pouvoit le plus contribuer à les affoiblir & à rehausser la réputation de ses armes, il résolut d'en former le Siége.

Namur

Namur, Capitale de l'une des dix-sept Provinces des Pays-Bas, à laquelle elle a donné le nom, avoit été regardée de tout tems par nos Ennemis, comme le plus fort rempart, non seulement du Brabant, mais encore du Pays de Liége, des Provinces-Unies, & d'une partie de la Basse-Allemagne. En effet, outre qu'elle assûroit la communication de toutes ces Provinces, on peut dire que par sa situation, au Confluent de la Sambre & de la Meuse, qui la rend maîtresse de ces deux rivieres, elle étoit également bien placée & pour arrêter les entreprises que la France pourroit faire contre les Pays que je viens de nommer, & pour faciliter celles qu'on pourroit faire contre la France même. Ajoutez à ces avantages l'assiete merveilleuse de son Château, escarpé & fortifié de toutes parts, & estimé imprenable; mais sur tout la disposition du Pays, aussi inaccessible à ceux qui voudroient attaquer la Place, que favorable pour les secours; & enfin le grand nombre de toutes sortes de provisions que les Confédérés y avoient jettées, & qu'ils avoient dessein d'y jetter encore pour la subsistance de leurs Armées.

Le Roi, après avoir examiné toutes les difficultez qui se presentoient, dans cette entreprise, donna ses ordres, tant pour établir de grands magasins de vivres & de munitions le long de la Meuse & dans ses Places frontiéres des Pays-Bas, que pour faire hyverner commodément dans les Provinces voisines de grands corps de troupes, sous prétexte d'observer celles des Ennemis qui y grossissoient continuellement. Il fit aussi des augmentations considérables de Cavalerie & d'Infanterie, & disposa enfin toutes choses avec sa prévoyance ordinaire.

Mais en même-tems il préparoit une puissante diversion du côté de l'Angleterre, où il prenoit des mesures pour y rétablir sur le trône le légitime Souverain.

Les Alliez de leur côté ne formoient pas, comme j'ai dit, de petits projets. Le Prince d'Orange en passant la mer l'avoit aussi fait repasser à ses meilleures troupes, & en assembloit de toutes parts un grand nombre d'autres qu'il établissoit dans toutes les Places de son parti les plus proches de celles de France. Il avoit

soin

soin sur-tout d'en remplir les Places des Espagnols, desquelles par ce moyen il se proposoit de se rendre insensiblement le maître.

Il se tenoit de continuelles Conférences à la Haye entre lui & les autres Confédérez sur l'emploi qu'ils devoient faire de leurs forces, ne se promettant pas moins que de faire une irruption en France au commencement du Printems. Dans cette vûë ils faisoient travailler à un prodigieux amas de tout ce qui est nécessaire pour une grande expédition, & se tenoient tellement sûrs du succès, qu'ils ne daignoient pas même cacher les délibérations qui se prenoient dans leurs *Assemblées*.

Ces Conférences finies, le Prince d'Orange s'étoit retiré à Loô, maison de plaisance qu'il a dans le pays de Gueldres, lieu solitaire & conforme à son humeur sombre & mélancolique, où d'ailleurs il trouvoit le plus de facilité pour entretenir ses correspondances secrettes. Le déplaisir qu'il avoit eu l'année précédente de voir prendre Mons en sa presence, sans avoir pû rien faire pour le secourir,

rir, donnoit lieu de croire qu'il prendroit des mesures pour se mettre hors d'état de recevoir un pareil affront. En effet, il prétendoit avoir si bien disposé toutes choses, qu'il pouvoit assembler en peu de jours toutes les forces de son parti, ou pour tomber sur les Places dont il jugeroit à propos de faire le Siége, ou pour courir au secours de celles que la France entreprendroit d'attaquer.

Ainsi en attendant la saison propre pour agir, il affectoit de mener à Loô une vie fort tranquille, y prenant presque tous les jours le divertissement de la chasse, & paroissant aussi peu émû de tous les avis qu'il recevoit des grands préparatifs de la France sur mer & sur terre, que si elle eût été hors d'état de rien entreprendre, ou qu'il eût été le maître des événemens. Cette tranquilité aparente, à la veille d'une Campagne si importante pour les deux partis, étoit fort vantée par ses admirateurs, qu'ils attribuoient à une grandeur d'ame extraordinaire. Et ses Alliés la croyant un effet de sa pénétration, & de la justesse des mesures qu'il avoit prises pour assûrer le succès de ses

ses desseins, se mocquoient eux-mêmes de toutes les inquiétudes qu'on leur vouloit donner, & demeuroient dans une pleine confiance qu'il ne leur pouvoit arriver aucun mal.

Au commencement du mois de Mai, ils aprirent que le Roi suivi de toute sa Cour étoit arrivé auprès de Mons, où étoit le rendez-vous de ses Armées de Flandres. En même tems ils sçurent qu'une autre *Armée étoit sur les côtes* de Normandie, prête à passer la Mer avec le Roi d'Angleterre; qu'un grand nombre de Bâtimens de charge étoient à la Hogue, avec toutes les Provisions nécessaires pour faire une descente dans ce Royaume; & qu'enfin, une Flotte de *soixante* gros Vaisseaux destinée pour apuyer le passage & le débarquement des Troupes, n'attendoit à Brest, & dans les autres Ports, qu'un vent favorable pour entrer dans la Manche.

Le Prince d'Orange commença alors à se repentir de sa fausse confiance. D'un côté, il previt l'orage qui alloit fondre dans le Pays Bas, & jugea dès-lors qu'il lui seroit fort difficile de l'empêcher. *De l'autre*, il n'ignoroit pas que tous

les Ports d'Angleterre étoient ouverts ; qu'il n'avoit encore ni Flottes pour couvrir les côtes du Royaume, ni Armée pour combattre les François à la descente ; qu'il leur seroit aisé d'aller jusqu'à Londres, où ils trouveroient la plûpart des Seigneurs mécontens de lui, & les peuples fatiguez des grandes sommes qu'il exigeoit d'eux. En un mot, il apréhendoit que le Roi son beaupere ne trouvât autant de facilité à se rétablir sur le Trône, qu'il lui avoit été facile de l'en chasser. Dans cet embarras, il feignit pourtant de ne songer qu'à sauver la Flandres, & assembla en diligence & avec grand bruit un corps de troupes sous Bruxelles. Mais en même tems il dépêcha le Lord Portland à Londres, pour concerter avec la Princesse d'Orange & avec son Conseil, les moyens de garantir l'Angleterre de l'invasion des François. Il donna ordre qu'on armât toutes les milices du Royaume, & qu'on y fît repasser les troupes restées en Ecosse & en Irlande ; qu'on arrêtât toutes les personnes soupçonnées d'intelligence avec les Ennemis ; & qu'enfin on assemblât la plus nombreuse Armée

qu'on pourroit, tant pour contenir le dedans du Royaume que pour border les côtes où l'on soupçonnoit, que les François voudroient tenter la descente. Sur-tout il pressa l'armement de ses Flottes, & voulut qu'on y travaillât nuit & jour, n'epargnant pour cela ni l'argent des Anglois & des Hollandois, ni celui de tous ses Alliés. Non content de ces précautions, il fit remarcher à Willemstat entre l'embouchure de l'Escaut & de la Meuse, une partie des Régimens qu'il avoit amenés d'Angleterre, pour être en état d'y repasser au premier ordre; & commanda qu'on lui tînt un vaisseau tout prêt pour y repasser lui-même. Toutes ces *précautions* étoient un peu tardives, & couroient risque de lui être absolument inutiles, si les vents eussent été alors aussi favorables au François, qu'ils leur étoient contraires.

Sur ces entrefaites, le Roi durant cinq jours ayant assemblé ses Armées dans les plaines de Gevries, entre les rivieres de Haisne & de Troulle, il en fit le vingt-uniéme de Mai la revûë générale. Il les trouva complettes, & dans le meilleur état qu'il pouvoit souhaitter.

haitter. Il trouva aussi que conformément à ses ordres on avoit chargé à Mons de munitions de guerre & de bouche, plus de six mille chariots tirés des pays conquis. Tellement qu'il se vit en état de se mettre en marche deux jours après cette revûë.

L'armée destinée pour faire le Siége de Namur, & qu'il avoit résolu de commander en personne, étoit de quarante Bataillons, & de quatre-vingt-dix Escadrons. L'autre Armée commandée par le Maréchal Duc de Luxembourg, composée de soixante-six Bataillons & de deux cens Neuf Escadrons, devoit tenir la Campagne, & observer les Ennemis, qui, à cause de cela l'ont depuis apelée l'Armée d'observation.

Les Lieutenans-généraux de l'Armée du Roi étoient le Duc de Bourbon, le Comte d'Auvergne, le Duc de Villeroi, le Prince de Soubize, les Marquis de Tilladet & de Boufflers, & le Sieur de Rubentel. Le Marquis de Boufflers étoit nommé aussi pour commander une autre Armée que dans ce tems-là même il assembloit dans le Condroz. Les Maréchaux de Camp étoient

étoient le Duc de Roquelaure, le Marquis de Montrevel, le Sieur de Congis, les Comtes de Montchevreuil, de Gaſſé, & de Guſcar, & le Baron de Breſſé. Au reſte le Dauphin de France, le Duc d'Orleans, le Prince de Condé, & le Maréchal de Humieres avoient le principal comandement ſous le Roi. Le Sieur de Vauban, Lieutenant Général, étoit chargé de la direction des attaques.

Le Maréchal de Luxembourg avoit pour Lieutenans-Généraux, le Prince de Conty, le Duc du Maine, le Duc de Vandôme, le Duc de Choiſeuil, le Comte du Montal, & le Comte de Roſes, Meſtre de Camp général de la Cavalerie légère : Et pour Maréchaux de Camp le Chevalier de Vandôme, Grand Prieur de France ; les Marquis de la Valette, & de Coigny : les Sieurs de Vatteville, & de Polaſtron. Le Baron de Buſca, auſſi Maréchal de Camp, commandoit particuliérement la Maiſon du Roi. Le Corps de réſerve étoit commandé par le Duc de Chartres.

Ces deux Armées partirent donc le vingt troiſiéme de Mai. Celle du Maréchal qui étoit campée le long du ruiſ-

ſeau des Eſtines, alla paſſer la Haiſne entre Marlanwelz ſous Marimont, & Mouraige, & campa le ſoir à Féluy & à Arquennes, proche de Nivelle. Celle du Roi traverſa les plaines de Binche; & ayant paſſé la Haiſne à Carnieres, alla camper à Capelle d'Herlaimont le long du ruiſſeau de Piéton. Le Roi menoit avec lui une partie de ſon artillerie & de ſes munitions. L'autre partie accompagnée d'une groſſe eſcorte, alla paſſer la Sambre à la Buſſiére pour marcher à Philippeville, & de là au Siége qui devoit être formé.

Le lendemain vingt-quatriéme, le Maréchal alla camper entre l'Abbaye de Villey & marbais, proche de la grande chauſſée, & le Roi dans la plaine de ſaint Amand, entre Ligni & Fleuru.

La nuit ſuivante, il détacha le Prince de Condé avec ſix mille chevaux & quinze cens hommes de pied pour aller inveſtir Namur, entre le ruiſſeau de Riſnès & la Meuſe, du côté de la Hesbaye. Le Sieur Quadt avec ſa Brigade de Cavalerie l'inveſtit depuis ce ruiſſeau juſqu'à la Sambre. Le Marquis de Bouflers avec quatorze Bataillons & qua-

quarante-

quarante-huit Escadrons, faisant partie de l'Armée qu'il assembloit, parut en même tems devant la Place de l'autre côté de la Meuse; & enfin le Sieur de Ximénes avec les troupes qu'il venoit de tirer de Philippeville & de Dinant, ausquelles le Marquis de Boufflers ajoûta encore douze escadrons, investit la Place du côté du Château, occupant tout le terrain qui est entre Sambre & Meuse; en telle sorte que Namur se trouva en même tems entouré de tous côtez.

Le vingt cinquiéme, l'Armée du Maréchal de Luxembourg alla camper sur le ruisseau d'Aurenault dans la plaine de Gemblours & celle du Roi auprès de Milont & de Golzenne au delà des *Mazis*, d'où il envoya ordre au Maréchal de détacher le Comte de Montal avec quatre mille chevaux pour aller se poster à Long-champ, & à Gennevoux, proche des sources de la Mehaigne, & le Comte de Coigny avec un pareil détachement, pour aller se poster à Chasselet près de Charleroy. Le premier devoit couvrir le Camp du Roi du côté du Brabant; & l'autre favoriser les convois de Maubeuge, de Philippeville & de Dinant, & tenir en

f 4 bride

bride la garnison de Charleroy, & les corps de troupes que les Ennemis y pourroient envoyer.

Le vingt-sixiéme le Roi arriva sur les six heures du matin devant Namur. Il reconnut d'abord les environs de la Place depuis la Sambre jusqu'au ruisseau de Wedrin, examina la disposition du pays, les hauteurs qu'il falloit occuper, & les endroits par où il falloit faire passer les lignes. Il donna ses ordres pour la construction des ponts de bateaux sur la Sambre & sur la Meuse, & regla enfin tout ce qui concernoit l'établissement & la sureté des Quartiers. Il choisit le sien entre le village de Flawine, & une Métairie apellée la Rouge-Cense, un peu au-dessus de l'Abbaye de Salzenne. Ensuite il s'avança sur la hauteur de cette Abbaye pour considérer la situation de la Place, & les Ouvrages qui la couvroient de ce côté là. En reconnoissant tous ces endroits, il admira sa bonne fortune, & le peu de prévoyance des Ennemis; & confessa lui-même, qu'en postant seulement de bonne heure quinze mille hommes, ou sur les hauteurs du Château, ou sur celles du ruisseau de Wedrin,

drin, ils auroient pu faire avorter tous ſes deſſeins, & mettre Namur hors d'état d'être attaqué. Il ordonna au Comte d'Auvergne de ſe ſaiſir de l'Abbaye de Salzenne, & des Moulins qui en ſont proches. Ce qui fut auſſi-tôt exécuté. Le Marquis de Tilladet eut auſſi ordre de viſiter tous les gués qu'il pouvoit y avoir dans la Sambre depuis le Quartier du Roi juſqu'à la Place. Et le Marquis d'Alegre avec un corps de Dragons fut envoyé pour ſe ſaiſir du paſſage de Gerbizé, poſte important ſur le chemin de Huy & de Liége du côté de la Hesbaye.

Cependant l'allarme étoit parmi les Ennemis. Comme ils ignoroient encore où aboutiroit la marche du Roi, ils ſe hâtoient de renforcer les garniſons de toutes leurs Places. Ils craignoient ſur-tout pour Charleroy, pour Ath, pour Liege, & pour Bruxelles même. Mais à l'égard de Namur, l'Electeur de Baviere ſe confiant & à la bonté de la Place, & à la groſſe garniſon qui étoit dedans, ſouhaitoit qu'il prit envie au Roi de l'aſſiéger. Le rendez-vous de leur Armée étoit aux environs de Bruxelles, & il y arrivoit tous les jours

un fort grand nombre de troupes de toute forte de Nations. Elles faifoient déja près de cent mille hommes, dont le principal commandement & la direction prefque abfolue, étoient entre les mains du Prince d'Orange, l'Electeur de Baviére n'ayant dans cette Armée qu'une autorité comme fubalterne. On peut juger combien des forces fi prodigieufes enfloient le cœur des Confédérés. Ils demandoient qu'on les fît marcher au plus vîte, & fe tenoient fûrs de rechaffer le Roi jufques dans le cœur de fon Royaume. Il étoit d'heure en heure exactement informé & de leur marche & de leur nombre, & fe mettoit de fon côté en état de les bien recevoir.

L'Armée devant Namur étoit féparée par les deux Riviéres en trois principaux Quartiers, dont le premier, c'eft à fçavoir celui du Roi, occupoit tout le côté du Brabant, depuis la Sambre jufqu'à la Meufe; le fecond, qui étoit celui du Marquis de Boufflers, s'étendoit dans le Condroz, depuis la Meufe au-deffous de Namur, jufqu'à cette même Riviére audeffus; & le troifiéme fous le Sieur de Ximenes, tenoit le

le pays d'entre Sambre & Meuse. Au reste, le Quartier du Roi étoit divisé en plusieurs autres Quartiers. Car outre le Dauphin & le Duc d'Orléans qui campoient tout auprès de sa personne, il avoit aussi dans son Quartier le Prince de Condé, le Maréchal de Humiéres, & tous les Lieutenans Généraux, à la réserve du Marquis de Boufflers. Et ils y avoient chacun leur poste ou leur quartier le long des Lignes de circonvallation.

Le Roi dès le premier jour donna ses ordres pour faire tracer ces Lignes sur un circuit au moins de cinq lieuës. Elles commençoient à la Sambre du côté du Brabant. un peu au-dessus du village de Flawine ; & traversant un fort grand nombre de Bois, de Villages, & de Ruisseaux, en deçà & au-delà de la Meuse, passoient dans la Forêt de Marlagne & revenoient finir à la Sambre, entre l'Abbaye de Malogne, & une espéce de petit Château qu'on apeloit la Blanche Maison.

Le vingt septiéme, c'est à dire le lendemain de l'arrivée du Roi devant la Place, il alla visiter le Quartier du Prince de Condé, entre le ruisseau de

Wedrin & la Meuse, & y vit les parcs d'artillerie & de munitions. De là s'étant avancé avec le Sieur de Vauban sur la hauteur du Quesne de Bouge, qui commande d'assez près la Ville entre la Porte de Fer & celle de S. Nicolas, la résolution fut prise d'attaquer cette derniére Porte. Ce même jour les ponts de batteaux furent par tous achevez, & la communication des Quartiers entiérement établie.

Il restoit encore les Quartiers de Boufflers & de Ximènes à visiter. Le Roi s'y transporta donc le vingt huitiéme, & ayant passé la Sambre à la Blanche-Maison, & la Meuse au-dessous du village de Huépion, reconnut tout le côté de la Place qui regarde le Condroz, reconnut aussi le Fauxbourg de Jambe, où les Ennemis s'étoient retranchées au bout du pont de pierre qu'ils y avoient sur la Meuse; & ayant remarqué le long de cette riviére une petite hauteur d'où on voyoit à revers les Ouvrages de la Porte de S. Nicolas qui est de l'autre côté, il commanda qu'on y élevât des batteries. Ces derniers jours & les suivans, les convois d'artillerie & de toute sorte de

munitions

munitions arriverent à Philippeville par terre, & de Dinant par la Meuse, & on commença à cuire le pain dans le Camp pour la subsistance des deux Armées.

Ce fut vers ce tems-là que plusieurs Dames de qualité de la Province qui s'étoient réfugiées dans Namur, & plusieurs des Dames mêmes de la Ville, firent demander par une Trompette la permission d'en sortir, ce qu'on ne jugea pas à propos de leur accorder. Mais ces pauvres Dames se confiant à la générosité du Roi, & la peur des bombes l'emportant en elles sur toute autre considération, elles sortirent à pié par la porte du Château, suivies seulement de quelques unes de leurs femmes qui portoient leurs hardes & leurs enfans, & se presentérent à la garde prochaine, Les soldats les menerent d'abord à la Blanche Maison, près des Ponts qu'on avoit faits sur la Sambre, d'où le Roi qui eut pitié d'elles & qui les fit traiter favorablement, les fit conduire le lendemain à l'Abbaye de Malogne, & de-là à Philippeville.

Vingt mille Pionniers commandez dans

dans les Provinces conquises étant arrivez alors à l'Armée, ils furent aussi-tôt employez aux lignes de circonvallation, aux abbatis de bois, & aux reparations de chemins.

Les Assiégez avoient encore quelque Infanterie dans les bois au-dessus des Moulins à papier de S. Servais. Mais le Roi ayant ordonné qu'on l'en chassât, elle ne tint point, & se renferma fort vîte dans la Ville.

La Garnison étoit de neuf mille deux cens quatre vingt hommes en dix sept Régimens d'Infanterie de plusieurs Nations, sçavoir cinq Allemans des troupes de Brandebourg & de Lunebourg, cinq Hollandois, trois Espagnols, quatre Wallons, & en un Régiment de Cavalerie, & quelques Compagnies franches. Le Prince de Barbançon, Gouverneur de la Province, l'étoit aussi de la Ville & du Château; & toutes ces troupes avoient ordre de lui obéir. On ne doutoit pas qu'étant pourvûës de toutes les choses nécessaires pour soutenir un long Siége, & ayant à défendre une Place de cette réputation, également bien fortifiée & par l'art & par la nature, une Garnison si

nombreuse ne se signalât par une vigoureuse résistance, d'autant plus qu'elle n'ignoroit pas les grands aprêts qui se faisoient pour la secourir.

Le Roi, pour ne point accabler ses troupes de trop de travail, n'attaqua d'abord que la Ville seule. On y fit deux attaques différentes; mais il y en avoit une qui n'étoit proprement qu'une fausse attaque. Et c'étoit celle qui étoit de delà la Meuse. La véritable étoit en-deçà. Il fut résolu d'y ouvrir trois tranchées qui se rejoindroient ensuite par des lignes paralléles; la premiére le long du bord de la Meuse; la seconde à my côte de la hauteur de Bouge; & la troisiéme par un grand fond qui aboutissoit à la Place du côté de la Porte de fer.

Toutes choses étant donc préparées, la tranchée fut ouverte la nuit du vingt-neuviéme au trentiéme Mai. Trois Bataillons avec un Lieutenant Général & un Brigadier, montérent à la véritable attaque, & deux à la fausse, avec un Maréchal de Camp. Ce qui fut continué jusqu'à la prise de la Ville. Le Comte d'Auvergne, comme le plus ancien Lieutenant Général, monta la

premiére

premiére garde. Dès cette nuit, on avança le travail jusqu'à quatre-vingt toises du glacis. On travailla en même tems avec tant de diligence aux batteries, tant sur la hauteur de Bouge que de l'autre côté de la Meuse, que les unes & les autres se trouvérent bien tôt en état de tirer & de prendre la supériorité sur le Canon de la Place.

La nuit suivante, le travail qu'on avoit fait, fut perfectionné.

La nuit du trente-uniéme Mai, on travailla à s'étendre du côté de la Meuse pour resserrer d'autant plus les Assiégez, & les empêcher de faire des sorties.

Le premier de Juin, on continua les travaux à la sape, l'Artillerie ruïnant cependant les défenses des Assiégez, qui étant vûs de front & à revers de plusieurs endroits, n'osoient déja plus paroître dans leurs Ouvrages.

La nuit du premier au deuxiéme Juin, on se logea sur un avant chemin couvert en deça de l'avant fossé, que formoient les eaux des ruisseaux de Wedrin & de Risnes. On tira ensuite une ligne parallèle pour faire la communication

munication de toutes les attaques, & on éleva de l'autre côté de la Meuſe ſur le bord de l'eau, deux batteries qui commencérent à tirer dès la pointe du jour contre la branche du demi baſtion, & contre la muraille qui régnent le long de cette Riviére. Ce même jour, ſur les huit heures du matin; le Marquis de Boufflers fit attaquer le Fauxbourg de Jambe que les Ennemis occupoient encore, & s'en rendit maître. Sur le midi, l'avant foſſé de la porte de Saint Nicolas ſe trouvant comblé, & toutes choſes diſpoſées pour attaquer la Contreſcarpe, les Gardes Suiſſes & le Régiment de Stopa de la même Nation, qui étoient de tranchée *ſous* le Marquis de Tilladet, Lieutenant Général de jour, y marcherent l'épée à la main, & l'emporterent. Ils prirent auſſi une petite lunette revétue qui défendoit la contreſcape, & ſe logérent en très peu de tems ſur ces dehors, ſans que les Ennemis qui faiſoient de leurs autres Ouvrages un fort grand feu, oſaſſent faire aucune tentative pour s'y établir. On leur tua beaucoup de monde en cette action.

Le

Le soir *du deuxiéme Juin*, le Marquis de Boufflers *étant* de garde à la tranchée, on *s'aperçut* que les Assiégez avoient aussi abandonné une demi-lune de terre qui couvroit la porte de Saint Nicolas. Comme le fossé n'en étoit pas fort profond, il fut bien tôt comblé; & quoique la demie lune fût fort exposée, & que les Ennemis tirassent sans discontinuër de dessus le rempart, on se logea encore dans cette demi-lune sans beaucoup de perte.

Les batteries basses de la Meuse continuoient cependant à battre en ruine la branche du demi-bastion & la muraille, qui étoient, comme j'ai dit, le long de cette riviére. Comme ses eaux étoient alors assez basses, on s'étoit flatté de pouvoir conduire une tranchée le long d'une langue de terre, qu'elle laissoit à découvert au pied du rempart, & on auroit ainsi attaché bien tôt le Mineur au corps de la Place. Mais la Meuse s'étant enflée tout-à-coup par les grandes pluyes qui survinrent, & qui ne discontinuérent presque plus jusqu'à la fin du Siége, on fut obligé d'abandoner ce dessein, & de

s'attacher

s'attacher uniquement aux Ouvrages que l'on avoit devant soi.

L'artillerie ne cessa pendant le troisiéme & le quatriéme Juin, de battre en bréche la face & la branche du demi bastion de la Meuse, & y fit enfin une ouverture considérable. Les Assiégez témoignoient à leur air beaucoup de résolution & travailloient même à se retrancher en-dedans. Mais on les voyoit, qui dans la crainte vraisemblament d'un assaut, transportoient dans le Château leurs munitions & leurs meilleurs effets. A la fin, comme ils virent qu'on étoit déja logé sur la pointe du demi-bastion; le cinquiéme de Juin au matin le Duc de Bourbon étant de jour, ils battirent tout à coup la chamade, & demandérent à capituler. Après quelques propositions qui furent rejettées par le Roi, on convint entr'autres articles: Que les soldats de la Garnison entreroient dans le Château avec leurs familles & leurs effets: Qu'il y auroit pour cela une trêve de deux jours, & que pendant tout le reste du Siége, on ne tireroit point ni de la Ville sur le Château, ni du Château sur la Ville, avec liberté aux deux partis de

rompre

rompre ce dernier article lorſqu'ils le jugeroient à propos, en avertiſſant néanmoins qu'ils ne le vouloient plus tenir.

La Capitulation ſignée, le Régiment des Gardes prit auſſi-tôt poſſeſſion de la Porte de Saint Nicolas. Ainſi la fameuſe Ville de Namur défenduë par neuf mille hommes de Garniſon fut en ſix jours d'attaques, renduë à trois ou quatre Bataillons de tranchée, ou, pour mieux dire, à un ſeul bataillon; puiſqu'il n'y en eut jamais plus d'un à la tranchée le long de la Meuſe, qui fut celle par où la Place fut emportée. On peut même remarquer qu'on n'eut pas le tems de perfectionner les lignes de circonvallation, & qu'à peine on achevoit d'y mettre la derniére main, que la Ville étant priſe l'on fut obligé de les raſer, pour tranſporter les troupes de l'autre côté de la Sambre.

Pendant que la Ville capituloit, on eut nouvelle qu'enfin les Alliez s'avançoient tout de bon pour faire lever le Siége. Au premier bruit que le Roi étoit devant Namur, ils s'étoient hâtez d'unir enſemble toutes leurs

leurs forces. Ils avoient dépêché aux Généraux Flemming & Serelaës, dont le premier assembloit les troupes de Brandebourg aux environs d'Aix-la-Chapelle, & l'autre celles de Liége dans le voisinage de cette Ville, avec ordre de les venir joindre ; & le Prince d'Orange avec l'Electeur de Baviére à la tête de l'Armée Confédérée, ayant passé le canal de Bruxelles, étoit venu camper à Dighom, puis à Lesdaël & à Wossem, de là à l'Abbaye du Parc & au Château d'Heverle près de Louvain. Il séjourna quelque tems dans ce dernier Camp, ou pour donner le tems à toutes ses forces de le joindre, ou n'osant s'engager trop avant dans le pays, ni s'éloigner de la mer dans l'inquiétude où il étoit de la descente dont l'Angleterre étoit menacée. Il aprit enfin que sa Flotte jointe à celle de Hollande, faisant ensemble quatre-vingt-dix Vaisseaux de guerre, étoit à la mer avec un vent favorable ; & qu'au contraire le Comte de Tourville n'ayant pû être joint par les Escadres du Comte d'Estrée, du Comte de Chateauregnaut, & du Marquis de

de la Porte, n'avoit que quarante-quatre Vaiſſeaux avec leſquels il s'efforçoit d'entrer dans la Manche. Alors voyant ſes affaires vraiſemblablement en ſûreté de ce côté-là, il feignit de n'y plus ſonger, & ne parla plus que d'aller ſecourir Namur.

Il partit des environs de Louvain le cinquiéme Juin, & vint camper à Meldert & à Bavechem. Il campa le lendemain ſixiéme auprès de Hougaerde & de Tirlemont; le ſeptiéme entre Orp & Montenackem, au-delà de la riviére de Ghete, & enfin le huitiéme ſur la grande chauſſée entre Thinnes & Breff, à la vûe du Maréchal de Luxembourg. La priſe de la Ville ayant mis le Roi en état de faire des détachemens de ſon Armée, il avoit envoyé à ce Maréchal le Comte d'Auvergne & le Duc de Villeroi, Lieutenans Généraux, avec une partie des troupes qui ſe trouvoient campées du côté du Brabant.

Pour lui, la trève qu'il avoit accordée aux Aſſiégez étant expirée, il avoit paſſé de l'autre côté de la Sambre,

ave

avec ce qui lui étoit resté de troupes au delà de cette riviére. C'étoit le septiéme de Juin qu'il quitta son premier Camp pour en venir prendre un autre entre Sambre & Meuse dans la Forêt de Marlagne. Voici de quelle maniére ce nouveau Camp étoit disposé: Le Quartier du Roi étoit auprès d'un Convent de Carmes, qu'on apeloit le *Desert*; il y avoit une ligne de troupes qui s'étendoit depuis l'*Abbaye de Marlagne* sur la Sambre, jusqu'au pont construit sur la Meuse à Huépion: Une autre ligne de dix Bataillons qui composoient la Brigade du Régiment du Roi, eut son Camp marqué sur les hauteurs du Château pour en occuper tout le front, qui *est fort resserré* par les deux riviéres, & pour rejetter ainsi les Ennemis dans leurs Ouvrages. Mais il n'étoit pas facile de les déposter de ces hauteurs, & moins encore des retranchemens qu'ils y avoient faits à la faveur de quelques maisons, & entr'autres d'un Hermitage qu'ils avoient fortifié en forme de Redoute. Néanmoins la Brigade du Roi eut ordre de les aller attaquer.

Les troupes qui avoient crû ce jour-

là n'avoir autre chose à faire qu'à s'établir paisiblement dans leur nouveau Camp, & qui dans ce moment là portoient leurs tentes & leurs autres hardes sur leurs épaules, jettérent aussi tôt à terre tout ce qui les embarrassoit, pour ne garder que leurs armes, & grimpant en bon ordre & sur un même front, malgré l'extrême roideur d'un terrain raboteux & inégal, arrivérent sur la crête de la montagne au travers d'une grêle de coups de mousquet, que les Ennemis leur tiroient avec tout l'avantage qu'on peut s'imaginer. Le soldat, quoique tout hors d'haleine, renversa leurs postes avancez, & les poursuivit jusques à une seconde hauteur, non moins escarpée que la premiére, où leurs Bataillons étoient rangez en bon ordre pour les soutenir. Mais rien ne put arrêter la furie des François. Les Bataillons furent aussi chassez de ce second poste, & menez battant l'épée dans les reins jusques à leurs retranchemens, qui même couroient risque d'être forcez, si le Prince de Soubize, Lieutenant-Général de jour, & le Sieur de Vauban rapelant les trou-

pes,

pes, ne les eussent obligez de se contenter du poste qu'elles avoient occupé. Cette action, qui fut fort vive & fort brillante dans toutes ses circonstances, coûta à la Brigade du Roi douze ou quinze Officiers, & quelques cent ou six vingts soldats, ou tuez ou blessez.

Aussi-tôt on travailla à se bien établir sur cette hauteur, & on y ouvrit une tranchée, laquelle fut tous les jours relevée par sept *Bataillons*. Il ne fut pas possible les jours suivans d'avancer beaucoup le travail, tant à cause du terrain pierreux & difficile qu'on rencontra en plusieurs endroits, que des orages effroyables & des pluyes continuelles qui rompirent tous les chemins, & les mirent presque hors d'état d'y pouvoir conduire le canon. On ne put aussi achever les batteries qu'avec d'extrémes difficultez. Cependant les Assiégez profitérent peu de tous ces obstacles, & firent seulement quelques sorties sans aucun effet.

Enfin le treiziéme Juin, les travaux ayant été poussez jusqu'aux retranchemens, il fut resolu de les attaquer. La

contenance fiére des Ennemis qu'on voyoit en bataille en plusieurs endroits derriére ces retranchemens, & qui avoient tout l'air de se préparer à une résistance vigoureuse, obligea le Roi de leur oposer ses meilleures troupes, & de se transporter lui-même sur la hauteur pour régler l'ordre de l'attaque.

Le signal donné sur le midi, deux cens Mousquetaires du Roi à la droite, les Grenadiers à cheval à la gauche, & huit Compagnies de Grenadiers d'Infanterie au milieu, marchérent aux Ennemis l'épée à la main, soutenus des sept Bataillons de tranchée, & de dix de la Brigade du Roi, qu'il avoit fait mettre en bataille sur la hauteur à la tête de leur Camp. Les Assiégez jusqu'alors si fiers s'effrayérent bien-tôt. Ils firent seulement leur décharge, & abandonnant la Redoute & les retranchemens, se retirérent en desordre dans les chemins couverts des Ouvrages qu'ils avoient derriére eux. Ils perdirent plus de quatre cens hommes, la plûpart tuez de coups de main, & entr'autres plusieurs Officiers & plusieurs gens de distinction. Les François

François eurent quelque cent trente hommes, & quarante tant Officiers que Mousquetaires tuez ou blessez.

Le Comte de Toulouse, Amiral de France, jeune Prince âgé de quatorze ans, reçut une contusion au bras à côté du Roi, & plusieurs personnes de la Cour furent aussi blessées autour de lui. Le Duc de Bourbon qui étoit Lieutenant Général de jour, donna ses ordres avec non moins de sagesse que de valeur. Les troupes animées par la presence du Roi, se signalérent à l'envi l'une de l'autre, & les moindres Grenadiers de l'Armée disputérent d'audace avec les Mousquetaires, de l'aveu des Mousquetaires mêmes. On accorda aux Assiégez une suspension pour venir retirer leurs Morts. Mais on ne laissa pas pendant cette trève d'assurer le logement, & dans la redoute & dans tous les retranchemens qu'on venoit d'emporter.

Entre ces retranchemens & la premiére envelope du Château, nommée par les Espagnols *Terra-nova*, on trouvoit sur le côté de la montagne qui descend vers la Sambre, un Ouvrage irrégulier que le Prince d'Orange avoit

fait construire l'année précédente, & qu'on apeloit à cause de cela le Fort-neuf, ou le Fort-Guillaume. Il étoit situé de telle façon, que bien qu'il parut moins élevé que les hauteurs qu'on avoit gagnées, il n'en étoit pourtant point commandé; & il sembloit se dérober & au canon & à la vuë des Assiégeans, à mesure qu'ils s'en aprochoient. Ce fut de toutes les Fortifications de la Place, celle dont la prise coûta le plus de tems & de peine, à cause de la grande quantité de travaux qu'il fallut faire pour l'embrasser.

La nuit qui suivit l'attaque dont nous venons de parler, le travail fut avancé plus de cinq cens pas vers la gorge de ce Fort. Le quatorziéme on s'étendit sur la droite, & l'on y dressa deux batteries, tant contre le Fort-neuf que contre le vieux Château. Ce même jour les Assiégez abandonnérent une maison retranchée qui leur restoit encore sur la montagne, & ainsi on n'eut plus rien devant soi que les Ouvrages que je viens de dire.

Le quinziéme, les nouvelles batteries démontérent presque entiérement le

le canon des Assiégez, mais elles ne firent que très-peu d'effet contre le Fort-neuf.

La nuit suivante on ouvrit au-dessus de l'Abbaye de Salzenne une nouvelle tranchée pour embrasser ce Fort par la gauche, & le travail fut poussé environ quatre cens pas.

Pendant qu'on pressoit avec cette vigueur le Château de Namur, le Prince d'Orange étoit, comme j'ai dit, arrivé sur la Méhaigne. Il donna d'abord toutes les marques d'un homme qui vouloit passer cette riviére, & attaquer l'Armée du Maréchal de Luxembourg, pour s'ouvrir un chemin à Namur. Plusieurs raisons ne laissoient pas lieu de douter qu'il n'eût ce dessein; son intérêt & celui de ses Alliez, l'état de ses forces, sa réputation, à laquelle la prise de Mons avoit déja donné quelque atteinte, en un mot, les vœux unanimes de son Parti, & sur-tout les pressantes sollicitations de l'Electeur de Baviére, qui ne pouvoit digérer l'affront de se voir à son arrivée dans les Païs-bas, enlever la plus forte Place du Gouvernement qu'il venoit d'accepter.

Ajoutez à toutes ces raisons les bonnes nouvelles que les Alliez avoient reçuës de la Bataille qui s'étoit donnée sur Mer. Car bien que le combat n'eût pas été fort glorieux pour les Hollandois & pour les Anglois, mais sur tout pour ces derniers ; & qu'il fût jusqu'alors inoüi qu'une Armée de quatre-vingt dix Vaisseaux, attaquée par une autre de quarante-quatre, n'eût fait, pour ainsi dire, que soutenir le choc, sans pouvoir pendant douze heures remporter aucun avantage : néanmoins, comme le vent en séparant la Flotte de France, leur avoit en quelque sorte livré quinze de ses Vaisseaux qui avoient été obligez de se faire échoüer, & où ils avoient mis le feu, il y avoit toute sorte d'aparence que le Prince d'Orange saisiroit le moment favorable, où il sembloit que la fortune commençât à se déclarer contre les François. Il reconnut donc en arrivant tous les environs de la Méhaigne, fit sonder les guez, posta son Infanterie dans les Villages & dans tous les endroits qui pouvoient favoriser son passage; & enfin fit jetter une infinité de ponts sur cet-

te rivére. On remarqua pourtant avec ſurpriſe, que dans le tems qu'il faiſoit conſtruire cette grande quantité de ponts de bois, il faiſoit démolir tous les ponts de pierre qui ſe trouvoient ſur la Méhaigne.

Une autre circonſtance fit encore mieux voir qu'il n'avoit pas grande envie de combattre. Le Roi qui ne vouloit point qu'on engageât d'un bord de riviére à l'autre, un combat où ſa Cavalerie n'auroit point eu de part, manda au Duc de Luxembourg de ſe retirer un peu en arriére, & de laiſſer le paſſage libre aux Ennemis; & la choſe fut ainſi exécutée. C'étoit en quelque choſe les défier, & leur ouvrir le champ pour donner bataille s'ils vouloient. Mais le Prince d'Orange demeura toujours dans ſon premier poſte; tantôt s'excuſant ſur les pluyes qui firent déborder la Méhaigne pendant deux jours; tantôt publiant qu'il feroit périr l'Armée du Maréchal ſans la combattre, ou du moins qu'il la réduiroit à décamper faute de ſubſiſtance.

Il forma néanmoins un projet qui auroit été de quelque éclat s'il eût

réüssi. Il détacha le Comte Serclaës de Tilly avec cinq ou six mille chevaux du côté de Huy. Ce Général ayant pris encore dans cette Place un détachement considérable de l'Infanterie de la garnison, passa la Meuse, qu'il fit remonter à son Infanterie, dans le dessein de couper le pont de batteaux qui étoit sous Namur, & qui faisoit la communication de nos deux Armées. Lui cependant marcha avec sa Cavalerie pour attaquer le quartier du Marquis de Boufflers, & brûler le pont de la haute-Meuse avec toutes les munitions qui se trouveroient sur le Port, & qu'on avoit fait descendre par cette riviére. Le Roi eut bien tôt avis de ce dessein. Il fit fortifier la garde des ponts, & le Quartier de Boufflers; & ayant rapelé un corps de Cavalerie de l'Armée du Maréchal, il fit sortir ses troupes hors des lignes, & les rangea lui-même en bataille. Mais Serclaës qui en eut le vent, retourna fort vîte passer la Meuse, & alla rejoindre l'Armée confédérée.

Le Prince d'Orange, après avoir demeuré inutilement quelques jours sur

sur la Méhaigne, en décampa tout-à-coup, & remontant le long de cette riviére jusques vers sa source, vint camper, sa droite à la Cense de Glinne, près du Village d'Asche, & sa gauche au-dessus de celui de Branchon.

Le Maréchal de Luxembourg qui observoit tous les mouvemens des Ennemis pour régler les siens, ne les vit pas plûtôt en marche que de son côté il remonta aussi la riviere, en telle sorte que ces deux grandes Armées, séparées seulement par un médiocre ruisseau, marchoient à la vuë l'une de l'autre, éloignées seulement d'une demie portée de canon. Celle de France campa la droite à Henrech, la gauche à Temploux, ayant à peu près dans son centre le Village de Saint Denis.

Le Prince d Orange fit encore en cet endroit des démonstrations de vouloir décider du sort de Namur par une Bataille. Il fit élargir les chemins qui étoient entre les deux Armées, & envoya l'Electeur de Baviére pour reconnoître lui-même le Camp des François. L'Electeur passa la riviére à l'Abbaye de Bonneffe, & se mit en devoir d'observer l'Armée du Maréchal. Mais on ne

lui laissa pas le tems de satisfaire sa curiosité, & il fut obligé de repasser fort brusquement la Méhaigne à l'aproche de quelques troupes de Carabiniers qu'on avoit détachez pour l'éloigner de la vuë des lignes.

A dire vrai, le Maréchal ne fut pas fâché d'ôter aux Ennemis la connoissance de la disposition de son Camp, coupé de plusieurs ruisseaux & de petits marais qui rendoient la communication de ses deux Aîles fort difficile, & d'ailleurs commandé de la hauteur de S. Denis, d'où les Ennemis auroient pû incommoder de leur canon le centre de son Armée, & engager enfin dans un païs serré & embarrassé de bois, un combat particulier d'Infanterie, où ils auroient eu tout l'avantage du lieu. Le Roi qui sçut l'inquiétude où il étoit, lui envoya proposer un autre poste, que le Maréchal alla reconnoître; & il le trouva si avantageux, que sans attendre de nouveaux ordres, il y fit aussi-tôt marcher son Armée. Il n'attendit pas même son Artillerie, dont les chevaux se trouvoient alors au fourage, & se contenta de laisser une partie de son Infanterie pour la garder.

plaça sa gauche au Château de Milmont, la couvrant du ruisseau d'Aurenaut, & étendit sa droite par Temploux & par le Château de la Falize, jusqu'auprès du ruisseau de Wedrin, au delà duquel il jetta son corps de réserve. De sorte qu'il se trouvoit tout proche de l'Armée du Roi, & tout proche aussi de la Sambre & de la Meuse dont il tiroit la subsistance de sa Cavalerie, couvroit entiérement la Place, & réduisoit les Ennemis à venir l'attaquer dans son front par des plaines ouvertes & propres à faire mouvoir sa Cavalerie qui étoit supérieure en toutes choses à celle des Ennemis.

Il fit en plein jour cette marche, *sans qu'ils* se missent en devoir de l'inquiéter, & sans qu'ils se presentassent seulement pour charger son arriére-garde. Le Prince d'Orange décampa quelques jours après Il passa le vingt-deuxiéme de Juin le Bois des Cinq-Etoiles; & ayant fait faire à ses troupes une extrême diligence, alla se poster la droite à Sombreff, & la gauche proche de Marbais sur la grande Chaussée.

Cette démarche, qui le mettoit en état de passer en un jour la Sambre pour

tomber ſur le Camp du Roi, auroit pû donner de l'inquiétude à un Général moins vigilant & moins expérimenté. Mais comme il avoit penſé de bonne heure à tous les mouvemens que les Ennemis pourroient faire pour l'inquiéter, il ne les vit pas plûtôt la tête tournée vers Sombreff, qu'il envoya le Marquis de Boufflers avec un corps de troupes dans le païs d'entre Sambre & Meuſe. Et après avoir fait reconnoître les Plaines de Saint Gérard & de Foſſe, qui étoient les ſeuls chemins par où ils auroient pû venir à lui, il ordonna à ce Marquis de ſe ſaiſir du poſte d'Auveloy ſur la Sambre. Il fit en même-tems jetter un pont ſur cette riviére entre l'Abbaye de Floreff & Jemeppe, vers l'embouchûre du ruiſſeau d'Aurenaut, où la gauche du Maréchal de Luxembourg étoit apuyée. Par ce moyen il mettoit ce Général en état de paſſer aiſément la Sambre dès que les Ennemis voudroient entreprendre la même choſe du côté de Charleroy & de Farſiennes. La ſeule choſe qui étoit à craindre, c'eſt que le corps de troupes qu'il avoit donné au Marquis de Boufflers, ne fût pas ſuf-

ſiſant

fisant pour disputer aux Ennemis
passage de la Sambre, & que s'ils
tentoient si près de lui, on n'eût p
le tems de faire passer d'autres Tro
pes pour le soutenir.

Pour obvier à cet inconvénient,
Maréchal eut ordre de lui envoyer
corps de réserve, qui fut suivi peu
tems après des Brigades d'Infante
de Champagne & de Bourbonnois;
enfin de l'aîle droite de la seconde
gne, commandée par le Duc de Ve
dôme. Toutes ces troupes furent p
tées sur le bord de la Sambre, proc
des Ponts de Bâteaux, à portée ou
passer en très peu de tems dans les P
nes de Fosse & de S. Gérard, ou
repasser à l'Armée du Maréchal,
lon le parti que prendroient les En
mis.

Pendant ces différens mouvem
des Armées, les attaques du Châte
de Namur se continuoient avec to
la diligence que les pluyes pouvoi
permettre, les Troupes ne témoign
pas moins de patience que de vale
Depuis le seiziéme de Juin, les Assié
se trouvoient extrêmement resser
dans le Fort-neuf, où ils commençoi
mê

même d'être envelopez. Le matin du dix-septiéme, ils firent une sortie de quatre cens hommes de Troupes Espagnoles & de Brandebourg sur l'attaque gauche, & y causérent quelque desordre. Mais les Suisses qui y étoient de garde les repoussérent aussi-tôt, & rétablirent en très peu de tems le travail. Il y eut quarante ou cinquante hommes tuez de part & d'autre. Le dix-huitiéme & le dix-neuviéme, les communications du Fort-neuf avec le Château, furent presque entiérement ôtées aux Assiégez, & leur Artillerie renduë inutile; & enfin le vingtiéme, toutes les communications des tranchées étant achevées, on se vit en état d'attaquer tout à la fois, & le Fort & le Château. Mais comme vraisemblablement, on y auroit perdu beaucoup de monde, le Roi voulut que les choses se fissent plus surement. Ainsi on employa toute la nuit du vingtiéme & le jour suivant, à élargir & à perfectionner les travaux. Et le soir du vingt uniéme, toutes choses étant prêtes pour l'attaque, on résolut de la faire, mais seulement au-dehors de l'Ouvrage neuf.

Huit

Huit Compagnies de Grenadiers commandées, avec les sept des Bataillons de la tranchée, commencérent sur les six heures à occuper tous les boïaux qui envelopoient les deux Ouvrages. Le Duc de Bourbon se trouvoit encore à cette attaque, Lieutenant-Général de jour, se croyant fort obligé à la fortune de ce qu'en un même Siége, elle lui donnoit tant d'occasions de s'exposer. Le signal donné un peu avant la nuit, il fit avancer les détachemens soutenus des corps entiers. Ils marchérent en même tems au premier chemin-couvert; & en ayant chassé les Assiégez, les forcérent encore dans le second, & le fossé n'étant par fort profond, les poursuivirent jusqu'au corps de l'Ouvrage, dans lequel même quelques Soldats étant montez par une fort petite bréche, les Ennemis battirent à l'instant la chamade, & leurs ôtages furent envoyez au Roi. Mais pendant qu'ils faisoient leur Capitulation, on ne laissa pas de travailler dans les dehors de l'Ouvrage, & d'y commencer des logemens contre le Château.

Le lendemain ils sortirent du Fort, au

au nombre de quatre-vingt Officiers & de quinze cens cinquante Soldats, en cinq Régimens, pour être conduits à Gand. De ce nombre étoit un Ingénieur Hollandois, nommé Cohorne, sur les desseins duquel le Fort avoit été construit, & il en sortit blessé d'un éclat de bombe. Quelques Officiers des Ennemis demanderent à entrer dans le vieux Château pour y servir encore jusqu'à la fin du Siége. Mais cette permission ne fut accordée qu'au seul Wimberg qui commandoit les Troupes Hollandoises.

Le Fort Guillaume pris, on donna un peu plus de relâche aux Troupes, & la tranchée ne fut plus relevée que par quatre Bataillons. Mais le Château n'en fut pas moins vivement pressé, & les attaques allérent fort vîte, n'étant plus inquiétées par aucune diversion.

Dès le vingt troisiéme on éleva dans la gorge du Fort neuf, des batteries de Bombes & de Canon.

Le vingt quatriéme & le vingt-cinquiéme, on embrassa tout le front de l'Ouvrage à cornes, qui faisoit, comme j'ai dit, la premiére envelope du Château;

Château ; & on acheva la communication de la tranchée qu'on avoit conduite par la droite, sur la hauteur qui regarde la Meuse, avec la tranchée qui regardoit la gauche du côté de la Sambre. Le Roi alla le vingt-cinquiéme visiter le Fort neuf & les travaux. Comme il avoit remarqué que sa presence les avançoit extrêmement, il fit la même chose presque tous les jours suivans, malgré les incommoditez du tems & l'extrême difficulté des chemins, s'exposant non-seulement au mousquet des Ennemis, mais encore aux éclats de ses propres Bombes qui retomboient souvent de leurs Ouvrages avec violence, & qui tuérent ou blessérent plusieurs personnes à ses côtez & derriére lui.

Le vingt-sixiéme, les sapes furent poussées jusqu'au pied de la palissade du premier chemin couvert. A mesure qu'on s'aprochoit, la tranchée devenoit plus dangereuse, à cause des Bombes & des Grenades que les Ennemis y faisoient rouler à toute heure, sur-tout du côté du fond qui alloit tomber vers la Sambre, & qui séparoit les deux Forts.

Le vingt-septiéme, les travaux furent

rent perfectionnez. On dressa deux nouvelles batteries pour achever de ruïner les défenses des Assiégez, pendant que les autres battoient en ruïne les pointes & les faces des deux demi-bastions de l'Ouvrage : & on dispos a enfin toutes choses pour attaquer à la fois tous leurs dehors. Tant d'attaques qui se succédoient de si près, auroient dû, ce semble, lasser la valeur des Troupes ; mais plus elles fatiguoient, plus il sembloit qu'elles redoublassent de vigueur : & en effet, cette derniére action ne fut pas la moins hardie, ni la moins éclatante de tout le Siége. Le Roi voulut encore y être present, & se plaça entre les deux Ouvrages. Ainsi le vingt-huitiéme à midi, le signal donné par trois salves de Bombes, neuf Compagnies de Grenadiers commandées, avec quatre des Bataillons de tranchée, marchérent avec leur bravoure ordinaire, l'épée à la main, aux chemins couverts des Assiégez. Le premier de ces chemins se trouvant presque abandonné, elles passérent au second sans s'arrêter, tuérent tout ce qui osa les attendre, & poursuivirent le reste jusqu'à un sous terrain

rain qui les déroba à leur furie. Les Ennemis ainsi chassez, reparurent en grand nombre sur les bréches, quelques-uns même avec l'épée & le bouclier, & s'efforcérent à force de Grenades & de coups de Mousquet, de prendre leur revanche sur nos Travailleurs. Cependant quelques Grenadiers de la Compagnie de Saillant du Régiment des Gardes, ayant été commandez pour reconnoître la bréche qui étoit au demi-bastion gauche, ils montérent jusqu'en haut avec beaucoup de résolution. Il y en eut un entr'autres qui y demeura fort long-tems, & y rechargea plusieurs fois son fusil avec une intrépidité qui fut admirée de tout le monde. Mais la bréche se trouvant encore trop escarpée, on se contenta de se loger dans les chemins couverts, dans la contre garde du demi bastion gauche, dans une lunette qui étoit au milieu de la Courtine, vis-à-vis du chemin sous-terrain; & en un mot, dans tous les dehors. La perte des Assiégez monta à quelques trois cens hommes, partie tuez dans les dehors, partie accablez par les Bombes dans l'Ouvrage même. Les Assiégeans n'eurent guére

guére moins de deux ou de trois cens, tant Officiers que Soldats, tuez ou blessez, la plûpart aprés l'action, & pendant qu'on travailloit à se loger.

Peu de tems après, les Sapeurs firent la déscente du fossé. Et dès le soir, les Mineurs furent attachez en plusieurs endroits, & on se mit en état de faire sauter tout à la fois les deux demi-bastions, la Courtine qui les joignoit, & la branche qui regardoit le Fort neuf; & de donner un assaut général.

Néanmoins, comme on se tenoit alors sûr d'emporter la Place, on résolut de ne faire joüer qu'à la derniére extrêmité les fourneaux, qui, en ouvrant entiérement le Rempart, auroient obligé à y faire de fort grandes réparations. On espéra qu'il suffiroit que le Canon élargit les bréches qu'il avoit déja faites aux deux faces & aux pointes des demi bastions; & c'est à quoi on travailla le vingt neuviéme.

La nuit du trentiéme, le sieur de Rubentel, Lieutenant Général de jour, fit monter sans bruit au haut de la bréche du demi bastion gauche, quelques Grenadiers du Régiment Dauphin, pour épier la contenance des Ennemis.

Ces

Ces ſoldats ayant remarqué qu'ils n'étoient pas fort ſur leurs gardes, & qu'ils s'étoient même retirez au-dedans de l'Ouvrage, apelérent quelques autres de leurs camarades, qui étant auſſi tôt montez, ils chargérent avec de grands cris les Aſſiégez, & s'emparérent d'un retranchement qu'ils avoient commencé à la gorge du demi baſtion, où ils commencérent à ſe retrancher eux-mêmes. Ceux des Ennemis qui gardoient le demi baſtion de la droite; voyant les François dans l'Ouvrage, & craignant d'être coupez, cherchérent comme les autres leur ſalut dans la fuite, & laiſſérent les Aſſiégeans entiérement maîtres de cette premiére envelope. *Il* reſtoit encore deux autres Ouvrages à peu près de même eſpéce, non moins difficiles à attaquer que les premiers, & qui avoient de grands foſſez très-profonds & taillez dans le Roc. Derriére tout cela, on trouvoit le corps du Château, capable lui ſeul d'arrêter long tems un Ennemi, & de lui faire acheter bien cher les derniers pas qui lui reſteroient à faire.

Mais le Gouverneur qui vit ſa garniſon intimidée, tant par le feu continuel

nuel

nuel des Bombes & du Canon, que par la valeur infatigable des Aſſiégeans, reconnoiſſant d'ailleurs le peu de fonds qu'il y avoit à faire ſur les vaines promeſſes de ſecours dont le Prince d'Orange l'entretenoit depuis un mois, ne ſongea plus qu'à faire ſa compoſition à des conditions honorables, & demanda à capituler.

Le Roi accorda ſans peine toutes les marques d'honneur qu'on lui demanda; & dès ce jour, une porte fut livrée à ſes Troupes. Le lendemain premier jour de Juillet, la Garniſon ſortit, partie par la bréche qu'on accommoda exprès pour leur en faciliter la deſcente, partie par la porte, vis-à-vis du Fort neuf. Elle étoit d'environ deux mille cinq cens hommes, en douze Régimens d'Infanterie, un de Cavalerie, & quelques Compagnies franches de Dragons, leſquels joints aux ſeize cens qui ſortirent du Fort neuf, faiſoient le reſte des neuf mille deux cens hommes, qui, comme j'ai dit, ſe trouvoient dans la Place au commencement du Siége. Ils prétendoient qu'ils en avoient perdu huit ou neuf cens par la deſertion, tout le reſte avoit

péri par l'Artillerie, ou dans les attaques.

Quelques jours avant que les Affiégez battiffent la chamade, les Confédérez étoient partis tout-à-coup de Sombreff; & au lieu de faire un dernier effort, finon pour fauver la Place, au moins pour fauver leur réputation, ils avoient en quelque forte tourné le dos à Namur, & étoient allez camper dans la Plaine de Brunehaut, la droite à Fleuru, & la gauche du côté de *Frafne* & de Liberchies. Pendant le féjour qu'ils y firent, le Prince d'Orange ne s'étoit apliqué qu'à ruïner les environs de Char'eroi, comme fi dès-lors il n'avoit plus penfé qu'à empêcher le Roi de paffer à de nouvelles Conquêtes.

Enfin le foir du dernier jour de Juin, ils aprirent par trois falves de l'Armée du Maréchal de Luxembourg, & de celle du Marquis de Boufflers, la trifte nouvelle que Namur étoit rendu. Ils en tombérent dans une confternation qui les rendit comme immobiles durant plufieurs jours; jufques-là que le Maréchal de Luxembourg s'étant mis

en

en devoir de repaſſer la Sambre, ils ne ſongérent ni à le troubler dans ſa marche, ni à le charger dans ſa retraite. Il vint donc tranquilement ſe poſter dans la Plaine de S. Gérard, tant pour favoriſer les réparations les plus preſſantes de la Place, & les remiſes d'Artillerie, de munitions & de vivres qu'il y falloit jetter, que pour donner aux Troupes fatiguées par des mouvemens continuels, par le mauvais tems, & par une aſſez longue diſette de toutes choſes, les moyens de ſe rétablir.

Le Roi employa les deux jours qui ſuivirent la reddition du Château, à donner tous les ordres néceſſaires pour la ſureté d'une ſi importante Conquête. Il en viſita tous les Ouvrages, & en ordonna les réparations. Il alla trouver à Floreſt le Maréchal de Luxembourg, qu'il laiſſoit avec une puiſſante Armée dans les Païs Bas, & lui expliqua ſes intentions pour le reſte de la Campagne. Il détacha differens corps pour l'Allemagne, & pour aſſurer ſes Frontiéres de Flandres & de Luxembourg. Il avoit déja quelques quarante

Eſcadrons



PREMIER RECUEIL.

LETTRES

Ecrites dans ſa jeuneſſe à quelques Amis.

A M. LE VASSEUR.

A Paris le 5 Septembre 1660.

L'Ode eſt faite, (1) & je l'ai donnée à M. Vitart pour la faire voir à M. Chapelain. S'il n'étoit point ſi tard, j'en ferois une autre copie pour vous ; mais il eſt dix heures du ſoir, & d'ailleurs je crains furieuſement le chagrin où vous met votre maladie, & qui vous

(1) L'Ode intitulée *la Nymphe de la Seine*. M. Vitart ſon Oncle la porta à Chapelain Ce M. le Vaſſeur, ſi intime ami alors de mon Pere, & environ du même âge, étoit un parent de M. Vitart.

rendroit peut-être assez difficile, pour ne rien trouver de bon dans mon Ode. Cela m'embarrasseroit, & l'autorité que vous avez sur moi pourroit produire en cette rencontre un aussi mauvais effet qu'elle en produit de bons en toutes les autres. Néanmoins comme il y a espérance que cette maladie ne durera pas, je vous enverrai demain une Copie. Je crains encore que vos notes ne viennent tard.

Quoiqu'il en soit, je vais vous écrire par avance une Stance & demie. Ce n'est pas que je les croïe les plus belles; mais c'est qu'elles sont sur l'entrée de la Reine.

(1) Qu'il vous faisoit beau voir en ce superbe jour,
Où sur un char conduit par la Paix & l'Amour,
Votre illustre beauté triompha sur mes rives!
Les discords après vous se voyoient enchaînés.

(1) Quoiqu'il paroisse si content de ces vers, il ne conserva pas les premiers. On lui critiqua apparemment *les discords*, mot qui lui plaisoit, & par lequel il vouloit imiter Malherbe. La Stance suivante est telle qu'elle subsiste aujourd'hui.

Mais hélas ! que d'ames captives
Virent aussi leurs cœurs en triomphe menés !
Tout l'or dont se vante le Tage,
Tout ce que l'Inde sur ses bords
Vit jamais briller de trésors,
Sembloit être sur mon rivage.
Qu'étoit-ce toutefois de ce grand apareil ;
Dès qu'on jettoit les yeux sur l'éclat non-
pareil ,
Dont vos seules beautés vous avoient entou-
rées ?
Je sçais bien que Junon parut moins belle
aux Dieux
Et moins digne d'être adorée ,
Lorsqu'en nouvelle Reine, elle entra dans
les Cieux.

Peut-être trouverez-vous d'autres Strophes , qui ne vous paroîtront pas moins belles.

Je ne sçai si vous avez connoissance de quelques Lettres qui font un grand bruit. Elles sont de M. le Cardinal de Rets. Je les ai vûës, mais en des mains dont je ne pouvois les tirer. On craint à Paris quelque chose de plus fort , comme un Interdit. Cela passe ma portée. Adieu.

AU MESME.

A Paris le 8 Septembre 1660.

JE vous envoye mon Sonnet, (1) c'est-à-dire un nouveau Sonnet. Car je l'ai tellement changé hier au soir, que vous le méconnoîtrez. Mais je crois que vous ne l'en aprouverez pas moins. En effet ce qui le rend méconnoissable, est ce qui vous le doit rendre plus agréable, puisque je ne l'ai si défiguré que pour le rendre plus beau, & plus conforme aux régles que vous me prescrivites hier, qui sont les régles mêmes du Sonnet. Vous trouviez étrange que la fin fut une suite si différente du commencement. Cela me choquoit de même que vous. Car les Poëtes ont cela des hypocrites, qu'ils défendent toûjours ce qu'ils font, mais

(1) Il fit en même tems le Sonnet, que j'ai raporté dans sa vie, & qu'il apelle dans la Lettre suivante, son *triste Sonnet*, à cause des réprimandes qui lui vinrent de Port-Royal, lorsqu'on y aprit qu'il faisoit des Vers.

que leur conſcience ne les laiſſe jamais en repos. J'avois bien reconnu (1) ce défaut, quoique je fiſſe tout mon poſſible pour montrer que ce n'en étoit pas un : la force de vos raiſons étant ajoûtée à celle de ma conſcience a achevé de me convaincre. Je me ſuis rangé à la raiſon, & j'y ai auſſi rangé mon Sonnet. J'en ai changé la pointe, ce qui eſt le plus conſidérable dans ces ouvrages. J'ai fait comme un nouveau Sonnet ; ma conſcience ne me reproche plus rien, & j'en prens un aſſez bon augure. Je ſouhaite qu'il vous ſatisfaſſe de même.

J'ai lû toute la Callipédie, (2) & je l'ai admirée. Il me ſemble qu'on ne peut faire de plus beaux Vers Latins. Balzac diroit qu'ils ſentent tout-à-fait l'ancienne Rome, & la Cour d'Auguſte, & que le Cardinal du Perron les auroit lûs de bon cœur. Pour moi, qui ne ſçais pas ſi bien quel étoit le goût de ce Cardinal, & qui m'en ſoucie fort peu, je me contente de vous dire mon ſenti-

(1) Le Sonnet paroît bien l'ouvrage d'un très-jeune homme ; mais cette réflexion ſi juſte eſt remarquable dans un Poëte ſi jeune.

(2) Poëme Latin composé par Quillet.

ment. Vous trouverez dans cette Lettre plusieurs ratures; mais vous les devez pardonner à un homme qui sort de table. Vous sçavez que ce n'est pas le tems le plus propre pour concevoir les choses bien nettement; & je puis dire avec autant de raison que l'Auteur de la Callipédie, qu'il ne faut pas se mettre à travailler sitôt après le repas.

Nimirum crudam si ad læta cubilia portas
Perdicem, &c.

Mais il ne m'importe de quelle façon je vous écrive, pourvû que j'aie le plaisir de vous entretenir; de même qu'il me seroit bien difficile d'attendre après la digestion de mon soûper, si je me trouvois à la premiére nuit de mes nôces. Je ne suis pas assez patient pour observer tant de formalités: cela est pitoyable de se priver d'un entretien pour trois ou quatre ratures. Mais M. Vitart monte à cheval, & il faut que je parte avec lui; je vous écrirai plus au long une autrefois. *Vale & vive.*

AU MESME.

A Paris le 13 Septembre 1660.

POurquoi ne voulez-vous plus me venir voir, & aimez-vous mieux me parler par Lettres ? N'est-ce point que vous vous imaginez que vous en aurez plus d'autorité sur moi, & que vous en conserverez mieux la majesté de l'Empire ? *Major è longinquo reverentia.* Croyez-moi, Monsieur, il n'est pas besoin de cette politique : vos raisons sont trop bonnes d'elles-mêmes, sans être apuyées de ces secours étrangers. Votre presence me seroit plus utile que votre absence, car l'Ode étant presque imprimée, vos avis arriveront trop tard.

Elle a été montrée à M. Chapelain ; il a marqué quelques changemens à faire, je les ai faits, & j'étois très-embarrassé pour sçavoir si ces changemens n'étoient point eux-mêmes à changer. Je ne sçavois à qui m'adresser. M. Vitart est rarement capable de donner son attention à quelque chose.

M. l'Avocat n'en donne pas beaucoup non plus à ces ſortes de choſes. Il aime mieux ne voir jamais une piéce, quelque belle qu'elle ſoit, que de la voir une ſeconde fois, ſi bien que j'étois près de conſulter, comme Malherbe, une vieille ſervante, ſi je ne m'étois aperçû qu'elle eſt Janſéniſte comme ſon maître, & qu'elle pourroit me déceler, (1) ce qui feroit ma ruïne entiére: vû que je reçois encore tous les jours lettres ſur lettres, ou pour mieux dire, excommunications ſur excommunications, à cauſe de mon triſte Sonnet. Ainſi j'ai été obligé de m'en raporter à moi ſeul de la bonté de mes Vers. Voyez combien votre preſence m'auroit fait de bien; mais puiſqu'il n'y a plus de reméde, il faut que je vous rende compte de ce qui s'eſt paſſé. Je ne ſçais ſi vous vous y interreſſez, mais je ſuis ſi accoutumé à vous faire part de mes fortunes, bonnes ou mauvaiſes, que je vous punirois moins que moi-même, en vous les taiſant.

M. Chapelain a donc reçû l'Ode avec

(1) Cet endroit fait connoître combien il craignoit de déplaire à Port-Royal, où l'on ne vouloit point qu'il fît de Vers.

la plus grande bonté du monde : tout malade qu'il étoit, il l'a retenuë trois jours, & a fait des remarques par écrit, que j'ai fort bien suivies. M. Vitart n'a jamais été si aise qu'après cette visite ; il me pensa confondre de reproches, à cause que je me plaignois de la longueur de M. Chapelain. Je voudrois que vous eussiez vû la chaleur & l'éloquence avec laquelle il me querella. Cela soit dit en passant.

Au sortir de chez M. Chapelain, il alla voir M. Perrault, contre notre dessein, comme vous sçavez : il ne s'en pût empêcher, & je n'en suis pas marri à present. M. Perrault lui dit aussi de fort bonnes choses, qu'il mit par écrit, & que j'ai encore toutes suivies, à une ou deux près, ou je ne suivrois pas Apollon lui-même. (1) C'est la comparaison de Venus & de Mars qu'il récuse, à cause que Venus est une prostituée. Mais vous savez que quand les Poëtes parlent des Dieux, ils les traittent en Divinités, & par conséquent comme des Etres parfaits,

(1) Quelque docile qu'il fût, il avoit raison de ne pas l'être à cette critique pitoyable.

n'ayant même jamais parlé de leurs crimes, comme s'ils eussent été des crimes, car aucun ne s'est avisé de reprocher à Jupiter & à Venus leurs adultères, & si cela étoit, il ne faudroit plus introduire les Dieux dans la Poësie, vû qu'à regarder leurs actions, il n'y en a pas un qui ne méritât d'être brûlé, si on leur faisoit bonne justice.

Mais en un mot, j'ai pour moi Malherbe, qui a comparé la Reine Marie à Venus, dans quatre Vers aussi beaux qu'ils me sont avantageux, puisqu'il y parle de l'amour de Venus.

Telle n'est point la Cytherée,
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse & parée
Pour la conquête d'un Amant.

Voilà ce qui regarde leur censure: je ne vous dirai rien de leur aprobation, sinon que M. Perrault a dit que l'Ode étoit très-bonne, & voici les paroles de M. Chapelain, (1) que je vous

---

(1) Chapelain étoit alors le souverain Juge du Parnasse: jamais Poëte vivant n'a été en si grande vénération. *O quantùm est in rebus inane!*

raporterai comme le texte de l'Evangile, sans y rien changer. Mais aussi *c'est M. Chapelain*, comme disoit à chaque mot M. Vitart. *L'Ode est fort belle, fort poëtique, & il y a beaucoup de Stances qui ne peuvent être mieux. Si l'on repasse le peu d'endroits que j'ai marqués, on en fera une fort belle piéce.* Il a tant pressé M. Vitart de lui en nommer l'Auteur, que M. Vitart veut à toute force me mener chez-lui. Il veut qu'il me voïe. Cette vûë nuira bien sans doute à l'estime qu'il a pû concevoir de moi.

Ce qu'il y a eu de plus considérable à changer, ç'a été une Stance entiere, qui est celle des Tritons. Il s'est trouvé que les Tritons n'avoient jamais logé dans les fleuves, mais seulement dans la mer. Je les ai souhaité bien des fois noyés tous tant qu'ils sont, pour la peine qu'ils m'ont donnée. J'ai donc refait une autre Stance. Mais *Poi che da tutti i lati ho pieno il foglio*, adieu. Je suis, &c.



AU MESME.

A Babylone (1) *le* 26 *Janvier*. 1661.

JE fais que M. l'Avocat vous proposa hier de me venir voir; & que cette proposition vous effraya. Vous n'êtes pas d'humeur à quitter les Dames, pour aller voir des prisonniers. Dieu vous garde de l'être jamais. Je jure par toutes les divinitez qui président aux prisons (je crois qu'il n'y en a point d'autres que la Justice, ou Themis en termes de Poëtes) je jure donc par Themis, que je n'aurai jamais le moindre mouvement de pitié pour vous, & que je me changerai en pierre, comme Niobé, pour être aussi dur pour vous, que vous l'avez été pour moi; aulieu que M. l'Avocat ne sera pas plutôt dans un des plus noirs cachots de la Bastille (car

(1) Il étoit alors à Chevreuse, comme je l'ai dit dans sa Vie, & il date de Babylone par plaisanterie, pour faire entendre qu'il y est captif, & qu'il s'y ennuie autant que les Juifs s'ennuyoient à Babylone.

un homme de sa conséquence ne sauroit jamais être prisonnier que d'Etat) il n'y sera pas plutôt, en vérité, que j'irai m'enfermer avec lui : & croyez que ma reconnoissance ira de pair avec mon ressentiment.

Vous vous attendez peut-être que je m'en vais vous dire que je m'ennuïe beaucoup à Babylone, & que je vous dois reciter les lamentations que Jéremie y a autrefois composées. Mais je ne veux pas vous faire pitié, puisque vous n'en avez pas déja eûë pour moi ; je veux vous braver au contraire, & vous montrer que je passe fort bien mon tems. Je vais au cabaret (1) deux ou trois fois le jour. Je commande à des Maçons, à des Vitriers, & à des Menuisiers, qui m'obéissent assez exactement, & me demandent de quoi boire. Je suis dans la chambre d'un Duc & Pair ; voilà pour ce qui regarde le faste : car dans un quartier comme celui-ci, où il n'y a que des gueux, c'est grandeur que

(1) C'étoit l'usage alors d'aller au cabaret, comme on va aujourd'hui au caffé.

d'aller au cabaret. Tout le monde n'y peut aller.

J'ai des divertissemens plus solides, quoiqu'ils paroissent moins ; je goute tous les plaisirs de la vie solitaire : je suis tout seul , & je n'entens pas le moindre bruit : il est vrai que le vent en fait beaucoup, & même jusqu'à faire trembler la maison ; mais il y a un Poëte qui dit :

O quàm jucundum est recubantem audire susurros
Ventorum , & somnos imbre juvante, sequi !

Ainsi, si je voulois, je tirerois ce vent à mon avantage ; mais je vous assûre qu'il m'empêche de dormir toute la nuit, & je crois que le Poëte vouloit parler de ces Zephirs flatteurs ;

Che debattendo l'ali
Lusingano il sonno de mortali.

Je lis des Vers, je tâche d'en faire ; je lis les aventures de l'Arioste, & je ne suis pas moi-même sans aventure. Une Dame me prit hier pour un Sergent.

Venez me voir, nous irons au cabaret ensemble ; on vous prendra pour un Commiſſaire, & nous ferons trembler tout le quartier. Faites ce que vous voudrez, mais ne faites rien par pitié, car je ne vous en demande pas le moins du monde.

AU MESME.

VOus vous êtes fait, Monſieur, un terrible ennemi. M. de la Charles commença hier contre vous une harangue qui ne finira qu'avec ſa vie, ſi vous n'y donnez ordre, & que vous ne lui fermiez la bouche, par une Lettre d'excuſes, qui faſſe le même effet que cette miche dont Enée remplit la triple gueule de Cerbere. Pour moi dès que je le vis commencer, je n'attendis pas que l'exorde de la Harangue fût fini ; je crus que le ſeul parti que je devois prendre, c'étoit de m'enfuïr, en diſant, *Monſieur a raiſon*, pour ne pas tomber dans cet inconvénient où me

jetta autrefois le dur essai de sa meurtriere éloquence.

J'étois à l'Hôtel de Babylone quand M. l'Avocat y apporta vos Lettres. Mademoiselle Vitart lisant que vous alliez prendre les eaux de Bourbon, ne pût s'empêcher de crier comme si vous étiez déja mort. Elle dit cela avec chaleur : M. Vitart s'en apperçût, prit la Lettre, & après s'être frotté les yeux.

Tre volto, & quatre e sei lesse lo scritto.

Et ayant regardé ensuite Mademoiselle Vitart, il lui demanda *con il ciglio fieramente inarcato*, ce que tout cela vouloit dire : elle fut obligée de lui dire quelques mots à l'oreille, que je n'entendis pas.

Mais je fais réflexion que je ne vous parle point de votre Poësie ; j'ai tort, je l'avouë, & je devrois considérer qu'étant devenu Poëte, vous êtes devenu sans doute impatient, c'est une qualité inséparable des Poëtes, aussi bien que des Amoureux, qui veulent qu'on laisse toutes choses, pour ne leur parler que de leur passion

& de leurs ouvrages. (1) Je ne vous parlerai point de votre amour : un homme aussi délicat que vous ne sauroit manquer d'avoir fait un beau choix, & je suis persuadé que votre Belle mérite les adorations de tous tant que nous sommes, puisque vous l'avez jugée digne des vôtres, jusqu'à devenir Poëte pour elle. Cela me confirme de plus en plus que l'amour est celui de tous les Dieux qui fait mieux le chemin du Parnasse. Avec un si bon conducteur vous n'avez garde de manquer d'y être bien reçû : d'ailleurs les Muses vous connoissoient déja de reputation, & sachant que vous étiez bien venu parmi toutes les Dames, il ne faut point douter qu'elles ne vous ayent fait le plus obligeant accuëil du monde.

Utque viro Phæbi chorus assurrexerit omnis.

Ils ne sont pas seulement amoureux, la justesse y est toute entiere. Néanmoins si j'ose vous dire mon sentiment sur

(1) Il y a apparence que ce jeune homme, après s'être fait saigner, lui avoit envoyé des Vers qu'il avoit fait pour une Demoiselle. C'est sur son amour, sa poësie, & sa saignée qu'il le plaisante.

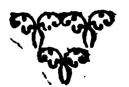
deux ou trois mots, celui de *radieux* eſt un peu trop antique pour un homme tout frais ſorti du Parnaſſe : j'aurois tâché de mettre *impérieux*, ou quelque autre mot. J'aurois auſſi retranché ces deux Vers, *Ainſi ſi comme nous*, & le ſuivant; ou je leur aurois donné un ſens, car il me ſemble qu'ils n'en ont point.

Vous m'accuſerez peut-être de trop d'inhumanité, de traiter ſi rudement les fils aînés de votre Muſe & de votre Amour; je ne veux pas dire les fils uniques : la Muſe & l'Amour n'en demeureront pas là; mais au moins cela vous doit faire voir réciproquement que je n'ai rien de caché pour vous, & que ce n'eſt point par flatterie que je vous louë, puiſque je prens la liberté de vous cenſurer. *Scito eum peſſimè dicere, qui laudabitur maximè.* En effet quand une choſe ne vaut rien, c'eſt alors qu'on la louë déméſurément, & qu'on n'y trouve rien à redire, parce que tout y eſt également à blâmer. Il n'en eſt pas de même de vos Vers, ils ſont auſſi naturels qu'on le peut deſirer, & vous ne devez pas plaindre le ſang qu'ils vous ont couté. Ne vous

amusez pas pourtant à vous épuiser les veines, pour continuer à faire des Vers, (1) si ce n'est qu'à l'exemple de la femme de Seneque, vous ne vouliez témoigner la grandeur de votre amour; mais je ne crois pas que les beaux yeux qui vous ont blessé, soient si sanguinaires, & que ces marques de votre amour lui soient plus agréables, qu'une santé forte & robuste.

M. du Chêne est votre serviteur. M. d'Houy est ivre, tant je lui ai fait boire de santés: & moi je suis tout à vous.

(1) On voit par plusieurs traits, répandus dans ces Lettres, que celui qui les écrivoit étoit né railleur.



AU MESME.

A Paris le 3. Juin 1661.

M. l'Avocat vient de m'apporter une de vos Lettres, & veut absolument que nous soyons réconciliés ensemble : je gagne trop à cette réunion pour m'y opposer. Aussi bien comme les choses imparfaites récherchent naturellement de se joindre avec les plus parfaites, je serois un monstre dans la nature, si étant *creux* (1) comme je suis, je refusois de me joindre & de m'attacher au solide, tandis que ce même solide tâche d'attirer à lui ce même creux,

Quod quoniam per se nequeat constare, necesse est
Hærere.

C'est de Lucrece qu'est cette maxime ;

(1) Ces plaisanteries sur le mot de *creux* roulent sur ce que M. l'Avocat avoit toujours ce mot à la bouche, pour dire inutile, frivole, &c.

& c'eſt de lui que j'ai appris qu'il falloit me réunir avec M. l'Avocat. Et il faut bien que vous l'ayez lû auſſi, car il me ſemble que la Lettre que vous avez écrite à ce grand partiſan du ſolide, eſt toute pleine des maximes de mon Auteur. Il dit comme vous qu'il ne faut pas que tout ſoit tellement ſolide, qu'il n'y ait un peu de creux parmi nous.

Nec tamen undique corporeâ ſtipata tenentur
Omnia naturâ, namque eſt in rebus inane.

Mais ſortons de cette matiére, qui elle-même eſt trop ſolide, & mêlons-y un peu de notre creux.

Avouez, M. que vous êtes pris, & que vous laiſſerez votre pauvre cœur à Bourbon. Je vois bien que ces eaux ont la même force que ces fameuſes eaux de Bayes : c'eſt un lac célèbre en Italie, quand il ne le ſeroit que par les loüanges d'Horace, & des autres Poëtes Latins. On y alloit en ce tems, & peut-être y va-t'on encore, comme vos ſemblables vont à Bourbon & à Forges. Ces eaux ſont chaudes com-

me les vôtres, & il y a un Auteur qui en rapporte une plaisante raison. Je voudrois, pour votre satisfaction, que cet Auteur fût, ou Italien, ou Espagnol; mais la destinée a voulu encore que celui-ci fût Latin. Il parle donc du lac de Bayes, & voici ce qu'il en dit à peu près.

C'est là qu'avec le Dieu d'amour
Venus se promenoit un jour.
Enfin se trouvant un peu lasse
Elle s'assit sur le gazon:
Mais ce mauvais petit garçon
Qui ne peut se tenir en place,
Lui répondit: C'a votre grace,
Je ne suis point las comme vous.
Venus se mettant en courroux,
Lui dit: Fripon, vous aurez sur la joue.
Il fallut donc qu'il filât doux,
Et vint s'asseoir à ses genoux.
Cependant tous ses petits freres;
Les Amours qu'on nomme vulgaires;
Peuple qu'on ne sauroit nombrer,
Passoient le tems à folatrer.

Ce seroit le perdre à crédit que m'amuser à vous faire le détail de tous leurs jeux: vous vous imaginez bien

quels peuvent être les passe-tems d'une troupe d'enfans qui sont abandonnés à leur caprice.

Vous jugez bien aussi que les Jeux & les Ris,
Dont Venus fait ses favoris,
Et qui gouvernent son empire,
Ne manquoient pas de jouer & de rire.

A M. DE LA FONTAINE.

A Usez le 11. *Novembre* 1661. (1)

J'Ai bien vû du pays & j'ai bien voyagé
Depuis que de vos yeux les miens prirent congé.

Mais tout cela ne m'a pas empêché de songer toûjours autant à vous, que je faisois lorsque nous nous voyions tous les jours.

---

(1) Le voici arrivé en Languedoc, d'où sa premiere Lettre est adressée à la Fontaine. Il lui en avoit sans doute écrite plusieurs autres, mais on ne les pas trouvées. L'Editeur des Oeuvres posthumes de la Fontaine, qui y a inseré celle-ci, dit qu'on voit bien qu'elle est de sa jeunesse; mais que de lui tout est précieux pour le public. J'en retranche cependant quelques endroits qui sont inutiles.

Avant qu'une fievre importune
Nous fit courir même fortune,
Et nous mit chacun en danger
De ne plus jamais voyager.

Je ne sais pas sous quelle constellation je vous écris présentement, mais je vous assûre que je n'ai point encore fait tant de Vers depuis ma maladie. Je croyois même en avoir tout-à-fait oublié le métier. Seroit-il possible que les Muses eussent plus d'empire en ce pays, que sur les rives de la Seine ? Nous le reconnoîtrons dans la suite. Cependant je commencerai à vous dire en prose, que mon voyage a été plus heureux que je ne pensois. Notre compagnie étoit gaïe: nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquois pas tous le soirs de prendre le galop devant les autres pour aller retenir mon lit, ainsi j'ai toujours été bien couché; & quand je suis arrivé à Lyon, je ne me suis senti non plus fatigué, que si du quartier de Sainte Genevieve, j'avois été à celui de la ruë Galande.

A Lyon je ne suis resté que deux

jours, & je m'embarquai ſur le Rhône avec deux Mouſquetaires. Nous couchâmes à Vienne & à Valence. J'avois commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, & à n'être plus intelligible moi-même : ce malheur s'accrut à Valence, & Dieu voulut qu'ayant demandé à une Servante un pot-de-chambre, elle mit un réchaut ſous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les ſuites de cette maudite aventure, & ce qui peut arriver à un homme endormi qui ſe ſert d'un réchaut. Mais c'eſt encore bien pis dans ce pays. Je vous jure que j'ai autant beſoin d'un interprette, qu'un Moſcovite en auroit beſoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'eſt un langage mêlé d'Eſpagnol & d'Italien, & comme j'entens aſſez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres, & pour me faire entendre. Mais il arrive ſouvent que je perds toutes mes meſures, comme il arriva hier qu'ayant beſoin de petits clous à broquette pour ajuſter ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, & lui dis de m'achet-

ter *deux ou trois cens de* broquettes; il m'apporta *incontinent* trois bottes d'alumettes.

Au reste pour la situation d'Usez, vous saurez qu'elle est sur une montagne fort haute, & cette montagne n'est qu'un rocher continuel, si bien qu'en quelque tems qu'il fasse, on peut aller à pied sec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'environnent sont toutes couvertes d'oliviers, qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses, car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, & je les mis dans ma bouche avec le plus grand apetit qu'on puisse avoir; mais Dieu me preserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis; j'en eus la bouche toute perduë plus de quatre heures durant: & l'on m'a apris depuis qu'il falloit bien des lessives & des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en tire sert ici de beure, & j'aprehendois bien ce changement; mais j'en ai gouté aujourd'hui dans les sausses, & sans mentir il n'y a rien

de meilleur. On sent bien moins l'huile, qu'on ne sentiroit le meilleur beurre de France. Mais c'est assez vous parler d'huile, & vous pourrez me reprocher plus justement qu'on ne faisoit à un ancien Orateur, que mes ouvrages sentent trop l'huile.

Je ne saurois m'empêcher de vous dire un mot des Beautés de cette province. Si le pays avoit un peu plus de délicatesse, & que les rochers y fussent un peu moins fréquens, on le prendroit pour un vrai pays de Cythere. Toutes les femmes y sont éclatantes, & s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde. Mais comme c'est la premiere chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage; aussi bien ce seroit profaner une maison de Bénéficier comme celle où je suis, que d'y faire de longs discours sur cette matiere. *Domus mea domus orationis.* C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit : Soyez aveugle ; si je ne le puis être tout-à-fait, il faut du moins que je sois muet. Car, voyez-vous, il faut

être régulier avec les Réguliers, (1) comme j'ai été loup avec vous, & avec les autres loups vos comperes. Adioufias.

A. M. VITART.

A Usez le 15 *Novembre* 1661.

IL y a aujourd'hui huit jours que je partis du Pont Saint-Efprit, & que je vins à Ufez, où je fus reçû de mon Oncle avec toute forte d'amitié. Il m'a donné une chambre auprès de lui, & il prétend que je le foulagerai un peu dans le grand nombre de fes affaires; je vous affûre qu'il en a beaucoup. Non feulement il fait toutes celles du Diocèfe, mais il a même l'administration de tous les revenus du Chapitre, jufqu'à ce qu'il ait payé 80 mille livres de dettes où le Chapitre s'eft engagé. Il s'y entend tout-à-fait, & il n'y a point de D. Côme (2) dans

(1) Il étoit chez fon Oncle, Chanoine de Sainte Genevieve.

(2) Moine dont il fe plaint encore dans la fuite, & qui le traverfa dans la pourfuite d'un Bénéfice.

son affaire. Avec tout cet embarras, il a encore celui de faire bâtir. Il est fort fâché de ce que je n'ai point apporté de démissoire : il m'auroit déja mené à Avignon pour y prendre la tonsure, & la raison de cela, est que le Bénéfice qui viendra à vaquer est à sa nomination. Si vous pouviez me faire avoir un démissoire, vous m'obligeriez infiniment ; il faudra l'envoyer demander à Soissons. Au reste nous ne laisserons pas d'aller à Avignon, car mon Oncle veut m'acheter des livres, & il veut que j'étudie. Je ne demande pas mieux, & je vous assûre que je n'ai pas encore eû la curiosité de voir la ville d'Usez, ni quelque personne que ce soit. Il est bien aise que j'apprenne un peu de Théologie dans Saint Thomas, (1) & j'en suis tombé d'accord fort volontiers. Enfin je m'accorde le plus aisément du monde à tout ce qu'il veut : il me témoigne toutes les tendresses possibles. Il me demande tous les jours mon Ode de la Paix, & non-seule-

(1) Un jeune Poëte devoit trouver cette lecture bien seche ; mais il n'aimoit que l'étude.

ment lui, mais tous les Chanoines m'en demandent. J'avois négligé d'en apporter des exemplaires : si vous en avez encore, je vous prie d'en faire bien couper les marges & de me les envoyer.

On me fait ici force caresses, à cause de mon Oncle : il n'y a pas un Curé ni un maître d'école qui ne m'ait fait le compliment gaillard, auquel je ne saurois répondre que par des reverences, car je n'entens pas le François de ce pays-ci, & on n'y entend pas le mien. Ainsi je tire le pied fort humblement, & je dis quand tout est fait, *Adionsias*. Je suis marri pourtant de ne les point entendre; car si je continue à ne leur point répondre, j'aurai bientôt la réputation d'un incivil, ou d'un homme non lettré. Je suis perdu si cela est, car en ce pays les civilités sont encore plus en usage qu'en Italie. Je suis épouvanté tous les jours de voir des villageois pied-nus, ou ensabotés (ce mot doit bien passer, puisqu'*encapuchoné* a passé) qui font des réverences comme s'ils avoient appris à danser toute leur vie : outre cela ils causent des mieux, &

j'espere que l'air du pays me va raffiner de moitié, car je vous assûre qu'on y est fin & délié. J'ai cru qu'il falloit vous instruire de tout ce qui se passe ici : une autrefois j'abuserai moins de votre loisir.

A M. LE VASSEUR.

A Usez le 24. Novembre 1661.

JE ne me plains pas encore de vous, car je crois bien que c'est tout-au-plus si vous avez maintenant reçû ma premiere Lettre. Mais je ne vous répons pas que dans huit jours je ne commence à gronder, si je ne reçois point de vos nouvelles. Epargnez-moi donc cette peine, je vous supplie, & épargnez-vous à vous-même de grosses injures, que je pourrois bien vous dire dans ma mauvaise humeur. *Nam contemptus amor vires habet.*

J'ai été à Nîmes, & il faut que je vous en entretienne. Le chemin d'ici à Nîmes est plus diabolique mille fois que celui des diables à Nevers,

& la ruë d'Enfer, & tels autres chemins réprouvés ; mais la Ville est assûrément aussi belle, & aussi *polide*, comme on dit ici, qu'il y en ait dans le Royaume. Il n'y a point de divertissemens qui ne s'y trouvent.

Suoni, canti, vestir, givochi, vivande,
Quanto può cor pensar, può chiéder bocca.

J'allai voir le feu de joïe, qu'un homme de ma connoissance avoit entrepris. Les Jésuites avoient fourni les devises, qui ne valoient rien du tout : ôtez cela, tout alloit bien. Mais je n'y ai pas pris assez bien garde, pour vous en faire le détail : j'étois détourné par d'autres spectacles. Il y avoit tout autour de moi des visages qu'on voyoit à la lueur des fusées, & dont vous auriez bien eû autant de peine à vous défendre que j'en avois. Il n'y en avoit pas une à qui vous n'eussiez bien voulu dire ce compliment d'un galand du tems de Neron : *Ne fastidias hominem peregrinum inter cultores tuos admitttere : invenies religiosum, si te adorari permiseris.* Mais pour moi je n'avois garde d'y penser, je ne les regar-

dois pas même en sûreté, (1) j'étois en la compagnie d'un R. Pere de ce Chapitre, qui n'aimoit point fort à rire.

E parea più ch alcun fosse mai stato
Di conscienza scrupulosa è schiva.

Il falloit être sage avec lui, ou du moins le faire. Voilà ce que vous auriez trouvé de beau dans Nîmes; mais j'y trouvai encore d'autres choses qui me plurent fort, sur tout les Arénes.

C'est un grand Amphithéatre un peu en ovale, tout bâti de prodigieuses pierres longues de deux toises, qui se tiennent là depuis plus de seize çens ans sans mortier, & par leur seule pesanteur. Il est tout ouvert en dehors par de grandes arcades, & en dedans ce ne sont autour que de grands siéges où tout le peuple s'asseyoit pour voir les combats des bêtes, & des gladiateurs; mais c'est assez vous parler de Nîmes & de ses raretés. Peut-être même trouverez-vous que

(1) Plusieurs traits répandus dans ces Lettres font voir qu'il étoit dans sa jeunesse, fort guai, & toujours fort sage.

j'en ai trop dit ; mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne ? De vous dire qu'il fait ici le plus beau tems du monde : vous ne vous en mettez guère en peine. De vous dire qu'on doit cette semaine créer des Consuls : cela vous touche fort peu. Cependant c'est une belle chose de voir le compere Cardeur, & le Menuisier Gaillard avec la robbe rouge, comme un Président, donner des Arrêts, & aller les premiers à l'offrande. Vous ne voyez pas cela à Paris.

A propos de Consuls, il faut que je vous parle d'un Echevin de Lyon, qui doit l'emporter sur les plus fameux diseurs de colibets. Je l'allai voir pour avoir un billet de sortie ; car sans billet les chaînes du Rhône ne se levent point. Il me fit mes dépêches fort gravement ; & après, quittant un peu cette gravité magistrale qu'on doit garder en donnant de telles Ordonnances, il me demanda, *Quid novi ? Que dit-on de l'affaire d'Angleterre ?* Je répondis qu'on ne savoit pas encore à quoi le Roi se résoudroit. *A faire la guerre*, dit-il, *car il n'est pas parent du Pere Souffrant.* Je fis bien paroître

que je ne l'étois pas non-plus : je lui fis la révérence, & le regardai avec un froid qui montroit bien la rage où j'étois de voir un grand quolibetier impuni. Je n'ai pas voulu en enrager tout seul, j'ai voulu que vous me tinssiez compagnie, & c'est pourqui je vous fais part de cette marauderie. Enragez-donc, & si vous ne trouvez point de termes assez forts pour faire des imprécations, dites avec l'emphatiste Brebeuf,

A qui, Dieux tout-puissans, qui gouvernez la terre,
A qui reservez-vous les éclats du tonnerre ?

Si vous ne vous hâtez de m'écrire, je vous ferai enrager encore par de semblables nouvelles. Adieu.

A MADEMOISELLE VITART.

A Usez le 26. Decembre 1661.

JE pensois bien me donner l'honneur de vous écrire, il y a huit jours, mais il me fut impossible de le

faire ; je ne ſais pas même ſi j'en pourrai venir à bout aujourd'hui. Vous ſaurez, s'il vous plaît, que ce n'eſt pas à préſent une petite affaire pour moi que de vous écrire. Il a été un tems que je le faiſois aſſez exactement, & il ne me falloit pas beaucoup de tems pour faire une Lettre aſſez paſſable ; mais ce tems-là eſt paſſé pour moi. Il me faut ſuer ſang & eau pour faire quelque choſe qui mérite de vous l'adreſſer, encore ſera-ce un grand hazard ſi j'y réuſſis. La raiſon de cela eſt que je ſuis un peu plus éloigné de vous que je n'étois lors. Quand je ſongeois ſeulement que je n'étois qu'à quatorze ou quinze lieuës de vous, cela me mettoit en train, & c'étoit bien autre choſe quand je vous voyois en perſonne. C'étoit alors que les paroles ne me coutoient rien, & que je cauſois d'aſſez bon cœur ; aulieu qu'aujourd'hui je ne vous vois qu'en idée, & quoique je ſonge aſſez fortement à vous, je ne ſaurois pourtant empècher qu'il n'y ait 150 lieuës entre vous & votre idée. Ainſi il m'eſt un peu plus difficile de m'échauffer, & quand mes Lettres

ſeroient aſſez heureuſes pour vous plaire, que me ſert cela ? J'aimerois mieux recevoir un ſoufflet, ou un coup de poing de vous, (1) comme cela m'étoit aſſez ordinaire, qu'un grand-merci qui viendroit de ſi loin. Après tout il vous faut écrire, & il en faut revenir là ; mais que vous mander ? Sans mentir, je n'en ſais rien pour le préſent. Faites-moi une grace, donnez-moi tems juſqu'au premier ordinaire pour y ſonger, & je vous promets de faire merveille ; j'y travaillerai plutôt jour & nuit. Auſſi bien vous avez pluſieurs affaires ; vous avez à préparer le logis au Saint-Eſprit, (2) qui doit venir dans huit jours à l'Hôtel de Luynes ; travaillez-donc à le recevoir comme il mérite, & moi je travaillerai à vous écrire comme vous méritez. Comme ce n'eſt pas une petite entrepriſe, vous trouverez bon que je m'y prépare avec un peu plus de loiſir. Ne ſoyez point en colére de ce que j'ai tant tardé à m'acquitter de ce que je vous dois.

---

(1) Mademoiſelle Vitart étoit ſa couſine.
(2) M. le Duc de Chevreuſe.

C'eſt bien aſſez que je ſois ſi loin de votre préſence, ſans me bannir encore de votre eſprit.

A M. LE VASSEUR.

A Uſez le 28. Décembre 1661.

DIeu merci, voici de vos Lettres. Que vous en êtes devenu grand ménager ! J'ai vû que vous étiez libéral, & il ne ſe paſſoit guère de ſemaines, lorſque vous étiez à Bourbon, que vous ne m'écriviſſiez une fois ou deux, & non ſeulement à moi, mais à des gens même à qui vous n'aviez preſque jamais parlé, tant les Lettres vous coutoient peu. Maintenant elles ſont plus clair-ſemées, & c'eſt beaucoup d'en recevoir une en deux mois. J'étois très en peine de ce changement, & j'enrageois de voir qu'une ſi belle amitié ſe fût ainſi évanouie, *en dextra fideſque* m'écriois-je,

E'l cor pien di ſoſpir parea un Mongibello,

Lors qu'heureuſement votre Lettre

m'eſt venu tirer de toutes ces inquiétudes, & m'a apris que la raiſon pourquoi vous ne m'écriviez pas, c'eſt que mes Lettres étoient trop belles. Qu'à cela ne tienne, Monſieur, il me ſera fort aiſé d'y remédier; & il m'eſt ſi naturel de faire de méchantes Lettres, que j'eſpere, avec la grace de Dieu, venir bientôt à bout de n'en faire pas de trop belles. Vous n'aurez pas ſujet de vous plaindre à l'avenir, & j'attens dès-à-préſent des réponſes par tous les ordinaires. Mais parlons plus ſerieuſement; avouez que tout au contraire, vous croyez les vôtres trop belles, pour être ſi facilement communiquées à de pauvres Provinciaux comme nous. Vous avez raiſon, ſans doute, & c'eſt ce qui me fâche le plus, car il ne vous eſt pas aiſé, comme à moi, de faire de mauvaiſes Lettres, & ainſi je ſuis fort en danger de n'en guère recevoir.

Après tout, ſi vous ſaviez la maniere dont je les reçois, vous verriez qu'elles ne ſont pas profanées pour tomber entre mes mains; car outre que je les reçois avec toute la vené-

ration que méritent les belles choſes, c'eſt qu'elles ne demeurent pas long-tems, & elles ont le vice dont vous accuſez les miennes injuſtement, qui eſt de courir les ruës : & vous diriez qu'en venant en Languedoc, elles ſe veulent accommoder à l'air du pays ; elles ſe communiquent à tout le monde, & ne craignent point la médiſance : auſſi ſavent-telles bien qu'elles en ſont à couvert : chacun les veut voir, & on ne les lit pas tant pour aprendre des nouvelles, que pour voir la façon dont vous les ſavez débiter.

Continuez-donc, s'il vous plaſt, ou plûtôt commencez tout de bon à m'écrire, quand ce ne ſeroit que par charité. Je ſuis en danger d'oublier bientôt le peu de françois que je ſais ; je le déſaprens tous les jours, & je ne parle tantôt plus que le langage de ce pays, qui eſt auſſi peu François que le bas Breton. (1)

(1) Ces plaintes, l'exactitude de l'ortographe de ces Lettres écrites à la hâte, les coups de crayon qu'on trouve de lui ſur les Remarques & le Quinte-Curce de Vaugelas, prouvent combien il avoit à cœur de bien poſſéder la langue Françoiſe.

Ipse mihi videor, jam dedicisse Latinè,
Nam didici Geticè Sarmaticèque loqui.

J'ai cru qu'Ovide vous faisoit pitié quand vous songiez qu'un si galant homme que lui étoit obligé à parler Scythe, lorsqu'il étoit relegué parmi ces barbares : cependant il s'en faut beaucoup qu'il fut si à plaindre que moi. Ovide possédoit si bien toute l'élégance Romaine, qu'il ne la pouvoit jamais oublier ; & quand il seroit revenu à Rome après un exil de vingt années, il auroit toûjours fait taire les plus beaux esprits de la Cour d'Auguste : au lieu que n'ayant qu'une petite teinture du bon François, je suis en danger de tout perdre en moins de six mois, & de n'être plus intelligible si je reviens jamais à Paris. Quel plaisir aurez-vous quand je serai devenu le plus grand paysan du monde ? Vous ferez bien mieux de m'entretenir un peu dans le langage qu'on parle à Paris : vos Lettres me tiendront lieu de livres & d'Académie.

Mais à propos d'Académie, que le pauvre Pelisson est à plaindre, & que la Conciergerie est un méchant

poſte pour un bel eſprit ! Tous les beaux eſprits du monde ne dévroient-ils pas faire une ſolemnelle députation au Roi pour demander ſa grace ? Les Muſes elles-mêmes ne devroient-elles pas ſe rendre viſibles, afin de ſolliciter pour lui ?

Nec vos, Pierides, nec ſtirps Latonia, veſtro
  Docta Sacerdoti turba tuliſtis opem ?

Mais on voit peu de gens que la protection des Muſes ait ſauvés des mains de la Juſtice : il eût mieux valu pour lui qu'il ne ſe fut jamais mêlé que de belles choſes, & la condition de Roitelet en laquelle il s'étoit Métamorphoſé, lui eut été bien plus avantageuſe que celle de Financier. Cela doit apprendre à M. l'Avocat (1) que le ſolide n'eſt pas toujours le plus ſûr, puiſque M. Peliſſon ne s'eſt perdu que que pour l'avoir préféré au creux, & ſans mentir quoiqu'il faſſe bien creux ſur le Parnaſſe, on y eſt pourtant plus à ſon aiſe que dans la Conciergerie; & il n'y a point de plaiſir d'avoir

---

(1) Il en veut toujours à ce M. l'Avocat, qui avoit ſans ceſſe à la bouche le mot de creux.

place dans les hiſtoires tragiques, duſſent-elles être écrites de la main de M. Peliſſon lui même.

Je ſalue M. l'Avocat, & je differe de lui écrire, afin de laiſſer un peu paſſer ce reſte de mauvaiſe humeur, que ſa maladie lui a laiſſée, & qui lui feroit peut-être maltraiter les Lettres que je lui enverrois. Il n'y a point de plaiſir d'écrire à des gens qui ſont encore dans les remèdes, & c'eſt trop expoſer des Lettres. Je ſalue très-humblement toute votre maiſon, *ipſa ante alias pulcherrima Dido.*

Nous ſavons la naiſſance du Dauphin. J'aurois peut-être chanté quelque choſe de nouveau ſur cette matiere, ſi j'euſſe été à Paris; mais ici je n'ai pû chanter rien que le *Te Deum.* Mandez-moi, s'il vous plaît, qui aura le mieux réuſſi de tous les Chantres du Parnaſſe. Je ne doute pas qu'ils n'employent tout le crédit qu'ils ont auprès des Muſes, pour en recevoir de belles & magnifiques inſpirations. Si elles continuent à vous favoriſer, comme elles avoient commencé à Bourbon, faites quelque choſe.

Incipe, ſi quid habes; & te fecere Poëtam Pierides.

A M. VITART.

A Usez le 17. & 24. Janvier 1662.

LEs plus beaux jours que vous donnent le printems, ne valent pas ceux que l'hyver nous laisse ici : & jamais le mois de Mai ne vous paroît si agréable, que l'est pour nous le mois de Janvier.

Le Soleil est toujours riant
Depuis qu'il part de l'Orient
Pour venir éclairer le monde,
Jusqu'à ce que son char soit descendu dans l'onde.
La vapeur des brouillards ne voile point les cieux
Tous les matins un vent officieux
En écarte toutes les nues ;
Ainsi nos jours ne sont jamais couverts ;
Et dans le plus fort des hyvers,
Nos campagnes sont revétues
De fleurs, & d'arbres toujours verds.

Les ruisseaux respectent leurs rives,
Et leurs Nayades fugitives
Sans sortir de leur lit natal
Errent paisiblement, & ne sont point captives
Sous une prison de cristal.

Tous nos oiseaux chantent à l'ordinaire;
Leurs gosiers n'étant point glacés,
Et n'étant pas forcés
De se cacher ou de se taire,
Ils font l'amour en liberté
L'hyver comme l'été.

Enfin lorsque la nuit a déployé ses voiles;
La lune au visage changeant
Paroît sur un trône d'argent,
Et tient cercle avec les étoiles.
Le Ciel est toujours clair tant que dure son cours,
Et nous avons des nuits plus belles que vos jours.

J'ai fait une assez longue pose en cet endroit, parce que lorsque j'écrivois ces Vers, il y a huit jours, la chaleur de la Poësie m'emporta si loin,

que je ne m'apperçus pas qu'il étoit trop tard pour porter mes Lettres à la poste. Je recommence aujourd'hui 24 Janvier : mais il est arrivé un assez plaisant changement, car en relisant mes Vers, je reconnois qu'il n'y en a pas un de vrai. Il ne cesse de pleuvoir depuis trois jours, & l'on diroit que le tems a juré de me faire mentir. J'aurois autant de sujet de faire un description du mauvais tems, comme j'en ai fait une du beau ; mais j'ai peur que je ne m'engage encore si avant, que je ne puissent achever cette Lettre que dans huit jours, auquel tems peut-être, le ciel se sera remis au beau. Je n'aurois jamais fait; cela m'apprend que cette maxime est bien vraie, *la vita al fin, il di loda la sera.*

Cette ville est la plus maudite ville du monde ; ils ne travaillent à autre chose qu'à se tuer tous tant qu'ils sont, ou à se faire pendre : il y a toujours ici des Commissaires ; cela est cause que je n'y veux faire aucune connoissance, puisqu'en faisant un ami, je m'attirerois cent ennemis: ce n'est pas qu'on ne m'ait pressé plusieurs fois, &

qu'on ne me soit venu solliciter, moi indigne, de venir dans les compagnies; car on a trouvé mon Ode (1) chez une Dame de la ville, & on est venu me saluer comme Auteur : mais tout cela ne sert de rien, *mens immota manet.* Je n'aurois jamais cru étre capable d'une si grande solitude : & vous même n'aviez jamais tant esperé de ma vertu.

Je passe tout le tems avec mon Oncle, avec saint Thomas & Virgile; je fais force extraits de Théologie, & quelques-uns de Poësie. Voilà comme je passe le tems, & je ne m'ennuie pas, sur-tout quand j'ai reçû quelques Lettres de vous; elle me sert de compagnie pendant deux jours.

Mon Oncle a toute sorte de bons desseins pour moi; mais il n'en a point encore d'assûré, parce que les affaires du Chapitre sont encore incertaines. J'attens toûjours un démissoire. Cependant il m'a fait habiller de noir depuis les pieds jusqu'à la tête. La mode de ce pays est de porter un drap d'Espagne qui est fort beau, & qui

(1) *La Nimphe de la Seine.*

coute 23 livres ; il m'en a fait faire un habit. J'ai maintenant la mine d'un des meilleurs bourgeois de la ville. Il attend toujours l'occasion de me pourvoir de quelque chose, & ce sera alors que je tâcherai de payer une partie de mes dettes, si je puis, car je ne puis rien faire avant ce tems. Je me remets devant les yeux toutes les importunités que vous avez reçûes de moi : j'en rougis à l'heure que je vous parle, *erubuit puer, salva res est.* Mais mes affaires n'en vont pas mieux, & cette sentence est bien fausse, si ce n'est que vous vouliez prendre cette rougeur pour reconnoissance de tout ce que je vous dois, dont je me souviendrai toute ma vie.

A MADEMOISELLE VITART.

A Usez le 24. Janvier 1662.

CE billet n'est qu'une continuation de promesses, & une nouvelle obligation. Je m'étois engagé de vous écrire une Lettre raisonable, & après

après quinze jours d'intervale, je suis si malheureux que de n'y pouvoir satisfaire encore aujourd'hui, & je suis obligé de remettre à un autre jour. Toutes ses remises ne sont pour moi qu'un surcroit de dettes dont il me sera fort difficile de m'acquitter: car vous attendez peut-être de recevoir quelque chose de beau, puisque je prens tant de tems pour m'y préparer. Ayez la charité de perdre cette opinion, & de vous attendre plûtôt à être fort mal payée, car je vous ai déja avertie que je suis un très-mauvais payeur. Quand je n'étois pas si loin de vous, je vous payois assez bien, ou du moins je le pouvois faire, car vous me fournissiez assez libéralement de quoi m'acquitter envers vous: j'entens de paroles; vous êtes trop riche, & moi trop pauvre pour vous pouvoir payer d'autre chose. Cela veut dire

Que j'ai perdu tout mon caquet,
Moi qui savoit fort bien écrire,
Et jaser comme un perroquet.

Mais quand je saurois encore jaser

des mieux, il faut que je me taise à présent: le messager va partir, & il ne faut pas faire attendre le messager d'une grande ville comme est Usez. Pardonnez-donc, & attendez encore huit jours.

A LA MESME.

A Usés le 31. Janvier.

QUe votre colère est charmante,
Belle & généreuse Amarante!
Qu'il vous sied bien d'être en couroux!
Si les Graces jamais se mettoient en colère,
Le pourroient-elles faire
De meilleure grace que vous?

Je confesse sincerement
Que je vous avois offensée,
Et cette cruelle pensée.
M'étoit un horrible tourment.
Mais depuis que vous-même en avez pris vengeance,
Un si glorieux châtiment
Me paroît une récompense.
Les reproches même sont doux

Venant d'une bouche ſi chere,
Mais ſi je méritois d'être loué de vous,
Et que je fuſſe un jour capable de vous plaire,
Combien ferois-je de jaloux!

Je m'en vais donc faire tout mon poſſible pour venir à bout d'un ſi grand deſſein. Je ſerai heureux ſi vous pouvez vous louer de moi avec autant de juſtice que vous vous en plaignez: & je ferois de mon côté un fort bel ouvrage, ſi je ſavois dire vos vertus avec autant d'eſprit, que vous dites les miennes. Je ne vous accuſerai point de me flatter, vous les dites au naïf. Je me figure que vous parlez de même à M. le Vaſſeur, & que vous ſavez également peindre cet amoureux, admirant le portrait de ſa Belle.

Je me l'imagine en effet,
Tout languiſſant & tout défait,
Qui gémit & ſoupire aux pieds de cette image.
Il contemple ſon beau viſage,
Il admire ſes mains, il adore ſes yeux;
Il idolâtre tout l'ouvrage.

Puis comme si l'Amour le rendoit furieux;
Je l'entens s'écrier: Que cette image est belle!
Mais que la Belle même est bien plus belle qu'elle!
Le peintre n'a bien imité
Que son insensibilité.

J'ai peine à croire que vous ayez assez de puissance pour rompre ce charme, vous qui étiez accoutumée à le charmer lui-même autrefois, aussi-bien que beaucoup d'autres. Possedé comme il l'est de cette idée, il ne faut pas s'étonner s'il a voulu marier M. d'Houy à une fille hydropique: il n'y pensoit pas, à moins qu'il n'ait voulu marier l'eau avec le vin.

On m'a mandé que ma tante Vitart étoit allée à Chevreuse; je crois qu'elle ne se reposera pas de longtems, si elle attend que vous vous reposiez toutes. Peut-être qu'autrefois je n'en aurois pas tant dit impunément; mais je suis à couvert des coups: vous pouvez néantmoins vous adresser à mon Lieutenant M. d'Houy; il ne tiendra pas cette qualité à deshonneur.

Vous m'avez mis en train, comme

vous voyez, & vos Lettres ont sur moi la force qu'avoit autrefois votre vûe: mais je suis obligé de finir plutôt que je ne voudrois, parce que j'ai encore cinq Lettres à écrire. J'espere que vous me donnerez, en vertu de ces cinq Lettres, la permission de finir, & en vertu de la soumission & du respect que j'ai pour vous, la permission de me dire votre passionné serviteur.

Vous m'excuserez si j'ai plus brouillé de papier à dire de méchantes choses, que vous n'en aviez employé à écrire les plus belles choses du monde.

A M. LE VASSEUR.

A Uzès le 3 Février 1662.

J'Avouë que ma réponse ne vient que huit jours après votre Lettre: mais à quoi bon m'excuser pour un délai de huit jours? Vous ne faites point tant de cérémonies quand vous avez été deux mois sans songer seulement si je suis au monde. C'est assez pour vous de dire froidement que

vous avez perdu la moitié de votre esprit depuis que je ne suis plus en votre compagnie. Mais à d'autres, il faudroit que j'eusse perdu tout le mien, si je recevois de telles galanteries en payement. Je sais ce qui vous occupe si fort, & ce qui vous fait oublier de pauvres étrangers comme nous. *Amor non talia curat* : oüi c'est cela même qui vous occupe.

Amor che solo, i cor leggiadri invesce.

Et je ne m'étonne pas qu'un cœur si tendre que le vôtre, & si disposé à recevoir les douces impressions de l'amour, soit enchanté d'une si belle personne.

Socrate s'y trouveroit pris,
Et malgré sa philosophie
Il feroit ce qu'a fait Paris,
Et le feroit toute sa vie.

Je n'ai pas peur que vous vous lassiez de voir tant de Vers dans une seule Lettre. *Te amor nostri, Poëtarum amantem reddidit*.

Loin de trouver à redire à votre

amour, je vous louë d'un si beau choix, & d'aimer avec tant de discernement, s'il peut y avoir du discernement en amour. Vous êtes bien éloigné de vous ennuyer comme moi : l'Amour vous tient bonne compagnie. Il ne me fait pas tant d'honneur, quoique j'aie assez besoin de compagnie en ce pays ; mais j'aime mieux être seul que d'avoir un hôte si dangereux.

Je suis confiné dans un pays qui a quelque chose de moins sociable que le Pont-Euxin : le sens commun y est rare, & la fidélité n'y est point du tout : il ne faut qu'un quart d'heure de conversation pour vous faire haïr un homme: aussi quoiqu'on m'ait souvent pressé d'aller en compagnie, je ne me suis point encore produit ; il n'y a ici personne pour moi. *Non homo, sed littus, atque aer, & solitudo mera.* Jugez si vos lettres seront bien reçûes : mais vous êtes attaché ailleurs.

Il cor preso ivi come pesce à l'hamo.



AU MESME.

Le 28. *Mars* 1662.

ON ne parle ici que de la merveilleuſe conduite du Roi, du grand ménage de M. Colbert, & du procès de M. Fouquet : cependant vous ne m'en mandez rien du tout ; mais pour vous dire le vrai, j'aime encore mieux que vous me mandiez de vos nouvelles particulieres.

J'ai eu tout le loiſir de lire l'Ode de M. Perraut: auſſi l'ai-je relûë pluſieurs fois, & néantmoins j'ai eu bien de la peine à y reconnoître ſon ſtyle, & je ne croirois pas encore qu'elle fût de lui, ſi vous ne m'en aſſuriez. Il m'a ſemblé que je n'y trouvois point cette facilité naturelle qu'il avoit à s'exprimer ; je n'y ai point vû, ce me ſemble, aucune trace d'un eſprit auſſi net que le ſien m'a toujours paru, & j'euſſe gagé que cette Ode avoit été taillée comme à coups de marteau, par un homme qui n'avoit jamais fait

que de méchants Vers. Mais je crois que l'esprit de M. Perraut est toujours le même, & que le sujet seulement lui a manqué, car en effet il y a longtems que Ciceron a dit, que c'étoit une matiere bien sterile que l'éloge d'un enfant, en qui l'on ne pouvoit louer que l'espérance, & toutes ces espérances sont tellement vagues, qu'elles ne peuvent fournir des pensées solides. Mais je m'oublie ici, & je ne songe pas que je dis cela à un homme qui s'y entend mieux que moi. Si je juge mal, & que mes pensées soient éloignées des vôtres, remettez cela sur la barbarie de ce pays, & sur ma longue absence de Paris, qui m'ayant séparé de vous, m'a peut-être entierement privé de la bonne connoissance des choses.

Je vous dirai pourtant encore qu'il y a un endroit où j'ai reconnu M. Perraut; c'est lorsqu'il parle de Josué, & qu'il amène là l'Ecriture sainte. Je lui ai dit une fois qu'il mettoit trop la Bible en jeu dans ses Poësies; mais il me dit qu'il la lisoit fort, & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'en inserer quelque passage. Pour moi je crois que la lec-

ture en eſt fort bonne, mais que la citation convient mieux à un Prédicateur qu'à un Poëte.

Je vous envoye ma piece, (1) dont on approuve le deſſein & la conduite. Je n'oſe dire qu'elle eſt bien, que vous ne me l'ayez mandé: écrivez-moi en détail ce que vous jugerez des Graces, des Amours, & de toute la Cour de Venus qui y eſt dépeinte. Si vous la montrez, ne m'en dites point l'auteur: mon nom fait tort à tout ce que je fais; mais montrez-moi ce que c'eſt qu'un ami, (2) en me découvrant tout votre cœur.

(1) C'eſt la piece dont il eſt parlé dans la Lettre ſuivante, & qu'il avoit intitulée *les bains de Venus*, piece très-inconnue, & qu'il a ſans doute ſuprimée dans la ſuite.

(2) On voit avec quelle ardeur il ſouhaite un Critique ſincere de ſes ouvrages: il le trouva bien-tôt, en faiſant connoiſſance avec Boileau.



AU MESME.

Le 30. *Avril.*

JE ne vous demandois pas des louanges quand je vous ai envoyé le petit ouvrage des *bains de Venus*, mais je vous demandois votre ſentiment; cependant vous vous êtes contenté de dire comme ce flatteur d'Horace, *Pulchrè*, *benè*, *rectè*: & Horace dit fort bien qu'on loue ainſi les méchants ouvrages, parce qu'il y a tant de choſes à reprendre, qu'on aime mieux tout louer que d'examiner. Vous m'avez traité de la ſorte, & vous me louez comme un vrai demi-auteur, qui a plus de mauvais endroits que de bons: ſoyez un peu plus équitable, ou plutôt ne ſoyez pas ſi pareſſeux; vous avez peur de tirer une Lettre en longueur.

Vous me ſoupçonnez d'amour: croyez que ſi j'avois reçû quelque bleſſure en ce pays, je vous la découvrirois naïvement, & je ne pourrois pas même m'en empêcher. Vous

savez que les blessures du cœur demandent toujours quelque confident, à qui on puisse s'en plaindre, & si j'en avois une de cette nature, je ne m'en plaindrois jamais qu'à vous ; mais Dieu merci je suis libre encore, (1) & si je quittois ce pays, je reporterois mon cœur aussi sain & aussi entier que je l'ai apporté : je vous dirai pourtant une assez plaisante rencontre à ce sujet.

Il y a ici une Demoiselle fort bien faite, & d'une taille fort avantageuse; elle passe pour une des plus sages, & je connois beaucoup de jeunes gens qui soupirent pour elle du fonds de leur cœur. Je ne l'avois jamais vûe que de 5 ou 6 pas, & je l'avois toujours trouvé fort belle ; son teint me paroissoit vif & éclatant, les yeux grands & d'un beau noir. J'en avois toujours quelque idée assez tendre & assez approchante d'une inclination ; mais je ne la voyois qu'à l'Eglise, car je suis très-solitaire. Enfin je voulus voir si je n'étois point trompé dans l'idée que j'avois

(1) C'est ce qu'il a pû toujours dire, malgré la vivacité de son caractère : l'amour de l'étude l'a sauvé des dangers.

d'elle, & j'en trouvai une occaſion fort honnête. Je m'approchai d'elle & lui parlai : je n'avois d'autre deſſein que de voir quelle réponſe elle me feroit ; elle me répondit d'un air fort doux & fort obligeant : mais en l'enviſageant je fus fort interdit, je remarquai ſur ſon viſage des taches, comme ſi elle relevoit de maladie, & cela changea bien mes idées ; je fus bien aiſe de cette rencontre, qui ſervit du moins à me délivrer de quelque commencement d'inquiétude : car je m'étudie maintenant à vivre un peu plus raiſonnablement, (1) & à ne me pas laiſſer emporter à toutes ſortes d'objets. Je commence mon noviciat, cependant je vois que je n'ai plus à prétendre ici que quelque chapelle de 20 ou 25 écus ; voyez ſi cela vaut la peine que je prens : néanmoins je ſuis réſolu de mener toujours le même train de vie, & d'y demeurer juſqu'à ce qu'on me retire pour quelque meilleure eſpérance. Je gagnerai cela du

(1) Ce qu'il dit ici, & ce qui ſuit, fait voir que quoique fort jeune, il penſoit ſolidement, connoiſſoit le danger des paſſions, l'avantage de l'étude, & la néceſſité d'apprendre à ſe contraindre.

moins, que j'étudierai davantage, & que j'apprendrai à me contraindre, ce que je ne savois point du tout.

Je ne sais si mon malheur nuira encore à la négociation qu'on entreprend pour le Bénéfice d'Ouchies: il semble que je gâte toutes les affaires où je suis intéressé. Quoiqu'il en soit, croyez que si l'on me procure quelque chose. *Urbem quam statuo vestra est.*

A MADEMOISELLE VITART.

Le 15. *Mai* 1662.

JE suis donc tout-à-fait disgracié auprès de vous: depuis plus de trois mois, vous n'avez pas donné la moindre marque que vous me connoissiez seulement. Pour quelle raison votre bonne volonté s'est-elle sitôt éteinte? Je fondois ma plus grande consolation sur les Lettres que je pourrois recevoir quelquefois de vous, & une seule par mois auroit suffi pour me tenir dans la meilleure humeur du monde, & dans cette belle humeur, je vous aurois écrit mille belles choses: les vers

ne m'auroient rien coûté, & vos Lettres m'auroient inſpiré un génie extraordinaire ; c'eſt pourquoi ſi je ne fais rien qui vaille, prenez-vous-en à vous-même. On dit que vous allez paſſer les fêtes à la campagne avec bonne compagnie : je ne m'attens pas à les paſſer ſi à mon aiſe.

J'irai parmi les oliviers,
Les chênes verds & les figuiers,
Chercher quelque remède à mon inquiétude:
Je chercherai la ſolitude,
Et ne pouvant être avec vous,
Les lieux les plus affreux me feront les plus doux.

Excuſez ſi je ne vous écris pas davantage : en l'état où je ſuis je ne ſaurois vous écrire que pour me plaindre, & c'eſt un ſujet qui ne vous plairoit pas; donnez-moi lieu de vous remercier, & je m'étendrai plus volontiers ſur cette matiere, auſſi bien je ne vous demande pas des choſes trop déraiſonnables, ce me ſemble, en vous priant d'écrire une ou deux lignes par charité. Vous écrivez ſi bien & ſi facilement ; quand vous voulez.

Tout iroit bien pour moi, si vous me vouliez autant de bien que vous m'en pourriez faire, comme au contraire je ne puis vous témoigner le respect que j'ai pour vous, autant que je le voudrois bien.

A M. LE VASSEUR.

A Uzés le 16. *Mai* 1662.

QU'oique je me plaise beaucoup à causer avec vous, je ne le puis faire néantmoins fort au long, car j'ai eu cette après-dînée une visite d'un jeune homme de cette ville fort bien fait, mais passionément amoureux. Vous saurez qu'en ce pays-ci on ne voit guère d'amours médiocres : toutes les passions y sont demesurées, & les esprits de cette ville, (1) qui sont assez legers en d'autres choses, s'engagent plus fortement dans leurs inclinations

(1) On ne doit attribuer la maniere peu avantageuse dont il parle dans ces Lettres de la ville d'Uzés, qu'à la vivacité d'un jeune homme qui s'ennuyoit dans un lieu si éloigné de Paris.

qu'en aucun autre pays du monde. Cependant, excepté trois ou quatre personnes qui sont belles, on n'y voit presque que des beautés fort communes. La sienne est des premieres; il m'en est venu parler fort au long, & m'a montré des lettres, des discours, & même des vers, sans quoi ils croyent que l'amour ne sauroit aller. Cependant j'aimerois mieux faire l'amour en bonne prose, que de *la* faire en méchans vers; mais ils ne peuvent s'y résoudre, & ils veulent être Poëtes, à quelque prix que ce soit. Pour mon malheur ils croyent que j'en suis un, & ils me font juge de tous leurs ouvrages. Vous pouvez croire que je n'ai pas peu à souffrir, car le moyen d'avoir les oreilles battuës de tant de mauvaises choses, & d'être obligé de dire qu'elles sont bonnes? J'ai un peu appris à me contraindre, & à faire beaucoup de révérences & de complimens à la mode de ce pays-ci. Adieu, mon cher ami, & comme dit l'Espagnol, *antes muerto que mudado.*

A M. VITART.

A Uzès le 16. *Mai* 1662.

JE ne vous renouvelle point les proteſtations d'être honnête-homme & très-reconnoiſſant; vous avez aſſez de bonté pour n'en point douter; je vous remercie de la peine que vous avez priſe de m'envoyer un démiſſoire; je ne l'aurois jamais eu, ſi je ne l'euſſe reçû que de D. Côme; ſes miſérables Lettres font perdre toute eſpérance à mon oncle.

J'écrirai à ma tante la Religieuſe, puiſque vous le voulez : ſi je ne l'ai point encore fait, vous devez m'excuſer, & elle auſſi : car que puis-je lui mander ? C'eſt bien aſſez de faire ici l'hypocrite, ſans le faire encore par Lettres, où il ne faut parler que de dévotion, & ne faire autre choſe que de ſe recommander aux prieres. Ce n'eſt pas que je n'en aye bon beſoin, (1) mais je voudrois qu'on en fit pour

(1) On voit un jeune homme un peu éloigné de la dé-

moi ſans être obligé d'en tant demander. Si Dieu veut que je ſois Prieur, j'en ferai pour les autres autant qu'on en aura fait pour moi.

On tâche ici de me débaucher pour me mener en compagnie. Quoique je n'aime pas à refuſer, je me tiens pourtant ſur la négative, & je ne ſors point; je m'en conſole avec mes livres: comme on ſait que je m'y plais, on m'en apporte tous les jours, de Grecs, d'Eſpagnols, & de toutes les langues. Pour la compoſition, je ne puis m'y mettre. *Aut libris me delecto, quorum habeo feſtivam copiam; aut te cogito. A ſcribendo prorſus abhorret animus.* Cicéron mandoit cela à Atticus; mais j'ai une raiſon particuliere de ne point compoſer; je ſuis trop embarraſſé du mauvais ſuccès de mes affaires, & cette inquiétude ſeche toutes les penſées de Vers.

---

votion, mais dont le cœur n'eſt pas gâté. Il ſent bien qu'il a tort, & c'eſt pour cela qu'il a de la répugnance à écrire à ſa tante de Port Roayl.

AU MESME.

Le 30. Mai.

MOn oncle, qui veut traiter son Evêque dans un grand appareil, est allé à Avignon pour acheter ce qu'on ne pourroit trouver ici, & il m'a laissé la charge de pourvoir cependant à toutes choses. J'ai de fort beaux emplois, comme vous voyez, & je sais quelque chose de plus que manger ma soupe, puisque je la sais faire apprêter. J'ai apris ce qu'il faut donner au premier, au second, & au troisiéme service, les entremêts qu'il y faut mêler, & encore quelque chose de plus, car nous prétendons faire un festin à quatre services, sans compter le dessert. J'ai la tête si remplie de toutes ces belles choses, que je vous en pourrois faire un long entretien; mais c'est une matiere trop creuse sur le papier, outre que n'étant pas bien confirmé dans cette science, je pourrois bien faire quelque pas de clerc, si j'en parlois encore longtems.

Je vous prie de m'envoyer les Lettres Provinciales. Nos Moines sont de sots ignorans, qui n'étudient point du tout; aussi je ne les vois jamais, & j'ai conçû une certaine horreur pour cette vie fainéante de Moines, que je ne pourrai pas bien dissimuler. Pour mon oncle il est fort sage, fort habile homme, peu Moine, & grand Théologien. On parle beaucoup d'un Evêque qui est adoré dans cette province. M. le Prince de Conti (1) va faire ses Pâques chez lui.

Je vous dirai une petite histoire assez étrange. Une jeune fille d'Uzés, qui logeoit assez près de chez nous, s'empoisonna hier elle-même, avec de l'arsenic, pour se vanger de son pere, qui l'avoit querellée trop rudement: du reste elle étoit très-sage. Telle est l'humeur des gens de ce pays-ci; ils portent les passions au dernier excès.

Je suis fort serviteur de la belle Manon,
Et de la petite Nanon,

(1) Il étoit Gouverneur du Languedoc.

Car je crois que c'eſt là le nom
Dont on nomma votre ſeconde :
Et je ſalue auſſi ce beau petit mignon
Qui doit bientôt venir au monde.

AU MESME.

Le 6. Juin.

MOn oncle eſt encore malade, ce qui me touche ſenſiblement ; car je vois que ſes maladies ne viennent que d'inquiétude & d'accablement : il a mille affaires toutes embarraſſantes ; il a payé plus de trente mille livres de dettes, & il en découvre tous les jours de nouvelles : vous diriez que nos Moines avoient pris plaiſir à ſe ruiner. Quoique mon oncle ſe tuë pour eux, il reconnoît de plus en plus leur mauvaiſe volonté ; & avec cela, il faut qu'il diſſimule tout. M. d'Uzés témoigne toute ſorte de confiance en lui, mais il n'en attend rien : cet Evêque a des gens affamés à qui il donne tout. Mon on-

cle eſt ſi laſſé de tant d'embarras, qu'il me preſſa hier de recevoir ſon Bénéfice par réſignation. Cela me fit trembler, voyant l'état où ſont les affaires, & je ſus ſi bien lui repréſenter ce que c'étoit que de s'engager dans des procès, & au bout du conte demeurer Moine ſans tître & ſans liberté, que lui-même eſt le premier à m'en détourner; outre que je n'ai pas l'âge, parce qu'il faut être Prêtre : car quoiqu'une diſpenſe ſoit aiſée, ce ſeroit nouvelle matiere de procès. Enfin il en vient juſques-là, qu'il voudroit trouver un Bénéficier ſéculier qui voulût de ſon Bénéfice, à condition de me réſigner celui qu'il auroit. Il eſt réſolu de me mener à Avignon, pour me faire tonſurer, afin qu'en tout cas, s'il vient quelque Chapelle, il la puiſſe impétrer. S'il venoit à vacquer quelque choſe dans votre diſtrict, ſouvenez-vous de moi. Je crois qu'on n'en murmurera pas à Port-Royal, puiſqu'on voit bien que je ſuis ici dévoué à l'Egliſe. Excuſez ſi je vous importune, mais vous y êtes accoutumé.

AU MESME.

Le 13. *Juin.*

J'Ecrivis la ſemaine paſſée à D. Côme, pour le diſpoſer à nous abandonner le Bénéfice ; il répond qu'il eſt à ſa bienſéance : il ſeroit à ma bienſéance autant qu'à la ſienne. La méchante condition que d'avoir affaire à D. Côme ! je crois que cet homme-là eſt né pour ruiner toutes mes affaires.

On fait ici la moiſſon : on voit un tas de moiſſonneurs rôtis du ſoleil, qui travaillent comme des démons, & quand ils ſont hors d'haleine, ils ſe jettent à terre au ſoleil même, dorment un moment, & ſe relevent auſſitôt. Je ne vois cela que de mes fenêtres : je ne pourrois être un moment dehors ſans mourir, l'air eſt auſſi chaud que dans un four allumé. Pour m'achever, je ſuis tout le jour étourdi d'une infinité de Cigales, qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant

chant le plus perçant & le plus importun du monde. Si j'avois autant d'autorité ſur elle qu'en avoit le bon Saint François, je ne leur dirois pas comme lui, *Chantez, ma ſœur la Cigale*; mais je les prierois bien fort de s'en aller faire un tour juſqu'à la Ferté-Milon, ſi vous y êtes encore, pour vous faire part d'une ſi belle harmonie.

Notre Evêque a toujours ſon projet de Réforme; mais il appréhende d'aliéner les eſprits de la Province: il ſe voit déja déſert, ce qui le fâche; il reconnoît bien qu'on ne fait la cour dans ce pays-ci, qu'à ceux dont on attend du bien: s'il établit une fois la Réforme, il ſera abandonné même de ſes valets. On lui impute qu'il aime à dominer, & qu'il aime mieux avoir dans ſon Egliſe des Moines, dont il prétend diſpoſer, quoique peut-être il ſe trompe, que des Chanoines ſéculiers, qui le portent un peu plus haut. Les politiques en ces ſortes d'affaires diſent que les particuliers ſont plus maniables qu'une Communauté, & que les Moines n'ont pas toute déférence pour les Evêques.

A M. VASSEUR.

A Uzès le 4. Juillet 1662.

QUe vous tenez bien votre gravité Espagnole ! Il paroît bien qu'en apprenant cette langue, vous avez pris un peu de l'humeur de la nation. Vous n'allez plus qu'à pas contés, & vous écrivez une Lettre en trois mois. Je ne vous ferai pas davantage de reproches, quoique j'eusse bien résolu ce matin de vous en faire. J'avois étudié tout ce qu'il y a de plus rude & de plus injurieux dans les cinq langues que vous aimez ; mais votre Lettre est arrivée à midi, & m'a fait perdre la moitié de ma colère. N'êtes-vous pas fort plaisant avec vos cinq langues? Vous voudriez justement que mes Lettres fussent des Calepins, & encore des Lettres galantes, pour amuser vos Dames. Ne croyez pas que ma Bibliothéque soit fort grosse ; le nombre de mes livres est très-borné, encore ne sont-ce pas des livres à con-

ter fleurettes : ce ſont des Sommes de Théologie Latine, Méditations Eſpagnoles, Hiſtoires Italiennes, Peres Grecs, & pas un François : voyez où je trouverois quelque choſe d'agréable à vos Belles.

Entretenez toujours Mademoiſelle Vitart dans l'humeur de recevoir de mes Lettres ; je crains bien qu'elle ne s'en ennuie, *Porque mi razones no deven ſer manjar par tan ſubtil entendimiento como el ſuyo.*

M. de la Fontaine m'a écrit, & me mande force nouvelles de Poëſie, & ſur-tout de pieces de théâtre. Je m'étonne que vous ne m'en diſiez pas un mot : il m'exhorte à faire des Vers, je lui en envoie aujourd'hui ; mandez-moi ce que vous en penſerez, & ne me payez pas d'exclamations, autrement je n'enverrai jamais rien. Faites des Vers vous-même, & vous verrez ſi je ne vous manderai pas au long tout ce que j'en pourrai dire. Envoyez mes bains de Venus à M. de la Fontaine.

Mes affaires n'avancent point, ce qui me déſeſpere. Je cherche quelque ſujet de théâtre, & je ſerois aſſez diſpoſé

à y travailler ; mais j'ai trop de sujet d'être mélancolique, & il faut avoir l'esprit plus libre que je ne l'ai : aussi-bien je n'aurois pas ici une personne comme vous pour me secourir. Et s'il faut un passage Latin pour vous mieux exprimer cela, je n'en saurois trouver un plus propre que celui-ci : *Nihil mihi nunc scito tam deesse quàm hominem eum, quicum omnia quæ me ad aliqua afficiunt, una communicem, qui me amet, qui sapiat, quicum ego colloquar, nihil fingam, nihil dissimulem ; nihil obtegam, &c.* Quand Ciceron eût été à Uzés, & que vous eussiez été à la place d'Atticus, eût-il pû parler autrement ?

Je vous dirai, pour finir par l'endroit de votre Lettre, qui m'a le plus satisfait, que j'ai pris une part véritable à la paix de votre famille, & je vous assûre que quand je serois réconcilié avec mon propre pere, si j'en avois encore un, je n'aurois pas été plus aise qu'en apprenant que vous étiez remis parfaitement avec le vôtre, parce que je suis persuadé que vous vous en estimez parfaitement heureux. Adieu.

A M. VITART.

A Uzés le 9 Juillet 1662.

VOtre Lettre m'a fait un grand bien, & je passerois assez doucement mon tems, si j'en recevois souvent de pareilles. Je ne sçache rien qui me puisse mieux consoler de mon éloignement de Paris ; je m'imagine même être au milieu du Parnasse, tant vous me décrivez agréablement tout ce qui s'y passe de plus mémorable, mais je m'en trouve fort éloigné, & c'est se mocquer de moi, que de me porter, comme vous faites, à y retourner ; je n'y ai pas fait assez de voyages pour en retenir le chemin, & ne m'en souvenant plus, qui pourroit m'y remettre en ce pays-ci ? J'aurois beau invoquer les Muses, elles sont trop loin pour m'entendre ; elles sont toûjours occupées auprès de vous autres Messieurs de Paris : il arrive rarement qu'elles viennent dans les Provinces : on dit même qu'elles ont fait serment

de n'y plus revenir, depuis l'insolence de Pyrenée. Vous vous souvenez de cette histoire.

C'étoit un fameux homicide,
Il avoit conquis la Phocide,
Et faisoit des courses, dit-on,
Jusques au pied de l'Hélicon.

Un jour les neuf sçavantes Sœurs,
Assez près de cette montagne,
S'amusant à cueillir des fleurs,
Se promenoient dans la campagne.

Tout d'un coup le Ciel se couvrit,
Un épais nuage s'ouvrit,
Il plut à grands flots, & l'orage
Les mit en mauvais équipage.

Le barbare assez près de-là
Avoit établi sa demeure,
Il le vit, & les apella.

Vous sçavez la suite, vous sçavez que ce malheureux Pyrenée voulut faire violence aux Muses, & que pour les en garantir, les Dieux leur donnérent des aîles, & elles revôlérent aussi-tôt vers le Parnasse.

Lorſqu'elles furent de retour,
Conſidérant le mauvais tour
Que leur avoit joué cet infidèle Prince,
Elles firent ſerment que jamais en Province
Elles ne feroient leur ſéjour.

En effet ſe trouvant des aîles ſur le dos,
Elles jugerent à propos
De s'en aller à la même heure
Où Pallas faiſoit ſa demeure.

Elles y demeurerent long-tems ;
Mais lorſque les Romains devinrent éclatans,
Et qu'ils eurent conquis Athénes,
Les Muſes ſe firent Romaines.

Enfin par l'ordre du deſtin,
Quand Rome alloit en décadence,
Les Muſes au Pays Latin
Ne firent plus leur réſidence.

Paris le ſiége des Amours,
Devint auſſi celui des filles de mémoire,
Et l'on a grand ſujet de croire
Qu'elles y reſteront toûjours.

Quand je parle de Paris, j'y comprens les beaux pays d'alentour ; car elles en ſortent de tems en tems pour pren-

dre l'air de la Campagne.

Tantôt Fontainebleau les voit
Le long de ses belles cascades:
Tantôt Vincennes les reçoit
Au milieu de ses palissades.

Elles vont souvent sur les eaux,
Ou de la Marne ou de la Seine:
Elles étoient toûjours à Vaux,
Et ne l'ont pas quitté sans peine.

Ne croyez pas pour cela que les Provinces manquent de Poëtes, elles en ont en abondance:mais que ces Muses sont différentes des autres! Il est vrai qu'elles leur sont égales en nombre, & se vantent d'être presque aussi anciennes, au moins sont-elles depuis longtems en possessiondes Provinces. Vous êtes en peine de sçavoir qui elles sont: souvenez-vous des neuf filles de Pierus; leur histoire est connuë au Parnasse, d'autant que les Muses prirent leurs noms aprés les avoir vaincuës, comme les Romains prenoient les noms des pays qu'ils avoient conquis. Les filles de Pierus furent changées en Pies.

Ces oiſeaux plus importuns
Mille fois que les Chouettes,
Sont cauſe que les Poëtes
Sont devenus ſi communs.

Vous ſçavez que toutes Pies
Dérobent fort volontiers:
Celles-ci comme Harpies
Pillent les livres entiers.

On dit même qu'à Paris
Ces fauſſes Muſes font rage,
Et que force beaux eſprits
Se font à leur badinage.

Lorſqu'elles ſont attrapées
Les aîles leurs ſont coupées,
Et leurs larcins confiſqués:
Et pour finir cette hiſtoire,
Tels oiſeaux ſont relegués
De-là les rives de Loire.

C'eſt où Furetiere relegue leur général Galimathias, & il eſt bien juſte qu'elles lui tiennent compagnie; mais je ne ſonge pas que vous me condamnerez peut-être à y demeurer comme elles. En effet j'ai bien peur que ceci

n'aproche fort de leur ſtyle, & qu
vous n'y reconnoiſſiez plûtôt le caqu
importun des Pies, que l'agréable fac
lité des Muſes. Renvoyez-moi cett
bagatelle des bains de Venus; & m
mandez ce qu'en penſe votre Acad
mie de Château-Thiery, ſur-tout M
demoiſelle de la Fontaine. Je ne l
demande aucune grace pour mes Ver
Qu'elle les traite rigoureuſement; ma
qu'elle me faſſe au moins la grace d'
gréer mes reſpects.

AU MESME.

A Uſez le 25 Juillet 1662.

VOtre derniere Lettre m'a extr
mement conſolé, voyant qu
vous preniez quelque part à l'affli
tion où j'étois de la trahiſon de D. C
me. Je ne lui écrirai plus de ma vi
& je ne parlerai plus à mon oncle
réſignation, parce que j'ai peur qu
ne me croïe interreſſé. Cependant
doit bien s'imaginer que je ne ſuis p
venu de ſi loin pour ne rien gagne

Je lui ai jusqu'ici tant témoigné de soumission & d'ouverture de cœur, qu'il a crû que je voudrois vivre avec lui long-tems de la sorte, sans aucune intention sur son Bénéfice : (1) je voudrois bien qu'il eut toûjours cette bonne opinion de moi. Il n'y a rien à faire auprès de M. l'Evêque : il donne à ses gens le peu de Bénéfices qui vacquent ici.

Je suis fort allarmé de votre refroidissement avec le pauvre Abbé le Vasseur; cela m'affligeroit au dernier point si je ne sçavois que votre amitié est trop forte pour être si long-tems refroidie, & que vous êtes trop généreux l'un & l'autre pour ne pas passer par-dessus de petites choses, qui peuvent avoir causé cette mésintelligence. Je souhaite que cet accord se fasse au plûtôt : ayez la bonté de m'en mander aussi-tôt la nouvelle ; car je mourrois de déplaisir, si vous rompiez tout-à-fait, je pourrois bien dire comme Chiméne,

(1) Il avouë ingénument ses sentimens; il avoit grande envie du Bénéfice ; la nécessité de se faire Régulier l'effrayoit. Cependant une plus grande nécessité l'eut fait consentir à tout ; mais l'oncle étoit irrésolu.

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.

Mais vous n'en viendrez pas jusqu'à cette extrêmité; vous êtes trop pacifiques tous deux.

J'ai peine à croire que Mademoiselle Vitart ait la moindre curiosité de voir quelque chose de moi, puisqu'elle ne m'en a rien témoigné: vous sçavez bien vous-même que les meilleurs esprits se trouveroient embarrassés, s'il leur falloit toûjours écrire, sans recevoir de réponse. Ecrivez-moi souvent, vos Lettres me donnent courage, & m'aident à pousser le tems par l'épaule, comme on dit dans ce pays-ci.

M. le Prince de Conti est à trois lieuës de cette ville, & se fait furieusement craindre dans la Province; il fait rechercher les vieux crimes, qui sont en fort grand nombre: il a fait emprisonner plusieurs Gentilhommes, & en a écarté beaucoup d'autres. Une troupe de Comédiens s'étoit venu établir dans une petite ville proche d'ici, il les a chassés, & ils ont répassé le Rhô-

ne. Les gens du Languedoc ne ſont pas accoûtumés à pareille réforme. Il faut pourtant plier.

Je ne ſçaurois écrire à d'autres qu'à vous aujourd'hui, j'ai l'eſprit embarraſſé ; je ne ſuis en état que de parler procès, ce qui ſcandaliſeroit ceux à qui j'ai coutume d'écrire : tout le monde n'a pas la patience que vous avez pour ſouffrir mes folies : outre que mon oncle eſt au lit, & que je ſuis fort aſſidu auprès de lui, il eſt tout-à-fait bon, & je crois que c'eſt le ſeul de ſa Communauté qui ait l'ame tendre & généreuſe. Je ſouhaite qu'il faſſe quelque choſe pour moi ; je puis cependant vous proteſter que je ne ſuis pas ardent pour les Bénéfices ; je n'en ſouhaite que pour vous payer au moins quelque méchante partie de tout ce que je vous dois. Je meurs d'envie de voir vos deux Infantes.

Un Gentilhomme voiſin de cette ville annonçoit avec tant de confiance, que l'enfant dont ſa femme devoit accoucher feroit quelque choſe de grand, que je m'attendois à voir naître dans le château quelque géant ; & il n'eſt venu qu'une fille. Ce n'eſt pas

qu'une fille soit peu de chose, m
le pere parloit bien plus haut ; c
lui apprend à s'humilier. J'ai oüi-d
à un Prédicateur, que Dieu chan
roit plûtôt un garçon en fille av
qu'il fut né, que de ne point humil
un homme qui s'en fait accroire.
n'est pas qu'il y ait du miracle da
l'affaire de ce Gentilhomme, & je cr
fort bonnement qu'il n'a eu que cequ
a fait. Adieu.

A M. LE VASSEUR.

A Paris.

LA *renommée* a été assez heureu
(1) M. le Comte de Saint Aign
la trouve fort belle ; il a demandé m
autres ouvrages, & m'a demandé mo
même : je le dois aller saluer demain.
ne l'ai pas trouvé aujourd'hui au lev

---

(1) Dans ce billet écrit de Paris, il parle de s
Ode intitulée *la Renommée aux Muses* ; il paroît qu
avoit déja des Protecteurs, & qu'il étoit connu à
Cour. Il se préparoit à faire joüer *les Freres ennemi*
qu'il avoit composés en Languedoc.

du Roi : mais j'y ai trouvé Moliére, à qui le Roi a donné assez de loüanges ; & j'en ai été bien aise pour lui : il a été bien aise aussi que j'y fusse present.

Les Suisses iront Dimanche à Notre-Dame ; & le Roi a demandé la Comédie pour eux à Moliére, sur quoi M. le Duc a dit qu'il suffisoit de leur donner *gros Rèné* bien enfariné, parce qu'ils n'entendoient point le François.

Adieu : vous voyez que je suis à demi courtisan, mais c'est à mon gré un métier assez ennuyeux.

Pour ce qui regarde les *Freres*, ils sons avancés : (1) le quatriéme acte étoit fait, mais je ne goûtois point toutes ses épées tirées ; ainsi il a fallu les faire rengainer, & pour cela ôter plus de deux cens vers, ce qui n'est pas aisé.

---

(1) Il parle de la Tragédie des Freres ennemis.

AU MESME.

De Paris.

NE vous attendez pas à aprendre de moi aucune nouvelle: car quoique j'aie vû tout ce qui s'eſt paſſé à Notre-Dame avec Meſſieurs les Suiſſes, je n'oſe pas uſurper ſur le Gazetier l'honneur de vous en faire le recit.

J'ai tantôt achevé ce que vous ſçavez, & j'eſpére que j'aurai fait Dimanche ou Lundy : j'y ai mis des Stances qui me ſatisfont aſſez (1) ; en voici la premiére : je n'ai point de meilleure choſe à vous écrire.

Cruelle Ambition dont la noire malice
Conduit tant de monde au trépas;
Et qui feignant d'ouvrir le trône ſous nos pas
Ne nous ouvres qu'un précipice,
Que tu cauſes d'égaremens!
Qu'en d'étranges malheurs tu plonges tes amans!

(1) Peu après il n'en fut pas ſatisfait, avec raiſon.

Que leurs chûtes font déplorables !
Mais que tu fais périr d'innocens avec eux,
Et que tu fais de miférables
En faifant un ambitieux !

C'eft un lieu commun qui vient bien à mon fujet, ne le montrez pas. Adieu, je fouhaite que ma Stance vous tienne lieu d'une bonne Lettre. Mont-fleury a fait une Requéte contre Moliére, & l'a prefentée au Roi, il accufe Moliére d'avoir époufé fa propre fille ; mais Mont-fleury n'eft point écouté à la Cour.

AU MESME.

De Paris.

JE n'ai pas grandes nouvelles à vous mander : je n'ai fait que retoucher continuellement au cinquiéme Acte ; il eft achevé : j'en ai changé toutes les Stances avec quelque regret. On m'a dit que ma Princeffe n'étoit pas en fituation de s'étendre fur des lieux com-

muns : j'ai donc tout réduit à trois Stances, & j'ai ôté celle de l'Ambition, qui me servira peut-être ailleurs.

On annonça hier la Thébaïde à l'Hôtel ; mais on ne la promet qu'après trois autres piéces.

Je viens de parcourir votre belle & grande Lettre, où j'ai trouvé des difficultés qui m'ont arrêté. Je suis pourtant fort obligé à l'Auteur des Remarques, (1) & je l'estime infiniment. Je ne sais s'il ne me sera point permis quelque jour de le connoître. Adieu, Monsieur.

---

(1) Cet endroit est remarquable, il parle des critiques sur son Ode de la Renommée, faites par Boileau, à qui M. le Vasseur avoit montré cette Ode. Ces critiques lui inspirérent de l'estime pour Boileau, & une grande envie de le connoître. M. le Vasseur le mena chez Boileau, & dans cette premiere visite commença leur fameuse & constante amitié.



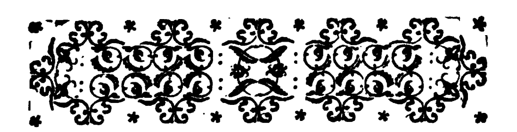
AVERTISSEMENT.

ON verra dans les Lettres ſuivantes, tout commun entre les deux hommes qui s'écrivent, amis, intérêts, ſentimens, & ouvrages. On verra auſſi mon Pere plus occupé à la Cour, de Boileau que de lui-même. Cette union, qui a duré près de quarante ans, n'a jamais été un ſeul jour refroidie.

Les premieres Lettres furent écrites dans le tems que Boileau étoit allé à Bourbon, où les Médecins l'avoient envoyé prendre les eaux : reméde aſſez biſarre pour une extinction de voix. Il l'avoit perduë entierement, & tout-à-coup, à la fin d'un violent rhume : & ſe regardant comme un homme inutile au monde, il s'abandonnoit à ſon affliction.

Mon Pere le consoloit, en l'assurant qu'il retrouveroit la voix comme il l'avoit perduë, & qu'au moment qu'il s'y attendoit le moins, elle reviendroit. La prédiction fût véritable : les remédes ne firent rien, & la voix six mois après, revint tout-à-coup.

Les autres Lettres sont presque toutes écrites dans le tems que mon Pere suivoit le Roi dans ses Campagnes, Boileau ne pouvant à cause de la foiblesse de sa santé, avoir le même honneur, son Collégue dans l'emploi d'écrire cette Histoire, avoit attention de l'instruire de tout ce qui se passoit. Il lui écrivoit à la hâte, & Boileau lui répondoit de même. Ces Lettres dans lesquelles ils ne cherchent point l'esprit, font connoître leur cœur.



SECOND RECUEIL.

* * * * * * * * * * * * *
* * * * * * * * * * * * *

LETTRES A BOILEAU,

Et les Réponses de Boileau.

DE BOILEAU.

A Bourbon le 21. Juillet.

J'Ai été saigné, purgé, &c. & il ne me manque plus aucune des formalités prétenduës nécessaires pour prendre les eaux. La médecine que j'ai prise aujourd'hui, m'a fait, à ce qu'on dit, tous les biens du monde; car elle m'a fait tomber quatre ou cinq fois en foiblesse, & m'a mis en tel état qu'à peine je puis me soûtenir. C'est demain que je dois commencer le grand chef-d'œuvre; je veux dire que demain je dois com-

mencer à prendre des eaux. M. Bourdier, mon Médecin, me remplit toûjours de grandes espérances ; il n'est pas de l'avis de M. Fagon pour le bain, & cite même des exemples de gens qui loin de recouvrer la voix par ce reméde, l'ont perduë pour s'être baignés : du reste on ne peut pas faire plus d'estime de M. Fagon qu'il en fait, & il le regarde comme l'Esculape de ce tems. J'ai fait connoissance avec deux ou trois malades, qui valent bien des gens en santé. Ce ne sera pas une petite affaire pour moi que la prise des eaux, qui sont, dit-on, fort endormantes, & avec lesquelles néanmoins il faut absolument s'empêcher de dormir : ce sera un noviciat terrible : mais que ne fait-on point pour contredire M. Charpentier ? (1)

Je n'ai point encore eu de tems pour me remettre à l'étude, parce que j'ai été assez occupé des remédes, pendant lesquels on m'a défendu, sur-tout, l'application, les eaux, dit-

(1) Il disputoit souvent à l'Académie contre M. Charpentier.

on, me donneront plus de loiſir, & pourvû que je ne m'endorme point, on me laiſſe toute liberté de lire, & même de compoſer. Il y a ici un Tréſorier de la Sainte Chapelle, qui me vient voir fort ſouvent; il eſt homme de beaucoup d'eſprit, & s'il n'a pas la main ſi prompte à répandre les bénédictions que le fameux M. Coutances, il a en récompenſe beaucoup plus de Lettres & de ſolidité. Je ſuis toûjours fort affligé de ne vous point voir; mais franchement le ſéjour de Bourbon ne m'a point paru, juſqu'à préſent, ſi horrible que je me l'étois imaginé: je m'étois préparé à une ſi grande inquiétude, que je n'en ai pas la moitié de ce que j'en croiois avoir. Je n'ai jamais mieux conçû combien je vous aime, que depuis notre triſte ſéparation. Mes recommandations au cher M. Félix, & je vous ſuplie, quand même je l'aurois oublié dans quelqu'une de mes Lettres, de ſuppoſer toujours que je vous ai parlé de lui, parce que mon cœur l'a fait, ſi ma main ne l'a pas écrit.

A BOILEAU.

A Paris le 25. Juillet.

JE commençois à m'ennuyer beaucoup de ne point recevoir de vos nouvelles, & je ne savois même que répondre à quantité de gens qui m'en demandoient. Le Roi, il y a trois jours, me demanda à son dîner, comment alloit votre extinction de voix: je lui dis que vous étiez à Bourbon. Monsieur prit aussi-tôt la parole, & me fit là-dessus force questions, aussi-bien que Madame; & vous fites l'entretien de plus de la moitié du dîner. Je me trouvai le lendemain sur le chemin de M. de Louvois, qui me parla aussi de vous; mais avec beaucoup de bonté, & me disant en propres mots, qu'il étoit très-faché que cela durât si long-tems. Je ne vous dis rien de mille autres qui me parlent tous les jours de vous; & quoique j'espere que vous retrouverez bien-tôt votre voix toute entiere, vous

vous n'en aurez jamais assez pour suffire à tous les remercimens que vous aurez à faire.

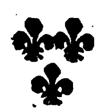
Je me suis laissé débaucher par M. Felix pour suivre le Roi à Maintenon : c'est un voyage de quatre jours. M. de Termes nous méne dans son carosse : & j'ai aussi débauché M. Hessein pour faire le quatriéme : il se plaint toujours beaucoup de ses vapeurs, & je vois bien qu'il espere se soulager par quelque dispute de longue haleine ; (1) mais je ne suis guére en état de lui donner contentement, me trouvant assez incommodé de ma gorge, dès que j'ai parlé un peu de suite. Ce qui m'embarrasse, c'est que M. Fagon, & plusieurs autres Médecins très-habiles, m'avoient ordonné de boire beaucoup d'eau de Sainte Reine, & des ptisannes de chicorée. Et j'ai trouvé chez M. Nicole un Médecin qui me paroît fort sensé, qui m'a dit qu'il connoissoit mon mal à fond ; qu'il en avoit déja

(1) M. Hessein, leur ami commun, & Frere de Mademoiselle de la Sabliere, avoit beaucoup d'esprit & de Lettres : mais il aimoit à disputer & à contredire.

guéri plusieurs ; & que je ne guérirois jamais, tant que je boirois ni eau ni ptisanne ; que le seul moyen de sortir d'affaire, étoit de ne boire que pour la seule nécessité, & tout au plus pour détremper les alimens dans l'estomach. Il a appuyé cela de quelques raisonnemens qui m'ont paru assez solides. Ce qui est arrivé de-là, c'est que je n'exécute, ni son ordonnance, ni celle de M. Fagon : je ne me noye plus d'eau comme je faisois, je bois à ma soif, & vous jugez bien que par le tems qu'il fait, on a toujours soif ; c'est-à-dire franchement, que je me suis remis dans mon train de vie ordinaire, & je m'en trouve assez bien. Le même Médecin m'a assuré que si les eaux de Bourbon ne vous guérissoient pas, il vous guériroit infailliblement. Il m'a cité l'exemple d'un Chantre de Notre-Dame, à qui un rhume avoit fait perdre entierement la voix depuis six mois, & il étoit prêt de se retirer ; ce Médecin l'entreprit, & avec une ptisanne d'une herbe qu'on apelle, je crois, *Erisimum*, le tira d'affaire, en telle sorte que non-seulement il

parle, mais il chante, & a la voix aussi forte qu'il l'ait jamais euë. J'ai conté la chose aux Médecins de la Cour : ils avoüent que cette plante d'*Erisimum* est très-bonne pour la poitrine ; mais ils disent qu'ils ne croyoient pas qu'elle eût la vertu que dit mon Médecin. C'est le même qui a deviné le mal de M. Nicole : (1) il s'apelle M. Morin, & il est à Mademoiselle de Guise. M. Fagon en fait un fort grand cas. J'espere que vous n'aurez pas besoin de lui ; mais toujours cela est bon à savoir : & si le malheur vouloit que vos eaux ne fissent pas tout l'effet que vous souhaitez, voilà encore une assez bonne consolation que je vous donne. Je ne vous manderai pour cette fois d'autres nouvelles que celles qui regardent votre santé & la mienne.

(1) Il étoit de l'Académie des Sciences, & son éloge est un des premiers de ceux qu'a fait M. de Fontenelle.



DE BOILEAU.

A Bourbon le 29. Juillet.

SI la perte de ma voix ne m'avoit fort guéri de la vanité, j'aurois été très-sensible à tout ce que vous m'avez mandé de l'honneur que m'a fait le plus grand Prince de la terre, en vous demandant des nouvelles de ma santé. Mais l'impuissance où ma maladie me met de répondre par mon travail à toutes les bontés qu'il me témoigne, me fait un sujet de chagrin, de ce qui devroit faire toute ma joye. Les eaux jusqu'ici m'ont fait un fort grand bien, suivant toutes les régles, puisque je les rends de reste, & qu'elles m'ont, pour ainsi dire, tout fait sortir du corps, excepté la maladie pour laquelle je les prens. M. Bourdier, mon Médecin, soutient pourtant que j'ai la voix plus forte que quand je suis arrivé: & M. Baudierre, mon Apoticaire, qui est encore meilleur ju-

ge que lui, puisqu'il est sourd, prétend aussi la même chose; mais pour moi je suis persuadé qu'ils me flattent, ou plûtôt qu'ils se flattent eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, j'irai jusqu'au bout, & je ne donnerai point occasion à M. Fagon & à M. Felix de dire que je me suis impatienté. Au pis aller nous essaierons cet hyver l'*Erisimum*: mon Médecin & mon Apoticaire, à qui j'ai montré l'endroit de votre Lettre, où vous parlez de cette plante, ont témoigné tous deux en faire grand cas; mais M. Bourdier prétend qu'elle ne peut rendre la voix qu'à des gens qui ont le gosier attaqué, & non pas à un homme comme moi, qui a tous les muscles embarrassés. Peut-être que si j'avois le gozier malade, prétendroit-il que l'*Erisimum* ne sauroit guérir que ceux qui ont la poitrine attaquée. Le bon de l'affaire est qu'il persiste toujours dans la pensée que les eaux de Bourbon me rendront bientôt la voix; si cela arrive, ce sera à moi, mon cher Monsieur, à vous consoler, puisque de la maniere dont vous me parlez de votre mal de gorge, je doute qu'il puis-

se être guéri sitôt, sur-tout si vous vous engagez en de longs voyages avec M. Hessein. Mais laissez-moi faire, si la voix me revient, j'espére de vous soulager dans les disputes que vous aurez avec lui, sauf à la perdre encore une seconde fois pour vous rendre cet office. Je vous prie pourtant de lui faire bien des amitiés de ma part, & de lui faire entendre que ses contradictions me seront toûjours beaucoup plus agréables que les complaisances & les aplaudissemens fades des amateurs du bel Esprit. Il s'est trouvé ici parmi les Capucins un de ces amateurs qui a fait des Vers à ma loüange. J'admire ce que c'est que des hommes. *Vanitas & omnia vanitas.* Cette sentence ne m'a jamais paru si vraïe qu'en fréquentant ces bons & crasseux Peres. Je suis bien fâché que vous ne soyez point encore établi à Auteuil, où, *Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta vocabant*; c'est-à-dire, où mes des deux puits (1) & mes abricotiers vous apellent.

(1) Il n'avoit pas d'autres eaux dans cette petite maison dont il faisoit ses délices.

Vous faites très-bien d'aller à Maintenon avec une compagnie aussi agréable que celle dont vous me parlez, puisque vous y trouverez votre utilité & votre plaisir. *Omne tulit punctum*, &c.

Je n'ai pû deviner la Critique que vous peut faire M. l'Abbé Tallemant sur l'Epitaphe. N'est-ce point qu'il prétend que ces termes, *il fut nommé*, semblent dire que le Roy Loüis XIII. a tenu M. le Tellier sur les fonts de Baptême ; ou bien que c'est mal dit, que le Roy le choisit pour remplir la charge, &c. parce que c'est la charge qui a rempli M. le Tellier, & non pas M. le Tellier qui a rempli la charge : par la même raison que c'est la ville qui entoure les fossés, & non pas les fossés qui entourent la ville. C'est à vous à m'expliquer cette énigme.

Faites bien, je vous prie, mes baisemains au P. Bouhours, & à tous nos amis ; mais sur-tout témoignez bien à M. Nicole la profonde vénération que j'ai pour son mérite, & pour la simplicité de ses mœurs, encore plus admirable que son mérite. Voilà, ce me

ſemble, une aſſez longue Lettre pour un homme à qui on défend les longues aplications. J'ai appris par la Gazette que M. l'Abbé de Choiſy étoit agréé à l'Académie. Voici encore une voïe que je vous envoye pour lui, ſi les trente-neuf ne ſuffiſent pas. Adieu, aimez moi toujours, & croyez que je n'aime rien plus que vous. Je paſſe ici le tems, *Sic ut quîmus, quando ut volumus non poſſum.*

A BOILEAU.

A Paris ce 4. Août.

JE n'ai point encore vû M. Fagon depuis que j'ai reçû de vos nouvelles : oüi bien M. Daquin, qui trouve fort étrange que vous ne vous ſoyez pas mis entre les mains de M. des Trapieres : il eſt même bien en peine qui peut vous avoir adreſſé à M. Bourdier. Je jugeai à propos, tant il étoit en colére, de ne lui pas dire un mot de M. Fagon.

J'ai fait le voyage de Maintenon,

& suis fort content des ouvrages que j'y ai vûs ; ils sont prodigieux, & dignes en vérité de la magnificence du Roi. Les arcades qui doivent joindre les deux montagnes vis-à-vis Maintenon, sont presque faites, il y en a quarante-huit ; elles sont bâties pour l'éternité : je voudrois qu'on eût autant d'eau à faire passer dessus, qu'elles sont capables d'en porter. Il y a là près de trente mille hommes qui travaillent, tous gens bien faits, & qui, si la guerre recommence, remueront plus volontiers la terre devant quelque place sur la frontiere, que dans les plaines de Beausse.

J'eus l'honneur de voir Madame de Maintenon, avec qui je fus une bonne partie d'une après-dînée ; & elle me témoigna même que ce tems-là ne lui avoit point duré. Elle est toujours la même que vous l'avez vûë, pleine d'esprit, de raison, de piété, & de beaucoup de bonté pour nous. Elle me demanda des nouvelles de notre travail : je lui dis que votre indisposition & la mienne, mon voyage à Luxembourg, & votre voyage à Bourbon, nous avoient un peu

reculés ; mais que nous ne perdions pas cependant notre tems. (1)

A propos de Luxembourg, je viens de recevoir un plan, & de la place, & des attaques, & cela dans la derniere exactitude. Je viens de recevoir en même-tems une Lettre, où l'on me mande une nouvelle fort surprenante & fort affligeante pour vous & pour moi : c'est la mort de notre ami M. de Saint Laurent, (2) qui a été emporté d'un seul accès de colique néphrétique, à quoi il n'avoit jamais été sujet en sa vie. Je ne crois pas, qu'excepté Madame, on en soit fort affligé au Palais Royal. Les voilà débarrassés d'un homme de bien.

Je laisse volontiers à la Gazette à vous parler de M. l'Abbé de Choisy. Il fut reçû sans opposition ; il avoit pris tous les devants qu'il falloit auprès des gens qui auroient pû lui fai-

(1) Ils ne le perdroient pas ; mais les grands morceaux qu'ils avoient faits, ont été brûlés dans l'incendie arrivée chez M. de Valincour.

(2) Homme d'une grande piété, Précepteur du jeune Duc de Chartres, depuis Monsieur le Duc d'Orléans Régent. Une Lettre suivante fera connoître les regrets du jeune Prince, & sa douleur de cette mort.

re de la peine. Il fera le jour de Saint Loüis sa harangue, qu'il m'a montrée : il y a quelques endroits d'esprit ; je lui ai fait ôter quelques fautes de jugement. M. Bergeret fera la réponse ; je crois qu'il y aura plus de jugement.

Je suis bien aise que vous n'ayez pas connu la Critique de M. l'Abbé Tallemant ; c'est signe qu'elle ne vaut rien. Sa Critique tomboit sur ces mots : *Il en commença les fonctions* : il prétendoit qu'il falloit dire nécessairement : *Il commença à en faire les fonctions.* Le P. Bouhours ne le devina point, non-plus que vous ; & quand je lui dis la difficulté, il s'en mocqua.

M. Hessein n'a point changé : nous fumes cinq jours ensemble. Il fut fort doux dans les quatre premiers jours, & eût beaucoup de complaisance pour M. de Termes, qui ne l'avoit jamais vû, & qui étoit charmé de sa douceur. Le dernier jour M. Hessein ne lui laissa pas passer un mot sans le contredire ; & même quand il nous voyoit fatigués & endormis, il avançoit malicieusement quelque paradoxe, qu'il savoit bien qu'on ne lui laisse-

feroit point paſſer. En un mot, il eut contentement : non-ſeulement on diſputa, mais on querella, & on ſe ſépara ſans avoir trop d'envie de ſe revoir de plus de huit jours. Il me ſembla que M. de Termes avoit toujours raiſon ; il lui ſembla auſſi la même choſe de moi. M. Felix témoigna un peu plus de bonté pour M. Heſſein, & aima mieux nous gronder tous, que de ſe réſoudre à le condamner. Voilà comment s'eſt paſſé le voyage. Mon mal de gorge n'eſt point encore fini ; mais je n'y fais plus rien. Adieu, mon cher Monſieur, mandez-moi au plûtôt que vous parlez : c'eſt la meilleure nouvelle que je puiſſe recevoir en ma vie.

DE BOILEAU.

A Bourbon le 9. Août.

JE vous demande pardon du gros pacquet que je vous envoye : mais M. Bourdier, mon Médecin, a crû qu'il étoit de ſon devoir d'écrire à M.

Fagon sur ma maladie. Je lui ai dit qu'il falloit que M. Dodart vit aussi la chose; ainsi nous sommes convenus de vous adresser sa relation. Je vous envoye un compliment pour M. de la Bruyere.

J'ai été sensiblement affligé de la mort de M. de Saint Laurent. Franchement notre siécle se dégarnit fort de gens de mérite & de vertu: & sans ceux qu'on écarte sous un faux prétexte, en voilà un grand nombre que la mort a enlevés depuis peu.

Ma maladie est de ces sortes de choses, *quæ non recipiunt magis & minus*, puisque je suis environ au même état que j'étois lorsque je suis arrivé. On me dit cependant toûjours, comme à Paris, que cela reviendra, & c'est ce qui me désespére, cela ne revenant point. Si je savois que je dûsse être sans voix toute ma vie, je m'affligerois, sans doute; mais je prendrois ma résolution, & je serois peut-être moins malheureux que dans un état d'incertitude, qui ne me permet pas de me fixer, & qui me laisse toûjours comme un coupable qui attend le jugement de son procès. Je m'efforce cepen-

dant de traîner ici ma miférable vie du mieux que je puis, avec un Abbé, très-honnête homme, mon Médecin, & mon Apoticaire. Je paffe le tems avec eux, à peu près comme D. Quixotte le paffoit *en un lugar de la Mancha* avec fon Curé, fon Barbier, & le Bachelier Sanfon Carafco. J'ai auffi une fervante: il me manque une niéce; mais de tous ces gens-là, celui qui jouë le mieux fon perfonnage, c'eft moi qui fuis prefque auffi fou que D. Quixotte, & qui ne dirois guére moins de fottifes, fi je pouvois me faire entendre.

Je n'ai point été furpris de ce que vous m'avez mandé de M. Heffein: *naturam expellas furcâ, tamen ufque recurret.* Il a d'ailleurs de très-bonnes qualités: mais à mon avis, puifque je fuis fur la citation de D. Quixotte, il n'eft pas mauvais de garder avec lui les mêmes mefures qu'avec Cardenio. Comme il veut toûjours contredire, il ne feroit pas mauvais de le mettre avec cet homme que vous favez de notre affemblée, qui ne dit jamais rien, qu'on ne doive contredire: ils feroient merveilleux enfemble.

J'ai déja formé mon plan pour l'année 1667. (1) où je vois de quoi ouvrir un beau champ à l'efprit : mais à ne vous rien déguifer, il ne faut pas que vous faffiez un grand fonds fur moi, tant que j'aurai tous les matins à prendre douze verres d'eau, qu'il coûte encore plus à rendre qu'à avaler, & qui vous laiffent tout étourdi le refte du jour, fans qu'il vous foit permis de fommeiller un moment. Je ferai pourtant du mieux que je pourrai, & j'efpére que Dieu m'aidera.

Vous faites bien de cultiver Madame de Maintenon : jamais perfonne ne fût fi digne qu'elle du pofte qu'elle occupe, & c'eft la feule vertu où je n'ai point encore remarqué de défaut. L'eftime qu'elle a pour vous, eft une marque de fon bon goût. Pour moi je ne me compte pas au rang des chofes vivantes.

Vox quoque Mœrim
Jam fugit ipfa : lupi Mœrim videre priores.

---

(1) Il parle de l'Hiftoire du Roi, dont ils étoient tous deux continuellement occupés.



A BOILEAU.

A Paris ce 8. Août.

MAdame, votre sœur vint avant-hier me chercher, fort allarmée d'une Lettre que vous lui avez écrite, & qui est en effet bien différente de celle que j'ai reçûë de vous. J'aurois déja été à Versailles pour entretenir M. Fagon: mais le Roy est à Marli depuis quatre jours, & n'en reviendra que demain au soir; ainsi je n'irai qu'après demain matin, & je vous manderai exactement tout ce qu'il m'aura dit. Cependant je me flatte que ce dégoût & cette lassitude dont vous vous plaignez, n'auront point de suite, & que c'est seulement un effet que les eaux doivent produire quand l'estomach n'y est pas encore accoûtumé: que si elles continuent à vous faire mal, vous savez ce que tout le monde vous dit en partant, qu'il falloit les quitter en ce cas, ou tout du moins les interrompre. Si par

malheur elles ne vous guérissent pas, il n'y a point lieu encore de vous décourager, & vous ne seriez pas le premier qui n'ayant pas été guéri sur les lieux, s'est trouvé guéri étant de retour chez lui. En tout cas le sirop d'*Erisimum* n'est point assurément une vision. M. Dodart, à qui j'en parlai, il y a trois jours, me dit & m'assura en conscience, que ce M. Morin, qui m'a parlé de ce reméde, est sans doute le plus habile Médecin qui soit dans Paris, & le moins Charlatan. Il est constant que pour moi je me trouve infiniment mieux, depuis que par son conseil j'ai renoncé à tout ce lavage d'eaux qu'on m'avoit ordonnées, & qui m'avoient presque gâté entiérement l'estomach, sans me guérir mon mal de gorge.

M. de Saint Laurent est mort d'une colique de *miserere*, & non point d'un accès de néphrétique, comme je vous avois mandé. Sa mort a été fort chrétienne, & même aussi singuliére que le reste de sa vie. Il ne confia qu'à M. de Chartres qu'il se trouvoit mal, & qu'il alloit s'enfermer dans une chambre pour se reposer, conjurant

instamment ce jeune Prince de ne point dire où il étoit, parce qu'il ne vouloit voir personne. En le quittant il alla faire ses dévotions, c'étoit un Dimanche, & on dit qu'il les faisoit tous les Dimanches; puis il s'enferma dans une chambre jusqu'à trois heures après midi, que M. de Chartres, étant en inquiétude de sa santé, déclara où il étoit. Tancret y fut, qui le trouva tout habillé sur un lit, souffrant aparemment beaucoup, & néanmoins fort tranquille. Tancret ne lui trouva point de pouls: mais M. de Saint Laurent lui dit que cela ne l'étonnât point, qu'il étoit vieux, & qu'il n'avoit pas naturellement le pouls fort élevé. Il voulut être saigné, & il ne vint point de sang. Peu de tems après il se mit sur son séant, puis dit à son valet de le pancher un peu sur son chevet, & aussitôt ses pieds se mirent à trépigner contre le plancher, & il expira dans le moment même. On trouva dans sa bourse un billet parlequel il déclaroit où l'on trouveroit son testament. Je crois qu'il donne tout son bien aux pauvres. Voilà comme il est mort; & voici ce qui fait,

ce me semble, assez bien son éloge. Vous savez qu'il n'avoit presque d'autre soin auprès de M. de Chartres que de l'empêcher de manger des friandises; qu'il l'empêchoit le plus qu'il pouvoit d'aller aux Comédies & aux Opéra: & il vous a conté lui-même toutes les rebuffades qu'il lui a fallu essuyer pour cela, & comment toute la maison de Monsieur étoit déchaînée contre lui, Gouverneur, Sous-Précepteur, (1) Valets-de-chambre. Cependant on a été plus de deux jours sans oser aprendre sa mort à ce même M. de Chartres; & quand Monsieur enfin la lui a annoncée, il a jetté des cris effroyables, se jettant, non-point sur son lit, mais sur le lit de M. de Saint Laurent, qui étoit encore dans sa chambre, & l'apellant à haute voix comme s'il eût encore été en vie: tant la Vertu, quand elle est vraie, a de force pour se faire aimer. Je suis assuré que cela vous fera plaisir, non-seulement pour la

(1) Le Sous-Précepteur étoit alors M. l'Abbé du Bois, depuis Cardinal, premier Ministre.

mémoire de M. de Saint Laurent, mais même pour M. de Chartres. Dieu veüille qu'il persiste long tems dans de pareils sentimens. Il me semble que je n'ai point d'autres nouvelles à vous mander.

M. le Duc de Roannez est venu ce matin pour me parler de sa riviere, & pour me prier d'en parler. Je lui ai demandé s'il ne sçavoit rien de nouveau: il m'a dit que non, & il faut bien, puisqu'il ne sçait point de nouvelles, qu'il n'y en ait point; car il en sçait toûjours plus qu'il n'y en a. On dit seulement que M. de Lorraine a passé la Drave & les Turcs la Save: ainsi il n'y a point de riviere qui les sépare. Tant-pis apparemment pour les Turcs; je les trouve merveilleusement accoûtumés à être battus. La nouvelle qui fait ici le plus de bruit, c'est l'embarras des Comédiens, qui sont obligés de déloger de la ruë de Guenegaud, à cause que Messieurs de Sorbonne, en acceptant le Collége des quatre Nations, ont demandé pour premiere condition qu'on les éloignât de ce Collége. Ils ont déja marchandé des places dans cinq ou six endroits; mais par-tout où

ils vont, c'eſt merveilles d'entendre comme les Curés crient. Le Curé de Saint Germain de l'Auxerois a déja obtenu qu'ils ne feroient point à l'Hôtel de Sourdis, parce que de leur théâtre on auroit entendu tout à plein les orgues ; & de l'Egliſe on auroit parfaitement bien entendu les violons. Enfin ils en ſont à la ruë de Savoie dans la paroiſſe de Saint André. Le Curé a été auſſi au Roi, lui repreſenter qu'il n'y a tantôt plus dans ſa Paroiſſe, que des Auberges & des Coquetiers, ſi les Comédiens y viennent, que ſon Egliſe ſera deſerte. Les grands Auguſtins ont auſſi été au Roi, & le Pere Lembrochons Provincial, a porté la parole ; mais on prétend que les Comédiens ont dit à Sa Majeſté, que ces mêmes Auguſtins, qui ne veulent point les avoir pour voiſins, ſont fort aſſidus ſpectateurs de la Comédie, & qu'ils ont même voulu vendre à la troupe des maiſons qui leur appartiennent dans la ruë d'Anjou, pour y bâtir un théâtre, & que le marché feroit déja conclu ſi le lieu eût été plus commode. M. de Louvois a ordonné à M. de la Chapelle de lui envoyer le plan du

lieu où ils veulent bâtir dans la ruë de Savoie. Ainsi on attend ce que M. de Louvois décidera. Cependant l'allarme est grande dans le quartier ; tous les Bourgeois, qui sont gens de Palais, trouvant fort étrange qu'on vienne leur embarrasser leurs ruës. M. Billard sur-tout qui se trouvera vis à-vis de la porte du parterre, crie fort haut ; & quand on lui a voulu dire qu'il en auroit plus de commodité pour s'aller divertir quelquefois, il a répondu fort tragiquement, *Je ne veux point me divertir.* Adieu, Monsieur, je fais moi-même ce que je puis pour vous divertir, quoique j'aie le cœur fort triste depuis la Lettre que vous avez écrite à Madame votre sœur. Si vous croiez que je puisse vous être bon à quelque chose à Bourbon, n'en faites point de façon, mandez-le moi, je vôlerai pour vous aller voir.



DE BOILEAU.

A Moulins le 13 Août.

MOn Médecin a jugé à propos de me laisser reposer deux jours: & j'ai pris ce tems pour venir voir Moulins, où j'arrivai hier au matin, & d'où je m'en dois retourner aujourd'hui au soir. C'est une Ville très-marchande & très-peuplée, & qui n'est pas indigne d'avoir un Trésorier de France comme vous. Un M. de Chamblain, ami de M. l'Abbé de Sales, qui y est venu avec moi, m'y donna hier à souper fort magnifiquement. Il se dit grand ami de M. de Poignant, & connoît fort votre nom, aussi bien que tout le monde de cette Ville, qui s'honore fort d'avoir un Magistrat de vôtre force, & qui est si peu à charge (1) Je vous ai envoyé par le dernier ordinaire une très-longue déduction de ma maladie, que M. Bourdier mon

(1) Parce qu'il n'y alloit jamais.

Médecin écrit à M. Fagon ; ainsi vous en devez être instruit à l'heure qu'il est parfaitement. Je vous dirai pourtant que dans cette relation il ne parle point de la lassitude de jambes, & du peu d'apétit, si bien que tout le profit que j'ai fait jusqu'ici à boire des eaux, selon lui, consiste à un éclaircissement de teint, que le hâle du voyage m'avoit jauni plutôt que la maladie: car vous sçavez bien qu'en partant de Paris, je n'avois pas le visage trop mauvais, & je ne vois pas qu'à Moulins, où je suis, on me félicite fort présentement de mon embonpoint. Si j'ai écrit une Lettre si triste à ma sœur, cela ne vient point de ce que je me sente beaucoup plus mal qu'à Paris, puisqu'à vous dire le vrai, tout le bien & tout le mal mis ensemble, je suis environ au même état que quand je partis; mais dans le chagrin de ne point guérir, on a quelquefois des momens où la mélancolie redouble, & je lui ai écrit dans un de ces momens. Peut-être dans une autre Lettre verra-t'elle que je ris. Le chagrin est comme une fiévre, qui a ses redoublemens & ses suspensions.

La

La mort de M. de Saint Laurent est tout-à-fait édifiante: il me paroît qu'il a fini avec toute l'audace d'un Philosophe, & toute l'humilité d'un Chrétien. Je suis persuadé qu'il y a des Saints canonisés, qui n'étoient pas plus saints que lui : on le verra un jour, selon toutes les apparences, dans les Litanies. Mon embarras est seulement comment on l'appellera, & si on lui dira simplement Saint Laurent, ou Saint Saint Laurent. Je n'admire pas seulement M. de Chartres, mais je l'aime, j'en suis fou. Je ne sçais pas ce qu'il sera dans la suite ; mais je sçais bien que l'enfance d'Alexandre, ni de Constantin, n'ont jamais promis de si grandes choses que la sienne, & on pourroit beaucoup plus justement faire de lui les prophéties que Virgile, à mon avis, a fait assez à la legére du fils de Pollion.

Dans le tems que je vous écris ceci, M. Amiot vient d'entrer dans ma chambre: il a précipité, dit-il, son retour à Bourbon pour me venir rendre service. Il m'a dit qu'il avoit vû, avant que de partir, M. Fagon, & qu'ils persistoient l'un & l'autre dans

la pensée du demi-bain, quoiqu'en puissent dire Mrs Bourdier & Baudiere: c'est une affaire qui se décidera demain à Bourbon. A vous dire le vrai, mon cher Monsieur, c'est quelque chose d'assez fâcheux que de se voir ainsi le jouet d'une science très-conjecturale, & où l'un dit blanc, & l'autre noir: car les deux derniers ne soutiennent pas seulement que le bain n'est pas bon à mon mal; mais ils prétendent qu'il y va de la vie, & citent sur cela des exemples funestes. Mais enfin me voilà livré à la Médecine, & il n'est plus tems de reculer. Ainsi ce que je demande à Dieu, ce n'est pas qu'il me rende la voix, mais qu'il me donne la vertu & la piété de M. de Saint Laurent, ou de M. Nicole, ou même la vôtre, puisqu'avec cela on se mocque des périls. S'il y a quelque malheur dont on se puisse réjoüir, c'est à mon avis, de celui des Comédiens: si on continuë à les traiter comme on fait, il faudra qu'ils s'aillent établir entre la Villette & la porte Saint Martin: encore ne sçais-je s'ils n'auront point sur les bras le Curé de Saint Laurent. Je vous ai une

obligation infinie du soin que vous prenez d'entretenir un misérable comme moi. L'offre que vous me faites de venir à Bourbon est tout-à-fait héroïque & obligeante ; mais il n'est pas nécessaire que vous veniez vous enterrer inutilement dans le plus vilain lieu du monde ; & le chagrin que vous auriez infailliblement de vous y voir, ne feroit qu'augmenter celui que j'ai d'y être. Vous m'êtes plus nécessaire à Paris qu'ici, & j'aime mieux ne vous point voir, que de vous voir triste & affligé. Adieu, mon cher Monsieur. Mes recommandations à M. Felix, à M. de Termes, & à tous nos autres amis.

A BOILEAU.

A Paris le 13 Août.

JE ne vous écrirai aujourd'hui que deux mots : car outre qu'il est extrêmement tard, je reviens chez moi pénétré de frayeur & de déplaisir. Je sors de chez le pauvre M. Hessein,

que j'ai laiſſé à l'extrêmité. Je doute qu'à moins d'un miracle je le retrouve demain en vie. Je vous conterai ſa maladie une autrefois, & je ne vous parlerai maintenant que de ce qui vous regarde. Vous êtes un peu cruel à mon égard, de me laiſſer ſi longtems dans l'horrible inquiétude où vous avez bien dû juger que votre Lettre à Madame votre ſœur me pouvoit jetter. J'ai vû M. Fagon, qui ſur le recit que je lui ai fait de ce qui eſt dans cette Lettre, a jugé qu'il falloit quitter ſur le champ vos eaux. Il dit que leur effet naturel eſt d'ouvrir l'apetit bien loin de l'ôter. Il croît même qu'à l'heure qu'il eſt vous les aurez interrompuës, parce qu'on n'en prend jamais plus de vingt jours de ſuite. Si vous vous en êtes trouvé conſidérablement bien, il eſt d'avis qu'après les avoir laiſſées pour quelque tems vous les recommenciez : ſi elles ne vous ont fait aucun bien, il croit qu'il les faut quitter entiérement. Le Roi me demanda avant hier au ſoir ſi vous étiez revenu : je lui répondis que non, & que les eaux juſqu'ici ne vous avoient pas fort ſou-

lagé. Il me dit ces propres mots : *Il sera mieux de se remettre à son train de vie ordinaire, la voix lui reviendra lorsqu'il y pensera le moins.* Tout le monde a été charmé de la bonté que Sa Majesté a témoignée pour vous en parlant ainsi. Et tout le monde est d'avis que pour votre santé, vous ferez bien de revenir. M. Felix est de cet avis. Le premier Médecin, & M. Moreau en sont entiérement. M. du Tartre croit qu'absolument les eaux de Bourbon ne sont pas bonnes pour votre poitrine, & que vos lassitudes en sont une marque. Tout cela, mon cher Monsieur, m'a donné une furieuse envie de vous voir de retour. On dit que vous trouverez de petits remédes innocens qui vous rendront infailliblement la voix, & qu'elle reviendra d'elle-même quand vous ne feriez rien. M. le Maréchal de Bellefont m'enseigna hier un reméde dont il dit qu'il a vû plusieurs gens guéris d'une extinction de voix : c'est de laisser fondre dans sa bouche un peu de myrthe, la plus transparente qu'on puisse trouver. D'autres se sont guéris avec la simple eau de pou-

lets, ſans conter l'*Eriſimum*. Enfin tout d'une voix tout le monde vous conſeille de revenir. Je n'ai jamais vû une ſanté plus généralement ſouhaitée que la vôtre. Venez donc, je vous en conjure. Et à moins que vous n'ayez déja un commencement de voix qui vous donne des aſſûrances que vous acheverez de guérir à Bourbon, ne perdez pas un moment de tems pour vous redonner à vos amis, & à moi ſur-tout, qui ſuis inconſolable de vous voir ſi loin de de moi, & d'être des ſemaines entieres ſans ſavoir ſi vous êtes en ſanté ou non. Plus je vois décroître le nombre de mes amis, plus je deviens ſenſible au peu qui m'en reſte; & il me ſemble, à vous parler franchement, qu'il ne me reſte preſque plus que vous. Adieu, je crains de m'attendrir follement en m'arrêtant trop ſur cette réflexion.

DU MESME.

A Paris ce 17 Août.

J'Allai hier au ſoir à Verſailles, & j'y allai tout exprès pour voir M. Fagon, & lui donner la conſultation de M. Bourdier. Je la lûs auparavant avec M. Felix, & je la trouvai très-ſavante, dépeignant votre tempérament & votre mal en termes très-énergiques: j'y croyois trouver en quelque page, *Numero Deus impare gaudet.* M. Fagon me dit que du moment qu'il s'agiſſoit de la vie, & qu'elle pouvoit être en compromis, il s'étonnoit qu'on mit en queſtion ſi vous prendriez le demi-bain. Il en écrira à M. Bourdier : & cependant il m'a chargé de vous écrire au plus vîte de ne point vous baigner, & même ſi les eaux vous ont incommodé, de les quitter entiérement, & de vous en revenir. Je vous avois déja mandé ſon avis là-deſſus, & il y perſiſte toûjours. Tout le monde crie que vous

devriez revenir, Médecins, Chirurgiens, hommes, femmes. Je vous avois mandé qu'il falloit un miracle pour sauver M. Hessein; il est sauvé, & c'est votre bon ami le Quinquina qui a fait ce miracle. L'émétique l'avoit mis à la mort. M. Fagon arriva fort à propos, qui le croyant à demi-mort, ordonna au plus vîte le Quinquina. Il est presentement sans fiévre: je l'ai même tantôt fait rire jusqu'à la convulsion, en lui montrant l'endroit de votre Lettre, où vous parlez du Bachelier, du Curé, & du Barbier. Vous dites qu'il vous manque une niéce: voudriez-vous qu'on vous envoyât Mademoiselle Despreaux (1)? Je m'en vais ce soir à Marly. M. Felix a demandé permission au Roi pour moi, & j'y demeurerai jusqu'à Mercredi prochain.

M. le Duc de Charost m'a tantôt demandé de vos nouvelles d'un ton de voix que je vous souhaiterois de tout mon cœur. Quantité de gens de nos amis sont malades, entre autres M.

(1) Petit trait de raillerie. Il n'aimoit pas beaucoup cette niéce.

le Duc de Chévreuse, & M. de Chanlay: tous deux ont la fiévre double-tierce. M. de Chanlay a déja pris le Quinquina. M. de Chévreuse le prendra au premier jour. On ne voit à la Cour que des gens qui ont le ventre plein de Quinquina. Si cela ne vous excite pas à y revenir, je ne sçai plus ce qui vous peut en donner envie. M. Hessein ne l'a point voulu prendre des Apoticaires, mais de la propre main de Chmith. J'ai vû ce Chmith chez lui; il a le visage vermeil & boutonné, & a bien plus l'air d'un maître Cabaretier que d'un Médecin. M. Hessein dit qu'il n'a jamais rien bû de plus agréable, & qu'à chaque fois qu'il en prend, il sent la vie descendre dans son estomach. Adieu, mon cher Monsieur, je commencerai & finirai toutes mes Lettres, en vous disant de vous hâter de revenir.



DE BOILEAU.

A Bourbon ce 19 *Août.*

VOus pouvez juger, Monsieur, combien j'ai été frapé de la funeste nouvelle que vous m'avez mandée de notre pauvre ami. En quelque état pitoyable néantmoins que vous l'ayez laissé, je ne saurois m'empêcher [redacted] quelque rayon d'espérance [redacted] point écrit, *il est mort*; & je me flatte même qu'au premier ordinaire, j'apprendrai qu'il est hors de danger. A dire le vrai, j'ai bon besoin de me flatter ainsi, sur-tout aujourd'hui que j'ai pris une médecine, qui m'a fait tomber quatre fois en foiblesse, & qui m'a jetté dans un abattement, dont même les plus agréables nouvelles ne feroient pas capables de me relever. Je vous avouë pourtant que si quelque chose pouvoit me rendre la santé & la joïe, ce seroit la bonté qu'a Sa Majesté de s'enquérir de moi toutes

les fois que vous vous presentez devant lui. Il ne sauroit guère rien arriver de plus glorieux, je ne dis pas à un misérable comme moi, mais à tout ce qu'il y a de gens plus considérables à la Cour; & je gage qu'il y en a plus de vingt d'entr'eux, qui, à l'heure qu'il est, envient ma bonne fortune, & qui voudroient avoir perdu la voix, & même la parole, à ce prix. Je ne manquerai pas, avant qu'il soit peu, de profiter du bon avis qu'un si grand Prince me donne, sauf à désobliger M. Bourdier mon Médecin, & M. Baudiere mon Apoticaire, qui pretendent maintenir contre lui, que les eaux de Bourbon sont admirables pour rendre la voix. Mais je m'imagine qu'ils réussiront dans cette entreprise, à peu près comme toutes les Puissances de l'Europe ont réussi à lui empêcher de prendre Luxembourg, & tant d'autres villes. Pour moi je suis persuadé qu'il fait bon suivre ses ordonnances, en fait même de médecine. J'accepte l'augure qu'il m'a donné, en vous disant que la voix me reviendroit lorsque j'y penserois le moins. Un Prince qui a exécuté tant de cho-

ses miraculeuses, est vraisemblablement inspiré du Ciel, & toutes les choses qu'il dit sont des oracles. D'ailleurs j'ai encore un remède à essayer, où j'ai grande espérance, qui est de me présenter à son passage dès que je ferai de retour; car je crois que l'envie que j'aurai de lui témoigner ma joie & ma reconnoissance, me fera trouver de la voix, & peut-être même des paroles éloquentes. Cependant je vous dirai que je suis aussi muet que jamais, quoiqu'inondé d'eaux & de remèdes. Nous attendons la réponse de M. Fagon sur la relation que M. Bourdier lui a envoyée. Jusques-là je ne puis rien vous dire sur mon départ. On me fait toujours espérer ici une guérison prochaine, & nous devons tenter le demi-bain, supposé que M. Fagon persiste toujours dans l'opinion qu'il me peut être utile. Après cela je prendrai mon parti.

Vous ne sauriez croire combien je vous suis obligé de la tendresse que vous m'avez témoignée dans votre dernière Lettre; les larmes m'en sont presque venues aux yeux, & quelque résolution que j'eusse faite de quitter le

monde, ſuppoſé que la voix ne me revînt point, cela m'a entierement fait changer d'avis ; c'eſt-à-dire en un mot, que je me ſens capable de quitter toutes choſes, hormis vous. Adieu, mon cher Monſieur, excuſez ſi je ne vous écris pas une plus longue Lettre ; franchement je ſuis fort abattu. Je n'ai point d'appetit ; je traîne les jambes plutôt que je ne marche. Je n'oſerois dormir, & je ſuis toujours accablé de de ſommeil. Je me flatte pourtant encore de l'eſpérance que les eaux de Bourbon me guériront. M. Amiot eſt homme d'eſprit, & me raſſûre fort. Il ſe fait une affaire très-ſérieuſe de me guérir, auſſi-bien que les autres Médecins. Je n'ai jamais vû de gens ſi affectionnés à leur malade, & je crois qu'il n'y en a pas un d'entre eux qui ne donnât quelque choſe de ſa ſanté pour me rendre la mienne. Outre leur affection; il y va de leur intérêt, parce que ma maladie fait grand bruit dans Bourbon. Cependant ils ne ſont point d'accord, & M. Bourdier lève toujours des yeux très-triſtes au Ciel, quand on parle de bain. Quoi qu'il en ſoit, je leur ſuis obligé de leurs ſoins

& de leur bonne volonté ; & quand vous m'écrirez, je vous prie de me dire quelque choſe qui marque que je parle bien d'eux.

M. de la Chapelle m'a écrit une Lettre fort obligeante, & m'envoie pluſieurs Inſcriptions ſur leſquelles il me prie de dire mon avis. Elles me paroiſſent toutes fort ſpirituelles ; mais je ne ſaurois pas lui mander, pour cette fois, ce que j'y trouve à redire, ce ſera pour le premier ordinaire. M. Bourſault, (1) que je croyois mort, me vint voir il y a cinq ou ſix jours, & m'apparut le ſoir aſſez ſubitement. Il me dit qu'il s'étoit détourné de trois grandes lieues du chemin de Mont-Luçon, où il alloit, & où il eſt habitué, pour avoir le bonheur de me ſaluer. Il me fit offre de toutes choſes, d'argent, de commo-

[1] Bourſault étoit alors Receveur des Fermes à Mont-Luçon, d'où, à l'occaſion de ſon emploi, il écrivit une Lettre aſſez connue. Boileau l'avoit attaqué dans ſes Satyres. Bourſault, pour s'en venger, fit imprimer contre lui une Commédie intitulée, *Satyre des Satyres*. Cependant, quand il ſut Boileau malade à Bourbon, il alla le voir, & lui offrit ſa bourſe. Boileau, ſenſible à ce trait de généroſité, ôta dans la ſuite de ſes Satyres le nom de Bourſault.

dités, de chevaux. Je lui répondis avec les mêmes honnêtetés, & voulus le retenir pour le lendemain à dîner ; mais il me dit qu'il étoit obligé de s'en aller dès le grand matin. Ainsi nous nous séparâmes amis à outrance. A propos d'amis, mes baise-mains, je vous prie, à tous nos amis communs. Dites bien à M. Quinaut que je lui suis infiniment obligé de son souvenir, & des choses obligeantes qu'il a écrites de moi à M. l'Abbé de Salles. Vous pouvez l'assûrer que je le compte présentement au rang de mes meilleurs amis, (1) & de ceux dont j'estime le plus le cœur & l'esprit. Ne vous étonnez pas si vous recevez quelquefois mes Lettres un peu tard, parce que la poste n'est point à Bourbon, & que souvent, faute de gens pour envoyer à Moulins, on perd un ordinaire. Au nom de Dieu, mandez-moi avant toutes choses des nouvelles de M. Hessein.

---

(1) Cet endroit doit détromper ceux qui croyent que Boileau a toujours été l'ennemi de Quinaut.

DU MESME.

A Bourbon le 23 Août.

ON me vient avertir que la poste est de ce soir à Bourbon. C'est ce qui fait que je prens la plume à l'heure qu'il est, c'est-à-dire, à dix heures du soir, qui est une heure fort extraordinaire aux malades de Bourbon, pour vous dire que malgré les tragiques remontrances de M. Bourdier, je me suis mis aujourd'hui dans le demi-bain, par le conseil de M. Amiot, & même de M. des Trapieres, que j'ai appellé au conseil. Je n'y ai été qu'une heure. Cependant j'en suis sorti beaucoup en meilleur état que je n'y étois entré, c'est-à-dire, la poitrine beaucoup plus dégagée, les jambes plus légeres, l'esprit plus gai: & même mon laquais m'ayant demandé quelque chose, je lui ai répondu un *non* à pleine voix, qui l'a surpris lui-même, aussi-bien qu'une servante qui étoit dans la chambre; & pour moi

j'ai crû l'avoir prononcé par enchantement. Il est vrai que je n'ai pû depuis ratraper ce ton-là : mais comme vous voyez, Monsieur, c'en est assez pour me remettre le cœur au ventre, puisque c'est une preuve que ma voix n'est pas entierement perdue, & que le bain m'est très-bon. Je m'en vais piquer de ce côté-là, & je vous manderai le succès. Je ne sais pas pourquoi M. Fagon a molli si aisément sur les objections très-superstitieuses de M. Bourdier. Il y a tantôt six mois que je n'ai eu de véritable joïe que ce soir. Adieu, mon cher Monsieur. Je dors en vous écrivant. Conservez-moi votre amitié, & croyez que si je recouvre la voix, je l'emploierai à publier à toute la terre la reconnoissance que j'ai des bontés que vous avez pour moi, & qui ont encore accrû de beaucoup la véritable estime, & la sincère amitié que j'avois pour vous. J'ai été ravi, charmé, enchanté du succès du Quinquina, & ce qu'il a fait sur notre ami Hessein m'engage encore plus dans ses intérêts, que la guérison de ma fiévre double-tierce.

DE RACINE.

A Paris ce 24 Août.

JE vous dirai avant toutes choses, que M. Hessein, excepté quelque petit reste de foiblesse, est entierement hors d'affaire, & ne prendra plus que huit jours du Quinquina, à moins qu'il n'en prenne pour son plaisir. Car la chose devient à la mode, & on commencera bien-tôt, à la fin des repas, à le servir comme le caffé & le chocolat. L'autre jour à Marly, Monseigneur, après un fort grand déjeuner avec Madame la Princesse de Conti, & d'autres Dames, en envoya querir deux bouteilles chez les Apoticaires du Roi, & en bût le premier un grand verre, ce qui fut suivi par toute la compagnie, qui trois heures après n'en dîna que mieux. Il me semble même que cela leur avoit donné un plus grand air de gaieté ce jour là; & à ce même dîner, je contai au Roi votre embarras entre vos deux Mé-

decins, & la consultation très-savante de M. Bourdier. Le Roi eut la bonté de me demander ce qu'on vous répondoit là-dessus, & s'il y avoit à délibérer. *Oh pour moi*, s'écria naturellement Madame la Princesse de Conti, qui étoit à table à côté de Sa Majesté, *j'aimerois mieux ne parler de trente ans, que d'exposer ainsi ma vie pour recouvrer la parole.* Le Roi, qui venoit de faire la guerre à Monseigneur sur sa débauche de Quinquina, lui demanda s'il ne voudroit point aussi tâter des eaux de Bourbon. Vous ne sauriez croire combien cette Maison de Marli est agréable. La Cour y est, ce me semble, toute autre qu'à Versailles. Il y a peu de gens, & le Roi nomme tous ceux qui l'y doivent suivre. Ainsi tous ceux qui y sont se trouvant fort honorés d'y être, y sont aussi de fort bonne humeur. Le Roi même y est fort libre, & fort caressant. On diroit qu'à Versailles il est tout entier aux affaires, & qu'à Marli il est tout à lui, & à son plaisir. Il m'a fait l'honneur plusieurs fois de me parler, & j'en suis sorti à mon ordinaire, c'est-à-dire, fort charmé de lui, & au dé-

ſeſpoir contre moi: car je ne me trouve jamais ſi peu d'eſprit, que dans ces momens où j'aurois le plus d'envie d'en avoir.

Du reſte, je ſuis revenu riche de bons Mémoires (1). J'y ai entretenu tout à mon aiſe les gens qui pouvoient me dire le plus de choſes de la campagne de Lille. J'eus même l'honneur de demander cinq ou ſix éclairciſſemens à M. de Louvois, qui me parla avec beaucoup de bonté. Vous ſavez ſa maniere, & comme toutes ſes paroles ſont pleines de droit ſens, & vont au fait. En un mot j'en ſortis très-ſavant & très-content. Il me dit que tout autant de difficultés que nous aurions, il nous écouteroit avec plaiſir. Les queſtions que je lui fis, regardoient Charleroi & Douai. J'étois en peine pourquoi on alla d'abord à Charleroi, & ſi on avoit déja nouvelles que les Eſpagnols l'euſſent raſé: car en voulant écrire, je me ſuis trouvé arrêté tout-à-coup, & par cette difficulté, & par beaucoup d'autres que

[1] Il ne perdoit aucune occaſion de raſſembler des Mémoires pour l'Hiſtoire du Roi.

je vous dirai. Vous ne me trouverez peut-être, à cause de cela, guère plus avancé que vous; c'est-à-dire, beaucoup d'idées, & peu d'écriture. Franchement je vous trouve fort à dire, & dans mon travail, & dans mes plaisirs. Une heure de conversation m'étoit d'un grand secours pour l'un, & d'un grand accroissement pour les autres.

Je viens de recevoir une Lettre de vous. Je ne doute pas que vous n'ayez présentement reçû celle où je vous mandois l'avis de M. Fagon, & que M. Bourdier n'ait reçû des nouvelles de M. Fagon même, qui ne serviront pas peu à le confirmer dans son avis. Tout ce que vous m'écrivez de votre peu d'appétit, & de votre abattement est très considérable, & marque toujours de plus en plus que les eaux ne vous conviennent point. M. Fagon ne manquera pas de me répéter encore qu'il les faut quitter, & les quitter au plus vîte: car je vous l'ai mandé. Il prétend que leur effet naturel est d'ouvrir l'appétit, & de rendre les forces. Quand elles font le contraire, il y faut renoncer. Je ne doute donc pas qu

vous ne vous remettiez bientôt en chemin pour revenir. Je suis persuadé comme vous, que la joye de revoir un Prince qui témoigne tant de bonté pour vous, vous fera plus de bien que tous les remèdes. M. Roze m'avoit déja dit de vous mander de sa part, qu'après Dieu le Roi étoit le plus grand Médecin du monde, & je fus même fort édifié que M. Roze voulût bien mettre Dieu avant le Roi. Je commence à soupçonner qu'il pourroit bien être en effet dans la dévotion. M. Nicole a donné depuis deux jours au public, deux Tomes de Réfléxions sur les Epîtres & sur les Evangiles, qui me semblent encore plus forts & plus édifiants que tout ce qu'il a fait. Je ne vous les envoie pas, parce que j'espere que vous serez bientôt de retour, & vous les trouverez infailliblement chez vous. Il n'a encore travaillé que sur la moitié des Epîtres & des Evangiles de l'année ; j'espere qu'il achevera le reste, pourvû qu'il plaise à Dieu . . . de lui laisser encore un an de vie.

Il n'y a point de nouvelles de Hongrie, que celles qui sont dans la Ga-

zette. M. de Lorraine en passant la Drave, a fait, ce me semble, une entreprise de fort grand éclat, & fort inutile. Cette expédition a bien de l'air de celle qu'on fit pour secourir Philisbourg. Il a trouvé au-delà de la riviere un bois, & au-delà de ce bois les ennemis rétranchés jusqu'aux dents. M. de Termes est du nombre de ceux que je vous ai mandé, qui avoient l'estomach farci de Quinquina. Croyez-vous que le Quinquina, qui vous a sauvé la vie, ne vous rendroit point la voix? Il devroit du moins vous être plus favorable qu'à un autre, vous qui vous êtes enroüé tant de fois à le loüer. Les Comédiens, qui vous font si peu de pitié, sont pourtant toujours sur le pavé; & je crains, comme vous, qu'ils ne soient obligés de s'aller établir auprès des vignes de feu M. votre Pere. Ce seroit un digne théatre pour les œuvres de M. Pradon. J'allois ajoûter de M. Boursault; mais je suis trop touché des honnêtetés que vous avez tout nouvellement reçûes de lui. Je ferai tantôt à M. Quinaut celles que vous me mandez de lui faire. Il me semble que vous avancez furieu-

sement dans le chemin de perfection. Voilà bien des gens à qui vous avez pardonné.

On ma dit chez M. votre Sœur, que M. Marchand partoit Lundi prochain pour Bourbon. *Hui vereor ne quid Andria apportet mali*! Franchement j'apprehende un peu qu'il ne vous retienne. il aime fort son plaisir. Cependant je suis assûré que M. Bourdier même vous dira de vous en aller. Le bien que les eaux vous pourroient faire est peut-être fait. Elles auront mis votre poitrine en bon train. Les remèdes ne font pas toujours sur le champ leur plein effet, & mille gens qui étoient allés à Bourbon pour des foiblesses de jambes, n'ont commencé à bien marcher que lorsqu'ils ont été de retour chez eux. Adieu, mon cher Monsieur, vous me demandez pardon de m'avoir écrit une Lettre trop courte, & vous avez raison de me le demander: & moi je vous le demande d'en avoir écrit une trop longue, & j'ai peut-être aussi raison.

DE

DE BOILEAU.

A Bourbon le 28. *Août.*

JE ne m'étonne point, Monſieur, que Madame la Princeſſe de Conti ſoit dans le ſentiment où elle eſt. Quand elle auroit perdu la voix, il lui reſteroit encore un million de charmes pour ſe conſoler de cette perte; & elle ſeroit encore la plus parfaite choſe que la nature ait produite depuis longtems. Il n'en eſt pas ainſi d'un miſérable qui a beſoin de ſa voix pour être ſouffert des hommes, & qui a quelquefois à diſputer contre M. Charpentier. Quand ce ne ſeroit que cette derniere raiſon, il doit riſquer quelque choſe, & la vie n'eſt pas d'un ſi grand prix qu'il ne la puiſſe hazarder, pour ſe mettre en état d'interrompre un tel Parleur. J'ai donc tenté l'aventure du demi-bain avec toute l'audace imaginable: mes valets faiſant lire leur frayeur ſur leurs viſages, & M. Bourdier s'étant retiré pour n'être

point témoin d'une entreprise si téméraire. A vous dire vrai, cette aventure a été un peu semblable à celle des Maillotins dans D. Quixotte, je veux dire, qu'après bien des allarmes, il s'est trouvé qu'il n'y avoit qu'à rire, puisque non-seulement le bain ne m'a point augmenté la fluxion sur la poitrine, mais qui me l'a même fort soulagée, & que s'il ne m'a rendu la voix, il m'a du moins en partie rendu la santé. Je ne l'ai encore essayé que quatre fois, & M. Amyot prétend le pousser jusqu'à dix. Après quoi si la voix ne me revient, il me donnera mon congé. Je conçois un fort grand plaisir à à vous revoir, & à vous embrasser; mais vous ne sauriez croire pourtant tout ce qui se présente d'affreux à mon esprit, quand je songe qu'il me faudra peut-être repasser muet par ces hôtelleries, & revenir sans voix dans ces mêmes lieux, où l'on m'avoit tant de fois assûré que les eaux de Bourbon me guériroient infailliblement. Il n'y a que Dieu & vos consolations qui me puissent soutenir dans une si juste occasion de désespoir.

J'ai été fort frappé de l'agréable débauche de Monseigneur chez Madame la Princesse de Conti. Mais ne songe-t'il point à l'insulte qu'il a faite par-là à tous Messieurs de la Faculté? Passe pour avaler le Quinquina sans avoir la fiévre : mais de le prendre sans s'être préablement fait saigner & purger, c'est une chose qui crie vengeance, & il y a une espece d'effronterie à ne se point trouver mal après un tel attentat contre toutes les régles de la Médecine. Si Monseigneur, & toute sa compagnie, avoient avant tout, pris une doze de sené dans quelque syrop convenable, cela lui auroit à la vérité couté quelques tranchées, & l'auroit mis, lui & tous les autres, hors d'état de dîner; mais il y auroit eu au moins quelques formes gardées, & M. Bachot auroit trouvé le trait galant. Aulieu que de la maniere dont la chose s'est faite, cela ne sauroit jamais être approuvé que des gens de Cour & du monde, & non point des véritables disciples d'Hipocrate, gens à barbe vénérable, & qui ne verront point assûrément ce qu'il peut y avoir eu de plaisant à

tout cela. Que si personne n'en a été malade, ils vous répondront qu'il y a eu du sortilège; & en effet, Monsieur, de la maniere dont vous me peignez Marli, c'est un véritable lieu d'enchantement. Je ne doute point que les Fées n'y habitent. En un mot, tout ce qui s'y dit & ce qui s'y fait, me paroît enchanté; mais sur-tout les discours du Maître du Château ont quelque chose de fort ensorcelant, & ont un charme qui se fait sentir jusqu'à Bourbon. De quelque pitoyable maniere que vous m'ayez conté la disgrace des Comédiens, je n'ai pû m'empêcher d'en rire. Mais dites-moi, Monsieur, supposé qu'ils aillent habiter où je vous ai dit, croyez-vous qu'ils boivent du vin du cru. Ce ne seroit pas une mauvaise pénitence à proposer à M. de Chammeslé, (1) pour tant de bouteilles de vin de Champagne qu'il a bûes: vous savez au dépens de qui. Vous avez raison de dire qu'ils auront là un merveilleux théatre pour jouer les pièces de

---

[1] Le Mari de la Chammeslé, grand yvrogne.

M. Pradon : & d'ailleurs ils y auront une commodité, c'eſt que quand le Souffleur aura oublié d'apporter la copie de ces ouvrages, il en retrouvera infailliblement une bonne partie dans les précieux dépôts qu'on apporte tous les matins en cet endroit. M. Fagon n'a point écrit à M. Bourdier. Faites bien des complimens pour moi à M. Roze. Les gens de ſon tempérammens ſont de fort dangereux ennemis; mais il n'y a point auſſi de plus chauds amis, & je ſai qu'il a de l'amitié pour moi. Je vous félicite des converſations fructueuſes que vous avez eues avec M. de Louvois, d'autant plus que j'aurai part à votre récolte. Ne craignez point que M. Marchand m'arrête à Bourbon. Quelque amitié que j'aie pour lui, il n'entre point en balance avec vous, & l'Andrienne n'apportera aucun mal. Je meurs d'envie de voir les Réflexions de M. Nicole; & je m'imagine que c'eſt Dieu qui me prépare ce livre à Paris, pour me conſoler de mon infortune. J'ai fort ri de la raillerie que vous me faites ſur les gens à qui j'ai pardonné. Cependant ſavez-vous bien qu'il y a à

cela plus de mérite que vous ne croyez, si le proverbe Italien est véritable, que, *Chi offende non perdona*? (1)

L'action de M. de Lorraine ne me paroît point si inutile qu'on se veut imaginer, puisque rien ne peut mieux confirmer l'assurance de ses troupes, que de voir que les Turcs n'ont osé sortir de leurs retranchemens, ni même donner sur son arriere-garde dans sa retraite: & il faut en effet que ce soient de grands coquins pour l'avoir ainsi laissé repasser la Drave. Croyez-moi ils seront battus; & la retraite de M. de Lorraine a plus de rapport à la retraite de César, quand il décampa devant Pompée, qu'à l'affaire de Philisbourg. Quand vous verrez M. Hessein, faites-le ressouvenir que nous sommes freres en Quinquina, puisqu'il nous a sauvé la vie à l'un & à l'autre. Vous pensez vous mocquer, mais je ne sai pas si je n'en essayerai point pour le recouvrement de ma voix. Adieu, mon cher Monsieur, aimez-moi toujours, & croyez qu'il n'y a rien au monde que j'aime plus que vous. Je ne sai

---

(1) Il avoue qu'il les a offensés.

où vous vous êtes mis en tête que vous m'aviez écrit une longue Lettre, car je n'en ai jamais trouvé une si courte.

DU MESME.

A Bourbon le 2. Septembre.

NE vous étonnez pas, Monsieur, si vous ne recevez pas des réponses à vos Lettres, aussi promptement que peut-être vous souhaitez, parce que la poste est fort irréguliere à Bourbon, & qu'on ne sait pas trop bien quand il faut écrire. Je commence à songer à ma retraite. Voilà tantôt la dixiéme fois que je me baigne; & à ne vous rien celer, ma voix est tout au même état que quand je suis arrivé. Le monosyllable que j'ai prononcé n'a été qu'un effet de ces petits tons que vous savez qui m'échappent quelquefois quand j'ai beaucoup parlé, & mes valets ont été un peu trop prompts à crier miracle. La vérité est pourtant que le bain m'a renforcé les jambes, & fortifié la poi-

trine. Mais pour ma voix, ni le bain, ni la boiſſon des eaux, ne m'y ont de rien ſervi. Il faut donc s'en aller de Bourbon auſſi muet que j'y ſuis arrivé. Je ne ſaurois vous dire quand je partirai ; je prendrai bruſquement mon parti, & Dieu veuille que le déplaiſir ne me tuë pas en chemin. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt que jamais exilé n'a quitté ſon pays avec tant d'affliction que je retournerai au mien. Je vous dirai encore plus, c'eſt que ſans votre conſidération, je ne crois pas que j'euſſe jamais revû Paris, ou je ne conçois aucun autre plaiſir que celui de vous revoir. Je ſuis bien fâché de la juſte inquiétude que vous donne la fiévre de M. votre jeune fils. J'eſpere que cela ne ſera rien. Mais ſi quelque choſe me fait craindre pour lui, c'eſt le nombre de bonnes qualités qu'il a, (1) puiſque je n'ai jamais vû d'enfant de ſon âge ſi accompli en toutes choſes. M. Marchand eſt arrivé ici Samedi. J'ai été fort aiſe de le voir ; mais je ne tarderai guère à le quitter. Nous faiſons notre ménage enſemble. Il eſt toujours auſſi bon &

(1) Il parle de mon frere aîné.

aussi méchant homme que jamais. J'ai lû par lui tout ce qu'il y a de mal à Bourbon, dont je ne savois pas un mot à son arrivée. Votre relation de l'affaire de Hongrie m'a fait un très-grand plaisir, & m'a fait comprendre en très-peu de mots, ce que les plus longues relations ne m'auroient peut-être pas appris. Je l'ai débitée à tout Bourbon, où il n'y avoit qu'une relation d'un Commis de M. Jacques, où après avoir parlé du Grand-Visir, on ajoûtoit entre autres choses, que *ledit Visir voulant réparer le grief qui lui avoit été fait*, &c. Tout le reste étoit de ce style. Adieu, mon cher Monsieur, aimez-moi toujours, & croyez que vous seul êtes ma consolation.

Je vous écrirai en partant de Bourbon, & vous aurez de mes nouvelles en chemin. Je ne sai pas trop le parti que je prendrai à Paris. Tous mes livres sont à Auteuil, où je ne puis plus désormais aller les hivers. J'ai résolu de prendre un logement pour moi seul. (1) Je suis las franchement d'enten-

(1) Il demeuroit alors chez M. Dongois, & avoit envie de vivre seul.

dre le tintamare des nourrices & des servantes. Je n'ai qu'une chambre & point de meubles au Cloître. Tout ceci soit dit entre nous ; mais cependant je vous prie de me mander votre avis. N'ayant point de voix, il me faut du moins de la tranquillité. Je suis las de me sacrifier au plaisir & à la commodité d'autrui. Il n'est pas vrai que je ne puisse bien vivre & tenir seul mon ménage. Ceux qui le croyent se trompent grossierement. D'ailleurs je prétens désormais mener un genre de vie dont tout le monde ne s'accommodera pas. J'avois pris des mesures que j'aurois exécutées, si ma voix ne s'étoit point éteinte. Dieu ne l'a pas voulu. J'ai honte de moi-même, & je rougis des larmes que je répans en vous écrivant ces derniers mots.

DE RACINE.

A Paris ce 5. Septembre.

J'Avois destiné cette après-dînée à vous écrire fort au long, mais *un Cousin abusant d'un fâcheux parentage*,

eſt venu malheureuſement me voir, & il ne fait que de ſortir de chez moi. Je ne vous écris donc que pour vous dire que je reçûs avant hier une Lettre de vous. Le P. Bouhours & le P. Rapin étoient dans mon cabinet quand je la reçûs. Je leur en fis la lecture en la décachetant, & je leur fis un fort grand plaiſir. Je regardai pourtant de loin, à meſure que je la liſois, s'il n'y avoit rien dedans qui fût trop Janſeniſte. Je vis vers la fin le nom de M. Nicole, & je ſautai bravement, ou, pour mieux dire, lâchement, par deſſus. Je n'oſai m'expoſer à troubler la grande joie, & même les éclats de rire, que leur cauſerent pluſieurs choſes fort plaiſantes que vous me mandiez. Nous aurions été tous trois les plus contens du monde, ſi nous euſſions trouvé à la fin de votre Lettre, que vous parliez à votre ordinaire, comme nous trouvions que vous écriviez avec le même eſprit que vous avez toujours eu. Ils ſont, je vous aſſûre, tous deux fort de vos amis, & même fort bonnes gens (1). Nous avions été le matin

(1) Ces quatre perſonnes s'eſtimoient & s'aimoient ſincérement.

entendre le P. de Villiers, qui faisoit l'Oraison funèbre de M. le Prince, Grand-Pere de M. le Prince d'aujourd'hui. Il y a joint les louanges du dernier mort, & il s'est enfoncé jusqu'au cou dans le combat de Saint Antoine : Dieu sait combien judicieusement. En vérité il a beaucoup d'esprit ; mais il auroit bien besoin de se laisser conduire. J'annonçai au P. Bouhours un nouveau livre, qui excita fort sa curiosité. Ce sont les Remarques de M. de Vaugelas, avec les Notes de Thomas Corneille. Cela est ainsi affiché dans Paris depuis quatre jours. Auriez-vous jamais crû voir ensemble M. Vaugelas & M. de Corneille le jeune, donnant des régles sur la Langue ?

J'eusse bien voulu vous pouvoir mander que M. de Louvois est guéri, en vous mandant qu'il a été malade. Mais ma Femme, qui revient de voir Madame de la Chapelle, m'apprend qu'il a encore de la fiévre. Elle étoit d'abord comme continue, & même assez grande. Elle n'est présentement qu'intermittente, & c'est encore une des obligations que nous avons au Quinquina. J'espere que je vous mande-

rai Lundi qu'il est absolument guéri. Outre l'intérêt du Roi, & celui du Public, nous avons, vous & moi, un intérêt très-particulier à lui souhaiter une bonne santé. On ne peut pas nous témoigner plus de bonté qu'il nous en témoigne; & vous ne sauriez croire avec quelle amitié il m'a toujours demandé de vos nouvelles. Bon soir, mon cher Monsieur. Je salue de tout mon cœur M. Marchand. Je vous écrirai plus au long Lundi. Mon fils est guéri.

DE RACINE.

A Luxembourg ce 24 May.

VOtre Lettre m'auroit fait beaucoup plus de plaisir, si les nouvelles de votre santé eussent été un peu meilleures. Je vis M. Dodart comme je venois de la recevoir, & la lui montrai. Il m'assûra que vous n'aviez aucun lieu de vous mettre dans l'esprit, que votre voix ne reviendra point, & me cita même quantité de gens qui sont sortis

fort heureuſement d'un ſemblable accident. Mais ſur toutes choſes, il vous recommande de ne point faire d'effort pour parler, &, s'il ſe peut, de n'avoir commerce qu'avec des gens d'une oreille fort ſubtile, ou qui vous entendent à demi-mot. Il croit que le ſyrop d'abricot vous eſt fort bon, & qu'il en faut prendre quelquefois de pur, & très-ſouvent de mêlé avec de l'eau, en l'avalant lentement, & goute à goute. Ne point boire trop frais, ni de vin que fort trempé ; du reſte vous tenir l'eſprit toujours gai. Voilà à peu près le conſeil (1) que M. Menjot me donnoit autrefois. M. Dodart approuve beaucoup votre lait d'aneſſe, mais beaucoup plus encore ce que vous dites de la vertu M ... Il ne la croit nullement propre à votre mal, & aſſûre même qu'elle y ſeroit très-nuiſible. Il m'ordonne preſque toujours les mêmes choſes pour mon mal de gorge, qui va toujours ſon même train ; & il me conſeille un régime qui

(1) Il racontoit quand il vouloit rire, qu'un Médecin lui ayant défendu de boire du vin, de manger de la viande, de lire, & de s'appliquer à la moindre choſe, ajouta, *du reſte, réjouiſſez-vous.*

peut-être me pourra guérir dans deux ans, mais qui infailliblement me rendra dans deux mois de la taille dont vous voyez qu'est M. Dodart lui-même (1). M. Felix étoit présent à toutes ces ordonnances, qu'il a fort approuvées ; & il a aussi demandé des remèdes pour sa santé, se croyant le plus malade de nous trois. Je vous ai mandé qu'il avoit visité la boucherie de Châlons. Il est à l'heure que je vous parle au marché, où il m'a dit qu'il avoit rencontré ce matin des écrevisses de fort bonne mine. Le voyage est prolongé de trois jours, & on demeurera ici jusqu'à Lundi prochain. Le prétexte est la rougeole de M. le Comte de Toulouse, mais le vrai est apparemment que le Roi a pris goût à sa conquête, & qu'il n'est pas fâché de l'examiner tout à loisir. Il a déja considéré toutes les fortifications l'une après l'autre, est entré jusques dans les contremines du chemin couvert, qui sont fort belles, & sur-tout a été fort aise de voir ces fameuses redoutes entre

(1) Le pere du premier Médecin du Roi. Il étoit extrêmement maigre.

les deux chemins couverts, lesquelles ont tant donné de peine à M. de Vauban. Aujourd'hui le Roi va examiner la circonvallation ; c'est-à-dire, faire un tour de sept ou huit lieues. Je ne vous fais point le détail de tout ce qui m'a paru ici de merveilleux. Qu'il vous suffise que je vous en rendrai bon compte quand nous nous verrons, & que je vous ferai peut-être concevoir les choses comme si vous y aviez été. M. de Vauban a été ravi de me voir, & ne pouvant pas venir avec moi, m'a donné un Ingénieur qui m'a mené partout. Il m'a aussi abouché avec M. d'Espagne, gouverneur de Thionville, qui se signala tant à Saint Godard, & qui m'a fait souvenir qu'il avoit souvent bû avec moi à l'auberge de M. Poignant, & que nous étions, Poignant & moi, fort agréables avec feu M. de Bernage, Evêque de Grasse. Sérieusement ce M. d'Espagne est un fort galant homme, & il m'a paru un grand air de vérité dans tout ce qu'il m'a dit de ce combat de Saint Godard. Mais, mon cher Monsieur, cela ne s'accorde, ni avec M. de Montecuculli, ni avec M. de Bissy, ni avec M. de

la Feuillade, & je vois bien que la vérité qu'on nous demande tant, est bien plus difficile à trouver qu'à écrire (1). J'ai vû aussi M. de Charüel, qui étoit Intendant à Gigeri. Celui-ci fait apparemment la vérité, mais il se serre les lévres tant qu'il peut, de peur de la dire ; & j'ai eu à peu près la même peine, à lui tirer quelques mots de la bouche, que Trivelin en avoit à en tirer de Scaramouche, Musicien bégue. M. de Gourville arriva hier, & tout en arrivant me demanda de vos nouvelles. Je ne finirois point si je vous nommois tous les gens qui m'en demandent tous les jours avec amitié. M. de Chevreuse entre autres, M. de Noailles, Monseigneur le Prince, que je devrois nommer le premier ; sur-tout M. Moreau notre ami, & M. Roze ; ce dernier, avec des expressions fortes, vigoureuses, & qu'on voit bien, en vérité, qui

(1) Sur quelle Histoire peut-on compter ? Tel Ecrivain a cherché la vérité, sans la trouver. Tel autre ne s'est point donné la peine de la chercher ; d'autres n'ont point songé à la dire. Qui ne croiroit qu'un homme comme M. de Valincourt n'a rien écrit que d'exact sur un ami qu'il avoit toujours fréquenté ? J'ai cependant fait voir qu'il n'y avoit point d'exactitude dans sa Lettre historique sur mon Pere.

Courtenai, qui a été trouvé mort dans la palissade de la demi-lune. Car quelques Mousquetaires pousserent jusques dans cette demi-lune, malgré la défense expresse de Vauban & de M. de Maupertuis, croyant faire, sans doute, la même chose qu'à Valenciennes. Ils furent obligés de revenir fort vîte sur leurs pas; & c'est-là que la plûpart furent tués ou blessés. Les Grenadiers, à ce que dit M. de Maupertuis lui-même, ont été aussi braves que les Mousquetaires. De huit Capitaines, il y en a eu sept tués ou blessés. J'ai retenu cinq ou six actions ou paroles de simples Grenadiers, dignes d'avoir place dans l'Histoire, & je vous les dirai quand nous nous reverrons. M. de Chasteavillain, fils de M. le Grand Trésorier de Pologne, étoit à tout, & est un des hommes de l'armée le plus estimé. La Chesnaye a aussi fort bien fait. Je vous les nomme tous deux, parce que vous les connoissez particulierement. Mais je ne vous puis dire assez de bien du premier, qui joint beaucoup d'esprit à une fort grande valeur. Je voyois toute l'attaque fort à mon aise, d'un peu loin à la vérité,

mais j'avois de fort bonnes lunettes, que je ne pouvois presque tenir fermes, tant le cœur me battoit à voir tant de braves gens dans le péril. On fit une suspension pour retirer les morts de part & d'autre. On trouva de nos Mousquetaires morts dans le chemin couvert de la demi-lune. Deux Mousquetaires blessés s'étoient couchés parmi ces morts, de peur d'être achevés. Ils se leverent tout-à-coup sur leurs pieds, pour s'en revenir avec les morts qu'on remportoit. Mais les ennemis prétendirent qu'ayant été trouvés sur leur terrain, ils devoient demeurer prisonniers. Notre Officier ne put pas en disconvenir ; mais il voulut au moins donner de l'argent aux Espagnols, afin de faire traiter ces deux Mousquetaires. Les Espagnols répondirent : *Ils seront mieux traités parmi nous que parmi vous, & nous avons de l'argent plus qu'il n'en faut pour nous & pour eux.* Le Gouverneur fut un peu plus incivil ; car M. de Luxembourg lui ayant envoyé une lettre par un Tambour, pour s'informer si le Chevalier d'Estrade, qui s'est trouvé perdu, n'étoit point du nombre des prisonniers qui ont été

reçû de mes nouvelles.

J'ai oublié de vous dire, que pendant que j'étois sur le mont Pagnotte, à regarder l'attaque, le R. P. de la Chaise étoit dans la tranchée, & même fort près de l'attaque, pour la voir plus distinctement. J'en parlois hier le soir à son Frere, qui me dit tout naturellement : *Il se fera tuer un de ces jours.* Ne dites rien de cela à personne, car on croiroit la chose inventée, & elle est très-vraie, & très-sérieuse.

DU MESME.

Au Camp de Gévries le 21. *Mai.*

IL faut que j'aime M. Vigan autant que je fais, pour ne lui pas vouloir beaucoup de mal du contretems dont dont il a été cause. Si je n'avois pas eu des embarras tels que vous pouvez vous imaginer, je vous aurois été chercher à Auteuil. Je ne vous ai pas écrit pendant le chemin, parce que j'étois chagrin au dernier

point

point d'un vilain clou qui m'eſt venu au menton, qui m'a fait de fort grandes douleurs, juſqu'à me donner la fiévre deux jours & deux nuits. Il eſt percé, Dieu merci, & il ne me reſte plus qu'une emplâtre, qui me défigure, & dont je me conſolerois volontiers, ſans toutes les queſtions importunes que cela m'attire à tout moment.

Le Roi fit hier la revûe de ſon armée, & de celle de M. de Luxembourg. C'étoit aſſûrément le plus grand ſpectacle qu'on ait vû depuis pluſieurs ſiecles. Je ne me ſouviens point que les Romains en aient vû un tel. Car leurs armées n'ont guère paſſé, ce me ſemble, quarante, ou tout-au-plus cinquante mille hommes; & il y avoit hier ſix-vingts mille hommes enſemble ſur quatre lignes. Comptez qû'à la rigueur il n'y avoit pas là deſſus trois mille hommes à rabattre. Je commençai à onze heures du matin à marcher. J'allai toûjours au grand pas de mon cheval, & je ne finis qu'à huit heures du ſoir. Enfin on étoit deux heures à aller du bout d'une ligne à l'autre. Mais ſi on n'a jamais

vû tant de troupes ensemble, assûrez-vous qu'on n'en a jamais vû de si belles. Je vous rendrois un fort bon compte des deux lignes de l'armée du Roi, & de la premiere de l'armée de M. de Luxembourg. Mais quant à la seconde ligne, je ne vous en puis parler que sur la foi d'autrui. J'étois si las, si éblouï de voir briller des épées & des mousquets, si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes, des timbales, qu'en vérité je me laissois conduire par mon cheval, sans plus avoir d'attention à rien; & j'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voiois eussent été chacun dans leur chaumiere, ou dans leur maison, avec leurs femmes & leurs enfans, & moi dans la ruë des Maçons avec ma famille. Vous avez peut-être trouvé dans les Poëmes épiques les revûes d'armées fort longues & fort ennuyeuses; mais celle-ci m'a paru tout autrement longue, & même, pardonnez-moi cette espéce de blasphéme, plus lassante que celle de la Pucelle. J'étois au retour à peu près dans le même état que nous étions vous & moi dans la cour de l'Abbaye de Saint

Amand. A cela près je ne fus jamais ſi charmé & ſi étonné, que je le fus de voir une puiſſance ſi formidable. Vous jugez bien que tout cela nous prépare de belles matieres. On m'a donné un ordre de bataille des deux armées. Je vous l'aurois volontiers envoyé; mais il y en a ici mille copies, & je ne doute pas qu'il n'y en ait bientôt autant à Paris. Nous ſommes ici campés le long de la Trouille, à deux lieues de Mons. M. de Luxembourg eſt campé près de Binche, partie ſur le ruiſſeau qui paſſe aux Eſtives, & partie ſur la Haiſne, où ce ruiſſeau tombe. Son armée eſt de 66 bataillons, & de 209 eſcadrons. Celle du Roi de 46 bataillons, & de 90 eſcadrons. Vous voyez par-là que celle de M. de Luxembourg occupoit bien plus de terrain que celle du Roi. Son quartier général, j'entens celui de M. de Luxembourg, eſt à Thieuſies. Vous trouverez tous ces villages dans la carte. L'une & l'autre ſe mettent en marche demain. Je pourrai bien n'être pas en état de vous écrire de cinq ou ſix jours; c'eſt pourquoi je vous écris aujourd'hui

une ſi longue Lettre. Ne trouvez point étrange le peu d'ordre que vous y trouverez : je vous écris au bout d'une table environnée de gens qui raiſonnent de nouvelles, & qui veulent à tous momens que j'entre dans la converſation. Il vint hier de Bruxelles un Rendu, qui dit que M. le Prince d'Orange aſſembloit quelques troupes à Auderleck, qui en eſt à trois quarts de lieues. On demanda au Rendu ce qu'on diſoit à Bruxelles. Il répondit qu'on y étoit fort en repos, parce qu'on étoit perſuadé qu'il n'y avoit à Mons qu'un camp volant ; que le Roi n'étoit point en Flandres ; & que M. de Luxembourg étoit en Italie.

Je ne vous dis rien de la Marine. Vous êtes à la ſource, & nous ne ſavons qu'après vous. Vraiſemblablement j'aurai bientôt de plus grandes choſes à vous mander qu'une revûe, quelque grande & quelque magnifique qu'elle ait été. M. de Cavoie vous baiſe les mains. Je ne ſai ce que je ferois ſans lui. Il faudroit en vérité que je renonçaſſe aux voyages & au plaiſir de voir tout ce que je vois. M. de Luxembourg, dès le

premier jour que nous arrivâmes, envoya dans notre écurie un des plus commodes chevaux de la sienne, pour m'en servir pendant la campagne. Vous n'avez jamais vû un homme de cette bonté, & de cette magnificence. Il est encore plus à ses amis, & plus aimable à la tête de sa formidable armée, qu'il n'est à Paris & à Versailles. Je vous nommerois au contraire certaines gens qui ne sont pas reconnoissables en ce pays-ci, & qui tout embarrassés de la figure qu'ils y font, sont à peu près comme vous dépeigniez le pauvre M. Jannart, quand il commençoit une courante. Adieu, mon cher Monsieur, voilà bien du verbiage; mais je vous écris au courant de ma plume, & me laisse entraîner au plaisir que j'ai de causer avec vous, comme si j'étois dans vos allées d'Auteuil. Je vous prie de vous souvenir de moi dans la petite Académie, & d'assûrer M. de Pontchartrain de mes très-humbles respects. Faites aussi mille complimens pour moi à M. de la Chapelle. Je prévois qu'il aura bientôt matiere à des types plus magni-

fiques qu'il n'en a encore imaginés. Ecrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, & forcez votre paresse. Pendant que j'essuie de longues marches, & des campemens fort incommodes, serez-vous fort à plaindre quand vous n'aurez que la fatigue d'écrire des Lettres bien à votre aise dans votre cabinet ?

DU MESME.

Du Camp de Gévries le 22. Mai.

COmme j'étois fort interrompu hier en vous écrivant, je fis une grande faute dans ma Lettre, dont je ne m'apperçûs que lorsqu'on l'eût portée à la poste. Au lieu de vous dire que le quartier principal de M. de Luxembourg étoit aux hautes Estives, je vous marquai qu'il étoit à Thieusies, qui est un Village à plus de trois ou quatre lieues de-là, & où il devoit aller camper en partant des Estives à ce qu'on m'avoit dit. On parloit même de cela autour de moi

pendant que j'écrivois. J'ai donc crû que je vous ferois plaisir de vous détromper, & qu'il valoit mieux qu'il vous en coutât un petit port de Lettre, que quelque grosse gajûre où vous pourriez vous engager mal-à-propos, ou contre M. de la Chapelle, ou contre M. Hessein. J'ai sur-tout pâli quand j'ai songé au terrible inconvenient qui arriveroit si ce dernier avoit quelque avantage sur vous. Car je me souviens du bois qu'il mettoit à la droite opiniâtrément, malgré tous les sermens & toute la raison de M. de Guilleragues, qui en pensa devenir fou. Dieu vous garde d'avoir jamais tort contre un tel homme.

Je monte en carrosse pour aller à Mons, où M. de Vauban m'a promis de me faire voir les nouveaux ouvrages qu'il y a faits. J'y allai l'autre jour dans ce même dessein ; mais je souffrois alors tant de mal, que je ne songeai qu'à m'en revenir au plus vîte.



DU MESME.

Au Camp devant Namur le 3. Juin.

J'Ai été si troublé depuis huit jours de la petite-vérole de mon fils, que j'appréhendois qui ne fut fort dangereuse, que je n'ai pas eu le courage de vous mander aucunes nouvelles. Le siége a bien avancé durant ce tems-là, & nous sommes à l'heure qu'il est au corps de la Place. Il n'a point fallu pour cela détourner la Meuse, comme vous m'écrivez qu'on le disoit à Paris, ce qui seroit une étrange entreprise. On n'a pas même eu besoin d'appeller les Mousquetaires, ni d'exposer beaucoup de braves gens. M. de Vauban, avec son canon & ses bombes, a fait lui seul toute l'expédition. Il a trouvé des hauteurs au-deça & au-delà de la Meuse, où il a placé ses batteries. Il a conduit sa principale tranchée dans un terrain assez resserré, entre des hauteurs, & une espèce d'étang d'un côté, & la

Meuſe de l'autre. En trois jours il a pouſſé ſon travail juſqu'à un petit ruiſſeau qui coule au pied de la contreſcarpe, & s'eſt rendu maître d'une petite contre-garde revêtue, qui étoit en-deça de la contreſcarpe, & de-là, en moins de ſeize heures, a emporté tout le chemin couvert qui étoit garni de pluſieurs rangs de paliſſades, a comblé un foſſé large de dix toiſes, & profond de huit pieds, & s'eſt logé dans une demi-lune, qui étoit au-devant de la courtine, entre un demi-baſtion qui eſt ſur le bord de la Meuſe, à la gauche des aſſiégeans, & un baſtion qui eſt à leur droite. En telle ſorte, que cette Place ſi terrible, en un mot Namur, a vû tous ſes dehors emportés dans le peu de tems que je vous ai dit, ſans qu'il en ait couté au Roi plus de trente hommes. Ne croyez pas pour cela qu'on ait eu affaire à des poltrons. Tous ceux de nos gens qui ont été à ces attaques, ſont étonnés du courage des aſſiégés. Mais vous jugerez de l'effet terrible du canon & des bombes, quand je vous dirai, ſur le ſeul rapport d'un Officier Eſpagnol, qui fut pris hier dans

les dehors, que notre artillerie leur a tué en deux jours douze cens hommes. Imaginez-vous trois batteries qui qui se croisent, & qui tirent continuellement sur de pauvres gens qui sont vûs d'enhaut, & de revers, & qui ne peuvent pas trouver un seul coin où ils soient en sûreté. On dit qu'on a trouvé les dehors tout pleins de corps dont le canon a emporté les têtes, comme si on les avoit coupées avec des sabres. Cela n'empêche pas que plusieurs de nos gens n'ayent fait des actions de grande valeur. Les Grenadiers du Régiment des Gardes Françoises, & ceux des Gardes Suisses, se sont entr'autres extrémement distingués. On raconte plusieurs actions particulieres, que je vous redirai quelque jour, & que vous entendrez avec plaisir. Mais en voici une que je ne puis différer de vous dire, & que j'ai oüi conter au Roi même. Un soldat du Régiment des Fuziliers, qui travailloit à la tranchée, y avoit porté un gabion; un coup de canon vint qui emporta son gabion: aussitôt il en alla poser à la même place un autre, qui fut sur le champ emporté par un autre coup

de canon. Le ſoldat, ſans rien dire, en prit un troiſiéme, & l'alla poſer; un troiſiéme coup de canon emporta ce troiſiéme gabion. Alors le ſoldat rebuté ſe tint en repos; mais ſon Officier lui commanda de ne point laiſſer cet endroit ſans gabion. Le ſoldat dit: *J'irai, mais j'y ſerai tué.* Il y alla, & en poſant ſon quatriéme gabion, eut le bras fracaſſé d'un coup de canon. Il revint, ſoutenant ſon bras pendant avec l'autre bras, & ſe contenta de dire à ſon Officier: *Je l'avois bien dit.* Il fallut lui couper le bras, qui ne tenoit preſque à rien. Il ſouffrit cela ſans deſſerrer les dents, & après l'opération, dit froidement: *Je ſuis donc hors d'état de travailler, c'eſt maintenant au Roi à me nourrir.* Je crois que vous me pardonnerez le peu d'ordre de cette narration, mais aſſûrez-vous qu'elle eſt fort vraie. M. de Cavoie me preſſe d'achever ma Lettre. Je vous dirai donc en deux mots, pour l'achever, qu'apparemment la ville ſera priſe en deux jours. Il y a déja une grande bréche au baſtion, & même un Officier vient, dit-on, d'y monter avec deux

ta par terre de deux coups de sa pertuisane, qui ne le blesserent pourtant point. On a fort loué la sagesse de M. de Maupertuis. Mais il faut vous dire aussi deux traits de M. de Vauban, que je suis assuré qui vous plairont. Comme il connoît la chaleur du soldat dans ces sortes d'occasions, il leur avoit dit: *Mes enfans, on ne vous défend pas de poursuivre les ennemis quand ils s'enfuiront, mais je ne veux pas que que vous alliez vous faire échigner mal-à-propos sur la contrescarpe de leurs autres ouvrages. Je retiens donc à mes côtés cinq tambours, pour vous rapeller quand il sera tems. Dès que vous les entendrez, ne manquez pas de revenir chacun à vos postes.* Cela fut fait comme il l'avoit concerté. Voilà pour la premiére précaution. Voici la seconde. Comme le retranchement qu'on attaquoit avoit un fort grand front, il fit mettre sur notre tranchée des espéces de jallons, vis-à-vis desquels chaque corps devoit attaquer, & se loger, pour éviter la confusion. Et la chose réüssit à merveilles. Les ennemis ne soutinrent point, & n'attendirent pas même nos gens. Ils

s'enfuirent après qu'ils eurent fait une seule décharge, & ne tirérent plus que de leurs ouvrages à cornes. On en tua bien quatre ou cinq cens, entr'autres un Capitaine Espagnol, fils d'un Grand d'Espagne, qu'on nomme le Comte de Lemos. Celui qui le tua étoit un des Grenadiers à cheval, nommé *Sans raison*. Voilà un vrai nom de Grenadier. L'Espagnol lui demanda quartier, & lui promit cent pistoles, lui montrant même sa bourse, où il y en avoit 35. Le Grenadier qui venoit de voir tuer le Lieutenant de sa compagnie, qui étoit un fort brave homme, ne voulut point faire de quartier, & tua son Espagnol. Les ennemis envoyerent demander le Corps, qui leur fut rendu, & le Grenadier *Sans-raison* rendit aussi les 35 pistoles qu'il avoit prises au mort, en disant : *Tenez, voilà son argent, dont je ne veux point, les Grenadiers ne mettent la main sur les gens que pour les tuer.* Vous ne trouverez point, peut-être, ces détails dans les relations que vous lirez ; & je m'assure que vous les aimerez bien autant qu'une suputation exacte du

nom des bataillons, & de chaque compagnie des gens détachés, ce que M. l'Abbé Dangeau ne manqueroit pas de rechercher très-curieusement. Je vous ai parlé du Lieutenant de la compagnie des Grenadiers qui fut tué, & dont *Sans-raison* vengea la mort. Vous ne serez peut-être pas fâché de savoir qu'on lui trouva un cilice sur le corps. Il étoit d'une piété singuliére, & avoit même fait ses dévotions le jour d'auparavant, respecté de toute l'Armée pour sa valeur, accompagnée d'une douceur & d'une sagesse merveilleuse. Le Roi l'estimoit beaucoup, & a dit après sa mort, que c'étoit un homme qui pouvoit prétendre à tout. Il s'apelloit Roquevert. Croyez-vous que Frere Roquevert ne valoit pas bien Frere Muce? Et si M. de la Trape l'avoit connu, auroit-il mis dans la vie de Frere Muce, que les Grenadiers font profession d'être les plus grands scélérats du monde? Effectivement, on dit que dans cette Compagnie il y a des gens fort réglés. Pour moi je n'entends guére de Messe dans le Camp, qui ne soit servie par quel-

que Mousquetaire, & où il n'y en ait quelqu'un qui communie, & cela de la maniere du monde la plus édifiante.

Je ne vous dis rien de la quantité de gens qui reçûrent des coups de mousquet, ou des contusions tout auprès du Roi. Tout le monde le sait, & je crois que tout le monde en frémit. M. le Duc étoit Lieutenant-Général de jour, & y fit à la Condé, c'est tout dire. M. le Prince, dès qu'il vit que l'action alloit commencer, ne put s'empêcher de courir à la tranchée, & de se mettre à la tête de tout. En voilà bien assez pour un jour. Je ne puis pourtant finir sans vous dire un mot de M. de Luxembourg. Il est toujours vis-à-vis des ennemis, la Méhaigne entre deux, qu'on ne croit pas qu'ils osent passer. On lui amena avant hier un Officier Espagnol, qu'un de nos partis avoit pris, & qui s'étoit fort bien battu. M. de Luxembourg lui trouvant de l'esprit, lui dit : *Vous autres Espagnols, je sais que vous faites la guerre en honnêtes gens, & je la veux faire avec vous de même.* Ensuite il le fit dîner avec

lui, puis lui fit voir toute son armée. Après quoi il le congédia, en lui disant : *Je vous rends votre liberté : allez trouver M. le Prince d'Orange, & dites-lui ce que vous avez vû.* On a sû aussi par un Rendu, qu'un de nos soldats s'étant allé rendre aux ennemis, le Prince d'Orange lui demanda pourquoi il avoit quitté l'Armée de M. de Luxembourg : *C'est*, dit le soldat, *qu'on y meurt de faim ; mais avec tout cela, ne passez pas la riviére, car assurément ils vous battront.* Le Roi envoya hier six mille sacs d'avoine, & cinq cens bœufs à l'Armée de M. de Luxembourg : & quoi qu'ait dit le déserteur, je vous puis assurer qu'on y est fort guai, & qu'il s'en faut bien qu'on y meure de faim. Le Général a été trois jours sans monter à cheval, passant le jour à joüer dans sa tente. Le Roi a eu nouvelle aujourd'hui, que le Baron de Serclas, avec cinq ou six mille chevaux de l'Armée du Prince d'Orange, avoit passé la Meuse à Huy, comme pour venir inquiéter le quartier de M. de Boufflers. Le Roi prend ses mesures pour le bien recevoir.

Adieu, Monſieur, je vous manderai une autrefois des nouvelles de la vie que je mene, puiſque vous en voulez ſavoir. Faites, je vous prie, part de cette Lettre à M. de la Chapelle, ſi vous trouvez qu'elle en vaille la peine. Vous me ferez même beaucoup de plaiſir de l'envoyer à ma Femme, quand vous l'aurez lûë. Car je n'ai pas le tems de lui écrire, & cela pour réjoüir elle & mon fils. On eſt fort content de M. de Bonrepaux. J'ai écrit à M. de Pontchartrain le fils par le conſeil de M. de la Chapelle. Une page de complimens m'a plus coûté cinq cens fois, que les huit pages que je vous viens d'écrire. Adieu, Monſieur, je vous envie bien votre beau tems d'Auteuil; car il fait ici le plus horrible tems du monde.

Je vous ai vû rire aſſez volontiers de ce que le vin fait quelquefois faire aux yvrognes. Hier un boulet de canon emporta la tête d'un de nos Suiſſes dans la tranchée. Un autre Suiſſe, ſon camarade, qui étoit auprès, ſe mit à rire de toute ſa force, en diſant: *Hô, hô, cela eſt plaiſant: il*

reviendra sans tête dans le camp.

On a fait aujourd'hui trente prisonniers de l'Armée du Prince d'Orange, & ils ont été pris par un Parti de M. de Luxembourg. Voici la disposition de l'Armée des Ennemis. M. de Baviere a la droite avec des Brandebourgs, & autres Allemands. M. de Valdeck est au Corps de Bataille avec les Hollandois ; & le Prince d'Orange, avec les Anglois, est à la gauche. J'oubliois de vous dire, que quand M. le Comte de Toulouse reçût son coup de mousquet, on entendit le bruit de la bale : & le Roi demanda si quelqu'un étoit blessé. *Il me semble*, dit en souriant le jeune Prince, *que quelque chose m'a touché.* Cependant la contusion étoit assez grosse, & j'ai vû la marque de la bale sur le galon de la manche, qui étoit tout noirci, comme si le feu y avoit passé. Adieu, Monsieur, je ne sçaurois me résoudre à finir quand je suis avec vous.

En fermant ma Lettre, j'aprens que la Présidente Barantin, qui avoit épousé M. de Courmaillon, Ingénieur, a été pillée par un Parti de

Charleroi. Ils lui ont pris ses chevaux de carrosse, & sa cassette, & l'ont laissée dans le chemin à pied. Elle venoit pour être auprès de son mari qui avoit été blessé. Il est mort.

AU MESME.

Au Camp prés de Namur le 24. Juin.

JE laisse à M. de Valincourt le soin de vous écrire la prise du Château neuf. Voici seulement quelques circonstances qu'il oubliera peut-être dans sa relation. Ce Château neuf est apellé autrement, le Fort Guillaume, parce que c'est le Prince d'Orange qui ordonna l'année passée de le faire construire, & qui avança pour cela dix mille écus de son argent. C'est un grand ouvrage à cornes, avec quelques redens dans le milieu de la courtine, selon que le terrein le demandoit. Il est situé de telle sorte, que plus on en aproche, moins on le découvre. Et depuis huit ou dix jours que notre canon le battoit, il n'y avoit

fait qu'une très-petite bréche à passer deux hommes, & il n'y avoit pas une palissade du chemin couvert qui fût rompuë. M. de Vauban a admiré lui-même la beauté de cet ouvrage. L'Ingénieur qui l'a tracé, & qui a conduit tout ce qu'on y a fait, est un Hollandois nommé Cohorne. Il s'étoit enfermé dedans pour le défendre, & y avoit même fait creuser le fossé, disant qu'il s'y vouloit enterrer. Il en sortit hier avec la garnison, blessé d'un éclat de bombes. M. de Vauban a eu la curiosité de le voir, & après lui avoir donné beaucoup de loüange, lui a demandé s'il jugeoit qu'on eût pû l'attaquer mieux qu'on n'a fait. L'autre fit réponse, que si on l'eût attaqué dans les formes ordinaires, & en conduisant une tranchée devant la courtine, & les demi-bastions, il se seroit encore défendu plus de quinze jours, & qu'il nous en auroit couté bien du monde; mais que de la maniere dont on l'avoit embrassé de toutes parts, il avoit fallu se rendre. La vérité est, que notre tranchée est quelque chose de prodigieux, embrassant

ſant à la fois pluſieurs montagnes, & pluſieurs vallées, avec une infinité de détours & de retours, autant preſque qu'il y a de ruës à Paris. Les Gens de la Cour commençoient à s'ennuyer de voir ſi longtems remuer la terre. Mais enfin il s'eſt trouvé que dès que nous avons attaqué la contreſcarpe, les ennemis, qui craignoient d'être coupés, ont abandonné dans l'inſtant tout leur chemin couvert; & voyant dans leur ouvrage vingt de nos Grenadiers, qui avoient grimpé par un petit endroit, où on ne pouvoit monter qu'un à un, ils ont auſſi-tôt battu la chamade. Ils étoient encore quinze cens hommes, tous gens bienfaits, s'il y en a au monde. Le principal Officier qui les commandoit, nommé M. de Vimbergue, eſt âgé de près de 80 ans. Comme il étoit d'ailleurs fort incommodé des fatigues qu'il a ſouffertes depuis quinze jours, & qu'il ne pouvoit plus marcher, il s'étoit fait porter ſur la petite bréche, que notre canon avoit faite, réſolu d'y mourir l'épée à la main. C'eſt lui qui a fait la capitulation; & il y a fait mettre qu'il lui ſeroit permis d'en-

trer dans le vieux Château, pour s'y défendre encore jusqu'à la fin du siége. Vous voyez par-là à quels gens nous avons affaire, & que l'art & les précautions de M. de Vauban ne sont pas inutiles pour épargner bien de braves gens, qui s'iroient faire tuer mal-à-propos. C'étoit encore M. le Duc qui étoit Lieutenant-Général de jour : & voici la troisiéme affaire qui passe par ses mains. Je voudrois que vous eussiez pû entendre de quelle maniere aisée, & même avec quel esprit il m'a bien voulu raconter une partie de ce que je vous mande ; les réponses qu'il fit aux Officiers qui le vinrent trouver pour capituler ; & comme, en leur faisant mille honnêtetés, il ne laissoit pas de les intimider. On a trouvé le chemin couvert tout plein de corps morts, sans tous ceux qui étoient à demi enterrés dans l'ouvravrage. Nos bombes ne les laissoient pas respirer. Ils voyoient sauter à tout momens en l'air leurs camarades, leurs valets, leur pain, leur vin ; & étoient si las de se jetter par terre, comme on fait quand il tombe une bombe, que les uns se tenoient de-

bout, au hazard de ce qui en pourroit arriver ; les autres avoient creusé de petites niches dans des retranchemens qu'ils avoient faits dans le milieu de l'ouvrage, & s'y tenoient plaqués tout le jour. Ils n'avoient d'eau que celle d'un petit trou qu'ils avoient creusé en terre, & ont passé ainsi quinze jours entiers. Le vieux Château est composé de quatre autres Forts, l'un derriére l'autre, & va toujours en s'étrecissant, en telle sorte que celui de ces Forts, qui est à l'extrémité de la montagne, ne paroît pas pouvoir contenir trois cens hommes. Vous jugez bien quel fracas y feront nos bombes. Heureusement nous ne craignons pas d'en manquer si-tôt.

On en trouva hier chez les R. Peres Jésuites de Namur, douze cens soixante toutes chargées, avec leurs amorces. Les bons Peres gardoient précieusement ce beau dépôt sans en rien dire, espérant vraisemblablement de les rendre aux Espagnols, au cas qu'on nous fit lever le siége. Ils paroissoient pourtant les plus contens du monde d'être au Roi ; & ils me

dirent à moi-même, d'un air riant & ouvert, qu'ils lui étoient trop obligés de les avoir délivrés de ces maudits Proteſtans, qui étoient en garniſon à Namur, & qui avoient fait un Prêche de leurs Ecoles. Le Roi a envoyé le P. Recteur à Dôle. Mais le P. de la Chaize dit lui-même que le Roi eſt trop bon, & que les Supérieurs de leur Compagnie ſeront plus ſévères que lui. Adieu, Monſieur.

J'oubliois de vous dire que je vis paſſer les deux Otages que ceux du dedans de l'ouvrage à cornes envoyoient au Roi. L'un avoit le bras en écharpe; l'autre la machoire à demi emportée, avec la tête bandée d'une écharpe noire; le dernier eſt un Chevalier de Malthe. Je vis auſſi huit priſonniers qu'on amenoit du chemin couvert. Ils faiſoient horreur. L'un avoit un coup de Bayonnette dans le côté: un autre, un coup de mouſquet dans la bouche. Les ſix autres avoient le viſage & les mains toutes brûlées du feu qui avoit pris à la poudre qu'ils avoient dans leurs havreſacs.

A SA FEMME. (1)

A Cateau Cambresis le jour de l'Ascension.

J'Avois commencé à vous écrire hier au soir à Saint Quentin ; mais je fus averti que la poste étoit partie dès midi ; ainsi je n'achevai point. Je viens de recevoir vos Lettres, qui m'ont fait un fort grand plaisir. Je me porte bien, Dieu merci. Les Garçons de M. Roche m'ont piqué mon petit cheval en deux endroits en le ferrant, dont je suis fort en colere contr'eux, & avec raison. Heureusement M. de Cavoie méne avec lui un Maréchal, qui en a pris soin ; & on m'assure que ce ne sera rien. Nous allons demain au Quesnoi, où on laissera les Dames au Camp près de Mons. L'herbe est bien courte, & je crois que les chevaux ne trouveront pas

(1) C'est la seule Lettre conservée de toutes celles qu'il lui a écrites. Comme il n'avoit rien de caché pour elle, il ne vouloit pas apparemment qu'elle gardât ses Lettres.

beaucoup de fourage. Le bled est fort renchéri. Votre Fermier sera riche, & devroit bien vous donner de l'argent, puisque vous ne l'avez point pressé de vendre son bled lorsqu'il étoit à bon marché. Le Roi eut hier des nouvelles de sa Flotte. Elle est sortie de Brest du 9. Mai. On la croit maintenant à la Hogue en Normandie; & le Roi d'Angleterre embarqué. On mande de Hollande, que le Prince d'Orange voit bien que c'est tout de bon qu'on va faire une descente, & qu'il paroît étonné. Il a envoyé en Angleterre le Comte de Portland son favori, a contremandé tois Régimens prêts à s'embarquer pour la Hollande: & on dit qu'il pourroit bien repasser lui-même en Angleterre. M. de Baviere est fort inquiet de la maladie du Prince Clément son Frere, qui est, dit-on, à l'extrêmité. Il le sera bien davantage dans quatre jours, lorsqu'il verra entrer dans les Pays-bas plus de cent trente mille hommes. Le Roi est dans la meilleure santé du monde. Il a eu nouvelle aujourd'hui que M. le Comte d'Etrées avoit brûlé ou coulé à fond quatorze Vaif-

ſeaux marchands Anglois ſur les côtes d'Eſpagne, & deux Vaiſſeaux de guerre qui les eſcortoient. Cela le conſole, avec raiſon, de la perte de deux Vaiſſeaux de l'Eſcadre du même Comte d'Etrées, qui ont péri par la tempête. Voilà d'heureux commencemens. Il faut eſpérer que Dieu continuëra de ſe déclarer pour nous. Faites part de ces nouvelles à M. Deſpréaux, à qui je n'ai pas le tems d'écrire aujourd'hui. J'ai rencontré aujourd'hui M. Dodart pour la premiere fois: il ſe porte à merveilles. M. du Tartre ſe trémouſſe à ſon ordinaire, & a une grande épée à ſon côté, avec un nœud magnifique. Il a tout-à-fait l'air d'un Capitaine. Adieu, mon cher cœur: embraſſe tes enfans pour moi. Exhorte ton fils à bien étudier, & à ſervir Dieu. Je ſuis parti fort content de lui. J'eſpére que je le ſerai encore plus à mon retour. Ecris-moi ſouvent, ou lui. Adieu encore un coup.



A BOILEAU.

A Gemblours le 9. Juin.

J'Avois commencé une grande Lettre, où je prétendois vous dire mon sentiment sur quelques endroits des Stances (1) que vous m'avez envoyées. Mais comme j'aurai le plaisir de vous revoir bien-tôt, puisque nous nous en retournons à Paris ; j'aime mieux attendre à vous dire de vive voix tout ce que j'avois à vous mander. Je vous dirai seulement en un mot, que les Stances m'ont paru très-belles, & très-dignes de celles qui les précédent, à quelque peu de répétitions près, dont vous vous êtes aperçû vous-même. Le Roi fait un grand détachement de ses Armées, & l'envoye en Allemagne avec Monseigneur. Il a jugé qu'il falloit profiter de ce côté-là d'un commencement de campagne qui paroît si favorable,

(1) Quelques Stances de l'Ode de Namur.

d'autant plus que le Prince d'Orange s'opiniâtrant à demeurer ſous de groſſes places, & derriére des canaux & des riviéres, la guerre auroit pû devenir ici fort lente, & peut-être moins utile que ce qu'on peut faire au-delà du Rhin. Nous allons demain coucher à Namur. M. de Luxembourg demeure en ce pays-ci avec une Armée capable, non-ſeulement de faire tête aux Ennemis, mais même de leur donner beaucoup d'embarras. Adieu, mon cher Monſieur, je me fais un grand plaiſir de vous embraſſer bien-tôt.

AU MESME.

Au Queſnoi le 30. *Mai.*

LE Roi fait demain ſes dévotions. Je parlai hier de M. le Doyen au P. de la Chaize. Il me dit qu'il avoit reçû votre Lettre; me demanda des nouvelles de votre ſanté, & m'aſſura qu'il étoit fort de vos amis, & de toute la famille. J'ai parlé ce matin

la conservation de sa propre personne ? Je sçai bien qu'il a pour lui l'exemple des Aléxandres & des Césars, qui s'exposoient de la sorte ; mais avoient-ils raison de le faire ? Je doute qu'il ait lû ce vers d'Horace : *Decipit exemplar vitiis imitabile.* Je suis ravi d'aprendre que vous êtes dans un Couvent, en même cellule que M. de Cavoie, car bien que le logement soit un peu étroit, je m'imagine qu'on n'y garde pas trop étroitement les régles, & qu'on n'y fait pas la lecture pendant le dîner, si ce n'est peut-être de Lettres pareilles à la mienne. Je vous dis bien en partant que je ne vous plaignois plus, puisque vous faisiez le voyage avec un homme tel que lui, auprès duquel on trouve toutes sortes de commodités, & dont la compagnie pourroit consoler de toutes sortes d'incommodités. Et puis je vois bien qu'à l'heure qu'il est, vous êtes un soldat parfaitement aguerri contre les périls & contre la fatigue. Je vois bien, dis-je, que vous allez recouvrer votre honneur à Mons, & que toutes les mauvaises plaisanteries du voyage de

Gand ne tomberont plus que sur moi. M. de Cavoie a déja assez bien commencé à m'y préparer. Dieu veüille seulement que je les puisse entendre au hazard même d'y mal répondre. Mais à ne vous rien céler, non-seulement mon mal ne finit point, mais je doute même qu'il guérisse. En récompense me voilà fort bien guéri d'ambition & de vanité. Et en vérité je ne sçai si cette guérison-là ne vaut pas bien l'autre, puisqu'à mesure que les honneurs & les biens me fuient, il me semble que la tranquilité me vient. J'ai été une fois à notre Assemblée depuis votre départ. M. de la Chapelle ne manqua pas, comme vous vous le figurez bien, de proposer d'abord une Médaille sur le siége de Mons: & j'en imaginai une sur le, &c.



DU MESME.

A Anteüil le 7 Octobre.

JE vous écrivis avant hier ſi à la hâte, que je ne ſçai ſi vous aurez bien conçû ce que je vous écrivois, c'eſt ce qui m'oblige à vous récrire aujourd'hui. Madame Racine vient d'arriver chez moi, qui s'engage à vous faire tenir ma Lettre. L'action de M. de Lorges eſt très-grande & très-belle; & j'ai déja reçû une Lettre de M. l'Abbé Renaudot, qui me mande que M. de Pontchartrain veut qu'on travaille au plûtôt à faire une Médaille pour cette action. Je crois que cela occupe déja fort M. de la Chapelle; mais pour moi je crois qu'il ſera aſſez à tems d'y penſer vers la Saint Martin.

Je vous mandois le dernier jour que j'ai travaillé à la Satyre des femmes pendant huit jours, cela eſt véritable; mais il eſt vrai auſſi que ma fougue poëtique eſt paſſée preſque

aussi vîte qu'elle est venuë, & que je n'y pense plus à l'heure qu'il est. Je crois que lorsque j'aurai tout amassé, il y aura bien cent vers nouveaux d'ajoûtés; mais je ne sçais si je n'en ôterai pas bien vingt-cinq ou trente de la description du Lieutenant & de la Lieutenante Criminelle. C'est un ouvrage qui me tuë, par la multitude des transitions, qui sont, à mon sens, le plus difficile chef-d'œuvre de la Poësie. Comme je m'imagine que vous avez quelque impatience d'en voir quelque chose, je veux bien vous en transcrire ici vingt ou trente vers; mais c'est à la charge que foi d'honnête homme vous ne les montrerez à ame vivante, parce que je veux être absolument maître d'en faire ce que je voudrai; & que d'ailleurs je ne sçai s'ils sont encore en l'état où ils demeureront (1). Mais afin que vous en puissiez voir la suite, je vais vous mettre la fin de l'histoire de la Lieutenante, & de la maniére que je l'ai achevée.

---

(1) Il a en effet changé quelques Vers.

Mais peut-être j'invente une fable frivole ;
Soutien donc tout Paris, qui prenant la parole,
Sur ce sujet encore de bons témoins pourvû,
Tout prêt à le prouver, te dira, je l'ai vû.
Vingt ans j'ai vû ce couple uni d'un même vice,
A tous mes habitans montrer que l'Avarice,
Peut faire dans les biens trouver la Pauvreté,
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Deux Voleurs qui chez eux pleins d'espérance entrerent,
Enfin un beau matin tous deux les massacrérent :
Digne & funeste fruit du nœud le plus affreux,
Dont l'Himen ait jamais uni deux malheureux.
Ce recit passe un peu l'ordinaire mesure ;
Mais un exemple enfin si digne de censure,
Peut-il dans la Satyre occuper moins de mots ?
Chacun fait son métier. Suivons notre propos.

Nouveau Prédicateur, aujourd'hui, je l'avouë,
Vrai disciple, ou plûtôt, singe de Bourdalouë,
Je me plais à remplir mes Sermons de portraits,
En voilà déja trois peints d'assez heureux traits.
La Louve, la Coquette, & la parfaite Avare.
Il faut y joindre encore la revêche bizare,
Qui sans cesse d'un ton par la colére aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un Mari;
Qui dans tous ses discours par Quolibets s'exprime;
A toûjours dans la bouche un proverbe, une rime,
Et d'un roulement d'yeux aussi-tôt aplaudit,
Au mot aigrement fou qu'au hazard elle a dit.
Il n'est point de repos, ni de paix avec elle;
Son mariage n'est qu'une longue querelle.
Laisse-t'elle un moment respirer son Epoux?
Ses Valets sont d'abord l'objet de son courroux.

eût de la diminution. Mais je lui ai dit que nous étions trop contens. J'ai plus apuyé encore sur vous que sur moi, & j'ai dit au Roi que vous prendriez la liberté de lui écrire, pour le remercier, n'osant pas lui venir donner la peine d'élever sa voix (1) pour vous parler. J'ai dit en propres paroles : *Sire, il a plus d'esprit que jamais, plus de zèle pour votre Majesté, & plus d'envie de travailler pour votre gloire, qu'il n'en a jamais eüe.* Vous voyez enfin que les choses ont été réglées comme vous l'avez souhaité vous-même. Je ne laisse pas d'avoir une vraïe peine de ce qu'il semble que je gagne à cela plus que vous (2). Mais outre les dépenses & les fatigues des voyages dont je suis assez aise que vous soyez délivré ; je vous connois si noble & si plein d'amitié, que je suis assuré que vous souhaiteriez de bon cœur que je fusse encore mieux traité. Je serai très-content si vous

(1) Boileau commençoit à devenir un peu sourd.
(2) Que ce scrupule est devenu rare parmi les gens de Lettres.

vous l'êtes en effet. J'espére vous revoir bien-tôt. Je demeure ici pour voir de quelle maniére la chose doit tourner : car on ne m'a point encore dit si c'est par un brévet, ou si c'est à l'ordinaire sur la cassette. Je suis entiérement à vous. Il n'y a rien de nouveau ici. On ne parle que du voyage, & tout le monde n'est occupé que de ses équipages. Je vous conseille d'écrire quatre lignes au Roi, & autant à Madame de Maintenon, qui assûrément s'interresse toûjours avec beaucoup d'amitié à tout ce qui vous touche. Envoyez-moi vos Lettres par la poste, ou par votre Jardinier, comme vous le jugerez à propos.

DE BOILEAU.

A Paris ce 9. Avril.

ESTes vous fou, avec vos complimens ? Ne sçavez-vous pas bien que c'est moi qui ai, pour ainsi dire, prescrit la chose de la maniére qu'el-

le s'est faite ? Et pouvez-vous douter que je ne sois parfaitement content d'une affaire où l'on m'accorde tout ce que je demande ? Tout va le mieux du monde, & je suis encore plus réjoüi pour vous que pour moi-même. Je vous envoye deux Lettres, que j'écris, suivant vos conseils, l'une au Roi, & l'autre à Madame de Maintenon. Je les ai écrites sans faire de broüillon, & je n'ai point ici de conseil. Ainsi je vous prie d'examiner si elles sont en état d'être données, afin que je les réforme si vous ne les trouvez pas bien. Je vous les envoye pour cela toutes décachetées; & suposé que vous trouviez à propos de les presenter, prenez la peine d'y mettre votre cachet. Je verrai aujourd'hui Madame Racine pour la féliciter. Je vous donne le bon jour, & suis tout à vous. Je ne reçûs votre Lettre qu'hier tout au soir, & je vous envoie mes trois Lettres à huit heures par la poste. Voilà, ce me semble, une assez grande diligence pour le plus paresseux de tous les hommes.

DE RACINE.

A Versailles ce 11. *Avril.*

JE vous renvoye vos deux Lettres avec mes remarques, dont vous ferez tel usage qu'il vous plaira. Tâchez de me les renvoyer avant six heures, ou pour mieux dire, avant cinq heures & demie du soir, afin que je les puisse donner avant que le Roi entre chez Madame de Maintenon. J'ai trouvé que *la trompette & les sourds* étoient trop joüés, (1) & qu'il ne falloit point trop apuyer sur votre incommodité, moins encore chercher de l'esprit sur ce sujet. Du reste les Lettres seront fort bien, & il n'en faut pas davantage. Je m'assure que vous donnerez un meilleur tour aux choses que j'ai ajoûtées. Je ne veux point faire attendre votre Jardinier. Je n'ai point encore de nouvelles de la maniére dont no-

(1) Boileau avoit apparemment fait sur sa surdité, quelque plaisanterie qui ne plût pas à l'ami dont il faisoit son juge.

tre affaire sera tournée. M. de Chévreuse veut que je le laisse achever ce qu'il a commencé, & dit que nous nous en trouverons bien. Je vous conseille de lui écrire un mot à votre loisir. On ne peut pas avoir plus d'amitié qu'il en a pour vous.

AU MESME.

VOs deux lettres sont à merveilles, & je les donnerai tantôt. M. de Pontchartrain oublia de parler hier, & ne peut parler que Dimanche. Mais j'en fus bien aise, parce que M. de Chévreuse aura le tems de le voir. M. de Pontchartrain me parla de notre autre pension, & de la petite Académie; mais avec une bonté incroyable, en me disant que dans un autre tems il prétend bien faire d'autres choses pour vous & pour moi. Je ne crois pas aller à Auteuil; ainsi ne m'y attendez point. Je ne crois pas même aller à Paris encore demain: & en ce cas je vous prie de tout mon cœur de faire bien mes ex-

cuses à M. de Pontchartrain, que j'ai une extrême impatience de revoir. Madame sa mere me demanda hier fort obligeamment, si nous n'allions pas toûjours chez lui. Je lui dis que c'étoit bien notre dessein de recommencer à y aller.

J'envoie à Paris pour un volume de M. de Noailles, que mon Laquais prétend avoir reporté chez lui, & qu'on n'y trouve point. Cela me désole. Je vous prie de lui dire si vous ne croyez point l'avoir chez vous. Je vous donne le bon jour.

AU MESME.

A Compiegne le 4. Mai.

M. Des Granges m'a dit qu'il avoit fait signer hier nos Ordonnances, & qu'on les feroit viser par le Roi après demain, qu'ensuite il les enverroit à M. Dongois, de qui vous les pourrez retirer. Je vous prie de me garder la mienne jusqu'à mon retour. Il n'y a point ici de nouvel-

lés. Quelques gens veulent que le siége de Casal soit levé ; mais la chose est fort douteuse , & on n'en sçait rien de certain. Six Armateurs de Saint Malo ont pris dix-sept Vaisseaux d'une flotte marchande des ennemis, & un Vaisseau de guerre de 60 piéces de canon. Le Roi est en parfaite santé, & ses troupes merveilleuses. Quelque horreur que vous ayez pour les méchans Vers, je vous exhorte à lire Judith, & sur tout la Préface, dont je vous prie de me mander votre sentiment. Jamais je n'ai rien vû de si méprisé que tout cela l'est en ce pays-ci ; & toutes vos prédictions sont accomplies. Adieu, Monsieur, je suis entiérement à vous.

AU MESME.

A Fontainebleau le 2. Octobre.

VOtre ancien Laquais, dont j'ai oublié le nom, m'a fait grand plaisir ce matin, en m'aprenant de vos nouvelles. A ce que je vois, vous

êtes dans une fort grande ſolitude à Auteüil, & vous n'en partez point. Eſt-il poſſible que vous puiſſiez être ſi long-tems ſeul, & ne point faire du tout de Vers? Je m'attends qu'à mon retour je trouverai votre ſatyre des Femmes entiérement achevée. Pour moi il s'en faut bien que je ſois auſſi ſolitaire que vous. M. de Cavoie a voulu encore à toute force que je logeaſſe chez lui, & il ne m'a pas été poſſible d'obtenir de lui que je fiſſe tendre un lit dans votre maiſon, où je n'aurois pas été ſi magnifiquement que chez lui; mais j'y aurois été plus tranquilement, & avec plus de liberté.

On reçût hier de bonnes nouvelles d'Allemagne. M. le Maréchal de Lorge ayant fait aſſiéger, par un détachement de ſon Armée, une petite ville nommée Pforzeim, entre Philisbourg & Dourlarch, les Allemans ont voulu s'avancer pour la ſecourir. Il a eu avis qu'un corps de quarante eſcadrons avoit pris les devants, & n'étoit qu'à une lieuë & demie de lui, ayant devant eux un ruiſſeau aſſez difficile à paſſer. La ville a été priſe-

dès le premier jour, & 500. hommes qui étoient dedans ont été faits prisonniers de guerre. Le lendemain M. de Lorge a marché avec toute son armée sur ces quarante escadrons que je vous ai dit, & a fait d'abord passer le ruisseau à seize de ses escadrons soutenus du reste de la cavalerie. Les ennemis voyant qu'on alloit à eux avec cette vigueur, s'en sont fuis à vauderoute, abandonnant leurs tentes & leur bagage, qui a été pillé. On leur a pris deux piéces de canon, deux paires de timbales, & neuf étendarts, quantité d'Officiers; entre autres leur Général, qui est oncle de M. de Virtemberg, & administrateur de ce Duché, un Général-Major de Baviere, & plus de treize cens Cavaliers. Ils en ont eu près de neuf cens tués sur la place. Il ne nous en a coûté qu'un Maréchal-des-Logis, un Cavalier, & six Dragons. M. de Lorge a abandonné au pillage la ville de Pforzeim, & une autre petite ville auprès de laquelle étoient campés les ennemis. C'a été comme vous voyez, une déroute, & il n'y a pas eu, à proprement parler, aucun

coup de tiré de leur part. Tout ce qu'on a pris & tué, ç'a été en les poursuivant. Le Prince d'Orange est parti pour la Hollande. Son armée s'est raprochée de Gand, & apparemment se séparera bien-tôt. M. de Luxembourg me mande qu'il est en parfaite santé. Le Roi se porte à merveilles.

AU MESME.

A Marly le 6. Août au matin.

JE ferai vos presens ce matin. Je ne sçai pas bien encore quand je vous reverrai, parce qu'on attend à toute heure des nouvelles d'Allemagne. La victoire de M. de Luxembourg est bien plus grande que nous ne pensions, & nous n'en sçavions pas la moitié. Le Roi reçoit tous les jours des Lettres de Bruxelles, & de mille autres endroits, par où il aprend que les ennemis n'avoient pas une troupe ensemble le lendemain de la bataille. Presque toute

l'Infanterie qui reſtoit avoit jetté ſes armes. Les troupes Hollandoiſes ſe ſont la plûpart enfuies juſqu'en Hollande. Le Prince d'Orange, qui penſa être pris, après avoir fait des merveilles, coucha le ſoir, lui huitiéme, avec M. de Baviere, chez un Curé près de Loo. Nous avons 25 ou 30 drapeaux, 55 étendarts, 76 piéces de canon, 8 mortiers, 9 pontons, ſans tout ce qui eſt tombé dans la riviere. Si nos chevaux, qui n'avoient point mangé depuis deux fois 24 heures, euſſent pû marcher, il ne reſteroit pas un corps de troupes aux ennemis. Tout en vous écrivant il me vient en penſée de vous envoyer deux Lettres, une de Bruxelles, l'autre de Vilvorde, & un récit du combat en général, qui me fut dicté hier au ſoir par M. d'Albergotti. Croyez que c'eſt comme ſi M. de Luxembourg l'avoit dicté lui-même. Je ne ſai ſi vous le pourrez lire; car en écrivant j'étois accablé de ſommeil, à peu près comme étoit M. Puy-Morin, en écrivant ce bel Arrêt ſous M. Dongois (1). Le Roi eſt tranſ-

(1) M. Dongois étant obligé de paſſer la nuit à

porté de joie, & tous ses Ministres, de la grandeur de cette action. Vous me feriez un fort grand plaisir, quand vous aurez lû tout cela, de l'envoyer bien cacheté, avec cette même Lettre que je vous écris, à M. l'Abbé Renaudot, afin qu'il ne tombe point dans l'inconvénient de l'année passée. Je suis assuré qu'il vous en aura obligation. Il pourra distribuer une partie des choses que je vous envoie en plusieurs articles, tantôt sous celui de Bruxelles, tantôt sous celui de Landefermé, où M. de Luxembourg campa le 31 Juillet, à demi lieue du Champ-de-bataille, tantôt même sous l'article de Malines, ou de Vilvorde.

Il saura d'ailleurs les actions des principaux particuliers, comme, que M. de Chartres chargea trois ou quatre fois à la tête de divers escadrons, & fut débarassé des ennemis, ayant blessé de sa main l'un d'eux qui le vou-

---

dresser le dispositif d'un Arrêt d'ordre, le dictoit à M. Puy-Morin, frere de Boileau, & M. Puy-Morin écrivoit si promptement, que M. Dongois étoit étonné que ce jeune homme eut tant de disposition pour la pratique. Après avoir dicté pendant deux heures, il voulut lire l'Arrêt, & trouva que le jeune Puy-Morin n'avoit écrit que le dernier mot de chaque phrase.

loit emmener ; le pauvre Vacoigne tué à ſon côté ; M. d'Arci, ſon Gouverneur, tombé aux pieds de ſes chevaux, le ſien ayant été bleſſé, la Bertiére ſon Sous-Gouverneur, auſſi bleſſé. M. le Prince de Conti chargea auſſi pluſieurs fois, tantôt avec la Cavalerie, tantôt avec l'Infanterie, & regagna pour la troiſiéme fois le fameux Village de Nervinde, qui donne le nom à la bataille, & reçut ſur la tête un coup de ſabre d'un des ennemis, qu'il tua ſur le champ. M. le Duc chargea de même, regagna la ſeconde fois le Village, à la tête de l'Infanterie, & combattit encore à la tête de pluſieurs Eſcadrons de Cavalerie. M. de Luxembourg étoit, dit-on, quelque choſe de plus qu'humain, volant par-tout, & même s'opiniâtrant à continuer les attaques, dans le tems que les plus braves étoient rebutés, menant en perſonne les Bataillons & les Eſcadrons à la charge. M. de Montmorenci, ſon fils aîné, après avoir combattu pluſieurs fois à la tête de ſa Brigade de Cavalerie, reçut un coup de mouſquet dans le tems qu'il ſe met-

toit au-devant de son Pere pour le couvrir d'une décharge horrible que les ennemis firent sur lui. M. le Comte son Frere, a été blessé à la jambe ; M. de la Rocheguyon au pied, & tous les autres que sait M. l'Abbé ; M. le Maréchal de Joyeuse blessé aussi à la cuisse, & retournant au combat après sa blessure. M. le Maréchal de Villeroi entra dans les lignes ou retranchemens, à la tête de la Maison du Roi.

Nous avons 1400. prisonniers, entre lesquels 165. Officiers, plusieurs Officiers Généraux, dont on aura sans doute donné les noms. On croit le pauvre Ruvigni tué ; on a ses étendarts, & ce fut à la tête de son Régiment de François, que le Prince d'Orange chargea nos Escadrons, en renversa quelques-uns, & enfin fut renversé lui-même. Le Lieutenant-Colonel de ce Régiment, qui fut pris, dit à ceux qui le prenoient, en leur montrant de loin le Prince d'Orange : *Tenez, Messieurs, voilà celui qu'il vous falloit prendre.* Je conjure M. l'Abbé Renaudot, quand il aura fait son usage de tout ceci, de bien recacheter,

& cette Lettre, & mes Mémoires; & de les renvoyer chez moi.

Voici encore quelques particularités. Plusieurs Généraux des ennemis étoient d'avis de repasser d'abord la riviére. Le Prince d'Orange ne voulut pas : l'Electeur de Baviere dit qu'il falloit au contraire rompre tous les ponts, & qu'ils tenoient à ce coup les François. Le lendemain du combat M. de Luxembourg a envoyé à Tirlemond, où il étoit resté plusieurs Officiers ennemis blessés, entre autres le Comte de Solms, Général de l'Infanterie, qui s'est fait couper la jambe. M. de Luxembourg, au lieu de les faire transporter en cet état, s'est contenté de leur parole, & leur a fait offrir toutes sortes de rafraichissemens. *Quelle Nation est la vôtre?* s'écria le Comte de Somls, en parlant au Chevalier du Rozel, *Vous vous battez comme des Lions, & vous traitez les vaincus comme s'ils étoient vos meilleurs amis.* Les ennemis commencent à publier que la poudre leur manqua tout-à-coup, voulant par-là excuser leur défaite. Ils ont tiré plus de neuf mille coups de canon, & nous quelques

cinq ou six mille.

Je fais mille complimens à M. l'Abbé Renaudot ; & j'exciterai ce matin M. de Croissy à empêcher, s'il le peut, le malheureux Mercure galant, de défigurer notre victoire.

Il y avoit sept lieuës du camp dont M. de Luxembourg partit, jusqu'à Nervinde. Les ennemis avoient 55. bataillons, & 160. escadrons.

DE BOILEAU.

A Paris ce 4. Juin.

JE vous écrivis hier au soir une assez longue Lettre, & qui étoit toute remplie du chagrin que j'avois alors, causé par un tempéramment sombre qui me dominoit, & par un reste de maladie ; mais je vous en écris une aujourd'hui toute pleine de la joïe que m'a causée l'agréable nouvelle que j'ai reçûë. Je ne saurois vous exprimer l'allégresse qu'elle a excitée dans toute notre famille. Elle a fait changer de caractère à tout le monde. M.

Dongois le Greffier eſt preſentement un homme jovial & folâtre. M. l'Abbé Dongois, un bouffon & un badin. Enfin il n'y a perſonne qui ne ſe ſignale par des témoignages extraordinaires de plaiſir & de ſatisfaction, & par des loüanges & des exclamations ſans fin ſur votre bonté, votre généroſité, votre amitié, &c. A mon ſens néanmoins, celui qui doit être le plus ſatisfait, c'eſt vous, & le contentement que vous devez avoir en vous même d'avoir obligé ſi efficacement dans cette affaire, tant de perſonnes qui vous eſtiment & qui vous honorent depuis ſi long-tems, eſt un plaiſir d'autant plus agréable, qu'il ne procéde que de la vertu, & que les ames du commun ne ſauroient ni ſe l'attirer ni le ſentir. Tout ce que j'ai à vous prier maintenant, c'eſt de me mander les démarches que vous croyez qu'il faut que je faſſe à l'égard du Roi, & du P. de la Chaize; & non ſeulement s'il faut, mais à peu près ce qu'il faut que je leur écrive. M. le Doyen de Sens ne ſait encore rien de ce qu'on a fait pour lui. Jugez de ſa ſurpriſe, quand il aprendra tout d'un

coup le bien imprévû & excessif que vous lui avez fait. Ce que j'admire le plus, c'est la félicité de la circonstance, qui a fait que demandant pour lui la moindre de toutes les Chanoinies de la Sainte Chapelle, nous lui avons obtenu la meilleure. *O factum bene.* Vous pouvez compter que vous aurez désormais en lui un homme qui disputera avec moi de zèle & d'amitié pour vous. J'avois résolu de ne vous envoyer la suite de mon Ode sur Namur, que quand je l'aurois mise en état de n'avoir plus besoin que de vos corrections. Mais en vérité vous m'avez fait trop de plaisir, pour ne pas satisfaire sur le champ la curiosité que vous avez peut-être conçûë de la voir. Ce que je vous prie, c'est de ne la montrer à personne, & de ne la point épargner. J'y ai hazardé des choses fort neuves, jusqu'à parler de la plume blanche que le Roi a sur son chapeau. Mais à mon avis, pour trouver des expressions nouvelles en Vers, il faut parler de choses qui n'ayent point été dites en vers. Vous en jugerez, sauf à tout changer, si cela vous déplaît.

(1) L'Ode sera de dix-huit Stances. Cela fait cent quatre-vingt vers. Je ne croyois pas aller si loin. Voici ce que vous n'avez point vû. Je vais le mettre sur l'autre feüillet.

Déployez toutes vos rages,
Princes, vents, peuples, frimats;
Ramassez tous vos nuages,
Rassemblez tous vos soldats.
Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber sous la foudre
Qui dompta Lille, Courtray,
Gand, la constante Espagnole,
Luxembourg, Besançon, Dole,
Ipres, Mastricht, & Cambray.

Mes présages s'accomplissent,
Il commence à chanceler.
Je vois ses murs qui frémissent,
Déja prêts à s'écrouler.
Mais en feu qui les domine,
De loin souffle leur ruïne:
Et les bombes dans les airs

---

(1) On aprend par ces Lettres, & par celle dans laquelle mon Pere lui demande son avis sur un de ses Cantiques spirituels, de quelle maniere ces deux amis se consultoient mutuellement sur leurs Ouvrages.

Allant chercher le tonnerre,
Semblent tombant ſur la terre
Vouloir s'ouvrir les Enfers.

Aprochez, troupes altières,
Qu'unit un même devoir:
A couvert de ces rivieres,
Venez, vous pouvez tout voir.
Contemplez bien ces aproches;
Voyez détacher ces roches,
Voyez ouvrir ce terrein,
Et dans les eaux, dans la flamme,
LOUIS à tout donnant l'ame,
Marcher tranquille & ſerein.

Voyez dans cette tempête,
Par-tout ſe montrer aux yeux,
La plume qui ceint ſa tête
D'un cercle ſi glorieux.
A ſa blancheur remarquable,
Toujours un ſort favorable
S'attache dans les combats;
Et toujours avec la gloire,
Mars, & ſa ſœur la Victoire,
Suivent cet aſtre à grands pas.

Grands défenſeurs de l'Eſpagne,
Accourez tous, il eſt tems.
Mais déja vers la Méhaigne,

Je vois vos drapeaux flottans.
Jamais ſes ondes craintives
N'ont vû ſur leurs foibles rives,
Tant de guerriers s'amaſſer.
Marchez donc, troupe héroïque (1)
Au-delà de ce Granique,
Que tardez-vous d'avancer ?

Loin de fermer le paſſage,
A vos nombreux Bataillons;
Luxembourg a du rivage
Reculé ſes pavillons.
Hé quoi, ſon aſpect vous glace !
Où ſont ces Chefs pleins d'audace,
Jadis ſi prompt à marcher,
Qui devoient de la Tamiſe,
Et de la Drave ſoumiſe,
Juſqu'à Paris nous chercher ?

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur;
Son Gouverneur qui ſe trouble,
S'enfuit ſous ſon dernier mur.
Déja juſques à ſes portes
Je vois nos fieres cohortes
S'ouvrir un large chemin;
Et ſur les monceaux de piques,

---

(1) On trouve ici pluſieurs Vers que l'Auteur a changés.

De corps morts, de rocs, & de briques:
Monter le ſabre à la main.

C'en eſt fait, je viens d'entendre
Sur les remparts éperdus
Battre un ſignal pour ſe rendre.
Le feu ceſſe. Ils ſont rendus.
Rapellez votre conſtance,
Fiers ennemis de la France;
Et déſormais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles,
De Namur pris à vos yeux.

Pour moi que Phébus anime
De ſes tranſports les plus doux,
Rempli de ce Dieu ſublime
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que ſur le Parnaſſe,
Des bois fréquentés d'Horace,
Ma Muſe ſur ſon déclin
Sait encore les avenuës,
Et des ſources inconnuës
A l'Auteur du Saint Paulin. (1)

---

(1) On verra dans la Lettre ſuivante que Boileau reconnut bien-tôt des negligences qui lui étoient échapées dans le morceau précédent, & qu'il a eu grand ſoin de corriger. Les meilleurs Poëtes ne s'en aperçoivent pas dans la chaleur de la compoſition.

Je vous demande pardon de la peine que vous aurez peut-être à déchiffrer tout ceci, que je vous ai écrit sur un papier qui boit. Je vous le récrirois bien ; mais il est près de midi, & j'ai peur que la poste ne parte. Ce sera pour une autre fois. Je vous embrasse de tout mon cœur.

DU MESME.

A Paris le 9. Juin.

JE vous écrivis hier avec toute la chaleur qu'inspire une méchante nouvelle, le refus que fait l'Abbé de Paris de se démettre de sa Chanoinie. Ainsi vous jugerez bien par ma Lettre, que ce ne sont pas à l'heure qu'il est des remercimens que je médite, puisque je suis même honteux de ceux que j'ai déja faits. A vous dire le vrai, le contretems est fâcheux ; & quand je songe aux chagrins qu'il m'a déja causés, je voudrois presque n'avoir jamais pensé à ce bénéfice pour mon frere. Je n'aurois pas la douleur

de voir que vous vous ſoyez peut-être donné tant de peine ſi inutilement. Ne croyez pas toutefois, quoi qu'il puiſſe arriver, que cela diminuë en moi le ſentiment des obligations que je vous ai. Je ſens bien qu'il n'y a qu'une étoile bizare & infortunée qui pût empêcher le ſuccès d'une affaire ſi bien conduite, & où vous avez également ſignalé votre prudence & votre amitié. Je vous ai mandé par ma derniere Lettre, ce que M. de Pontchartrain avoit répondu à M. l'Abbé Renaudot touchant nos Ordonnances; comme il a fait de la diſtinction entre les raiſons que vous aviez de le preſſer, & celles que j'avois d'attendre.

Je ne doute point, Monſieur, que vous ne ſoyez à la veille de quelque grand & heureux événement; & ſi je ne me trompe, le Roi va faire la plus triomphante campagne qu'il ait jamais faite. Il fera grand plaiſir à M. de la Chapelle, qui, ſi nous l'en voulions croire, nous engageroit déja à imaginer une Médaille ſur la priſe de Bruxelles, dont je ſuis perſuadé qu'il a déja fait le type en lui-même. Vous

m'avez fort réjoüi de me mander la part qu'a Madame de Maintenon dans notre affaire. Je ne manquerai pas de me donner l'honneur de lui écrire; mais il faut auparavant que notre embarras soit éclairci, & que je sache s'il faut parler sur le ton gai, ou sur le ton triste. Voici la quatriéme Lettre que vous devez avoir reçûë de moi depuis six jours. Trouvez bon que je vous prie encore ici de ne rien montrer à personne du fragment informe que je vous ai envoyé, & qui est tout plein des négligences d'un Ouvrage qui n'est point encore digéré. Le mot de *voir* y est répété partout jusqu'au dégoût. La Stance, *Grands défenseurs de l'Espagne*, &c. rebat celle qui dit: *Aprochez, troupes altiéres*, &c. Celle sur la plume blanche du Roi est encore un peu en maillot, & je ne sai si je la laisserai avec *Mars & sa sœur la Victoire*. J'ai déja retouché à tout cela; mais je ne veux point l'achever que je n'aye reçû vos remarques, qui sûrement m'éclaireront encore l'esprit. Aprés quoi je vous enverrai l'ouvrage complet. Mandez-moi si vous croyez que je doive parler de

M.

M. de Luxembourg. Vous n'ignorez pas combien notre Maître est chatoüilleux sur les gens qu'on associe à ses loüanges. Cependant j'ai suivi mon inclination. Adieu, mon cher Monsieur, croyez qu'heureux ou malheureux, gratifié ou non gratifié, payé ou non payé, je serai toujours tout à vous.

DU MESME.

A Paris le 13. Juin 1693.

JE ne suis revenu que ce matin d'Auteuil, où j'ai été passer durant quatre jours la mauvaise humeur que m'avoit donné le bizarre contretems qui nous est arrivé dans l'affaire de la Chanoinie. J'ai reçû, en arrivant à Paris, votre derniere Lettre, qui m'a fort consolé, aussi bien que celle que vous avez écrite à M. l'Abbé Dongois. J'ai été fort surpris d'aprendre que M. de Chanlai n'avoit point encore reçû le compliment que je lui ai envoyé sur le champ, & qui a été

porté à la poste en même-tems que la Lettre que j'ai écrite au R. P. de la Chaize. Je lui en écris un nouveau, afin qu'il ne me soupçonne pas de paresse dans une occasion où il m'a si bien marqué, & sa bonté pour moi, & sa diligence à obliger mon frere. Mais de peur d'une nouvelle méprise, je vous l'envoye, ce compliment, empaqueté dans ma Lettre, afin que vous lui rendiez en main propre. Je ne saurois vous exprimer la joie que j'ai du retour du Roi. La nouvelle bonté que Sa Majesté m'a témoignée, en accordant à mon frere le bénéfice que nous demandons, a encore augmenté le zèle & la passion très sincère que j'ai pour elle. Je suis ravi de voir que sa sacrée Personne ne sera point en danger cette campagne: & gloire pour gloire, il me semble que les lauriers sont aussi bons à cueillir sur le Rhin & sur le Danube, que sur l'Escaut & sur la Meuse. Je ne vous parle point du plaisir que j'aurai à vous embrasser plutôt que je ne croyois ; car cela s'en va sans dire.

Vous avez bien fait de ne me point envoyer par écrit vos remarques sur

mes Stances, & d'attendre à m'en entretenir que vous ſoyez de retour, puiſque pour en bien juger, il faut que je vous aie communiqué auparavant les différentes manieres dont je les puis tourner, & les retranchemens, ou les augmentations que j'y puis faire. Je vous prie de bien témoigner au R. P. de la Chaize, l'extrême reconnoiſſance que j'ai de toutes ſes bontés. Nous devons encore aller Lundi prochain, M. Dongois & moi, prendre Madame Racine, pour la mener avec nous chez M. de Bie, qui ne doit être revenu de la campagne que ce jour-là. J'ai fait ma ſollicitation pour vous à M. l'Abbé Bignon. Il m'a dit que c'étoit une choſe un peu difficile à l'heure qu'il eſt, d'être payé au Tréſor Royal. Je lui ai repréſenté que vous étiez actuellement dans le ſervice, & qu'ainſi vous étiez au même droit que les Soldats & les autres Officiers du Roi. Il m'a avoué que je diſois vrai, & s'eſt chargé d'en parler très-fortement à M. de Pontchartrain. Il me doit rendre réponſe aujourd'hui à notre Aſſemblée. Adieu le Type de M. de la Chapelle ſur Bruxel-

les. Il étoit pourtant imaginé fort heureusement, & fort à propos. Mais à mon sens, les Médailles prophétiques dépendent un peu du hazard, & ne sont pas toujours sûres de réussir. Nous voilà revenus à Heidelberg. Je propose pour mot, *Heidelberga deleta* ; & nous verrons ce soir si on l'acceptera, ou les deux Vers Latins que propose M. Charpentier, & qu'il trouve d'un goût merveilleux pour la Médaille. Les voici : *Servare potui, perdere si possim rogas.* Or comment cela vient à Heidelberg, c'est à vous à le deviner ; car ni moi, ni même, je crois, M. Charpentier, n'en savons rien. Je ne vous parle presque point, comme vous voyez, de notre chagrin sur la Chanoinie, parce que vos Lettres m'ont rassûré, & que d'ailleurs il n'y a point de chagrin qui tienne contre le bonheur que vous me faites espérer de vous revoir bientôt ici de retour. Adieu, mon cher Monsieur, aimez-moi toujours, & croyez qu'il n'y a personne qui vous honore & vous revere plus que moi.

AU MESME.

A Paris Jeudi au soir.

JE ne saurois, mon cher Monsieur, vous exprimer ma surprise, & quoique j'eusse les plus grandes espérances du monde, je ne laissois pas encore de me défier de la fortune de M. le Doyen. C'est vous qui avez tout fait, puisque c'est à vous que nous devons l'heureuse protection de Madame de Maintenon. Tout mon embarras maintenant est de savoir comment je m'acquitterai de tant d'obligations que je vous ai. Je vous écris ceci de chez M. Dongois le Greffier, qui est sincerement transporté de joie, aussi-bien que toute notre famille; & de l'humeur dont je vous connois, je suis sûr que vous seriez ravi vous même de voir combien d'un seul coup vous avez fait d'heureux. Adieu, mon cher Monsieur, croyez qu'il n'y a personne qui vous aime plus sincerement, ni par plus de raison que moi. Témoignez bien à M. de Cavoie, la

joie que j'ai de sa joie ; & à M. de Luxembourg mes profonds respects. Je vous donne le bon soir, & suis autant que je le dois, tout à vous.

DE RACINE A M. DE BONREPEAUX.

A Paris ce 28 *Juillet.*

MOn absence hors de cette Ville est cause que je ne vous ai point écrit depuis dix jours. Il s'est pourtant passé beaucoup de choses très-dignes de vous être mandées. M. de Luxembourg, après avoir battu un Corps de cinq mille chevaux, commandé par le Comte de Tilly, a mis le siége devant Huy, dont il a pris la Ville & le Château en trois jours, & de-là a marché au Prince d'Orange, avec lequel il est peut-être aux mains à l'heure qu'il est. Monseigneur a passé le Rhin, & s'étant mis à la tête d'une armée de plus de 66 mille hommes, a marché droit au Prince de Bade; en intention de le chercher partout pour le combattre, & de l'at-

taquer même dans ses retranchemens, s'il prend le parti de se retrancher. Mais ce qui a le plus réjoui tout le public, c'est la déroute de la flotte de Hollande & d'Angleterre, qui est tombée au Cap de Saint Vincent entre les mains de M. de Tourville. J'entretins hier son Courrier, qui est le Chevalier de Saint Pierre, frere du Comte de Saint Pierre, lequel fut cassé il y a deux ans. Je vous dirai en passant, qu'on trouve que M. de Tourville a fait fort honnêtement d'envoyer dans cette occasion le Chevalier de Saint Pierre : & on espere que la bonne nouvelle dont il est chargé, fera peut-être rétablir son frere. Quoi qu'il en soit, la flotte, qu'on appelle de Smyrne, a donné tout droit dans l'embuscade. Le Vice-Amiral Rouh, qui l'escortoit, d'aussi loin qu'il a découvert notre armée navale, a pris la fuite, & il a été impossible de le joindre. Il avoit pourtant 26 ou 27 vaisseaux de guerre. Les pauvres Marchands se voyant abandonnés, ont fait ce qu'ils ont pû pour se sauver. Les uns se sont échoués à la côte de Lagos, les autres sous les murailles de

Cadis, & il y en a eu quelque trente-six qui ont trouvé moyen d'entrer dans le port. On leur a brûlé ou coulé à fond 45 Navires Marchands, & deux de guerre : & on leur a pris deux bons vaisseaux de guerre Hollandois tous neufs de 66 piéces de canon, & 25 Navires Marchands, sans compter deux vaisseaux Genois, qui étoient chargés pour des Marchands d'Amsterdam, & dont le Chevalier de Saint Pierre, qui est venu dessus jusqu'à Roses, estime la charge au moins six cens mille écus. On ne doute pas qu'une perte si considérable n'excite de grandes clameurs contre le Prince d'Orange, qui avoit toujours assûré les Alliés, que nous ne mettrions cette année à la mer que pour nous enfuir, & nous empêcher d'être brûlés. Le Chevalier de Saint Pierre a rencontré le Comte d'Etrées à peu près à la hauteur de Malque, & prêt à entrer dans le Détroit. Le Roi a été très-aise de cette nouvelle, que l'on a sçûe d'abord par un Courier du Duc de Grammond, & par des Lettres des Marchands. On parle fort ici des mouvemens qui se font au pays où vous étes ; & il paroît

qu'on en est fort content par avance. Nous soupâmes hier, M. de Cavoie & moi, chez M. &c.

A BOILEAU.

A Versailles le 9 Juillet.

JE vais aujourd'hui à Marli, où le Roi demeurera près d'un mois ; mais je ferai de tems en tems quelques voyages à Paris, & je choisirai les jours de la petite Académie. Cependant je suis bien fâché que vous ne m'ayez pas donné votre Ode : j'aurois peut-être trouvé quelque occasion de la lire au Roi. Je vous conseille même de me l'envoyer. Il n'y a pas plus de 2 lieues d'Auteuil à Marli. Votre Laquais n'aura qu'à me demander & me chercher dans l'appartement de M. Félix. Je vous prie de renvoyer mon fils à sa mere ; j'apprehende que votre grande bonté, ne vous coûte un peu trop d'incommodité. Je suis entierement à vous.

avoit aussi présenté au Roi, & aux Ministres, une nouvelle édition du Dictionnaire de Furetiere, qui a été très-bien reçû. C'est M. de Croissy, & M. de Pomponne qui ont présenté Léers au Roi. Cela a paru un assez bizarre contretems pour le Dictionnaire de l'Académie, qui me paroît n'avoir pas tant de partisans que l'autre. J'avois dit plusieurs fois à M. Thierry, qu'il auroit dû faire quelques pas pour ce dernier Dictionnaire; & il ne lui auroit pas été difficile d'en avoir le Privilége. Peut-être même il ne le seroit pas encore. On commence à dire que le voyage de Fontainebleau pourra être abrégé de huit ou dix jours, à cause que le Roi y est fort incommodé de la goutte. Il en est au lit depuis trois ou quatre jours. Il ne souffre pas pourtant beaucoup, Dieu merci; & il n'est arrêté au lit que par la foiblesse qu'il a encore aux jambes. Il me paroît par les Lettres de ma femme, que mon fils a grande envie de vous aller voir à Auteuil. J'en serai fort aise, pourvû qu'il ne vous embarrasse point du tout. Je prendrai en même tems la liberté

de vous prier de tout mon cœur de l'exhorter à travailler sérieusement, & à se mettre en état de vivre en honnête homme. Je voudrois bien qu'il n'eût pas l'esprit autant dissipé qu'il l'a, par l'envie démesurée qu'il témoigne de voir des Opéra & des Comédies. Je prendrai là-dessus vos avis quand j'aurai l'honneur de vous voir; & cependant je vous supplie de ne lui pas témoigner le moins du monde que je vous aie fait aucune mention de lui. Je vous demande pardon de toute les peines que je vous donne, & suis entierement à vous.

AU MESME.

A Fontainebleau le 3. *Octobre.*

JE vous suis bien obligé de la promtitude avec laquelle vous m'avez fait réponse. Comme je suppose que vous n'avez pas perdu les vers que je vous ai envoyés, je vais vous dire mon sentiment sur vos difficultés, & en même tems vous communiquer

plusieurs changemens que j'avois déja faits de moi-même. Car vous savez qu'un homme qui compose, fait souvent son théme en plusieurs façons.

Quand par une fin soudaine,
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe & ne revient plus.

J'ai choisi ce tour, parce qu'il est conforme au texte qui parle de la fin imprévûe des Réprouvés ; & je voudrois bien que cela fut bon, & que vous pussiez passer & approuver, *Par une fin soudaine*, qui dit précisément la chose. Voici comme j'avois mis d'abord,

Quand déchûs d'un bien frivole,
Qui comme l'ombre s'envole,
Et ne revient jamais plus.

Mais ce *jamais* me paroît un peu mis pour remplir le vers ; au lieu que *Qui passe & ne revient plus*, me sembloit assez plein & assez vif. D'ailleurs j'ai mis à la troisiéme Stance, *Pour trouver un bien fragile*, & c'est la même chose qu'un bien frivole. Ainsi tâchez de

vous accoutumer à la premiere maniere, ou trouvez quelque autre chose qui vous satisfasse. Dans la seconde Stance,

> Misérables que nous sommes,
> Où s'égaroient nos esprits ?

Infortunés m'étoit venu le premier ; mais le mot de *Misérables*, que j'ai employé dans Phédre, à qui je l'ai mis dans la bouche, & que l'on a trouvé assez bien, m'a paru avoir de la force, en le mettant aussi dans la bouche des Réprouvés, qui s'humilient & se condamnent eux-mêmes. Pour le second vers j'avois mis,

> Diront-ils avec des cris.

Mais j'ai crû qu'on pouvoit leur faire tenir tout ce discours, sans mettre, *diront-ils*, & qu'il suffisoit de mettre à la fin, *Ainsi d'une voix plaintive*, & le reste, par où on fait entendre, que tout ce qui précéde est le discours des Réprouvés. Je crois qu'il y en a des exemples dans les Odes d'Horace.

Et voilà que triomphans.

Je me suis laissé entraîner au texte; *Ecce quomodo computati sunt inter Filios Dei!* & j'ai crû que ce tour marquoit mieux la passion. Car j'aurois pû mettre : *Et maintenant triomphans*, &c. Dans la troisiéme Stance,

Qui nous montroit la carriere
De la bienheureuse paix.

On dit la carriere de la gloire, la carriere de l'honneur; c'est-à-dire, par où on court à la gloire, à l'honneur. Voyez si l'on ne pourroit pas dire de même la carriere de la bienheureuse Paix. On dit même la carriere de la Vertu. Du reste je ne devine pas comment je le pourrois mieux dire. Il reste la quatriéme Stance. J'avois d'abord mis le mot de Repentance; mais outre qu'on ne diroit pas bien, les Remords de la Repentance, au lieu qu'on dit les Remords de la Pénitence; ce mot de Pénitence, en le joignant avec tardive, est assez consacré dans la langue de l'Ecriture, *serò pœnitentiam*

tiam agentes. On dit la Pénitence d'Antiochus, pour dire une Pénitence tardive & inutile. On dit aussi dans ce sens, la Pénitence des damnés. Pour la fin de cette Stance, je l'avois changée deux heures après que ma Lettre fut partie. Voici la Stance entiere.

Ainsi d'une voix plaintive
Exprimera ses remords
La Pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisoit leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices:
Et par une égale loi,
Les Saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

Je vous conjure de m'envoyer votre sentiment sur tout ceci. J'ai dit franchement que j'attendois votre critique, avant que de donner mes Vers au Musicien; & je l'ai dit à Madame de Maintenon, qui a pris de-là occasion de me parler de vous avec beaucoup d'amitié. Le Roi a entendu chanter les deux autres Cantiques, &

part qu'à ceux que vous voudrez ; à personne même, si vous le souhaittez. Je crois pourtant qu'il sera très-bon que Madame de Maintenon voie ce que vous avez imaginé pour sa maison. Ne vous mettez pas en peine, je le lirai du ton qu'il faut ; & je ne ferai point tort à vos vers.

Il n'y a ici aucune nouvelle. L'armée de M. de Luxembourg commence à se séparer, & la Cavalerie entre dans des quartiers de fourage. Quelques gens vouloient hier que le Duc de Savoie pensât à assiéger Nice à l'aide des Galeres d'Espagne. Mais le Comte d'Estrées ne tardera guère à donner la chasse aux Galeres & aux Vaisseaux Espagnols, & doit arriver incessamment vers les côtes d'Italie. Le Roi grossit de 40 bataillons son armée de Piémont pour l'année prochaine, & je ne doute pas qu'il ne tire une rude vengeance des pays de M. de Savoie.

Mon fils m'a écrit une assez jolie Lettre sur le plaisir qu'il a eu de vous aller voir, & sur une conversation qu'il a euë avec vous. Je vous suis plus obligé que vous ne le sauriez di-

re, de vouloir bien vous amuser avec lui. Le plaisir qu'il prend d'être avec vous, me donne assez bonne opinion de lui; & s'il est jamais assez heureux pour vous entendre parler de tems en tems, je suis persuadé, qu'avec l'admiration dont il est prévenu, cela lui fera le plus grand bien du monde. J'espere que cet hiver vous voudrez bien faire chez moi de petits dînés, dont je prétens tirer tant d'avantages. M. de Cavoie vous fait ses complimens. J'appris hier la mort du pauvre Abbé de Saint Réal.



AU MESME.

A Fontainebleau le 8. Octobre.

JE vous demande pardon si j'ai été si longtems sans vous faire réponse : mais j'ai voulu avant toutes choses prendre un tems favorable pour recommander M. Manchon (1) à M.

[1] Beau-frere de Boileau.

de Barbezieux. Je l'ai fait, & il m'a fort assûré qu'il feroit son possible pour me témoigner la considération qu'il avoit pour vous & pour moi. Il m'a paru que le nom de M. Manchon lui étoit assez inconnu; & je me suis rappellé alors qu'il avoit un autre nom, dont je ne me souvenois point du tout. J'ai eu recours à M. de la Chapelle, qui m'a fait un Mémoire, que je présenterai à M. de Barbezieux dès que je le verrai. Je lui ai dit que M. l'Abbé de Louvois voudroit bien joindre ses prieres aux nôtres, & je crois qu'il n'y aura point de mal qu'il lui en écrive un mot.

Je suis bien aise que vous ayez donné votre Epître à M. de Meaux, & que M. de Paris soit disposé à vous donner une approbation authentique. Vous serez surpris quand je vous dirai que je n'ai point encore rencontré M. de Meaux, quoiqu'il soit ici: mais je ne vais guère aux heures où il va chez le Roi; c'est-à-dire, au lever & au coucher: d'ailleurs la pluie, presque continuelle, empêche qu'on ne se promene dans les cours & dans les jardins, qui sont les endroits où

l'on a de coutume de se rencontrer. Je sai seulement qu'il a présenté au Roi l'Ordonnance de M. l'Archevêque de Rheims. Elle m'a paru très-forte, & il y explique très-nettement la doctrine qu'il condamne. Votre Epître ne peut qu'être très-bien reçûë ; & il me semble que vous n'avez rien perdu pour attendre, & qu'elle paroîtra fort à propos. On a eu nouvelle aujourd'hui que M. le Prince de Conti étoit arrivé en Pologne : mais on n'en sait pas davantage, n'y ayant point encore de courier qui soit venu de sa part. M. l'Abbé Renaudot vous en dira plus que je ne saurois vous en écrire. Je n'ai pas fort avancé le Mémoire dont vous me parlez. Je crains même d'être entré dans des détails qui l'allongeront bien plus que je ne croyois. D'ailleurs vous savez la dissipation de ce pays-ci. Pour m'achever, j'ai ma seconde fille à Melun, qui prendra l'habit dans huit jours. J'ai fait deux voyages pour essayer de la détourner de cette résolution, ou du moins pour obtenir d'elle qu'elle différât encore six mois ; mais je l'ai trouvée

inébranlable. Je souhaite qu'elle se trouve aussi heureuse dans ce nouvel état, qu'elle a eu d'empressement pour y entrer. M. l'Archevêque de Sens s'est offert de venir faire la cérémonie, & je n'ai pas osé refuser une tel honneur. J'ai écrit à M. l'Abbé Boileau pour le prier d'y prêcher ; & il a l'honnêteté de vouloir bien partir exprès de Versailles en poste pour me donner cette satisfaction. Vous jugez que tout cela cause assez d'embarras à un homme qui s'embarrasse aussi aisément que moi. Plaignez-moi un peu dans votre profond loisir d'Auteuil, & excusez si je n'ai pas été plus exact à vous mander des nouvelles. La paix en a fourni d'assez considérables, & qui nous donneront assez de matiere pour nous entretenir quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Ce sera au plus tard dans quinze jours : car je partirai deux ou trois jours avant le départ du Roi. Je suis entierement à vous.

AU MESME.

DEnys d'Halicarnaſſe, pour montrer que la beauté du ſtyle conſiſte principalement dans l'arrangement des mots, cite un endroit de l'Odyſſée, où Ulyſſe & Eumée étant ſur le point de ſe mettre à table pour déjeûner, Telemaque arrive tout-à-coup dans la maiſon d'Eumée. Les chiens qui le ſentent approcher, n'aboyent point, mais remuent la queuë, ce qui fait voir à Ulyſſe que c'eſt quelqu'un de connoiſſance qui eſt ſur le point d'entrer. Denys d'Halicarnaſſe ayant rapporté tout cet endroit, fait cette réfléxion : Que ce n'eſt point le choix des mots qui en fait l'agrément ; la plûpart de ceux qui y ſont employés, étant, dit-il, très-vils & trés-bas, ευτελεςατων τε ϗ ταπεινοτάτων, mots qui ſont tous les jours dans la bouche des moindres laboureurs, & des moindres artiſans : mais qu'ils ne laiſſent pas de charmer, par la maniere dont le Poëte a eu ſoin de

les arranger. En liſant cet endroit, je me ſuis ſouvenu que dans une de vos nouvelles Remarques, vous avancez que jamais on n'a dit qu'Homere ait employé un ſeul mot bas. C'eſt à vous de voir ſi cette remarque de Denys d'Halicarnaſſe n'eſt point contraire à la vôtre, & s'il n'eſt point à craindre qu'on ne vienne vous chicanner là-deſſus. Prenez la peine de lire toute la réflexion de Denys d'Halicarnaſſe, qui m'a paru très-belle, & merveilleuſement exprimée. C'eſt dans ſon Traité περὶ συνθέσεως ὀνομάτων, à la troiſiéme page.

J'ai fait réflexion auſſi, qu'au lieu de dire que le mot d'âne eſt en Grec un mot très-noble, vous pourriez vous contenter de dire, que c'eſt un mot qui n'a rien de bas, & qui eſt comme celui de cerf, de cheval, de brebis, &c. le *très-noble* me paroît un peu trop fort.

Tout ce traité de Denys d'Halicarnaſſe, dont je viens de vous parler, & que je relus hier tout entier avec un grand plaiſir, me fit ſouvenir de l'extrême impertinence de M. Perrault, qui avance que le tour des

paroles ne fait rien pour l'éloquence, & qu'on ne doit regarder qu'au sens : & c'est pourquoi il prétend qu'on peut mieux juger d'un Auteur par son Traducteur, quelque mauvais qu'il soit, que par la lecture de l'Auteur même. Je ne me souviens point que vous ayez relevé cette extravagance, qui vous donnoit pourtant beau jeu pour le tourner en ridicule.

Pour le mot de μιγνῦσθαι, qui a quelquefois la signification que vous savez, il signifie souvent converser simplement. Voici des exemples tirés de l'Ecriture. Dieu dit à Jérusalem, dans Ezechiel : *Congregabo tibi amatores tuos cum quibus commista es*, &c. Dans le Prophête Daniël, les deux Vieillards racontant comme ils ont surpris Susanne en adultère, disent, parlant d'elle & du jeune homme qu'ils prétendent qui étoit avec elle : *Vidimus eos pariter commisceri.* Ils disent aussi à Susanne : *Assentire nobis, & commiscere nobiscum.* Voilà *commisceri* dans le premier sens. Voici des exemples du second sens. Saint Paul dit aux Corinthiens : *Ne commisceamini fornicariis : N'ayez point de com-*

merce avec les fornicateurs. Et expliquant ce qu'il a voulu dire par-là, il dit qu'il n'entend point parler des fornicateurs qui ſont parmi les Gentils ; autrement, ajoute-t-il, il faudroit renoncer à vivre avec les hommes : mais quand je vous ai mandé de n'avoir point de commerce avec les fornicateurs, *non commiſceri*, j'ai entendu parler de ceux qui ſe pourroient trouver parmi les fidelles, & non-ſeulement avec les fornicateurs, mais encore avec les avares, & les uſurpateurs du bien d'autrui, &c. Il en eſt de même du mot *cognoſcere*, qui ſe trouve dans ces deux ſens en mille endroits de l'Ecriture.

Encore un coup, je me paſſerois de la fauſſe érudition de Tuſſanus, qui eſt trop clairement démentie par l'endroit des ſervantes de Penelope. M. Perrault ne peut-il pas avoir quelque ami Grec qui lui fourniſſe des Mémoires ?

A M. LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

C'eſt avec une extrême reconnoiſ-

ſance que j'ai reçû encore au commencement de cette année la grace que Votre Alteſſe Sereniſſime m'accorde ſi libéralement tous les ans. (1) Cette grace m'eſt d'autant plus chere, que je la regarde comme une ſuite de la protection glorieuſe dont vous m'avez honoré en tant de rencontres, & qui a toujours fait ma plus grande ambition. Auſſi en conſervant précieuſement les quittances du droit annuel dont vous avez bien voulu me gratifier, j'ai bien moins en vûe d'aſſurer ma charge à mes enfans, que de leur procurer un des plus beaux titres que je leur puiſſe laiſſer, je veux dire, les marques de la protection de V. A. S. Je n'oſe en dire davantage : car j'ai éprouvé plus d'une fois que les remercimens vous fatiguent preſque autant que les louanges. Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR, &c.

---

[1] Sa Charge de Tréſorier de France à Moulins étoit dans le caſuel de M. le Prince, qui lui faiſoit donner tous les ans une quittance de la Paulette.

AU MESME.

J'Ai parcouru tout ce que les anciens Auteurs ont dit de la Déesse Isis, & je ne trouve point qu'elle ait été adorée en aucun pays sous la figure d'une vache ; mais seulement sous la figure d'une grande femme toute couverte d'un grand voile de différentes couleurs, & ayant au front deux cornes en forme de croissant. Les uns disent que c'étoit la Lune, les autres Cerès, d'autres la Terre, & quelques autres cette même Io, qui fut changée en vache par Jupiter.

Mais voici ce que je trouve du Dieu Apis, qui sera, ce me semble, beaucoup plus propre à entrer dans les ornemens d'une Ménagerie. Ce Dieu étoit, dit-on, le même qu'Osiris, c'est-à-dire, ou le mari, ou le fils de la Déesse Isis. Non-seulement il étoit representé par un jeune Taureau, mais les Egyptiens adoroient en effet, sous le nom d'Apis, un

jeune Taureau bien bûvant & bien mangeant ; & ils avoient ſoin d'en ſubſtituer toujours un autre en la place de celui qui mouroit. On ne le laiſſoit guere vivre que juſqu'à l'âge d'environ huit ans, après quoy ils le noyoient dans une certaine fontaine. Et alors tout le peuple prenoit le deuil, pleurant & faiſant de grandes lamentations pour la mort de leur Dieu, juſqu'à ce qu'on l'eût retrouvé. On étoit quelquefois aſſez longtems à le chercher. Il falloit qu'il fût noir par tout le corps, excepté une tache blanche de figure quarrée au milieu du front, & une autre petite tache blanche au flanc droit, faite en forme de croiſſant. Quand les Prêtres l'avoient trouvé, ils en donnoient avis au peuple de Memphis : car c'étoit principalement en cette ville que le Dieu Apis étoit adoré. Alors on alloit en grande cérémonie au-devant de ce nouveau Dieu ; & c'eſt cette eſpèce de proceſſion, qui pourroit fournir de ſujet à un aſſez beau tableau.

Ces Prêtres marchoient habillés de robbes de lin, ayant tous la tête ra-

fe, & étant couronnés de chapeaux de fleurs, portant à la main, les uns un encenfoir, les autres un fiftre; c'étoit une efpéce de tambour-de-bafque. Il y avoit auffi une troupe de jeunes enfans habillez de lin, qui danfoient & chantoient des Cantiques; grand nombre de joueurs de flûtes, & de gens qui portoient à manger pour Apis dans des corbeilles; & de cette forte on amenoit le Dieu jufqu'à la porte de fon Temple, ou pour mieux dire, il y avoit deux petits Temples tout environnés de colomnes par dehors, & aux portes, des Sphinx, à la maniere des Egyptiens. On le laiffoit entrer dans celui de ces deux Temples qu'il vouloit, & on fondoit même fur fon choix de grandes conjectures, ou de bonheur, ou de malheur pour l'avenir. Il y avoit auprès de ces deux Temples un puits, d'où l'on tiroit de l'eau pour fa boiffon : car on ne lui laiffoit jamais boire de l'eau du Nil. On confultoit même ce plaifant Dieu; & voici comme on s'y prenoit. On lui préfentoit à manger : s'il en prenoit, c'étoit une réponfe très-favo-

rable ; tout au contraire , s'il n'en prenoit point. On remarqua même, dit-on , qu'il refusa à manger de la main de Germanicus , & que ce Prince mourut à deux mois de-là.

Tous les ans on lui amenoit à certain jour une jeune Genisse , qui avoit aussi ses marques particulieres. Et cela se faisoit encore avec de grandes cérémonies.

Voilà , MONSEIGNEUR , le petit mémoire que V. A. S. me demanda il y a trois jours. Je me tiendrai infiniment glorieux toutes les fois qu'elle voudra bien m'honorer de ses ordres , & m'employer dans toutes les choses qui pourront le moins du monde contribuer à son plaisir. Je suis , avec un profond respect ,

De V. A. S.



LETTRE ECRITE A M. RACINE par M. DE GUILLERAGUES, Ambaſſadeur de France à Conſtantinople.

Au Palais de France.

A Pera le 9. Juin 1684.

J'Ai été ſenſiblement attendri & flatté, Monſieur, à la lecture de la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Eloigné de vous, & des repréſentations qui peuvent en impoſer ſur vos Tragédies, & très-dégoûté des pays fameux que vous avez chantés ; vos œuvres cependant me paroiſſent plus belles que jamais. Oüi, Monſieur, je ſuis très-dégoûté de ces pays, dont les Poëtes & les Hiſtoriens de l'antiquité ont dit de ſi belles choſes ; & je vois qu'ils n'étoient pas d'exacts obſervateurs de la vérité.

Le Scamandre & le Simoïs ſont à ſec dix mois de l'année : leur lit

n'eſt qu'un foſſé. L'Hèbre eſt une riviere du quatriéme ordre. La Natolie, le Pont, la Nicomédie, l'Itaque, préſentement la Céphalonie, la Macédoine, le terroir de Lariſſe, & celui d'Athènes, ne peuvent jamais avoir fourni la quinziéme partie des hommes dont les Hiſtoriens font mention. Il eſt impoſſible que tous ces pays, cultivés avec des ſoins imaginables, aient jamais été fort peuplés. Le terroir eſt preſque par-tout pierreux, aride, & ſans riviere. On y voit des montagnes & des côtes pelées, plus anciennes que tous les Ecrivains. Le port d'Aulide, abſolument gâté, peut avoir été bon; mais il n'a jamais pû contenir les mille vaiſſeaux des Grecs, ni mille barques. Délos eſt un miſérable rocher. Cythère & Paphos ſont des lieux affreux. Cythère, ou Cérique, eſt une petite Iſle, la plus déſagréable & la plus infertile qui ſoit au monde. Il n'y a jamais eu un air plus corrompu que celui de Paphos, abſolument inhabitée. Naxe ne vaut pas mieux. Les Poëtes apparemment mettoient Vénus dans les lieux où ils avoient leurs maîtreſſes; mais ils l'ont

très-mal placée. Je ne vous parle point de deux mille Evêchés en Grèce, nommés dans l'histoire Ecclésiastique, qui ne peuvent avoir eu douze paroisses chacun.

J'eusse voulu que vous souvenant de l'attachement que j'ai pour tout ce qui vous touche, vous m'eussiez écrit quelque chose de votre famille. Je crois le petit Racine bien vif: je prévois qu'à mon retour je n'oserai l'attaquer sur le Grec ancien; mais je l'étonnerai avec le Grec vulgaire, langue aussi corrompuë & aussi misérable que l'ancienne Grèce l'est devenue.

Adieu, mon cher Monsieur, continuez de me donner des marques de souvenir de notre ancienne amitié, & écrivez-moi, quand même vous devriez encore me traiter de Monseigneur. Je ne sais pourquoi vous me donnez libéralement quelque part à vos Tragédies, quoique je n'en aie jamais eu d'autre que celle de la premiere admiration. Vous m'avez appris bien des choses, au-lieu que je ne vous en ai jamais appris qu'une. Je vous ai découvert qu'un Tréso-

rier de France prend le titre de Chevalier, & a le droit honorable d'être enterré avec des Eperons dorés. Il ne doit donc pas prodiguer légérement le titre de Monseigneur. Vous ne me marquez pas si vous voyez souvent M. le Marquis de Seignelai. Adieu, mon cher Monsieur.

DE RACINE A BOILEAU. (1)

A Versailles le 4. Avril 1696.

JE suis très-obligé au P. Bouhours de toutes les honnêtetés qu'il vous a prié de me faire de sa part & de la part de sa Compagnie. Je n'avois point encore entendu parler de la harangue de leur Régent: & comme ma conscience ne me reprochoit rien à l'égard des Jésuites, je vous avoue que j'ai été un peu surpris que l'on m'eût déclaré la guerre chez eux. Vraisemblablement ce bon Régent est du nombre de ceux

(1) Dans sa vie il est dit à quelle occasion cette Lettre fut écrite.

m'empêcha d'exécuter ce projet: j'espere qu'il ne sera que différé. En attendant, si vous nous jugiez dignes de lire vos derniers Ouvrages, & que vous voulussiez nous les envoyer, je trouverois mon pauvre petit présent plus que payé. Notre ami M. Racine sait notre adresse, quoiqu'il ne s'en serve point; mais vous êtes tous si dévots, que je ne suis point étonnée de vous perdre de vûe. Cependant je ne vous estime & ne vous honore pas moins.

LETTRE DE BOILEAU A M. DE MONCHESNAI. (1)

PUisque vous vous détachez de l'intérêt du Ramoneur, je ne vois pas, Monsieur, que vous ayez aucun sujet

(1) Je mets ici cette Lettre, non-seulement parce qu'elle apprend l'effet que produisirent deux vers de Britannicus, mais parce qu'elle contient la thèse que Boileau soutint devant M. Arnaud, comme je l'ai rapporté dans la vie de mon Pere. Il avoit soutenu la même thèse, en présence du P. Massillon, contre M. de Monchesnai; auteur du Bolæana, qui lui envoya ensuite une dissertation sur cette matiere: & le paquet fut porté

ſujet de vous plaindre de moi, pour avoir écrit que je ne pouvois juger à la hâte d'ouvrages comme les vôtres, & ſur-tout à l'égard de la queſtion que vous entamez ſur la Tragédie, & ſur la Comédie que je vous ai avoué néantmoins que vous traitiez avec beaucoup d'eſprit. Car puiſqu'il faut vous dire le vrai, autant que je puis me reſſouvenir de votre derniere pièce, vous prenez le change, & vous y confondez la Comédienne avec la Comédie, que dans mes raiſonnemens avec le P. Maſſillon, j'ai, comme vous ſavez, exactement ſéparées. Du reſte, vous y avancez une maxime qui n'eſt pas, ce me ſemble, ſoutenable; c'eſt à ſavoir, qu'une choſe qui peut produire quelquefois de mauvais effets dans des eſprits vicieux, quoique non vicieuſe d'elle-même, doit être abſolument défendue, quoiqu'elle puiſſe

par un Ramoneur. Boileau, ſurpris du meſſager, en fit quelques railleries. M. de Monchesnai en étant informé, lui écrivit une Lettre que je ne rapporte point, parce qu'elle ne contient que des plaiſanteries ſur le Ramoneur, & que ces plaiſanteries n'ont rien d'agréable. La plume de l'auteur du Bolæana n'étoit pas légere.

d'ailleurs servir au délassement, & à l'instruction des hommes. Si cela est, il ne sera plus permis de peindre dans les Eglises des Vierges Maries, ni des Suzannes, ni des Magdelaines agréables de visage, puisqu'il peut fort bien arriver que leur aspect excite la concupiscence d'un esprit corrompu. La vertu convertit tout en bien, & le vice tout en mal. Si votre maxime est reçûe, il ne faudra plus non-seulement voir représenter ni Comédie, ni Tragédie, mais il n'en faudra plus lire aucune; il ne faudra plus lire, ni Virgile, ni Théocrite, ni Terence, ni Sophocle, ni Homere; & voilà ce que demandoit Julien l'Apostat, & qui lui attira cette épouvantable diffamation de la part des Peres de l'Eglise. Croyez-moi, Monsieur, attaquez nos Tragédies & nos Comédies, puisqu'elles sont ordinairement fort vicieuses; mais n'attaquez point la Tragédie & la Comédie en général, puisqu'elles sont d'elles-mêmes indifférentes, comme le Sonnet & les Odes, & qu'elles ont quelquefois rectifié l'homme plus que les meilleures prédications: & pour

vous en donner un exemple admirable, je vous dirai qu'un grand Prince qui avoit dansé à plusieurs ballets, ayant vû jouer le Britannicus de M. Racine, où la fureur de Néron à monter sur le Théatre est si bien attaquée, il ne dansa plus à aucun ballet, non pas même au tems du carnaval. Il n'est pas concevable de combien de mauvaises choses la Comédie a guéri les hommes capables d'être guéris : car j'avoue qu'il y en a que tout rend malades. Enfin, Monsieur, je vous soutiens, quoi qu'en dise le P. Massillon, que le Poëme dramatique est une Poësie indifférente de soi-même, & qui n'est mauvaise que par le mauvais usage qu'on en fait. Je soutiens que l'amour, exprimé chastement dans cette Poësie, non seulement n'inspire point l'amour; mais peut beaucoup contribuer à guérir de l'amour les esprits bien faits, pourvû qu'on n'y repande point d'images, ni de sentimens voluptueux. Que s'il y a quelqu'un qui ne laisse pas, malgré cette précaution, de s'y corrompre, la faute vient de lui, & non pas de la Comédie. Du reste je

vous abandonne le Comédien, & la plûpart de nos Poëtes, & même M. Racine en plusieurs de ses pièces. Enfin, Monsieur, souvenez-vous que l'amour d'Hérode pour Mariane dans Joseph, est peint avec tous les traits les plus sensibles de la vérité. Cependant quel est le fou qui a jamais, pour cela, défendu la lecture de Joseph? Je vous barbouille tout ce canevas de dissertations, afin de vous montrer que ce n'est pas sans raison que j'ai trouvé à redire à votre raisonnement. J'avoue cependant que votre Satyre est pleine de vers bien trouvés. Si vous voulez répondre à mes objections, prenez la peine de le faire de bouche, parce qu'autrement cela traîneroit à l'infini: (1) mais sur-tout trêve aux louanges; je ne les mérite point, & n'en veux point: j'aime qu'on me lise, & non qu'on me loue. Je suis, &c.

---

(1) M. de Monchesnai avoit fait des Satyres, & dans sa Lettre de plainte à Boileau sur des plaisanteries qu'il avoit faites à l'occasion du Ramoneur, il lui rappelloit que dans ses Satyres, son nom se trouvoit souvent avec éloge. Sa longue réponse à cette Lettre de Boileau, se trouve dans les Mémoires de Litterature donnés par le R. P. Desmolets.

LETTRE DE ROUSSEAU A BOILEAU.

VOus me dîtes, Monsieur, la derniere fois que j'eus l'honneur de vous voir, que vous n'aviez point l'édition qui a été faite en Hollande de votre dialogue sur les Romans. J'en ai cherché un exemplaire, que j'ai fait copier par un homme véritablement qui seroit excellent pour écrire sous un Ministre les secrets de l'Etat. J'ai corrigé du mieux que j'ai pû les fautes de ce rare copiste ; & je souhaite que vous persistiez dans le dessein de corriger celles qui appartiennent aux personnes qui ont fait imprimer l'ouvrage même. Tel qu'il est, je ne connois personne qui n'eût été frappé des plaisanteries ingénieuses qui y sont répandues. Il n'y a que vous au monde qui soyez capable de faire sentir dans un aussi petit nombre de pages, tout le ridicule d'une infinité prodigieuse de gros volumes : & on ne croira jamais que vous ayez pû

mieux faire, à moins que vous ne fassiez voir la pièce telle que vous l'avez composée. (1) Vous ne devez point refuser cette satisfaction au public. Je suis, &c.

LETTRE
DE M. L'ABBÉ TALLEMANT A BOILEAU. (2)

Le 3. *Mai* 1701.

J'Ai reçû avec joye le beau présent que vous m'avez fait de vos Ouvrages, & je l'ai d'abord regardé comme une marque de votre estime, & de votre amitié. Je m'étois flâtté de cet avantage de tout tems, ayant eu des amis illustres, communs avec vous, & ayant vécu ensemble

---

(1) Ce fut ce qui l'obligea à donner lui-même ce Dialogue.

(2) Je voudrois avoir pû trouver la réponse de Boileau à cette Lettre, qui montre combien il est dangereux d'attaquer les Auteurs. Un trait satyrique sur Boyer, & sur une très mauvaise traduction de Plutarque, ne paroît pas criminel. Voici cependant des plaintes faites amerement & poliment.

en société académique depuis plus de vingt années : mais en relisant vos admirables écrits, j'ai été cruellement détrompé par des corrections & des additions qui ne peuvent avoir été faites sans que vous ayez songé à l'intérêt que j'y pouvois prendre. J'aurois passé sous silence le premier de ces endroits, dont je me sens blessé, s'il s'étoit trouvé seul, quoiqu'en vérité la circonstance rende la chose un peu dure à digerer. Voici les vers de vos précédentes éditions, *Art. Poët. c. 4.*

Les vers ne souffrent point de médiocre Auteur :
Ses écrits en tous lieux sont l'effroi du lecteur :
Contre eux dans le Palais les boutiques murmurent,
Et les ais chez Billain à regret les endurent.

Qui croiroit que de si beaux vers eussent demandé quelque correction ? Cependant la voici.

Qui dit froid Ecrivain, dit detestable Auteur :

Boyer eſt à Pinchene égal pour le lecteur, &c.

Je vous laiſſe vous-même, Monſieur, juge entre les vers que vous ôtez, & ceux que vous mettez en leur place. Voilà donc le pauvre Boyer, quatre ou cinq ans après ſa mort, mis par vous au nombre des Poëtes déteſtables, puiſque, ſelon vous, *il n'eſt point de degré du médiocre au pire*. Cependant, ſans vous conteſter ſon mérite, vous ſavez qu'il a toujours demeuré, & eſt mort dans notre maiſon; maiſon aſſez aimée des gens de Lettres. Je méritois peut-être bien tout ſeul que vous laiſſaſſiez ſon ombre en repos.

Venons à l'autre changement. Voici les vers de vos précédentes éditions.

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'Auteur de Jonas s'empreſſe de les lire,
Pourvû qu'ils ſachent plaire au plus puiſſant des Rois?

Voici l'addition.

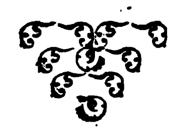
Qu'ils charment de Senlis le Poëte idiot,
Ou le sec traducteur du François d'Amiot.

Qui ne voit que ces deux vers vous ont beaucoup couté, & que vous ne les avez ajoûtés que pour déshonorer un homme, en le notant d'une ignorance dont personne ne l'a accusé ? Je me souviens que sur ce vers, que vous n'avez point voulu perdre, & qu'un petit ressentiment mal fondé vous avoit fait faire, feue Madame de la Sabliere, & quelques autres personnes, vous prierent de le supprimer, & que vous le promîtes. Il ne restoit donc plus que moi, qu'il ne vous importoit guère de fâcher. Car comment voulez-vous que j'explique cette addition ? Je ne veux pas débattre les décisions de vos Docteurs ; mais je sais qu'en bonne loi de l'Evangile, il n'est pas permis de fâcher personne, & moins encore un ami, pour un bon mot. Je ne soutiendrai pas non plus la traduction que vous blâmez, & qui est pourtant à la septiéme édition (1). Je vous dirai seulement que ce

(1) Ce qui fait grand honneur à Plutarque. Cette traduction est de Paul Tallemant, proche parent de ce

Traducteur porte un nom, que vous pouviez épargner, quand ce n'eût été que pour l'amour de moi. Je ne me plaindrai à personne; cette Lettre est écrite à plume courante. J'ai voulu seulement vous décharger mon cœur; & je ne veux d'autre vengeance de vous, que le reproche secret que vous vous ferez, malgré que vous en ayez, d'avoir contristé, de gayeté de cœur, un homme avec qui vous avez toujours vécu en amitié, & qui n'en est peut-être pas indigne, non plus que de votre estime. Je vous prie cependant d'être persuadé, que malgré le déplaisir que vous m'avez fait, je suis très-chrétiennement, c'est-à-dire, très-sincerement, & sans détour, votre très-humble, &c.

lui qui a écrit cette Lettre, & qui étoit comme lui de l'Académie Françoise.



DE BOILEAU A M. LE DUC DE...

Je ne sais pas, Monseigneur, sur quoi fondé, vous croyez qu'il y a de l'équivoque dans mon procédé à votre égard, au sujet de ma Satyre contre l'Equivoque. Vous savez bien que vous êtes un des premiers à qui j'en ai récité des vers dans le tems qu'elle n'étoit encore qu'ébauchée. Je l'ai achevée en votre absence; & si vous aviez été à Paris, je n'aurois pas manqué de vous la porter sur le champ, non pour m'attirer vos louanges, mais pour recevoir vos avis. A votre défaut, je l'ai lûe à plusieurs personnes que vous connoissez, & qui m'en ont tous parlé avec des éloges que je désespére qu'elle puisse soutenir. M. le Cardinal de Noailles m'en a paru extrémement satisfait; mais en méme-tems, il a approuvé le dessein où je lui ai dit que j'étois de la tenir secrette, & d'empêcher l'éclat qu'elle alloit faire: car j'y attaque très-hardiment toute la morale des mauvais Casuistes....

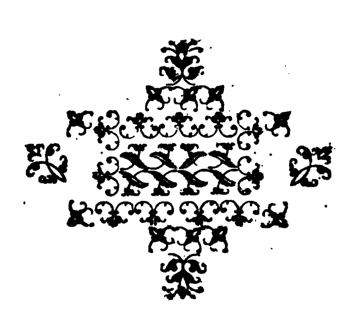
AVERTISSEMENT.

LE premier Recueil a fait connoître la vivacité du jeune homme qui n'aime que les Vers : dans le ſecond Recueil on a vû la cordialité avec laquelle, dans un âge plus avancé, il écrivoit à ſon intime ami : voici le Pere de famille en deshabillé au milieu de ſes enfans. Les Lettres ſuivantes, par les petits détails qu'elles contiennent, & par leur ſtyle ſimple, font mieux connoître le caractère de celui qui les a écrites, que des Lettres plus travaillées. Il aimoit également tous ſes enfans, n'étant occupé qu'à entretenir l'union entre eux. Lorſqu'il en voyoit un incommodé, il étoit dans des agitations continuelles. *Pourquoi me ſuis-je*

marié ? s'écrioit-il ; & il se rappelloit ces deux Vers de Terence :

Vah ! quemquamne hominem in animum
instituere aut
Parare, quod sit carius, quàm ipse est sibi !

C'est cette tendresse que respirent les Lettres qu'on va lire.



TROISIE'ME RECUEIL.

LETTRES DE RACINE A SON FILS.

Au Camp devant Namur le 31 *Mai.*

VOus avez pû voir, mon cher enfant, par les Lettres que j'écris à votre mere, combien je suis touché de votre maladie, (1) & la peine extrême que je ressens de n'être pas auprès de vous pour vous consoler. Je vois que vous prenez avec beaucoup de patience, le mal que Dieu vous envoie, & que vous êtes exact à faire tout ce qu'on vous dit : il est très-important pour vous d'être docile. J'espere qu'avec la grace de Dieu, il ne

(1) Mon frere avoit alors la petite verole.

vous fassent plaisir, jusqu'à ce que le Médecin vous donne permission de recommencer votre travail. Faites bien des amitiés pour moi à M. votre Précepteur, & faites ensorte qu'il ne se repente point de toutes les peines qu'il a prises pour vous. J'espere que j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir, & que la reddition du château de Namur suivra de près celle de la ville. Adieu, mon cher fils, faites bien mes complimens à vos sœurs: je ne sais pourtant si on leur permet de vous rendre visite; attendez donc à leur faire mes complimens, quand vous serez en état de les voir.

Au Camp de Thieusies le 3. Juin.

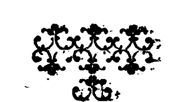
VOus me faites plaisir de me rendre compte des lectures que vous faites: mais je vous exhorte à ne pas donner toute votre attention aux Poëtes François. Songez qu'ils ne doivent servir qu'à votre récréation, & non pas à votre véritable étude. Ainsi je souhaitterois que vous prissiez quel-

quefois plaisir à m'entretenir d'Homère, de Quintilien, & des autres Auteurs de cette nature. Quant à votre Epigramme, (1) je voudrois que vous ne l'eussiez point faite. Outre qu'elle est assez médiocre, je ne saurois trop vous recommander de ne vous point laisser aller à la tentation de faire des vers François, qui ne serviroient qu'à vous dissiper l'esprit : sur-tout il n'en faut faire contre personne.

M. Despréaux a un talent qui lui est particulier, & qui ne doit point vous servir d'exemple, ni à vous ni à qui que ce soit. Il n'a pas seulement reçû du ciel un génie merveilleux pour la Satyre ; mais il a encore outre cela un jugement excellent, qui lui fait discerner ce qu'il faut louer, & ce qu'il faut reprendre. S'il a la bonté de vouloir s'amuser avec vous, c'est une des grandes félicités qui vous puissent arriver ; & je vous conseille d'en bien profiter, en l'écoutant beaucoup, &

(1) Mon frere, qui étoit alors en Rhétorique, crut le regaler en lui envoyant une Epigramme qu'il avoit faite sur la dispute entre Boileau & Perrault.

en décidant peu. Je vous dirai aussi que vous me feriez plaisir de vous attacher à votre écriture. Je veux croire que vous avez écrit votre Lettre fort vîte : le caractère en paroît beaucoup négligé. Que tout ce que je vous dis, ne vous chagrine point : car du reste je suis très-content de vous ; & je ne vous donne ces petits avis, que pour vous exciter à faire de votre mieux en toutes choses. Votre mere vous fera part des nouvelles que je lui mande. Adieu, mon cher fils, je ne fais si je ferai en état d'écrire, ni à vous, ni à personne de plus de quatre jours ; mais continuez à me donner de vos nouvelles. Parlez-moi aussi un peu de vos sœurs, que vous me ferez plaisir d'embrasser pour moi.



A Fontainebleau le 5. Octobre.

LA relation que vous m'avez envoyée m'a beaucoup diverti, & je vous sais bon gré d'avoir songé à la copier pour m'en faire part. Je l'ai montrée à M. de Montmorenci, & à M. de Chevreuse. Je suis toujours étonné qu'on vous montre en Rhétorique les fables de Phèdre, qui semblent une lecture plus proportionnée à des gens moins avancés. Il faut pourtant s'en fier à M. Rollin, qui a beaucoup de jugement & de capacité. On ne trouve les fables de M. de la Fontaine que chez M. Thierry, ou chez M. Barbin. Cela m'embarrasse un peu, parce que j'ai peur qu'ils ne veuillent pas prendre de mon argent. Je voudrois que vous pûssiez emprunter ces fables à quelqu'un jusqu'à mon retour. Je crois que M. Despréaux les a, (1) & en ce cas il vous les prêteroit

(1) Ces fables n'étoient pas encore dans toutes les bibliothèques; mais comment n'étoient elles pas dans

volontiers : ou bien votre mere pourroit aller avec vous sans façon chez M. Thierry, & lui demander en les payant. Adieu, mon cher fils, dites à vos sœurs que je suis fort aise qu'elles se souviennent de moi, & qu'elles souhaitent de me revoir. Je les exhorte à bien servir Dieu, & vous surtout, afin que pendant cette année de Rhétorique, il vous soutienne & vous fasse la grace de vous avancer de plus en plus dans sa connoissance & dans son amour. Croyez-moi, c'est-là ce qu'il y a de plus solide au monde. Tout le reste est bien frivole.

A Fontainebleau le 8. Octobre.

JE voulois presque me donner la peine de corriger votre version, & vous la renvoyer en état où il faudroit qu'elle fût : mais j'ai trouvé que cela me prendroit trop de tems, à cause de la quantité d'endroits où vous n'a-

---

les leurs ? La Fontaine étoit leur intime ami. Lorsque je sûs lire, il m'en fit apprendre plusieurs par cœur.

vez pas attrappé le sens. Je vois bien que les Epîtres de Cicéron sont encore trop difficiles pour vous, parce que pour les bien entendre, il faut posséder parfaitement l'histoire de ce tems-là, & que vous ne la savez point. Ainsi je trouverois plus à propos que vous me fissiez, à votre loisir, une version de cette bataille de Trasymène, dont vous avez été si charmé, à commencer par la description de l'endroit où elle se donna: ne vous pressez point, & tournez la chose le plus naturellement que vous pourrez. J'approuve fort vos promenades à Auteuil; mais faites bien concevoir à M. Despréaux combien vous êtes reconnoissant de la bonté qu'il a de s'abaisser à s'entretenir avec vous. Vous pouvez prendre Voiture parmi mes livres, si cela vous fait plaisir; mais il faut un grand choix pour lire ses Lettres. J'aimerois autant, si vous voulez lire quelque livre François, que vous prissiez la traduction d'Hérodote, qui est fort divertissante, & qui vous apprendroit la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes, après l'Ecriture sainte. Il me semble

qu'à votre âge, il ne faut pas volti-
ger de lecture en lecture, ce qui ne
serviroit qu'à vous dissiper l'esprit,
& à vous embarrasser la mémoire.
Nous verrons cela plus à fond, quand
je serai de retour à Paris. Adieu, mes
baise-mains à vos sœurs.

A Fontainebleau le 20. Octobre.

VOus me rendez un très-bon compte de votre étude, & de votre conversation avec M. Despréaux. Il seroit bien à souhaiter pour vous que vous pussiez être souvent en si bonne compagnie, & vous en pourriez retirer un grand avantage, pourvû qu'avec un homme tel que M. Despréaux, vous eussiez plus de soin d'écouter que de parler. Je suis assez satisfait de votre version; mais je ne puis guère juger si elle est bien fidele, n'ayant apporté ici que le premier tome des Lettres à Atticus, aulieu du second que je pensois avoir apporté: (1) je ne sais même si je ne l'ai point

(1) C'étoit son livre favori, & le compagnon de ses voyages.

perdu

perdu, car j'étois comme assûré de l'avoir ici parmi mes livres. Pour plus grande sûreté, choisissez dans quelqu'un des six premiers livres la premiere Lettre que vous voudrez traduire: mais sur-tout choisissez-en une qui ne soit pas sèche, comme celle que vous avez prise, où il n'est presque parlé que d'affaires d'intérêt. Il y en a tant de belles sur l'état où étoit alors la République, & sur les choses de conséquence qui se passoient à Rome. Vous ne lirez guère d'ouvrage qui vous soit plus utile pour vous former l'esprit & le jugement: mais sur-tout je vous conseille de ne jamais traiter injurieusement un homme aussi digne d'être respecté de tous les siècles que Cicéron. Il ne vous convient point à votre âge, ni même à personne, de lui donner ce vilain nom de poltron: souvenez-vous toute votre vie de ce passage de Quintilien, qui étoit lui-même un grand personnage: *Ille se profecisse sciat cui Cicero valde placebit.* Ainsi vous auriez mieux fait de dire simplement, qu'il n'étoit pas aussi brave ou aussi intrépide que Caton. Je vous dirai même que si

vous aviez bien lû la vie de Cicéron dans Plutarque, vous auriez vû qu'il mourut en fort brave homme, & qu'apparemment il n'auroit pas fait tant de lamentations que vous, si M. Carmeline lui eût nétoyé les dents. Adieu, mon cher fils, faites souvenir votre mere, qu'il faut entretenir un peu d'eau dans mon cabinet, de peur que les souris ne ravagent mes livres. Quand vous m'écrirez, vous pourrez vous dispenser de toutes ces cérémonies, & de *votre très-humble serviteur*. Je connois même assez votre écriture, sans que vous soyez obligé de mettre votre nom.

A Fontainebleau le 30. Octobre.

M. Despréaux a raison d'appréhender que vous ne perdiez un peu le goût des Belles-Lettres pendant votre cours de Philosophie; mais ce qui me rassûre, est la résolution où je vous vois de vous en rafraichir souvent la mémoire par la lecture des meilleurs Auteurs. D'ail-

leurs vous étudiez ſous un Régent qui a lui même beaucoup de lettres & d'érudition. Je contribuerai de mon côté à vous faire reſſouvenir de tout ce que vous avez lû; & je me ferai un plaiſir de m'en entretenir ſouvent avec vous.

Votre ſœur aînée ſe plaint de vous; & elle a raiſon. Elle dit qu'il y a plus de quatre mois qu'elle n'a reçû de vos nouvelles. Il me ſemble que vous devriez un peu répondre à l'amitié ſincere que je lui vois pour vous: une Lettre vous couteroit-elle tant à écrire? Quand vous devriez ne l'entretenir que de vos petites ſœurs, vous lui feriez le plus grand plaiſir du monde. Vous avez raiſon de me plaindre du déplaiſir que j'ai de voir ſouffrir ſi longtems un des meilleurs amis que j'aie au monde (1). J'eſpere qu'à la fin, ou la nature, ou les remèdes lui donneront quelque ſoulagement. J'ai la conſolation d'entendre dire aux Médecins, qu'ils ne voient rien à craindre pour ſa vie: ſans quoi je vous avouë que je ſerois inconſolable.

(1) M. Nicole.

Comme vous êtes curieux de nouvelles, je voudrois en avoir beaucoup à vous mander. Je n'en sais que deux jusqu'ici qui doivent faire beaucoup de plaisir : l'une est la prise presque certaine de Charleroi : l'autre est la levée du siége de Belgrade. Quand je dis que cette nouvelle doit faire plaisir, ce n'est pas qu'à parler bien chrétiennement ; on doive se réjouir des avantages des Infidelles ; mais l'animosité des Allemands est si grande contre nous, qu'on est presque obligé de remercier Dieu de leur mauvais succès, afin qu'ils soient forcés de faire leur paix avec la France, & de consentir au repos de la Chrétienté, plutôt que de s'accommoder avec les Turcs.

A Fontainebleau le 15. Novembre.

MOn cher fils, vous me faites plaisir de me mander des nouvelles ; mais prenez garde de ne les pas prendre dans la Gazette de Hollande : car outre que nous les avons

comme vous, vous y pourriez apprendre certains termes qui ne valent rien, comme celui de *recruter*, dont vous vous servez, au lieu de quoi il faut dire, *faire des recrües*. Mandez-moi des nouvelles de vos sœurs: il est bon de diversifier un peu, & de ne vous pas jetter toujours sur l'Irlande & sur l'Allemagne.

Le combat de M. de Luxembourg a été bien plus considérable qu'on ne le croyoit d'abord. Les ennemis ont laissé 1300 morts sur la place, & plus de 500 prisonniers, parmi lesquels on compte près de cent Officiers. On leur a pris aussi 36 étendarts: & ils avouent encore qu'ils ont plus de deux mille blessés dans leur armée. Cette victoire est fort glorieuse. La Maison du Roi a fait des choses incroyables, n'ayant jamais chargé l'ennemi qu'à coup d'épée. On dit que chaque Cavalier est revenu avec son épée toute sanglante. On a appris ce matin, que M. de Boufflers avoit battu aussi l'arriere-garde d'un corps d'Allemands qui étoient auprès de Dinant. Ecrivez-moi toujours; mais que cela n'empêche pas votre chere mere de m'écri-

re, car je ferois trop fâché de ne point recevoir de ses Lettres. Adieu, mon cher enfant, embrassez-la pour moi, & faites mes baise-mains à vos sœurs.

A Fontainebleau le 20.

JE ne saurois m'empêcher de vous dire, mon cher fils, que je suis très-content de tout ce que votre mere m'écrit de vous. Je vois par ses Lettres que vous êtes fort ataché à bien faire, mais sur-tout que vous craignez Dieu, & que vous prenez du plaisir à le servir. C'est la plus grande satisfaction que je puisse recevoir, & en même tems la meilleure fortune que je vous puisse souhaiter. J'espere que plus vous irez en avant, plus vous trouverez qu'il n'y a de véritable bonheur que celui-là. J'approuve la maniere dont vous distribuez votre tems & vos études: je voudrois seulement qu'aux jours que vous n'allez point au collége, vous pussiez relire Cicéron, & vous ra-

fraichir la mémoire des plus beaux endroits, ou d'Horace, ou de Virgile; ces Auteurs étant fort propres à vous accoutumer à penser & à écrire avec justesse & netteté.

Vous direz à votre mere que le pauvre M. Sigur a eu la jambe coupée, ayant eu le pied emporté d'un coup de canon. Sa femme, qui l'avoit épousé pour sa bonne mine, a employé la meilleure partie de son bien à lui acheter une charge; & dès la premiere année il lui en coute une jambe. Il a eu un grand nombre de ses camarades tués ou blessés, je dis des Officiers de la Gendarmerie; mais en récompense la victoire a été fort grande, & on en aprend tous les jours de nouvelles circonstances très-avantageuses. On fait monter la perte des ennemis à près de dix mille morts.

J'ai vû les drapeaux & les étendarts qu'a envoyé M. de Catinat: & & je vous conseille de les aller voir à Notre-Dame. Il y a cent deux drapeaux, & quatre étendarts seulement; ce qui marque que la cavallerie ennemie n'a pas fait beaucoup de résistance, & a de bonne heure aban-

donné l'infanterie, laquelle a presque été toute taillée en pieces. Il y avoit des bataillons entiers d'Espagnols qui se jettoient à genoux pour demander quartier, & on l'accordoit à quelques-uns d'eux, au lieu qu'on n'en faisoit point du tout aux Allemands, parce qu'ils avoient menacé de n'en point faire. M. l'Archevêque de Sens a perdu M. son frere à la bataille.

A Fontainebleau le 25. Septembre.

JE vous suis obligé du soin que vous avez pris de faire toutes les choses que je vous avois recommandées. Je suis en peine de la santé de M. Nicole, & vous me ferez plaisir d'y envoyer de ma part, & de m'en mander des nouvelles. Je croiois avoir mis dans mon pacquet un livre, que j'ai été fort fâché de n'y point trouver. Ce sont les Pseaumes Latins de Vatable à deux colonnes, & avec des notes *in*-8°. qui sont à la tablette où je mets d'ordinaire mon Diurnal : je vous prie de le chercher, de l'empac-

quetter bien proprement dans du papier, & de me l'envoyer. J'écrirai demain à votre mere : faites-lui mes complimens, & à vos sœurs.

A Fontainebleau le 23. *Mai.*

JE vous prie de dire à M. Grimarets, que j'ai lû son Mémoire à M. le Chancelier, qui a dit que M. Cousin pensoit qu'on ne pouvoit rien faire de bon ni d'utile au public de ce projet. Je verrai M. de Harlay, & lui demanderai s'il veut & s'il peut se mêler de cette affaire, & entreprendre de persuader M. le Chancelier.

Il me paroît par votre Lettre que vous portez un peu d'envie à Mademoiselle de la C. de ce qu'elle a lû plus de Comédies & de Romans que vous. Je vous dirai avec la sincerité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de toutes ces niaiseries, qui ne doivent servir tout au plus qu'à délasser quelquefois l'esprit ;

pourrez ; & faites mes complimens à votre mere. Il n'y a ici aucune nouvelle, ſinon que le Roi a toujours la goutte.

A Paris ce 3. Juin.

C'Eſt tout de bon que nous partons pour notre voyage de Picardie (1). Comme je ferai quinze jours ſans vous voir, & que vous êtes continuellement préſent à mon eſprit, je ne puis m'empêcher de vous répéter encore deux ou trois choſes, que je crois très-importantes pour votre conduite.

La premiere, c'eſt d'être extrêmement circonſpect dans vos paroles, & d'éviter la réputation d'être un Parleur, qui eſt la plus mauvaiſe réputation qu'un jeune homme puiſſe avoir dans le pays où vous entrez. La ſeconde eſt d'avoir une extrême

(1) Il alloit à Montdidier, la patrie de ma mere. Toutes les Lettres ſuivantes ont été écrites à mon frere, reçû en ſurvivance de la charge de Gentil-homme ordinaire.

docilité pour les avis de M. & Madame Vigan, qui vous aiment comme leur enfant.

N'oubliez point vos études, & cultivez continuellement votre mémoire, qui a grand besoin d'être exercée. Je vous demanderai compte à mon retour de vos lectures, & surtout de l'Histoire de France, dont je vous demanderai à voir vos extraits.

Vous savez ce que je vous ai dit des Opéra & des Comédies : on en doit jouer à Marly. Il est très-important pour vous & pour moi-même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes présentement à Versailles pour y faire vos exercices, & non point pour assister à toutes ces sortes de divertissemens. Le Roi & toute sa Cour savent le scrupule que je me fais d'y aller ; & ils auroient très-méchante opinion de vous, si à l'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égard pour moi & pour mes sentimens. Je devois avant toutes choses vous recommander de songer toujours à votre salut, & de ne point perdre l'amour que je vous ai vû pour la

Religion. Le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver au monde, c'est s'il me revenoit que vous êtes un indévot, & que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne. Adieu, mon cher fils, donnez-moi souvent de vos nouvelles.

A Mondidier le 9. Juin.

VOtre Lettre nous a fait ici un très-grand plaisir ; & quoiqu'elle ne nous ait pas apris beaucoup de nouvelles, elle nous a du moins fait juger qu'il n'y avoit pas un mot de vrai de toutes celles qu'on débite dans ce pays-ci. C'est une plaisante chose que les Provinces : tout le monde y est nouveliste dès le berceau ; & vous n'y rencontrez que gens qui débitent gravement & affirmativement les plus sottes choses du monde. Pour moi je n'ai rien à vous mander de ce pays, qui soit capable de vous interresser, si ce n'est que je suis très-content des Dames de Variwille, & que

Babet (1) a une grande impatience d'entrer chez elles. J'espere que je recevrai encore une Lettre de vous avant que de partir.

Je vous fais très-bon gré des égards que vous avez pour moi au sujet des Opéra & des Comédies ; mais vous voulez bien que je vous dise que ma joie seroit complette, si le bon Dieu entroit un peu dans vos considérations. Je sais bien que vous ne serez pas deshonoré devant les hommes en y allant ; mais comptez-vous pour rien de vous deshonorer devant Dieu? Pensez-vous, vous-même, que les hommes ne trouvassent pas étrange de vous voir à votre âge pratiquer des maximes si différentes des miennes? Songez que M. le Duc de Bourgogne, qui a un goût merveilleux pour toutes ces choses, n'a encore été à aucun spectacle ; & qu'il veut bien en cela se laisser conduire par les gens qui sont chargez de son éducation. Et quels gens trouverez-vous au monde plus sages & plus estimés que ceux-

(1) Une de mes Sœurs qui se fit Religieuse chez les Dames de Variville, Ordre de Fontevraud.

là ? Du reste, mon fils, je suis fort content de votre Lettre : elle a aussi fait beaucoup de plaisir à votre mere, excepté l'endroit où vous parlez de la cire que vous avez laissé tomber sur votre habit.

A Paris ce 27. Juin.

ON m'avoit déjà dit la nouvelle de la prise d'Ath ; & j'en ai beaucoup de joye. Vous me ferez plaisir de me mander tout ce que vous aprendiez de nouveau. Voici un tems assez vif, & où il peut arriver à toute heure des nouvelles importantes. Il se pourroit bien faire que je vous irois voir Mercredi : car j'ai quelque envie de mener votre Mere & vos Sœurs à Port-Royal, pour y être à la procession de l'Octave, & revenir le lendemain. Elles sont toutes en bonne santé, Dieu merci, & vous font leurs complimens. J'allai hier aux Carmelites avec votre Sœur aînée. Je vous exhorte à aller faire votre cour à Madame la Comtesse de Gramond, & à

Madame la Ducheſſe de Noailles, qui ont l'une & l'autre beaucoup de bonté pour vous. Votre petit frere eſt tombé ce matin la tête dans le feu ; & ſans votre mere qui l'a relevé ſur le champ, il auroit eu le viſage perdu : il en a été quitte pour une brûlure à la gorge : nous ſommes bien obligés de remercier le bon Dieu de ce qu'il ne s'eſt pas fait plus de mal. Votre ſœur ſe prépare toujours à entrer aux Carmelites Samedi ; & tout ce que je lui ai pû dire, ne l'a pû perſuader de différer au moins juſqu'à un autre tems. Madame de F... eſt à l'extrêmité. Vous voyez par-là que notre heure eſt bien incertaine, & que le plus ſûr eſt d'y penſer le plus ſérieuſement & le plus ſouvent qu'on peut. Votre mere aura ſoin de vous envoyer du linge à dentelle. Adieu.



consacrer à Dieu. Votre sœur Nanette nous accable tous les jours de Lettres, pour nous obliger de consentir à la laisser entrer au noviciat. J'ai bien des graces à rendre à Dieu, d'avoir inspiré à vos sœurs tant de ferveur pour son service, & un si grand desir de se sauver. Je voudrois de tout mon cœur que de tels exemples vous touchassent assez pour vous donner envie d'être bon Chrétien. (1) Voici un tems où vous voulez bien que je vous exhorte par toute la tendresse que j'ai pour vous, à faire quelques réflexions un peu sérieuses, sur la nécessité qu'il y a de travailler à son salut, à quelque état que l'on soit apellé. Votre mere, aussi bien que vos sœurs, & votre petit frere, auroient beaucoup de joye de vous revoir. Bon soir, mon cher fils.

(1) Cette Lettre fut écrite pendant la Semaine Sainte.

A MADEMOISELLE RIVIERRE SA SOEUR. (1)

A Paris le 10 Janvier.

JE vous écris, ma chere Sœur, pour une affaire où vous pouvez avoir intérêt aussi bien que moi, & sur laquelle je vous suplie de m'éclaircir le plûtôt que vous pourrez. Vous savez qu'il y a un Edit qui oblige tous ceux qui ont ou qui veulent avoir des armoiries sur leur vaisselle ou ailleurs, de donner une somme qui va au plus à 25 livres, & de déclarer quelles sont leurs armoiries. Je sais que celles de notre famille sont un Cigne; mais je ne sais pas quelles sont les couleurs de l'écusson, & vous me ferez un grand plaisir de vous en instruire. Je crois que vous trouverez nos armes peintes aux vitres de la

(1) Je mets cette Lettre, parce qu'elle fait connoître la générosité de mon pere envers de pauvres parens. Elle est écrite à ma tante, qui a vécu à la Ferté Milon 92 ans.

maiſon que notre grand-pere fit bâtir. J'ai oüi dire auſſi à mon Oncle Racine, qu'elles étoient peintes aux vitres de quelque Egliſe de la Ferté-Milon ; tachez de vous en éclaircir. J'attens votre réponſe pour me déterminer, & pour porter mon argent.

Le jeune homme qui recherche en mariage ma petite couſine M... m'eſt venu trouver. Je lui ai promis de donner à ma couſine cent livres. Je lui ai dit que dans l'état où ſont preſentement mes affaires, je ne pouvois donner davantage, & je lui ai dit vrai, à cauſe de tout l'argent que je dois encore pour ma charge. Je dois ſur-tout 6000 livres qui ne portent point d'intérêt ; & l'honnêteté veut que je les rende le plûtôt que je pourrai, pour n'être pas à charge à mes amis. J'eſpere que dans un autre tems je ſerai moins preſſé, & alors je pourrai faire encore quelque petit preſent à ma couſine.

Le couſin H.... eſt venu ici fait comme un miſérable, & a dit à ma femme, en preſence de tous nos domeſtiques, qu'il étoit mon couſin.

Vous savez comme je ne renie point mes parens, & comme je tâche à les soulager : mais j'avouë qu'il est un peu rude qu'un homme qui s'est mis en cet état par ses débauches & par sa mauvaise conduite, vienne ici nous faire rougir de sa gueuserie. Je lui parlai comme il le méritoit, & lui dis que vous ne le laisseriez manquer de rien s'il en valoit la peine ; mais qu'il buvoit tout ce que vous aviez la charité de lui donner. Je ne laissai pas de lui donner quelque chose pour s'en retourner. Je vous prie aussi de l'assister tout doucement, mais comme si cela venoit de vous. Je sacrifierai volontiers quelque chose par mois pour le tirer de la nécessité. Je vous recommande toujours la pauvre Marguerite, à qui je veux continuer de donner par mois comme j'ai toujours fait : si vous croyez que l'autre parente soit aussi dans le besoin, donnez-lui par mois ce que vous jugerez à propos.

Je ne sai si je vous ai mandé que ma chere fille aînée étoit entrée aux Carmelites : il m'en a couté beaucoup de larmes ; mais elle a voulu absolu-

ment suivre la résolution qu'elle avoit prise. C'étoit de tous nos enfans celle que j'ai toujours le plus aimée, & dont je recevois le plus de consolation : il n'y avoit rien de pareil à l'amitié qu'elle me témoignoit. Je l'ai été voir plusieurs fois. Elle est charmée de la vie qu'elle méne dans ce Monastére, quoique cette vie soit fort austére ; & toute la maison est charmée d'elle. Elle est infiniment plus gaye qu'elle n'a jamais été. Il faut bien croire que Dieu la veut dans cette maison, puisqu'il fait qu'elle y trouve tant de plaisir. Votre petit neveu est toujours bien éveillé. Adieu, ma chere sœur, je suis entierement à vous. Ne manquez pas de me tenir parole, & de m'employer dans toutes les choses où vous aurez besoin de moi.



LETTRE

LETTRE DE RE'PRIMANDE à son Fils, qui étant chargé de porter les dépêches du Roy à M. de Bonrepaux, notre Ambassadeur en Hollande, s'arrêta par curiosité à Bruxelles. Toutes les Lettres suivantes lui furent écrites pendant son séjour en Hollande.

A Paris ce 26 Janvier 1698.

VRai-semblablement vous avez pris des Mémoires de M. de Cély, (1) pour avoir fait une course aussi extraordinaire, que celle que vous avez faite. J'étois fort en peine le premier jour de votre voyage, dans la peur où j'étois, que par trop d'envie d'aller vîte, il ne vous fut arrivé quelque accident; mais quand j'apris par votre Lettre de Mons, que vous n'étiez parti qu'à neuf heures de Cambrai, & que vous tiriez vanité d'avoir fait une si grande journée,

(1) Il apontoit la nouvelle de la paix de Ryswich. Il fit si peu de diligence, que quand il arriva, le Roi savoit la nouvelle.

je vis bien qu'il falloit se reposer sur vous de la conservation de votre personne. Votre long séjour à Bruxelles, & toutes les visites que vous y avez faites, méritent que vous en donniez une relation au public. Je ne doute pas même que vous n'y ayez été à l'Opéra, avec les dépêches du Roi dans votre poche. Vous rejettez la faute de tout sur M. Bombarde, comme si en arrivant à Bruxelles, vous n'aviez pas dû courir d'adord chez lui, & ne vous point coucher que vous n'eussiez fait vos affaires, pour être en état de partir le lendemain matin. Je ne sais pas ce que dira là-dessus M. de Bonrepaux; mais je sais bien que vous avez bon besoin de réparer par une conduite sage à la Haie, la conduite peu sensée que vous avez euë dans votre voyage. Pour moi, je vous avouë que j'apréhende de retourner à la Cour, & surtout de paroître devant M. de Torcy, à qui vous jugez bien que je n'oserai pas demander d'ordonnance pour votre voyage, n'étant point juste que le Roi paye la curiosité que vous avez euë de voir les Chanoi-

nesses de Mons, & la Cour de Bruxelles. Vous ne me dites pas un mot d'un homme que vous auriez pû aller voir à Bruxelles, & pour qui vous savez que j'ai un très-grand respect. Vous ne me parlez pas non-plus de nos deux Plénipotentiaires pour qui vous aviez une dépêche : cependant je ne comprens pas par quel enchantement vous auriez pû ne les pas rencontrer entre Mons & Buxelles.

Comme je vous dis franchement ma pensée pour le mal, je veux bien vous la dire aussi pour le bien. M. l'Archevêque de Cambrai paroît très-content de vous, & vous m'avez fait plaisir de m'écrire le détail des bons traitemens que vous avez reçûs de lui, dont il ne m'avoit pas mandé un mot, témoignant même du déplaisir de ne vous avoir pas assez bien fait les honneurs de son Palais brûlé.

Cela m'oblige de lui écrire une nouvelle Lettre de remerciment. Vous trouverez dans les balots de M. l'Ambassadeur, un étui où il y a deux chapeaux pour vous, un castor fin, & un demi-castor; & vous y trouverez aussi une paire de souliers des Freres.

Au nom de Dieu, faites un peu de réflexion ſur votre conduite ; & défiez-vous ſur toutes choſes d'une certaine fantaiſie qui vous porte toûjours à ſatisfaire votre propre volonté, au hazard de tout ce qui en peut arriver. Vos ſœurs vous font bien des complimens, & ſur-tout Nannette.

A Paris le 31.

VOtre mere & toute la famille, a eu une grande joye d'aprendre que vous étiez arrivé en bonne ſanté. Je n'ai point encore été à la Cour; mais j'eſpére d'y aller demain. Je crains toujours de paroître devant M. de Torcy, de peur qu'il ne me faſſe des plaiſanteries ſur la diligence de votre courſe ; mais il faut me réſoudre à les eſſuyer, & lui faire eſpérer qu'une autrefois vous irez plus promptement, ſi l'on veut bien vous confier à l'avenir quelque choſe dont on ſoit preſſé. Je vois que M. de Bonrepaux a pris tout cela avec ſa bonté ordinaire, & qu'il tâche même de

vous excuser. Du reste vos Lettres nous font beaucoup de plaisir; & je serai bien aise d'en recevoir souvent. Faites mille complimens pour moi à M. de Bonnac. (1)

A Marli le 5. Février.

IL est juste, mon fils, que je vous fasse part de ma satisfaction, comme je vous ai fait souffrir de mes inquiétudes. Non-seulement M. de Torcy n'a point pris en mal votre séjour à Bruxelles; mais il a même approuvé tout ce que vous y avez fait, & a été bien aise que vous ayez fait la révérence à M. de Baviere. Vous ne devez point trouver étrange que vous aimant comme je fais, je sois si facile à allarmer sur toutes les choses qui ont de l'air d'une faute, & qui pourroient faire tort à la bonne opinion que je souhaite qu'on ait de vous. On m'a donné pour vous une ordonnance de voyage: j'irai la recevoir

(1) Neveu de M. de Bonrepaux.

quand je serai à Paris, & je vous en tiendrai bon compte. Mandez-moi bien franchement tous vos besoins.

J'approuve au dernier point les sentimens où vous êtes sur toutes les bontés de M. de Bonrepaux, & la résolution que vous avez prise de n'en point abuser. Témoignez à M. de Bonnac ma reconnoissance, pour l'amitié dont il vous honore : son extrême honnêteté est un beau modéle pour vous ; & je ne saurois assez louer Dieu de vous avoir procuré des amis de ce mérite. Vous avez eu quelque raison d'attibuer l'heureux succès de votre voyage, par un si mauvais tems, aux prieres qu'on a faites pour vous. Je compte les miennes pour rien : mais votre mere & vos petites sœurs prioient tous les jours Dieu qu'il vous préservât de tout accident ; & on faisoit la même chose à P. R. Je doute que votre sœur puisse y demeurer longtems, à cause de ses fréquentes migraines, & à cause qu'il y a si peu d'apparence qu'elle y puisse rester pour toute sa vie.

Je ne sais si vous savez que M.

Corneille, notre confrere, (1) est mort. Il s'étoit confié à un Charlatan, qui lui donnoit des drogues pour lui dissoudre sa pierre. Ces drogues lui ont mis le feu dans la vessie. La fièvre l'a pris, & il est mort. Sa famille demande sa charge pour son petit cousin, fils de ce brave M. de Marsilly, qui fut tué à Leuze, & qui avoit épousé la fille de Thomas Corneille. Je vous écrirai une autre fois plus au long : le jour me manque, & je suis paresseux d'allumer ma bougie. Vous ne pouvez m'écrire trop souvent. Vos Lettres me semblent très-naturellement écrites ; & plus vous en écrirez, plus aussi vous aurez de facilité. J'ai laissé votre mere en bonne santé. Vous ne sauriez lui faire trop de d'amitié dans vos Lettres, car elle mérite que vous l'aimiez, & que vous lui en donniez des marques. J'ai lû à M. le Maréchal de Noailles votre derniere Lettre, où vous témoignez tant de reconnoissance pour les bons traitemens que vous avez reçûs de

---

(1) Gentilhomme ordinaire, parent de Corneille.

M. le Prince & de Madame la Princesse de Straerbak. M. de Torcy m'a appris que vous étiez dans la Gazette de Hollande : si je l'avois sû, je l'aurois fait acheter, pour la lire à vos petites sœurs, qui vous croiroient devenu un homme de conséquence.

A Paris ce 15. Février.

JE crois que vous aurez été content de ma derniere Lettre, & de la réparation que je vous y faisois de tout le chagrin que je puis vous avoir donné sur votre voyage. J'ai reçû votre ordonnance au Trésor Royal; mais quelques instances que M. de Chamlay, que j'avois mené avec moi, ait pû faire à M. de Turmenies, je n'en ai pû tirer que 900 livres : on prétend même que c'est beaucoup. Nous vous tiendrons compte de cette somme; & vous n'aurez qu'à prier M. l'Ambassadeur de vous donner l'argent dont vous aurez besoin : j'aurai soin de le donner aux personnes à qui il me mandera de le donner. J'ai

chevé de payer ma charge, & nous
vons remboursé Madame Quinaut;
nais vous jugez bien que cela nous
esserre beaucop dans nos affaires,
& qu'il faut que nous vivions d'œco-
omie pour quelque tems. J'espere
que vous nous aiderez un peu en cela,
& que vous ne songerez pas à nous
faire des dépenses inutiles, tandis
que nous nous retranchons souvent
le nécessaire.

Vous êtes extrémement obligé à
M. de Bonac de tout le bien qu'il mande ici de vous: & tout ce que j'ai à
souhaiter, c'est que vous souteniez la
bonne opinion qu'il a conçûe de vous.
Vous me ferez un sensible plaisir de
lui demander pour moi une place
dans son amitié, & de lui témoigner
combien je suis sensible à toutes ses
bontés. Je crois qu'il n'est pas besoin
de vous exhorter à n'en point abuser;
je vous ai toujours vû une grande appréhension d'être à charge à personne; & c'est une des choses qui me
plaisoient le plus en vous.

J'ai trouvé à Versailles un tiroir
tout plein de livres, dont une partie
étoit à moi, & l'autre vous appar-

tient : je vous les souhaiterois tous à la Haye, à la réserve de deux ou trois, qui en vérité ne valent pas la relieûre que vous leur avez donnée. J'ai reçû une grande Lettre de votre sœur aînée, qui étoit fort en peine de vous, & qui nous prie instamment de la laisser où elle est. Cependant il n'y a guère d'apparance de l'y laisser plus longtems : la pauvre enfant me fait beaucoup de compassion, par le grand attachement qu'elle a conçû pour une maison dont les portes vraisemblablement ne s'ouvriront pas sitôt. Votre sœur Nanette est tombée ces jours passés, & s'est fait un grand mal au génoux : mais elle se porte bien, Dieu merci.

Il me paroît par votre derniere Lettre que vous aviez beaucoup d'occupation, & que vous étiez fort aise d'en avoir. C'est la meilleure nouvelle que vous me puissiez mander : & je serai à la joye de mon cœur, quand je verrai que vous prenez plaisir à vous instruire, & à vous rendre capable. Ecrivez-moi toutes les fois que cela ne vous détournera point de quelque meilleure occupation. Votre mere

feroit curieuſe de ſavoir ce qui vous eſt reſté de tout ce qu'elle vous avoit donné pour votre voyage. M. Deſpréaux me demande toujours de vos nouvelles, & témoigne beaucoup d'amitié pour vous.

A Paris ce 23. Février.

J'Ai attendu ſi tard à commencer ma Lettre, qu'il faut que je la faſſe fort courte, ſi je veux qu'elle parte aujourd'hui. M. l'Abbé de Châteauneuf parle très-obligeamment de vous; il eſt ſur-tout très-édifié de la réſolution où vous êtes de bien employer votre tems. Il a dit à M. Dacier, que le premier livre que vous aviez achetté en Hollande, c'étoit Homere. Cela vous fit beaucoup d'honneur dans notre petite Accadémie, où M. Dacier dit cette nouvelle: & cela donna ſujet à M. Deſpréaux de s'étendre ſur vos louanges; c'eſt-à-dire, ſur les eſpérances qu'il a conçûes de vous: car vous ſavez que Cicéron dit, que dans un hom-

---

A Paris le 24 Février.

VOus direz à M. l'Ambaſſadeur une choſe qu'il ne ſait peut-être pas, c'eſt que le Roi a enfin recompenſé les Plénipotentiaires, que tout le monde regardoit preſque comme des gens diſgraciés. Il a donné la charge de Secretaire du Cabinet à M. de Callierres, à condition que M. de Callierres donnera ſur cette charge 50 mille francs à M. de Creſſy, & 15 mille à l'Abbé Morel : ce ſont 65 mille livres dont le Roi donne un brevet de retenuë à M. de Callierres. Sa Majeſté donne encore à M. de Creſſy, pour ſon fils, la charge de Gentilhomme ordinaire, vacante par la mort du pauvre M. Corneille : & donne à M. de Harlay cinq mille livres de rentes ſur l'Hôtel de Ville. Voilà toutes les nouvelles de la Cour.

Je viens de donner à une perſonne, qui vous les remettra, onze loüis d'or & demi vieux, faiſant 140 liv. 17 ſ. 6 d. Je vous prie d'en être le

meilleur ménager que vous pourrez, & de vous souvenir que vous n'êtes pas le fils d'un Traitant, ni d'un premier valet de Garderobe. M. Q... qui, comme vous savez, est le plus pauvre des quatre, a marié depuis peu sa fille à un jeune homme extrêmement riche.

Votre mere, qui est toujours portée à bien penser de vous, croit que vous l'informerez de l'argent qui vous reste, de l'emploi que vous avez fait de celui que vous avez emporté, & que cela fera en partie le sujet des Lettres que vous lui promettez de lui écrire : mais vraisemblablement vous croyez qu'il n'est pas du grand air de parler de ces bagatelles. Nous autres bonnes gens de famille, nous allons plus simplement, & nous croyons que bien savoir son compte, n'est pas audessous d'un honnête homme. Serieusement vous me ferez plaisir de paroître un peu appliqué à vos petites affaires.

M. Despréaux a dîné aujourd'hui au logis, & nous lui avons fait très-bonne chere, graces à un fort bon brochet, & une belle carpe, qu'on

nous avoit envoyés de Port-Royal. M. Despréaux venoit de toucher sa pension, & de porter chez M. Caillet, Notaire, dix mille francs, pour se faire 550 livres de rente sur la Ville. Demain M. de Valincour viendra encore dîner au logis avec M. Despréaux. Vous jugez bien que cela ne se passera pas sans boire la santé de M. l'Ambassadeur, & la vôtre. Dans la vérité je suis fort content de vous; & vous le seriez aussi beaucoup de votre mere, & de moi, si vous saviez avec quelle tendresse nous nous parlons souvent de vous. Songez que notre ambition est fort bornée du côté de la fortune, & que la chose que nous demandons du meilleur cœur au bon Dieu, c'est qu'il vous fasse la grace d'être homme de bien, & d'avoir une conduite qui réponde à l'éducation que nous avons tâché de vous donner. J'ai été un peu incommodé ces jours passés; cela n'a pas eu de suite: votre sœur Nannette vous avoit écrit une grande Lettre pleine d'amitié. Je ne vous l'envoie pas encore; elle grossiroit trop mon pacquet. Adieu, mon cher fils. Il me

ſemble qu'il y a longtems que je n'ai reçû de vos nouvelles.

EXTRAIT D'UNE LETTRE A MADAME DE MAINTENON.

MADAME,

J'avois pris le parti de vous écrire au ſujet de la taxe qui a ſi fort dérangé mes petites affaires ; mais n'étant pas content de ma Lettre, j'avois ſimplement dreſſé un Mémoire, dans le deſſein de vous faire ſupplier de le preſenter à Sa Majeſté. . . Voilà, MADAME, tout naturellement comment je me ſuis conduit dans cette affaire ; mais j'apprens que j'en ai une autre bien plus terrible ſur les bras. . . Je vous avouë que lorſque je faiſois tant chanter dans Eſther, *Rois, chaſſez la calomnie*, je ne m'attendois guère que je ſerois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire paſſer pour un homme de cabale, & rébelle à l'Egliſe.

Ayez la bonté de vous ſouvenir MADAME, combien de fois vou avez dit que la meilleure qualité qu vous trouviez en moi, c'étoit une ſoumiſſion d'enfant pour tout ce que l'Egliſe croit & ordonne, même dans les plus petites choſes. J'ait fait par votre ordre près de trois mille vers ſur des ſujets de piété; j'y ai parlé aſſûrément de toute l'abondance de mon cœur, & j'y ai mis tous les ſentimens dont j'étois le plus rempli. Vous eſt-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un ſeul endroit qui approchât de l'erreur?...

Pour la caballe, qui eſt-ce qui n'en peut être accuſé, ſi on en accuſe un homme auſſi dévoué au Roi que je le ſuis, un homme qui paſſe ſa vie à penſer au Roi, à s'informer des grandes actions du Roi, & à inſpirer aux autres les ſentimens d'amour & d'admiration qu'il a pour le Roi? J'oſe dire, que les grands Seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même: mais dans quelque compagnie que je me ſois trouvé, Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais, ni du Roi, ni de l'Evan-

gile. Il y a des témoins encore vivans, qui pourroient vous dire avec quel zèle on m'a vû souvent combattre de petits chagrins, qui naissent quelquefois dans l'esprit de gens que le Roi a le plus comblés de ses graces. Hé quoi, MADAME, avec quelle conscience pourrai-je déposer à la postérité, que ce grand Prince n'admettoit point les faux rapports contre les personnes qui lui étoient les plus inconnuës, s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire ?

Mais je sais ce qui a pû donner lieu à une accusation si injuste. J'ai une tante qui est Supérieure de P. R. & à laquelle je crois avoir des obligations infinies. C'est elle qui m'apprit à connoître Dieu dès mon enfance ; & c'est elle aussi dont Dieu s'est servi pour me tirer des égaremens & des misères où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie. Elle a eu recours à moi... Pouvois-je, sans être le dernier des hommes, lui refuser mes petits secours dans cette nécessité ? Mais à qui est-ce, MADAME, que je m'adressai

de ce que vous ne lui écrivez point; mais le commerce de Lettres entre lui & vous étant aussi cher qu'il est, vous ferez aussi sagement de ne vous pas ruiner les uns les autres (1).

Votre mere se porte bien : Madelon & Lionval (2) sont un peu incommodés : & je ne sais s'il ne faudra point leur faire rompre Carême. J'en étois assez d'avis ; mais votre mere croit que cela n'est pas nécessaire. Comme le tems de Pâque approche, vous voulez bien que je songe un peu à vous, & que je vous recommande aussi d'y songer. Vous ne m'avez encore rien mandé de la chapelle de M. l'Ambassadeur. Je sai combien il est attentif aux choses de la Religion, & qu'il s'en fait une affaire capitale. Est-ce des Prêtres séculiers par qui il la fait déservir ? ou bien sont-ce des Religieux ? Je vous conjure de prendre en bonne part les avis que je vous donne là-dessus, & de vous souvenir que comme je n'ai rien plus à cœur

(1) Ce n'étoit point par avarice. Il lui recommandera bientôt de lui adresser toutes les Lettres qu'il écrira à Boileau ; & il l'exhorte à lui écrire.

(2) C'étoit moi.

ne jamais remettre le pié au logis ; elle prétend s'aller enfermer dans Gif, & s'y faire Religieuſe, ſi elle perd l'eſpérance de l'être à P. R. Elle m'a écrit là-deſſus des Lettres qui m'ont troublé & déchiré au dernier point ; & je m'aſſure que vous en ſeriez attendri vous-même. La pauvre enfant a eu juſqu'ici bien des peines, & a été bien traverſée dans le deſſein qu'elle a de ſe donner à Dieu : je ne ſai quand il permettra qu'elle mène une vie un peu plus calme & plus heureuſe. Elle étoit charmée d'être à P. R. & toute la maiſon étoit auſſi très-contente d'elle. Il faut ſe ſoumettre aux volontés de Dieu. Je ne ſuis guère en état de vous entretenir ſur d'autres matières ; & j'ai eu mille peines à achever la Lettre que j'ai écrite à M. l'Ambaſſadeur. Je pars demain pour aller à P. R. & régler toutes choſes avec ma Tante ; de-là j'irai coucher à Verſailles, pour aller coucher Mercredi à Marli.

Je ne doute pas que vous ne ſoyez fort aiſe du mariage de M. le Comte d'Ayen : il me témoigne toujours beaucoup d'amitié pour vous. Le voi-

là présentement le plus riche Seigneur de la Cour. Le Roi donne à Mademoiselle d'Aubigné 800 mille francs, outre cent mille francs en pierreries. Madame de Maintenon assure aussi à sa niéce six cens mille francs. On donne à M. le Comte d'Ayen les survivances des deux Gouvernemens, sans compter des pensions. M. le Maréchal de Noailles assure 45 mille livres de rente à M. son fils, & lui en donne présentement dix-huit mille. Voilà, Dieu merci, de grands biens; mais ce que j'estime plus que tout cela, c'est qu'il est fort sage, & trés digne de la grande fortune qu'on lui fait. Adieu. Ecrivez-nous souvent, & priez M. l'Ambassadeur de vouloir vous avertir une heure ou deux avant le départ de ses courriers, quand il sera obligé d'en envoyer. Quand vous n'écririez que dix ou douze lignes, cela me fera toujours beaucoup de plaisir. Lionval a été un peu malade: vos petites sœurs sont en bonne santé: votre mere vous écrira dans deux jours. Assûrez M. de Bonnac de toute la reconnoissance que j'ai pour l'amitié dont il vous honore,

Je l'en remercierai moi-même à la premiere occasion, & lorsque j'aurai l'esprit un peu plus tranquille que je ne l'ai.

A Paris le Lundi de Pâque.

J'Ai lû avec beaucoup de plaisir tout ce que vous me mandez de la maniere édifiante dont le service se fait dans la chapelle de M. l'Ambassadeur, & sur les dispositions où vous étiez de bien employer ce saint tems. Je vous assûre que vous auriez encore pensé plus sérieusement que vous ne faites sur l'incertitude de la mort, & sur le peu de cas qu'on doit faire de la vie, si vous aviez vû le triste spectacle que nous venons d'avoir votre mere & moi cette après-dînée. La pauvre Fanchon s'étoit plaint de beaucoup de maux de tête tout le matin; on a été obligé, après le dîner de la faire mettre sur son lit; & sur les trois heures, comme je prenois mon livre pour aller à Vêpres, j'ai demandé de ses nouvelles. Votre mere, qui la venoit de quitter, m'a dit qu'elle lui trouvoit un peu de fièvre. J'ai été

pour lui tâter le poux ; je l'ai trouv[e]
renversée sur son lit, sans la moind[re]
connoissance, le visage tout bouffi
avec une quantité horrible d'eaux q[ui]
l'étouffoient, & faisoient un bruit e[f]froyable dans sa gorge ; enfin un[e]
vraie apoplexie. J'ai fait un gran[d]
cri, (1) & je l'ai prise entre me[s]
bras ; mais sa tête & tout son corp[s]
n'étoient plus que comme un ling[e]
mouillé. Un moment plus tard elle
étoit morte. Votre mere est venue
toute éperdue, & lui a jetté quelques
poignées de sel dans la bouche. On
l'a baignée d'esprit de vin & de vinaigre ; mais elle a été plus d'une
grande demi-heure entre nos bras dans
le même état ; & nous n'attendions
que le moment qu'elle alloit étouffer.
Nous avons vîte envoyé chez M. Maréchal : il n'y étoit point. A la fin, à
force de la tourmenter, & de lui faire
avaler par force, tantôt du vin, tantôt du sel, elle a vomi une quantit[é]
épouvantable d'eaux qui lui étoien[t]
tombées du cerveau dans la poitrine;

(1) Ce cri fut si grand, qu'il est resté dans ma mémoire.

elle a pourtant été deux heures entieres ſans revenir à elle, & il n'y a qu'une heure à peu près que la connoiſſance lui eſt revenue. Elle m'a entendu dire à votre mere que j'allois vous écrire; elle m'a prié de vous faire bien ſes complimens: c'eſt en quelque ſorte la premiere marque de connoiſſance qu'elle nous a donnée. (1) Je vous aſſûre que vous auriez été auſſi ému que nous l'avons tous été. Madelon en eſt encore toute effrayée, & a bien pleuré ſa ſœur, qu'elle croyoit morte.

Je vais demain à P. R. d'où j'eſpère ramener votre ſœur aînée. Ce ſera encore un autre ſpectacle fort triſte pour moi; & il y aura bien des larmes verſées à cette ſéparation. Nous avons jugé qu'elle n'avoit point d'autre parti à prendre qu'à revenir avec nous, ſans aller de couvent en couvent. Du moins elle aura le tems de rétablir ſa ſanté, qui s'eſt fort affoiblie par les auſtérités du Carême; & elle s'examinera à loiſir ſur le parti qu'elle doit embraſſer.

(1) Quel art pour engager un frere à aimer ſes petites ſœurs!

Nous lui avons préparé la chambre où couchoit votre petit frere, qui couchera dans la vôtre avec sa mie. Vos Lettres me font toujours un extrême plaisir, & même à M. Despréaux, à qui je les montre quelquefois, & qui continue à m'assûrer que j'aurai beaucoup de satisfaction de vous, & que vous ferez des merveilles. Votre Laquais m'a fait demander une augmentation de gages, disant pour ses raisons, que le vin est fort cher en Hollande. Ni je ne suis en état d'augmenter ses gages, ni je ne crois point ses services assez considérables pour les augmenter. Du reste ne vous laissez manquer de rien; mandez-moi tous vos besoins, & croyez qu'on ne peut vous aimer plus tendrement.



A Paris le 14 Août.

VOtre sœur commence à se raccoutumer avec nous ; mais non pas avec le monde, dont elle paroît toujours fort dégoutée : elle prend un fort grand soin de ses petites sœurs ; & de son petit frere ; & elle fait tout cela de la meilleure grace du monde. Votre mere est édifiée d'elle, & en reçoit un fort grand soulagement. Il a fallu bien des combats pour la résoudre à porter des habits fort simples & fort modestes, qu'elle a retrouvés dans son armoire : & il a fallu au moins lui promettre qu'on ne l'obligeroit jamais à porter ni or ni argent. Ou je me trompe, ou vous n'êtes pas tout-à-fait dans ces mêmes sentimens ; & vous traitez peut-être de grande foiblesse d'esprit cette aversion qu'elle témoigne pour les ajustemens, & pour la parure : j'ajoûterai même pour la dorure. Mais que cette petite refléxion que je fais ne vous effraie point. Je sais aussi bien compatir à la petite

vanité des jeunes gens, comme je fais admirer la modestie de votre sœur. J'ai même prié M. l'Ambassadeur de vous faire avancer ce qui vous sera nécessaire pour un habit tel que vous en aurez besoin : & je m'abandonne sans aucune répugnance, à tout ce qu'il jugera à propos.

J'ai été charmé de l'éloge que vous me faites de M. de Bonnac, & de la noble émulation qu'il me semble que son exemple vous inspire. Ayez bien soin de lui témoigner combien je l'honore, & combien je souhaite qu'il me compte au nombre de ses serviteurs. Votre petit frere est fort enrhumé, aussi-bien que Madelon : tous deux ne font que tousser. Fanchon ne se ressent plus de son accident, que M. Fagon appelle un catarre suffoquant. Votre mere & votre sœur se portent fort bien, & vous font leurs complimens. M. Despréaux vous fait aussi les siens. Il est à la joie de son cœur depuis qu'il a vû son Amour de Dieu imprimé avec de grands éloges dans une réponse qu'on a faite au P. Daniel. On m'a dit mille biens de plusieurs Ecclésiastiques qui sont en Hol-

lande. C'est une grande consolation de trouver des gens de bien, & de pouvoir quelquefois s'entretenir avec eux des choses du salut, sur-tout dans un pays où l'on est si dissipé par les divertissemens & les affaires. Du reste j'apprens avec beaucoup de plaisir que vous ne voyez que les mêmes gens que voit M. l'Ambassadeur ; & si vous fréquentiez d'autres compagnies que les siennes, je serois dans de très-grandes inquiétudes. Je ne vous écrirai pas plus au long, me trouvant accablé d'affaires au sujet de l'argent qu'il faut que je donne pour ma taxe (1).

A Paris le 25. Avril.

J'Ai été fort incommodé depuis la derniere Lettre que je vous ai écrite, ayant eu plusieurs petits maux, dont il n'y en avoit pas un seul dangereux ; mais qui étoient tous assez

---

(1) J'ai parlé dans sa vie de cette taxe sur sa charge de Secretaire du Roi.

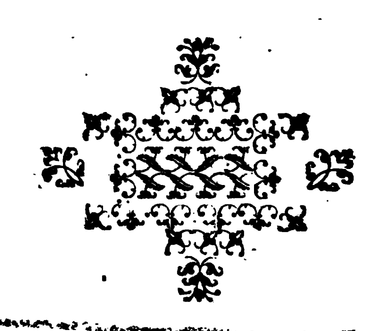
douloureux pour m'empêcher de dormir la nuit, & de m'appliquer durant le jour. Ces maux étoient un fort grand rhume, un rhumatisme, & une petite éryſipele, ou éréſipele, qui m'inquiéte beaucoup de tems en tems. Cela a donné occaſion à votre mere, & à mes meilleurs amis, de m'inſulter ſur la pareſſe que j'avois depuis ſi longtems de faire des remedes. J'en ai donc commencé quelques-uns. Vos deux petites ſœurs prenoient hier médecine, pendant qu'on me ſaignoit : & il fallut que votre mere me quittât, pour aller forcer Fanchon à avaller ſa médecine : elle a toujours été un peu incommodée depuis ſon catarre. Je lui ai lû votre Lettre ; elle fut fort touchée de l'intérêt que vous peniez à ſa maladie, & du ſoin que vous preniez de lui donner des conſeils de ſi loin ; elle ne fait plus autre choſe depuis ce tems-là que de ſe moucher ; & fait un bruit comme ſi elle vouloit que vous l'entendiſſiez, & que vous viſſiez combien elle fait cas de vos conſeils.

Votre ſœur aînée eſt d'une humeur fort douce : j'ai tout ſujet d'être édi-

fié de sa conduite & de sa grande piété ; mais est toujours fort farouche. Elle pensa hier rompre en visiere avec une personne qui lui faisoit entendre, par maniere de civilité, qu'il la trouvoit bien faite : & je fus obligé même, quand nous fûmes seuls, de lui en faire une petite réprimande. Elle voudroit ne bouger de sa chambre, & ne voir personne : du reste elle est assez gaie avec nous, & prend grand soin de ses petites sœurs, & de son petit frere. Mais voilà assez vous parler de notre ménage.

Vous ne serez pas fort affligé d'apprendre que R. l'Huissier de la chambre, a été mis à la Bastille, & qu'on lui a ordonné de se défaire de sa charge. Ses confreres seront fort aises d'être délivrés de lui. Pour moi il ne me saluoit plus, & avoit toujours envie de me fermer la porte au nez lorsque je venois chez le Roi. Avec tout cela je le plaindrois, si un homme insolent, & qui cherchoit si volontiers la haine de tous les honnêtes gens, pouvoit mériter quelque pitié. Il y a eu une catastrophe qui a fait bien plus de bruit que celle-là : c'est celle d'un Breton,

qui n'étoit, pour ainsi dire, connu de personne, & que le Roi avoit nommé Evêque de Poitiers. Vous avez entendu parler de cette affaire, qui a été très-fâcheuse pour cet Evêque de deux jours, & bien plus pour le P. de la Chaize son protecteur, qui a eu le déplaisir de voir défaire son ouvrage. Mille complimens pour moi à M. de Bonnac, qui est de toutes les compagnies que vous voyez, celle que je vous envie le plus.



A Paris le 2 May.

VOtre mere & moi nous approuvons entierement tout ce que vous avez pensé sur votre habit, & nous souhaitons même qu'on ait déja commencé à y travailler, afin que vous l'ayez pour l'entrée de M. l'Ambassadeur. Vous n'avez qu'à le prier de vous faire donner l'argent dont vous croyez avoir besoin, tant pour l'habit, que pour les autres choses que vous jugerez nécessaires. J'ai approuvé votre conduite à l'égard des Ecclésiastiques dont je vous avois parlé; vous me ferez plaisir de répondre au mieux à leurs honnêtetés. Il peut même arriver des occasions où vous ne serez pas fâché de vous adresser à eux, pour les choses qui regardent votre salut, quand vous serez assez heureux pour y songer sérieusement. Il ne se peut rien de plus sage que la conduite de M. l'Ambassadeur envers eux. Il a un frere dont on m'a dit des merveilles: on ne l'appelle que le saint

ſolitaire. Je ſuis ſûr que M. l'Ambaſſadeur, avec tous les honneurs qui l'environnent, envie ſouvent de bon cœur le calme & la félicité de M. ſon frere.

M. Deſpréaux recevra avec joie vos Lettres, quand vous lui écrirez, mais je vous conſeille de me les adreſſer, de peur que le prix qui lui en couteroit ne diminue beaucoup le prix même de tout ce que vous pourriez lui mander (1). N'apprehendez pas de m'ennuyer par la longueur de vos Lettres ; elles me font un extrême plaiſir, & nous font d'une très-grande conſolation à votre mere & à moi, & mêmes à toutes vos ſœurs, qui les écoutent avec une merveilleuſe attention, en attendant l'endroit où vous ferez mention d'elles.

Il y aura demain trois ſemaines que je ne ſuis ſorti de Paris, à cauſe de cette eſpèce de petite éréſypele que j'ai. Vous ne ſauriez croire combien je me plais dans cette eſpèce de re-

---

(1) Il a dit dans une Lettre précédente, qu'il n'oſoit aller acheter lui-même chez Thierry, les Fables de la Fontaine, de peur qu'on ne voulût pas prendre ſon argent. Son caractère étoit différent de celui de Boileau.

traite, & avec quelle ardeur je demande au bon Dieu que vous soyez en état de vous passer de mes petits secours, (1) afin que je commence un peu à me reposer, & à mener une vie conforme à mon âge, & même à mon inclination. M. Despréaux m'a tenu très-bonne compagnie. Toutes vos sœurs sont en bonne santé, aussi-bien celles qui sont ici, que celles qui sont au couvent, & qui témoignent toutes deux une grande ferveur pour achever de se consacrer à Dieu. Babet m'écrit les plus jolies Lettres du monde, & les plus vives, sans beaucoup d'ordre, comme vous pouvez croire; mais extrémement conformes au caractère que vous lui connoissez. Elle nous demande avec grand soin de vos nouvelles. Adieu, mon cher fils, je vous écrirai plus au long une autrefois. J'ai si mal dormi, que je n'ai pas la tête bien libre : n'ayez sur-tout aucune inquiétude sur ma santé, qui au fond est très-bonne (2).

---

(1) C'est ce qu'il attendoit avec impatience, pour se retirer de la Cour.

(2) Sa santé alla toujours depuis en dépérissant; mais il ne vouloit pas l'inquiéter.

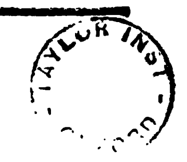
A Paris le 16. Mai.

VOtre relation du voyage que vous avez fait à Amſterdam, m'a fait un très grand plaiſir. Je n'ai pû m'empêcher de la lire à M. de Valincour, & à M. Deſpréaux. Je me gardai bien, en la liſant, de leur lire l'étrange mot de *tentatif*, que vous avez appris de quelque Hollandois, & qui les auroit beaucoup étonnés: du reſte je pouvois tout lire en ſûreté, & il n'y avoit rien qui ne fût ſelon la langue, & ſelon la raiſon. M. Deſpréaux aſſure fort qu'il n'aura point de regret au port que lui pourront couter vos Lettres; mais je crois que vous ferez auſſi-bien d'attendre quelque bonne commodité pour lui écrire. Votre mere eſt fort touchée du ſouvenir que vous avez d'elle. Elle feroit aſſez aiſe d'avoir votre beurre; mais elle craint également, & de vous donner de l'embarras, & d'être embarraſſée pour recevoir votre préſent, qui ſe gâteroit peut-être en chemin.

M. de R. m'a appris que la Chammeslai étoit à l'extrémité, de quoi il paroît très-affligé ; mais ce qui est le plus affligeant, c'est dequoi il ne se soucie guère, je veux dire l'obstination avec laquelle cette pauvre malheureuse refuse de renoncer à la Comédie, ayant déclaré, à ce qu'on m'a dit, qu'elle trouvoit très-glorieux pour elle de mourir Comédienne. Il faut espérer que quand elle verra la mort de plus près, elle changera de langage, comme font d'ordinaire la plûpart de ces gens qui font tant les fiers, quand ils se portent bien. Ce fut Madame de Caylus qui m'apprit hier cette particularité, dont elle étoit effrayée, & qu'elle à sûe de M. le Curé de Saint Sulpice.

Un Mousquetaire, fils d'un de nos camarades, (1) a eu une affaire assez bizarre avec M. de V. qui le prenant pour un de ses meilleurs amis, lui donna en badinant un coup de pié dans le derrierre, puis s'étant apperçû de son erreur, lui fit beaucoup d'excuses : mais le Mousquetaire, sans se

(1) D'un Gentilhomme ordinaire.



payer de ces raiſons, prit le moment qu'il avoit le dos tourné, & lui donna auſſi un coup de pié de toute ſa force ; après quoi il le pria de l'excuſer, diſant qu'il l'avoit pris auſſi pour un de ſes amis. L'action qui s'eſt paſſée ſur le petit degré de Verſailles, par où le Roi revient de la chaſſe, a paru fort étrange. On a fait mettre le Mouſquetaire en priſon : il eſt parent de Madame Quentin ; & cette parenté ne lui a pas été infructueuſe en cette occaſion. M. de Boufflers accommoda promptement les deux parties. Je fais toujours réſolution de vous écrire de longues Lettres ; mais je m'y prens toujours trop tard : il faut que je finiſſe malgré moi. Je me porte bien, & toute la famille. Adieu.



A Versailles le 15. Juin.

LE Roi a renvoyé M l'Abbé de Langeron, & M. l'Abbé de Beaumont. La querelle de M. de Cambrai est cause de ce remue-ménage. On a donné une de ces places au Recteur de l'Université, nommé M. Vittement, qui fit une fort belle harangue au Roi sur la paix. M. de Puységur est nommé pour un des Gentilshommes de la manche. Je ne puis vous cacher l'obligation que vous avez à M. le Maréchal de Noailles: il avoit songé à vous, & en avoit même parlé; mais vous voyez bien, par le choix de M. de Puységur, que M. le Duc de Bourgogne n'étant plus un enfant, on veut mettre auprès de lui des gens d'une expérience consommée, sur-tout pour la guerre.

Vous voyez du moins que vous avez ici des protecteurs qui ne vous oublient point, & que si vous voulez continuer à travailler & à vous mettre en bonne réputation, l'on ne man-

quera point de vous mettre en œuvre dans les occaſions. Vous ne parlez plus de l'étude que vous aviez commencée de la langue Allemande. Vous voulez bien que je vous diſe, que j'appréhende un peu cette facilité avec laquelle vous embraſſez de bons deſſeins ; avec laquelle auſſi vous vous en dégoûtez quelquefois. Les Belles-Lettres, où vous avez pris toujours aſſez de plaiſir, ont un certain charme qui fait trouver beaucoup de ſèchereſſe dans les autres études : mais c'eſt pour cela même qu'il faut vous opiniâtrer contre le penchant que vous avez à ne faire que les choſes qui vous plaiſent. Vous avez un grand modèle devant vos yeux : je veux dire M. l'Ambaſſadeur, & je ne ſaurois trop vous exhorter à vous former ſur lui le plus que vous pourrez. Je ſais qu'il y a beaucoup de ſujets de diſtraction & de diſſipation à la Haye ; mais je vous crois l'eſprit maintenant trop ſolide, pour vous laiſſer détourner des occupations que M. l'Ambaſſadeur veut bien vous donner : autrement il vaudroit mieux revenir, que d'être à charge

au meilleur ami que j'aie au monde.

Je vous dis tout ceci, non point que j'aie aucun ſujet d'inquiétude, étant au contraire très-content des témoignages qu'on rend de vous; mais comme je veille continuellement à ce qui vous eſt avantageux, j'ai pris cette occaſion de vous exciter à faire de votre part tout ce qui peut faciliter les vûes que mes amis pourront avoir pour vous. Je ſuis chargé de beaucoup de complimens de tous vos petits amis de ce pays-ci: je dis petits amis, en comparaiſon des protecteurs dont je viens de vous parler.

J'ai laiſſé votre mere, & toute la famille en bonne ſanté, excepté que votre ſœur eſt toujours ſujette à ſes migraines : je crains bien que la pauvre fille ne puiſſe pas accomplir les grands deſſeins qu'elle s'étoit mis dans la tête ; & je ne ſerai point du tout ſurpris quand il faudra que nous prenions d'autres vûes pour elle.

A Paris le 23 Juin.

VOtre mere s'eſt fort attendrie à la lecture de votre derniere lettre, où vous me mandiez qu'une de vos plus grandes conſolations étoit de recevoir de nos nouvelles. Elle eſt très-contente de ces marques de votre bon naturel : mais je puis vous aſſûrer qu'en cela vous nous rendez bien juſtice, & que les Lettres que nous recevons de vous font toute la joie de la famille, depuis le plus grand juſqu'au plus petit : ils m'ont tous prié aujourd'hui de vous faire leurs complimens : & votre ſœur aînée comme les autres. La pauvre fille me fait aſſez de pitié, par l'incertitude que je vois dans ſes réſolutions, tantôt à Dieu, tantôt au monde, & craignant de s'engager de façon ou d'autre : du reſte elle eſt fort douce. Madelon a eu une petite-vérole volante : je crains bien pour votre petit fre-

re; (1) il est très-joli, apprend bien, & quoique fort éveillé, ne nous donne pas la moindre peine.

J'allai dîner il y a trois jours à Auteuil, où M. de Termes amena le nouveau Musicien Destouches, qui fait un nouvel Opéra pour Fontainebleau. Il en chanta plusieurs endroits, dont la compagnie parut charmée, & sur-tout M. Despréaux, qui prétendoit l'entendre bien distinctement, (2) & qui raisonna fort à son ordinaire sur la Musique. Le Musicien fut très-étonné que je n'eusse pas vû son dernier Opéra, & encore plus étonné des raisons que M. Despréaux lui en dit, (3) & qui peut-être ne le satisfirent pas beaucoup.

On me demanda de vos nouvelles, & M. Despréaux assûra la compagnie, que vous seriez un jour très-digne d'être aimé de tous mes amis. (4) Vous savez que les Poëtes se

(1) Il étoit aisément content de ses enfans, qu'il trouvoit toujours charmans.

(2) Il étoit un peu sourd, & se connoissoit fort peu en musique.

(3) Qu'il n'y alloit pas par scrupule.

[4] Il avoit dit apparemment, *digne de son pere*, ce qu'il n'ose répéter.

piquent d'être Prophètes ; mais ce n'est que dans l'enthousiasme de leur poësie qu'ils le font ; & M. Despréaux parloit en prose. Ses prédictions ne laisserent pas néantmoins que de me faire plaisir : c'est à vous, mon cher fils, à ne pas faire passer M. Despréaux pour un faux Prophète. Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous êtes à la source du bon sens, & de toutes les belles connoissances pour le monde & pour les affaires.

J'aurois une joie sensible de voir la maison de campagne dont vous faites tant de récit, & d'y manger avec vous des groseilles de Hollande. Ces groseilles ont bien fait ouvrir les oreilles à vos petites sœurs, & à votre mere elle-même, qui les aime fort. Je ne saurois m'empêcher de vous dire, qu'à chaque chose d'un peu bon que l'on nous sert sur notre table, il lui échappe toujours de dire : *Racine en mangeroit volontiers.* (1) Je n'ai jamais vû, en verité, une si bonne mere, ni si digne que vous fassiez

[1] Tout cet endroit est son tableau, au milieu de sa famille.

votre

vôtre possible pour reconnoître son amitié. Au moment que je vous écris, vos deux petites sœurs me viennent apporter un bouquet pour ma fète, qui sera demain, & qui sera aussi la vôtre. Trouverez-vous bon que je vous fasse souvenir que ce même Saint Jean, qui est notre Patron, est aussi invoqué par l'Eglise comme le patron des gens qui sont en voyage, & qu'elle lui adresse pour eux une priere qui est dans l'Itinéraire, & que j'ai dite plusieurs fois à votre intention ? Adieu, mon cher fils.

A Paris le 26. *Juin.*

J'Ai reçû la Lettre que vous m'avez écrite d'Aix-la-Chapelle, & j'y ai vû avec beaucoup de plaisir la description que vous y faisiez des singularités de cette ville, & sur-tout de cette procession où Charlemagne assista avec de si belles cérémonies.

J'arrivai avant hier de Marli, & j'ai trouvé toute la famille en bonne santé. Il m'a paru que vôtre sœur aî-

née reprenoit assez volontiers les petits ajustemens auxquels elle avoit si fierement renoncé: & j'ai lieu de croire que sa vocation à la Religion pourroit bien s'en aller avec celle que vous aviez eue pour être Chartreux. Je n'en suis point du tout surpris, connoissant l'inconstance des jeunes gens, & le peu de fond qu'il y a à faire sur leurs résolutions, sur-tout quand elles sont si violentes, & si fort au dessus de leur portée. Il n'en est pas ainsi de Nanette: comme l'Ordre qu'elle a embrassé est beaucoup plus doux, sa vocation sera aussi plus durable. Toutes ses Lettres marquent une grande persévérance; & elle paroît même s'impatienter beaucoup des quatre mois que son Noviciat doit encore durer. Babet souhaite aussi avec ardeur que son tems vienne pour se consacrer à Dieu. Toute la maison où elle est, l'aime tendrement; & toutes les Lettres que nous en recevons, ne parlent que de son zèle & de sa sagesse. On dit qu'elle est fort jolie de sa personne. Vous jugez bien que nous ne la laisserons pas s'engager légérement, & sans être bien assûrés d'une

vocation. Vous jugez bien auſſi que tout céla n'eſt point un petit embarras pour votre mere & pour moi; & que des enfans, quand ils ſont venus en âge, ne donnent pas peu d'occupation. Je vous dirai ſincerement que ce qui nous conſole quelquefois dans nos inquiétudes, c'eſt d'apprendre que vous avez envie de bien faire, & de vous inſtruire des choſes qui peuvent convenir aux vûes que l'on peut avoir pour vous. Songez toujours que notre fortune eſt très-médiocre, (1) & que vous devez beaucoup plus compter ſur votre travail, que ſur une ſucceſſion qui ſera fort partagée. Je voudrois avoir pû mieux faire. Je commence à être d'un âge où ma plus grande application doit être pour mon ſalut. Ces penſées vous paroîtront peut-être un peu ſérieuſes; mais vous ſavez que j'en ſuis occupé depuis fort longtems. Comme vous avez de la raiſon, j'ai crû vous devoir parler avec cette

---

(1) Il étoit trop modeſte pour dire comme Cicéron, l. 2. Ep. 16. *Filio meo ſatis amplum patrimonium relinquam in memoriâ nominis mei.*

franchise, à l'occasion de votre sœur, qu'il faut maintenant songer à établir. Mais enfin nous espérons que Dieu, qui ne nous a point abandonnés jusqu'ici, continuera à nous assister, & à prendre soin de nous, (1) sur-tout si vous ne l'abandonnez pas vous-même, & si votre plaisir ne l'emporte point sur les bons sentimens qu'on a tâché de vous inspirer. Adieu, mon cher fils, ne vous laissez manquer de rien de ce qui vous est nécessaire.

A Paris le 7. Juillet.

JE puis vous assûrer que M. de Torcy ne laissera échapper aucune occasion de vous rendre de bons offices. Comme il estime extrémement M. l'Ambassadeur, il ajoûtera une foi entiere aux bons témoignages qu'il lui rendra de vous, Je lui ai lû votre derniere Lettre, aussi bien qu'à M. le Maréchal de Noailles: ils ont été

---

(1) Dieu laisse-t'il jamais ses enfans au besoin! Aux petits des oiseaux il donne leur pâture. *Athalie.*

charmés & effrayés de la description que vous y faites du grand travail, & de l'applicatiou continuelle de M. l'Ambassadeur. Je lisois, ou je relisois ces jours passés, pour la centiéme fois, les Epîtres de Ciceron à ses amis. Je voudrois qu'à vos heures perdues vous en pûssiez lire quelques-unes avec M. l'Ambassadeur : je suis assûré qu'elles seroient extrémement de son goût, d'autant que plus sans le flatter, je ne vois personne qui ait mieux attrappé que lui ce genre d'écrire des Lettres, également propre à parler serieusement & solidement des grandes affaires, & à badiner agréablement sur les petites choses. Croyez que dans ce dernier genre Voiture est beaucoup au dessous de l'un & de l'autre. Lisez ensemble les Epîtres *ad Trebatium, ad Marium, ad Papyrium Pætum*, & d'autres que je vous marquerai quand vous voudrez. Lisez même celle de Cælius à Cicéron : vous serez étonné de voir un homme aussi vif & aussi élégant que Cicéron même; mais il faudroit pour cela que vous eussiez pû vous familiariser ces Lettres, par la connoissance de l'histoire de ce

tems-là, à quoi les vies de Plutarque peuvent vous aider. Je vous conseille de faire la dépense d'acheter l'édition de ces Epîtres par Græevius, en Hollande *in*-8°. Cette lecture est excellente pour un homme qui veut écrire des Lettres, soit d'affaires, soit de choses moins sérieuses.

J'irai demain coucher à Auteuil, & j'y attendrai le lendemain à souper votre mere avec sa famille. Votre sœur est rentrée dans sa premiere ferveur pour la piété; mais je crains qu'elle ne pousse les choses trop loin: cela est cause même de cette petite inégalité qui se trouve dans ses sentimens; les choses violentes n'étant pas de nature à durer longtems. Votre petit frere n'a pas manqué de gagner la petite-vérole; mais elle est si légere, qu'il n'a pas même gardé le lit, & qu'il ne s'en léve que plus matin.

Je ferai de petits reproches à M. Despréaux, de ce qu'il n'a pas envoyé à M. l'Ambassadeur sa derniere édition; vous jugez bien qu'il l'enverra fort vîte. Votre mere est très-édifiée de la modestie de votre habit; mais nous ne vous prescrivons rien là-des

sus ; c'est à vous de faire ce qui est du goût de M. l'Ambassadeur : surtout ne lui soyez point à charge, & mandez-nous à qui il faudra que nous donnions l'argent dont vous aurez besoin.

A Paris le 21 Juillet.

CE fut pour moi une apparition agréable de voir entrer M. de Bonnac dans mon cabinet ; mais ma joie se changea bientôt en chagrin, quand je le vis résolu à ne point loger chez moi, & à refuser la petite chambre que ma femme & moi nous le priâmes d'accepter. Nous recommençâmes nos instances le lendemain ; & j'allai jusqu'à le menacer de vous mander d'aller loger à l'auberge à la Haye: il me représenta qu'il seroit trop loin du quartier de M. de Torcy, chez lequel il devoit se trouver à point nommé, quand il arrivoit à Paris. Il a bien fallu me payer, malgré moi, de ces raisons ; & vous pouvez vous assûrer, que ma femme en a été du moins auſ-

si chagrine que moi : vous savez comme elle est reconnoissante, & comme elle a le cœur fait. Il n'y a chose [redacted] fît pour témoi- [redacted]fepaux combien elle est sensible aux bontés qu'il a pour vous. Elle est charmée, comme moi, de M. de Bonnac, & de toutes ses manieres pleines d'honnêteté & de politesse. Elle sera au comble de sa joie, [redacted] vous pouvez parvenir à lui ressembler, & si vous rapportez l'air & les manieres qu'elle admire en lui. Il nous donne de grandes espérances sur votre sujet ; & vous êtes fort heureux d'avoir en lui un ami si plein de bonne volonté pour vous. S'il ne nous flatte point, & si les témoignages qu'il nous rend de vous sont bien sincères, nous avons de grandes graces à rendre au bon Dieu, & nous espérons que vous nous serez d'une grande consolation. Il nous assure que vous aimez le travail, que la promenade & la lecture sont vos plus grands divertissemens, & sur-tout la conversation de M. l'Ambassadeur, que vous avez bien raison de préférer à tous les plaisirs du monde : du moins je l'ai toujours trouvée telle, & non

seulement moi, mais tout ce qu'il y a ici de personnes de meilleur esprit, & de meilleur goût.

Je n'ai osé lui demander si vous pensiez un peu au bon Dieu : j'ai eu peur que la réponse ne fut pas telle que je l'aurois souhaitée. Mais enfin je veux me flatter que faisant votre possible pour devenir un parfaitement honnête homme, vous concevrez qu'on ne peut l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Vous connoissez la Religion : je puis même dire que vous la connoissez belle & noble comme elle est : ainsi il n'est pas possible que vous ne l'aimiez. Pardonnez si je vous mets quelquefois sur ce chapitre : vous savez combien il me tient à cœur, & je puis vous assûrer que plus je vais en avant, plus je trouve qu'il n'y a rien de si doux au monde que le repos de la conscience, & de regarder Dieu comme un pere qui ne nous manquera pas dans nos besoins. M. Despréaux, que vous aimez tant, est plus que jamais dans ces sentimens, sur-tout depuis qu'il a fait son Amour de Dieu : & je puis vous assûrer qu'il est très-bien persua-

de lui-même, des vérités dont il a voulu persuader les autres. Vous trouvez quelquefois mes Lettres trop courtes; mais je crains bien que vous ne trouviez celle-ci trop longue.

A Paris le 24. Juillet.

M. de Bonnac vous dira de nos nouvelles, nous ayant fait l'honneur de nous voir souvent, & même de dîner quelquefois avec la petite famille. Il vous pourra dire qu'elle est fort gaie, à la réserve de votre sœur, qui est toujours accablée de ses migraines : je la plains bien d'y être si sujette, cela est cause de l'irrésolution où elle est sur l'état qu'elle doit embrasser. Je fais mon possible pour la réjouïr; mais nous menons une vie si retirée, qu'elle ne peut guère trouver de divertissemens avec nous. Elle prétend qu'elle ne se soucie point de voir le monde; & elle n'a guère d'autre plaisir que dans la lecture, n'étant que fort peu sensible à tout le reste. Le tems de la profession

de Nanette s'avance, & elle a grande impatience qu'il arrive. Babet témoigne la même envie ; mais nous avons résolu de ne la plus laisser qu'un an au couvent ; après quoi nous la reprendrons avec nous pour bien examiner sa vocation. Fanchon veut aller trouver sa sœur Nanette, & ne parle d'autre chose. Sa petite sœur n'a pas les mêmes impatiences de nous quitter, & me paroît avoir beaucoup de goût pour le monde : (1) elle raisonne sur toutes choses avec un esprit qui vous surprendroit, & est fort railleuse, de quoi je lui fais souvent la guerre. Je prétens mettre votre petit frere l'année qui vient avec M. Rollin, à qui M. l'Archevêque a confié les petits Messieurs de Noailles. M. Rollin a pris un logement au College de Laon, dans le pays Latin. Notre voisin y vouloit aussi mettre son fils ; mais on a trouvé le petit

---

(1) Elle n'avoit alors que dix ans ; & elle a, dans l'âge de la raison, bien méprisé le monde. Elle ne voulut, ni se faire Religieuse, ni se marier, & est morte à 55 ans, après avoir toujours vécu dans la retraite & les œuvres de piété.

garçon trop éveillé, de quoi le pere est fort offensé.

Tous nos confreres les ordinaires du Roi me demandent souvent de vos nouvelles, aussi bien que plusieurs Officiers des Gardes. Il n'y a que M. B. qui me paroît fort majestueux : je ne sai si c'est par indifférence, ou par timidité.

M. de Bonnac vous dira combien M. Despréaux lui témoigna d'amitié pour vous : il est heureux comme un Roi dans sa solitude, ou plutôt dans son Hôtellerie d'Auteuil : je l'appelle ainsi, parce qu'il n'y a point de jours où il n'y ait quelque nouvel écot, & souvent on ne se connoit pas les uns les autres. Il est heureux de s'accommoder ainsi de tout le monde : pour moi j'aurois cent fois vendu la maison.

Pour nouvelles académiques, je vous dirai que le pauvre M. Boyer est mort âgé de 83 ou 84 ans. On prétend qu'il a fait plus de vingt mille vers en sa vie : je le crois, parce qu'il ne faisoit autre chose. Si c'étoit la mode de brûler les morts comme parmi les Romains, on auroit pû lui faire les mêmes funerailles qu'à ce

Cassius, à qui il ne fallut d'autre bucher que ses propres ouvrages, dont on fit un fort beau feu. Le pauvre M. Boyer est mort fort chrétiennement : sur quoi je vous dirai en passant, que je dois réparation à la mémoire de la Chammélay, qui mourut avec d'assez bons sentimens, après avoir renoncé à la Comédie, très-repentante de sa vie passée ; mais surtout fort affligée de mourir : du moins M. Despréaux me l'a dit ainsi, l'ayant appris du Curé d'Auteuil, qui l'assista à la mort, car elle est morte à Auteuil. Je crois que M. l'Abbé Genest aura la place de M. Boyer : il ne fait pas tant de vers que lui ; mais il les fait beaucoup meilleurs.

Je ne crois pas que je fasse le voyage de Compiégne, ayant vû assez de troupes & de campemens en ma vie, pour n'être pas tenté d'aller voir celui-là (1) : je me réserverai pour le voyage de Fontainebleau, & me reposerai dans ma famille, où je me plais plus que je n'ai jamais fait. M.

---

(1) Le Camp de Compiégne qu'on fit pour M. le Duc de Bourgogne.

de Torcy me paroît plein de bonté pour vous ; & je suis persuadé qu'il vous en donnera des marques. M. de Noailles sera ravi aussi de s'employer pour vous dans les occasions ; & vous jugés bien que je ne négligerai point ces occasions, n'y ayant plus rien qui me retienne à la Cour, que l'envie de vous mettre en état de n'y avoir plus besoin de moi. Votre mere, qui a vû la Lettre que votre sœur vous écrit, dit qu'elle vous y parle des affaires de votre conscience ; vous pouvés compter qu'elle l'a fait de son chef.

M. de Bonnac a bien voulu se charger pour vous de 30 loüis neufs, valant 420 livres. Je voulois en donner 40, sur la grande idée qu'il nous a donnée de votre œconomie ; mais votre mere a modéré la somme, & a cru que c'étoit assés de 30. Nous avons résolu de donner 4000 liv. à votre sœur, qui se fait Religieuse, avec une pension de 200 liv. Elle n'en sait encore rien, ni son Couvent non-plus : mais M. l'Archevêque de Sens, à qui j'en ai fait confidence, a dit que cela étoit magnifi-

que, & qu'on feroit content de moi: il s'opoferoit même fi je donnois davantage.

Ma fanté eft affés bonne, Dieu merci; mais les chaleurs m'ont jetté dans de grands abattemens, & je fens bien que le tems aproche, où il faut fonger à la retraite; mais je vous ai tant prêché dans ma derniere Lettre, que je crains de recommencer dans celle-ci. Vous trouverés donc bon que je la finiffe, en vous difant que je fuis très-content de vous. Si j'ai quelque chofe à vous recommander particulierement, c'eft de faire tout de votre mieux pour vous rendre agréable à M. l'Ambaffadeur, & pour contribuer à fon foulagement, dans les momens où il eft accablé de travail. Je mettrai fur mon compte toutes les complaifances que vous aurés pour lui; & je vous exhorte à avoir pour lui le même attachement que vous auriés pour moi, avec cette différence, qu'il y a mille fois plus à profiter & à aprendre avec lui qu'avec moi.

J'ai reconnu en vous une qualité que j'eftime fort: c'eft que vous en-

tendés très-bien raillerie, quand d'autres que moi vous font la guerre sur vos petits défauts : mais ce n'est pas assés de souffrir en galant homme les petites plaisanteries, il faut les mettre à profit. Si j'osois vous citer mon exemple, je vous dirois qu'une des choses qui m'a fait le plus de bien, c'est d'avoir passé ma jeunesse avec une Société de gens qui se disoient assés volontiers leurs vérités, & qui ne s'épargnoient guère les uns les autres sur leurs défauts ; & j'avois assés de soin de me corriger de ceux que l'on trouvoit en moi, qui étoient en fort grand nombre, & qui auroient pû me rendre assés difficile pour le commerce du monde.

J'oubliois à vous dire que j'apréhende que vous ne soyés un trop grand acheteur de livres. Outre que la multitude ne sert qu'à dissiper, & à faire voltiger de connoissances en connoissances souvent assés inutiles ; vous prendriés même l'habitude de vous laisser tenter de tout ce que vous trouveriés. Je me souviens d'un passage des Offices de Cicéron, que M. Nicole me citoit souvent, pour me

détourner de la fantaisie d'acheter des livres, *non esse emacem vectigal est*. C'est un grand revenu que de n'aimer point à acheter ; mais le mot d'*emacem* est très-beau, & a un grand sens.

Je m'imagine que vous ouvrirés de fort grands yeux quand vous verrés pour la premiere fois le Roi d'Angleterre. Je sai combien les hommes fameux excitent votre attention & votre curiosité. Je m'attens que vous me rendrés compte de ce que vous aurés vû.

Je reçois la Lettre où vous me mandés l'accident qui vous est arrivé. Vous avés beaucoup à remercier Dieu d'en être échapé à si bon marché : mais en même-tems cet accident vous doit faire souvenir de deux choses : l'une, d'être plus circonspect que vous n'êtes, d'autant plus qu'ayant la vûë fort basse, vous êtes plus obligé qu'un autre à ne rien faire avec précipitation : & l'autre, qu'il faut être toujours en état de n'être point surpris parmi tous les accidens qui nous peuvent arriver, quand nous y pensons le moins.

Votre mere vient de Saint Sulpi-

ce, où elle a rendu le pain beni : si vous n'étiés pas si loin, elle vous auroit envoyé de la brioche.

A Paris le 1. Août.

LA derniere Lettre que je vous ai écrite étoit si longue, que vous ne trouverés pas mauvais que celle-ci soit fort courte. Il ne s'est rien passé de nouveau que la querelle que M. le Grand-Prieur a voulu avoir avec M. le Prince de Conti à Meudon. Il s'est tenu offensé de quelques paroles très-peu offensantes que M. le P. de Conti avoit dites : & le lendemain, sans qu'il fût question de rien, il l'est venu aborder dans la cour de Meudon, le chapeau sur la tête & enfoncé jusqu'aux yeux, comme s'il vouloit tirer raison de lui. M. le Prince de Conti le fit souvenir du respect qu'il lui devoit. M. le G. Prieur lui répondit qu'il ne lui en devoit point. M. le P. de Conti lui parla avec toute la hauteur, & en même-tems avec toute la sagesse dont

il est capable. Comme il y avoit du monde, cela n'eut point d'autre suite: mais Monseigneur, qui sût la chose un moment après, & qui se sentit irrité contre M. le G. Prieur, envoya M. le Marquis de Gèvres pour en donner avis au Roi; & le Roi sur le champ envoya chercher M. de Pontchartrain, à qui il donna ses ordres pour envoyer M. le G. Prieur à la Bastille. Tout le monde louë M. le P. de Conti.

Votre mere & toute la petite famille vous fait des complimens. Votre sœur demande conseil à tous ses Directeurs, sur le parti qu'elle doit prendre, ou du monde, ou de la Religion: mais vous jugés bien que quand on demande de semblables conseils, on est déja déterminé. Nous cherchons sérieusement votre mere & moi à la bien établir. Elle se conduit avec nous avec beaucoup de douceur & de modestie.

J'ai résolu de ne point aller à Compiégne, où je n'aurai guère le tems de faire ma cour: le Roi sera toujours à cheval, & je n'y serois jamais. M. le Comte d'Ayen est pourtant bien

fâché que je n'aille pas voir ſon Régiment, qui ſera magnifique. Adieu.

LETTRE DE SA FEMME.

A Paris le 10. *Août.*

VOtre pere étant un peu incommodé, je vous écris, mon cher fils, pour vous témoigner la joye que nous avons de l'aplication qu'il nous ſemble que vous donnez au travail. Soyez perſuadé que vous ne ſauriez nous faire plus de plaiſir que de vous remplir l'eſprit de choſes propres à vous faire bien exercer votre charge. Je ne puis aſſez vous témoigner combien je ſuis ſenſible à toutes les bontés que M. l'Ambaſſadeur a pour vous. Vous me manderez à votre loiſir le prix de la toile & dentelle que vous avez achetée pour vos chemiſes. Votre petit frere vous fait bien des complimens : le pauvre petit nous promet bien qu'il n'ira pas à la Comédie comme vous. Dans la Lettre que vous m'avez écrite, vous me de-

mandez de prier Dieu pour vous : si mes prieres étoient éxaucées, vous seriez bientôt un parfait Chrétien, puisque je ne souhaite rien avec plus d'ardeur que votre salut : mais songés, mon fils, que les peres & meres ont beau prier le Seigneur pour leurs enfans, si les enfans ne travaillent pas à la bonne éducation qu'on tâche de leur donner. Adieu, mon cher fils : je vous embrasse. *Ensuite est écrit de la main de Racine malade* : Je n'ajoûte qu'un mot à la Lettre de votre mere, pour vous dire que j'aprouve le conseil qu'on vous a donné d'aprendre l'Allemand. J'en ai dit un mot à M. de Torcy, qui vous exhorte aussi de son côté, & qui croit que cela vous sera extrêmement utile. Tout ce que j'aprens de vous, fait la plus grande consolation que je puisse avoir. Il ne tient pas à M. de Bonnac que vous ne passiez ici pour un fort habile homme, & vous lui avez des obligations infinies. Assurés-le de ma reconnoissance, & de l'extrême envie que j'aurois de me trouver entre lui & vous avec M. l'Ambassadeur. Je crois que je profiterois moi-même

beaucoup en si bonne compagnie. Adieu.

A Paris le 18. Août.

J'Avois résolu de vous écrire Vendredi dernier; mais il se trouva que c'étoit le jour de l'Assomption : & vous savés qu'en pareils jours un pere de famille comme moi, est trop occupé, sur-tout le matin, pour avoir le tems d'écrire des Lettres. Votre mere est fort aise que vous soyés content de la veste qu'elle vous a envoyée. Elle vous remercie de la bonne volonté que vous avez de lui aporter une robe, mais elle ne veut point d'étoffe d'or. Elle vient d'aprendre que votre sœur, qui est à Melun, avoit une grosse fiévre, & elle est résoluë d'y aller. Vous voyez qu'avec une si grosse famille on n'est pas sans embarras, & qu'on n'a pas trop le tems de respirer, une affaire succédant presque toujours à une autre, sans compter la douleur de voir souffrir les personnes qu'on aime.

Je ſuis bien flatté du bon accuëil que vous a fait le Roi d'Angleterre. Je ſuis fort obligé à M. l'Ambaſſadeur, & de vous avoir attiré ce bon traitement, & d'en avoir bien voulu rendre compte au Roi. M. de Torcy m'a promis de ſe ſervir de cette occaſion pour vous rendre de bons offices. M. Deſpréaux eſt fort content de tout ce que vous écrivez du Roi d'Angleterre. Vous voulés bien que je vous diſe en paſſant, que quand je lui lis quelqu'une de vos Lettres, j'ai ſoin d'en retrancher les mots *d'ici*, *de là*, & *de ci*, que vous répétés juſqu'à ſept ou huit fois dans une même page : ce ſont de petites négligences qu'il faut éviter, & qu'il eſt fort aiſé d'éviter : du reſte nous ſommes très-contens de la maniere naturelle dont vous écrivés.

M. de Torcy m'a montré le Livre du pur amour que M. l'Ambaſſadeur lui a envoyé ; mais il n'a pû me le préter : cette affaire va toujours fort lentement à Rome.

M. de Bonnac eſt trop bon d'être ſi content de vous : j'aurois bien voulu faire mieux, pour lui témoigner

toute l'estime que j'ai pour lui ; laquelle est fort augmentée depuis que j'ai eu l'honneur de l'entretenir à fond, & que j'ai découvert, non-seulement toute la netteté & la solidité de son esprit, mais encore la bonté de son cœur, & la sensibilité qu'il a pour ses amis.

Vous ne m'avés rien mandé de M. de Tallard ; comment est-on content de lui? On m'a dit qu'il logeroit à Utrecht, pendant que le Roi d'Angleterre sera à Loo. Faites bien des amitiés au fils de Milord Montaigu. Je vous conseille aussi d'écrire au Milord son pere.

A Paris le 12. Septembre.

JE ne vous écris qu'un mot, pour vous dire seulement des nouvelles de ma santé & de toute la famille. J'ai été encore incommodé, mais j'ai tout sujet de croire que ce n'est rien, & que les purgations emporteront toutes ces petites indispositions : le mal est qu'il me survient toujours quelque

quelque affaire, qui m'ôte le loisir de penser bien sérieusement à ma santé. Votre mere revint hier de Melun, où elle a laissé votre sœur parfaitement guérie. La cérémonie de sa profession se fera vers la fin d'Octobre. Nous lui donnons, avec la pension viagere de 200 liv. cinq mille livres en argent: nous pensions n'en donner que quatre, mais on a tant chicané, qu'il nous en coûtera cinq, tant pour lui bâtir & meubler une cellule, que pour d'autres petites choses, sans compter les dépenses du voyage & de la cérémonie.

Nous songeons aussi à marier votre sœur, & si une affaire dont on nous a parlé, réüssit, cela pourra se faire cet hyver. Elle est fort tranquille là-dessus, & n'a ni vanité ni ambition, & j'ai tout lieu d'être content d'elle.

J'ai pensé vous marier vous-même, sans que vous en sûssiez rien, & il s'en est peu fallu que la chose n'ait été engagée; mais quand c'est venu au fait & au prendre, je n'ai point trouvé l'affaire aussi avantageuse qu'elle le paroissoit: elle le pourra

être dans vingt ans ; & cependant vous auriés eu à souffrir, & vous n'auriés pas été fort à votre aise. Je n'aurois pourtant rien fait sans avoir votre aprobation. Ceux de mes amis que j'ai consultés, m'ont dit que c'étoit vous rompre le cou, & empêcher peut-être votre fortune que de vous marier si jeune, en vous donnant un établissement si médiocre, dont les espérances ne sont que dans vingt ans. Je ne vous aurois rien mandé de tout cela, n'étoit que j'ai voulu vous faire voir combien je songe à vous. Je tacherai de faire en sorte que *vous* soyés content de nous ; & nous vous aiderons en tout ce que nous pourrons. C'est à vous de votre côté à vous aider aussi vous-même, en continuant à vous apliquer. Je vous manderai une autrefois, pour vous divertir le détail de l'affaire. Tout ce que je vous puis dire, c'est que vous ne connoissés pas la personne dont il s'agissoit, & que vous ne l'avés jamais vûë. C'est même une des raisons qui m'a fait aller bride en main, puisqu'il est juste que votre goût soit aussi consulté. J'ai été témoin dans tout cela,

de l'extrême amitié que votre mere a pour vous ; & vous ne sauriés en avoir trop de reconnoissance.

Vous n'êtes pas le seul à qui il arrive des malheurs. Votre mere & votre sœur me vinrent chercher, il y a huit jours, à Auteuil, où j'avois dîné. Un orage épouvantable les prit, comme elles étoient sur la chaussée : la grêle, le vent & les éclairs, firent une telle peur aux chevaux, que le cocher n'en étoit plus le maître. Votre sœur qui se crût perduë, ouvrit la portiere, & se jetta à bas sans savoir ce qu'elle faisoit ; le vent & la grêle la jettérent par terre, & la firent si bien rouler qu'elle alloit tomber à bas de la chaussée, sans mon laquais qui courut après, & la retint. On la remit dans le carosse toute trempée & toute effrayée : elle arriva à Auteuil dans ce bel état. M. Despréaux fit allumer un grand feu : on lui trouva une chemise & un habit. Nous la ramenâmes à la lueur des éclairs, malgré M. Despréaux, qui vouloit la retenir : elle se mit au lit en arrivant, y dormit douze heures : il a fallu lui acheter d'autres jupes, & c'est-

là tout le plus grand mal de son aventure. Adieu, mon cher fils.

A Paris le 19. Septembre.

J'Ai enfin rompu entierement, avec l'avis de mes meilleurs amis, le mariage qu'on m'avoit proposé pour vous. Vous auriés eu quatre mille livres de rente, & autant à espérer après la mort de beau-pere & belle-mere; mais ils sont encore jeunes, tous deux peuvent vivre au moins une vingtaine d'années, & même l'un & l'autre pourroient se remarier: ainsi vous couriez risque de n'avoir très-longtems que quatre mille livres, chargé peut-être de huit ou dix enfans, avant que vous eussiez trente ans. Vous n'auriés pû avoir équipage, les habits & la nourriture auroient tout absorbé: cela vous détournoit des espérances que vous pourrés justement avoir par votre travail, & par l'amitié dont M. de Torcy & M. l'Ambassadeur vous honorent. Ajoûtés à cela l'humeur de la fille,

qu'on dit qui aime le faſte, le monde, & tous les divertiſſemens du monde, & qui vous auroit peut-être mis au déſeſpoir par beaucoup de contrariétés. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que des perſonnes fort raiſonnables, & qui vous aiment, nous ont embraſſés très-cordialement, ma femme & moi, quand elles ont ſû que je m'étois débarraſſé de cette affaire. J'ai tout lieu de croire qu'en vous faiſant part du peu de bien, & du revenu que Dieu nous a donné, vous ſerés cent fois plus heureux, & plus en état de vous avancer. Je ne vous nomme point les perſonnes qui m'avoient fait cette propoſition, je vous prie même de ne les point deviner : je ne dois jamais manquer de reconnoiſſance pour la bonne volonté qu'ils m'ont témoignée en cette occaſion. Votre mere a été dans tous les mêmes ſentimens que moi ; elle doutoit même que vous euſſiés voulu conſentir à cette affaire, parce qu'elle vous a ſouvent entendu dire que vous vouliés travailler à votre fortune avant que de ſonger à vous marier. Soyés bien perſuadé que nous ne vous laiſ-

ferons manquer de rien, & que je suis dans la disposition de faire pour vous garçon, les mêmes choses que je prétendois faire en vous mariant. Ainsi abandonnés-vous à Dieu premierement, à qui je vous exhorte de vous attacher plus que jamais : & après lui, reposés-vous sur l'amitié que nous avons pour vous, qui augmente tous les jours beaucoup, par la persuation où nous sommes de vos bonnes inclinations, & de l'envie que vous avés de vous occuper, & de vivre en honnête-homme.

Votre mere mena hier à la foire toute la petite famille. Le petit Lionval eût belle peur de l'Elephant, (1) & fit des cris effroyables quand il le vit qui mettoit sa trompe dans la poche du laquais qui le tenoit par la main. Les petites filles ont été plus hardies, & sont revenuës chargées de poupées, dont elles sont charmées. Je ne suis pas entiérement hors de mes maux ; cependant je différe toujours à me purger.

(1) Je me souviens encore de cette frayeur.

Je ne sai point ce que c'est que cette histoire du Jansénisme qu'on imprime en Hollande ; vous ne me mandés pas si c'est pour ou contre : mais je vous conseille de ne témoigner aucune curiosité là-dessus, afin qu'on ne puisse vous nommer en rien. Vous voulés bien que je vous fasse une petite critique sur un mot de votre Lettre. *Il en a agi avec politesse*, il faut dire, *il en a usé*. On ne dit point *il en a bien agi* ; & c'est une mauvaise façon de parler.

A Paris le 31. Septembre.

J'Avois déjà vû dans la Gazette toutes les magnificences de l'entrée de M. l'Ambassadeur ; & je n'ai pas laissé de prendre un grand plaisir au recit que vous en avés fait. J'avois commencé cette Lettre dans le dessein de la faire longue : mais je suis obligé de me mettre dans mon lit pour prendre médecine. Je vous écrirai au long la premiere fois. Votre mere & tout le monde vous saluë.

L'Abbé Geneſt a été élû à l'Académie à la place de Boyer. Votre couſin l'Abbé du Pin a eu des voix pour lui, & pourra l'être une autre fois, de quoi il a grande envie. J'ai donné ma voix à l'Abbé Geneſt, à qui je m'étois engagé.

A Paris le 8. Octobre.

J'Ai la tête ſi épuiſée de tout le ſang qu'on m'a tiré depuis cinq ou ſix jours, que je laiſſe à ma femme le ſoin de vous écrire de mes nouvelles. Ne ſoyés cependant en aucune inquiétude ſur ma ſanté ; elle eſt, Dieu merci, beaucoup meilleure, & j'eſpere être en état d'aller dans huit jours à Fontainebleau. Vous ſavez ma ſincérité, & d'ailleurs je n'ai aucune raiſon de vous déguiſer l'état où je ſuis. Soyez tranquille, & ſongez un peu au bon Dieu. *Enſuite eſt écrit de la main de ſa femme.* J'ai pris la plume à votre pere ; il eſt dans ſon lit : il a ſeulement voulu commencer cette Lettre, afin que vous ne vous figu-

rassiez pas qu'il est plus mal qu'il n'est : il a eu une fiévre continuë, & on a été obligé de le saigner deux fois : il a eu une bonne nuit, & il est ce matin sans fiévre ; il ne lui reste plus qu'une douleur dans le côté droit (1), quand on y touche, ou qu'il s'agite. Il est fort content de vos réflexions au sujet de l'établissement que nous avons été sur le point de vous donner. Il nous a paru cependant que le bien que cette fille vous aportoit, avoit fait un peu trop d'impression sur votre esprit, & que vous n'aviez pas assés pensé sur ce que votre pere vous avoit mandé de l'humeur de la personne dont il s'agissoit. Je vois bien, mon fils, que vous ne savez pas de quelle importance cela est pour le repos de la vie : c'est pourtant ce qui nous a fait rompre. Ne croyés point que nous ayons apréhendé de nous incommoder, cela ne nous est pas tombé dans l'esprit ; & d'ailleurs il ne nous en coutoit guère plus qu'il nous en coutera pour vous faire subsister

(1) La cause de sa mort.

Votre pere eſt ſi content de vous, qu'il fera toutes choſes afin que vous ſoyés content de lui, pourvû que vous ſoyés honnête homme, & que vous viviés d'une maniere qui réponde à l'éducation que nous avons tâché de vous donner. Votre pere eſt bien fâché de la néceſſité où vous nous marquez être de prendre la perruque ; il ſouhaiteroit que vous pûſſiez garder vos cheveux : mais il remet cette affaire au conſeil que vous donnera M. l'Ambaſſadeur, & s'il le faut, il enverra chercher, quand il ſe portera bien, un habile Perruquier. J'eſpere qu'il ſera en état de vous écrire au premier ordinaire. Adieu, mon fils : ſongez à Dieu, & à gagner le Ciel.

A Paris le 16. Octobre.

Cette Lettre eſt commencée par elle.

VOtre pere & moi ſommes en peine de votre ſanté. Depuis pluſieurs jours nous n'avons reçû de

vos nouvelles. Il croit quelquefois que vous avez pris le parti de venir faire ici un tour : il auroit bien de la joye de vous voir ; mais il seroit fâché que vous eussiez pris cette résolution sur la Lettre que je vous ai écrite, puisque les Médecins le croyent sans péril ; ils disent seulement que sa maladie pourra être longue : il conserve toujours une petite fiévre ; mais la douleur de côté est beaucoup diminuée. Nous avons passé aujourd'hui une partie de l'après-dinée sur la terrasse à nous promener ; ainsi vous voyés qu'il est en meilleur disposition. Pour le voyage de Fontainebleau, il n'y faut plus songer. La profession de votre sœur nous embarrasse ; mais il faudra bien qu'elle souffre avec patience ce retardement. *En suite est écrit de la main de Racine.* Je me porte beaucoup mieux, Dieu merci. J'espere de vous écrire par le premier ordinaire une longue Lettre, qui vous dédomagera de toutes celles que je ne vous ai point écrites. Je suis fort supris de votre silence, & de celui de M. l'Ambassadeur ; peu s'en faut que je ne vous croye tous plus ma-

lades que je ne l'ai été. Adieu, mon cher fils, je suis tout à vous.

A Paris le 20 Octobre.

Lettre commencée par sa Femme.

JE vous écris, mon cher fils, auprès de votre pere, qui le vouloit faire lui-même : je l'en ai empéché, parce qu'il est fort fatigué de l'émétique qu'on lui a fait prendre, & qui a eu tout le succès qu'on en pouvoit espérer, de maniere que les Médecins disent qu'il n'a plus qu'à se tenir en repos, n'ayant plus rien à craindre. N'ayés point d'inquiétude sur lui : la sienne est, que vous ne preniés quelque parti précipité, qui vous detourneroit de vos occupations, & ne lui seroit d'aucun soulagement : il espére vous écrire Vendredy. On lui conseille de prendre ici les eaux de Saint Amand, en attendant qu'il puisse au printems les aller prendre sur les lieux : & si M. l'Ambassadeur venoit aussi les prendre, il vous ame-

roit. M. Finot dit qu'il connoît le tempéramment de M. de Bonrepaux, & qu'il a mal fait d'aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle; que celles de Saint Amant lui conviennent : il doit en écrire à M. Fagon. *Ensuite est écrit de la main de Racine.* J'embrasse de tout mon cœur M. l'Ambassadeur. Quoiqu'il ne soit nullement nécessaire que vous me veniez voir, si néanmoins M. l'Ambassadeur avoit quelque dépêche un peu importante à faire porter au Roi, il se pourroit faire que M. l'Ambassadeur tourneroit la chose d'une telle maniere, que Sa Majesté ne trouveroit pas hors de raison qu'il vous en eût chargé : dites-lui seulement ce que je vous mande, & laissez-le faire. Adieu, mon cher fils; j'ai bien songé à vous, & suis fort aise que nous soyons encore en état de nous voir, s'il plaît à Dieu. *Puis de la main de sa femme.* Ne vous étonnez pas si l'écriture de votre pere n'est pas bonne; il est dans son lit; sans cela il écriroit à l'ordinaire. Adieu.

A Paris le 24. Octobre.

ENfin, mon cher fils, je suis, Dieu merci, absolument sans fiévre. J'espere que je n'ai plus qu'une médecine à essuyer. J'ai pourtant la tête encore bien foible; la saison n'est pas fort propre pour les convalescens; & ils ont d'ordinaire beaucoup de peine en ces tems-ci à se rétablir. Ma maladie a été considérable; mais vous pouvez compter néantmoins que je ne vous ai point trompé, & que lorsque je vous ai mandé qu'elle étoit sans péril, c'est qu'on me l'assûroit en effet. Je suis fort aise que vous ne soyés point venu; votre voyage auroit été fort inutile, vous auroit couté beaucoup, & vous auroit détourné du train où vous êtes de vous occuper sous les yeux de M. l'Ambassadeur. Je souhaiterois de bon cœur que sa santé fut aussitôt rétablie que la mienne. J'espére que nous pourrons nous trouver lui & moi à Saint Amand, le printems prochain:

car on a en tête que ces eaux-là me sont très-bonnes, aussi bien qu'à lui.

La profession de votre sœur a été retardée, de quoi elle a été fort affligée : elle a mieux aimé pourtant retarder, & que je fusse en état d'y assister. Je lui ai mandé que ce seroit pour la premiere semaine du mois de Novembre. Je serai alors si près de Fontainebleau, (1) que d'autres que moi seroient peut-etre tentés d'y aller ; mais j'assisterai seulement à la profession de votre sœur, & je reviendrai le lendemain coucher à Paris.

Votre mere est en bonne santé, Dieu merci, quoiqu'elle ait pris bien de la peine après moi pendant ma maladie. Il n'y eut jamais de garde si vigilante, ni si adroite, avec cette différence, que tout ce qu'elle faisoit, partoit du fond du cœur, & faisoit toute ma consolation. C'en est une fort grande pour moi, que vous connoissiez tout le mérite d'une si bonne mere : & je suis persuadé que

(1) Elle faisoit profession chez les Ursulines de Melun.

quand je n'y ferai plus, elle retrouvera en vous toute l'amitié & toute la reconnoissance qu'elle trouve maintenant en moi. M. de Valincour & M. l'Abbé Renaudot m'ont tenu la meilleure compagnie du monde : je vous les nomme entre autres, parce qu'ils n'ont presque bougé de ma chambre. M. Despréaux ne m'a point abandonné dans les grands périls ; mais quand l'occasion a été moins vive, il a été bien vîte retrouver son cher Auteuil, & j'ai trouvé cela très-raisonnable, n'étant pas juste qu'il perdît la belle saison au tour d'un convalescent, qui n'avoit pas même la voix assez forte pour l'entretenir longtems : du reste il n'y a pas un meilleur ami, ni un meilleur homme au monde. Faites mille complimens pour moi à M. l'Ambassadeur, & à M. de Bonnac. Je leur suis bien obligé de l'intérêt qu'ils ont pris à ma maladie. Je suis aussi fort touché de toutes les inquiétudes qu'elle vous a causées ; & cela ne contribue pas peu à augmenter la tendresse que j'ai eue pour vous toute ma vie. Je vous manderai une autrefois des nouvelles.

A Paris le 30. Octobre.

VOus pouvez vous assûrer, mon cher fils, que ma santé est, Dieu merci, en train de se rétablir entiérement : j'ai été purgé pour la derniere fois, & mes Médecins ont pris congé de moi, en me recommandant néantmoins une très-grande diette pendant quelque tems, & beaucoup de régle dans mes repas pour toute ma vie, ce qui ne me sera pas fort difficile à observer : je ne crains que les tables de la Cour; mais je suis trop heureux d'avoir un prétexte d'éviter les grands repas, auxquels aussi bien je ne prens pas un fort grand plaisir. J'ai résolu même d'être à Paris le plus souvent que je pourrai, non-seulement pour y avoir soin de ma santé, mais pour n'être point dans cette horrible dissipation, où l'on ne peut éviter d'être à la Cour. Nous partirons Mardi prochain pour la profession de ma chere fille, que je ne veux pas faire languir davanta-

ge. M. l'Archevêque de Sens veut absolument faire la cérémonie : j'aurois bien autant aimé qu'il eût donné cette commission à un autre, cela nous auroit épargné bien de l'embarras & de la dépense. M. l'Abbé Boileau a voulu aussi, malgré toutes mes instances, y venir prêcher, & cela avec toute l'amitié possible.

Nous allâmes l'autre jour dîner à Auteuil avec toute la petite famille, que M. Despréaux régala le mieux du monde. Ensuite il mena Lionval & Madelon dans le bois de Boulogne, badinant avec eux, & leur disant qu'il vouloit les mener perdre : il n'entendoit pas un mot de tout ce que ces pauvres enfans lui disoient ; c'est le meilleur homme du monde.

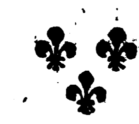
M. Hessein a un procès assés bizarre contre un Conseiller de la Cour des Aides, dont les chevaux ayant pris le frein aux dents, vinrent donner tête baissée dans son carosse, qui marchoit fort paisiblement. Le choc fut si violent, que le timon du Conseiller entra dans le poitrail d'un des chevaux de M. Hessein, & le perça de part en part, en telle sorte que

le pauvre cheval mourut au bout d'une heure : il a fait assigner le Conseiller, & ne doute pas qu'il ne le fasse condamner à payer son cheval. Faites part de cette aventure à M. l'Ambassadeur ; mais qu'il se garde bien d'en plaisanter dans quelque Lettre avec M. Hessein, car il prend la chose fort tragiquement.

A Paris le 10. *Novembre.*

J'Arrive de Melun fort fatigué. J'avois crû que l'air me fortifieroit, mais je crois que l'ébranlement du carosse m'a beaucoup incommodé. Je ne laisse pourtant pas d'aller & de venir, & les Médecins m'assûrent que tout ira bien, pourvû que je sois exact à la diette qu'ils m'ont ordonnée, & je l'observe avec une attention incroyable. Je voudrois avoir le tems aujourd'hui de vous rendre compte du détail de la profession de votre sœur ; mais sans la flatter vous pouvez compter que c'est un Ange. Son esprit & son jugement sont ex-

trêmement formés : elle a une mémoire prodigieuse, & aime passionnément les bons livres : mais ce qui est de plus charmant en elle, c'est une douceur & une égalité d'esprit merveilleuse. Votre mere & votre sœur aînée ont extrêmement pleuré : & pour moi je n'ai cessé de sangloter ; je crois même que cela n'a pas peu contribué à déranger ma foible santé. Ne vous chagrinez pas si je ne vous écris pas davantage ; j'ai bien des choses à faire, & en vérité je ne suis guère en état de songer à mes affaires les plus pressées. Votre mere & toute la famille vous embrasse. C'est à pareil jour que demain que vous fûtes baptizé, & que vous fites un serment solemnel à J. C. de le servir de tout votre cœur.



A la Mere Sainte Thecle Racine.

A Paris le 11. *Novembre.*

J'Ai beaucoup d'impatience, ma chere Tante, d'avoir l'honneur de vous voir, pour vous dire tout le bien que j'ai vû dans ma chere enfant, que je viens de faire Religieuse. Je vous dirai cependant en peu de mots, que je lui ai trouvé l'esprit & le jugement extrêmement formé, une piété très-sincére, & surtout une douceur & une tranquilité d'esprit merveilleuse. C'est une grande consolation pour moi, ma chere Tante, qu'au moins quelqu'un de mes enfans vous ressemble par quelque petit endroit. Je ne puis m'empêcher de vous dire un trait qui vous marquera tout ensemble, & son courage, & son naturel.

Elle avoit fort évité de nous regarder sa mere & moi pendant la cérémonie, de peur d'être attendrie du trouble où nous étions. Comme

ce vint le moment où il falloit qu'elle embrassât, selon la coûtume, toutes les sœurs ; aprés qu'elle eût embrassé la Supérieure, on lui fit embrasser sa mere & sa sœur aînée qui étoient auprès d'elle, fondant en larmes. Elle sentit tout son sang se troubler à cette vûë ; elle ne laissa pas d'achever la cérémonie avec le même air modeste & tranquille qu'elle avoit eu depuis le commencement : mais dès que tout fût fini, elle se retira dans une petite chambre, où elle laissa aller le cours de ses larmes, dont elle versa un torrent, au souvenir de celles de sa mere. Comme elle étoit dans cet état on lui vint dire que M. l'Archevêque de Sens l'attendoit au parloir avec mes amis & moi. *Allons, allons*, dit-elle, *il n'est pas tems de pleurer*. Elle s'excita elle-même à la gayeté, & se mit à rire de sa propre foiblesse, & arriva en effet en souriant au parloir, comme si rien ne lui fût arrivé. Je vous avouë, ma chere Tante, que j'ai été touché de cette fermeté, qui me paroît assez au-dessus de son âge.

Le sermon de M. l'Abbé Boileau

ſut très-beau, & très-plein de grandes vérités. Tout cela a fait un terrible effet ſur l'eſprit de ma fille aînée; & elle paroît dans une fort grande agitation, juſqu'à dire qu'elle ne ſera jamais du monde: mais je n'oſe guère conter ſur ces ſortes de mouvemens qui peuvent paſſer.

J'oubliois de vous dire que celle qui vient de ſe faire Religieuſe aime extrêmement la lecture, & ſur-tout des bons livres, & qu'elle a une mémoire ſurprenante. Excuſez un peu ma tendreſſe pour un enfant dont je n'ai jamais eu le moindre ſujet de plainte, & qui s'eſt donnée à Dieu de ſi bon cœur, quoiqu'elle fût aſſûrément la plus jolie de tous mes enfans, & celle que le monde auroit le plus attirée par ſes dangereuſes careſſes.

Ma femme & nos petits enfans vous aſſûrent tous de leur reſpect. Il m'eſt reſté de ma maladie une dureté au côté droit, dont j'avois témoigné un peu d'inquiétude: mais M. Morin m'a aſſûré que ce ne ſeroit rien, & qu'il la feroit paſſer peu à peu par de petits remédes. Du reſte

je ſuis aſſez bien, Dieu merci.

Je n'ai point été ſurpris de la mort de M. du Foſſé; mais j'en ai été très-touché. C'étoit pour ainſi dire, le plus ancien ami que j'euſſe au monde. Plût à Dieu que j'euſſe mieux profité des grands exemples de piété qu'il m'a donnés! Je vous demande pardon d'une ſi longue Lettre, & vous prie toujours de m'aſſiſter de vos prieres.

A SON FILS.

A Paris le 17. Novembre.

JE crois qu'il n'eſt pas beſoin que j'écrive à M. l'Ambaſſadeur, pour lui témoigner l'extrême plaiſir que je me fais d'avoir bientôt l'honneur de le voir (1). Ma joie ſera complette, puiſqu'il a la bonté de vous amener avec lui. Dites-lui qu'il me feroit le plus ſenſible plaiſir du monde, ſi dans le peu de ſéjour qu'il fera à

(1) Il revint, pour être témoin de ſa mort quatre mois après.

Paris,

Paris, il vouloit loger chez moi. Nous trouverons moyen de le mettre fort tranquilement & fort commodément: & du moins je ne perdrai pas un ſeul des momens que je pourrai le voir & l'entretenir. Vous ne me trouverez pas encore parfaitement rétabli, à cauſe d'une dureté qui m'eſt reſtée au foie ; mais les Médecins m'aſſûrent que je ne dois pas m'inquiéter, & qu'en obſervant une diéte fort exacte, cela ſe diſſipera peu à peu. Comme je ne ſuis guère en état de faire de longs voyages à la Cour, vous viendrez fort à propos pour me tenir compagnie;je ne vous empêcherai pourtant pas d'aller faire votre cour. Je n'avois pas beſoin de l'exemple de Madame la Comteſſe d'Auvergne pour me modérer ſur le Thé; j'en uſe ſobrement, ainſi ne m'en apportez pas.

Si M. l'Ambaſſadeur fait quelque cas de ces Mémoires dont vous parlez ſur la paix de Riſwik ; vous pouvez les acheter. Si j'étois aſſez heureux pour le voir & l'entretenir ſouvent, je n'aurois pas grand beſoin d'autres mémoires pour l'hiſtoire du

Roi ; il la ſait mieux que tous les Ambaſſadeurs & tous les Miniſtres enſemble ; & je fais un grand fonds ſur les inſtructions qu'il a promis de me donner. Je ne crois point aller à Verſailles avant le voyage de Marly : j'ai beſoin de me ménager encore quelque tems, afin d'être en état d'y faire un plus long ſéjour. Adieu, mon cher fils. Toute la famille eſt dans la joie, depuis qu'elle ſait qu'elle vous reverra bientôt. Tâchez, au nom de Dieu, d'obtenir de M. l'Ambaſſadeur qu'il vienne deſcendre au logis.

De la mere Sainte Thecle Racine à Madame Racine.

Gloire à Dieu, &c.

JE vous ſuis très-obligée, ma chere niéce, d'avoir pris la peine de nous mander vous-même des nouvelles de notre cher malade. Dans la douleur & les fatigues où vous êtes d'une ſi longue maladie, je crains beaucoup que vous ne tombiez malade auſſi. Au nom de

Dieu conſervez-vous pour vos enfans: car je vois bien par l'état où vous me mandez qu'eſt mon neveu, qu'ils n'ont plus de pere ſur la terre. Il faut adorer les decrets de Dieu & nous y ſoumettre. Que les penſées de la Foi nous ſoutiennent. Dieu nous ſoutient, lorſque nous eſpérons en lui. On ne peut être plus touchée que je le ſuis de votre perte & de la mienne: prions Dieu l'une pour l'autre.

DE LA MESME.

Ce 17. Mai 1699.

Gloire à Dieu, &c.

JE ſuis bien aiſe, ma très-chere niéce, du don que le Roi vous a fait. Il n'importe guère que ce ſoit à vous, ou à vos enfans: une bonne & ſage mere comme vous, aura toujours bien ſoin d'eux. Tout ce que je vous demande, c'eſt de vous conſerver: car que ſeroit-ce ſi vous veniez à leur manquer? Tâchez donc de vous con-

soler & de vous fortifier en regardant Dieu, qui est le protecteur des veuves, & le pere des orphelins. J'ai besoin aussi bien que vous de me tourner vers Dieu, (1) pour ne pas trop ressentir cette séparation.

---

(1) Elle mourut l'année suivante.



LETTRES

DE MADAME DE MAINTENON.

Les Dames de l'illustre maison de Saint Cyr, où la mémoire de mon pere s'est conservée d'une maniere qui fait connoître combien il s'étoit acquis d'estime, se sont donné la peine de chercher parmi toutes les Lettres qu'elles ont de Madame de Maintenon, celles où il est fait mention de lui, & ont eu la bonté de me les communiquer. Je les donne avec une grande satisfaction: elles sont d'un style qui fera désirer toutes les Lettres écrites de la même main. Ces Dames en ont un recueil considérable.



A MADAME DE BRINON. (1)

A Chantilly le 28. Mars.

VOus avez raifon de tout difpofer pour la prife d'habit de notre fille la Sœur Lallie (2) ; mais comment pouvez-vous être incertaine du jour? N'eft-il pas arrêté avec celui qui prêche, & avec celui qui fait la cérémonie ? Pour moi, je ferai également prête Jeudi ou Vendredi. M. Racine, qui veut pleurer, aimeroit mieux que ce fut Vendredi, ce qui ne doit pourtant pas vous obliger à rien changer. Avertiffez-moi feulement le plutôt que vous pourrez.

Je n'écris point à Madame de la Maifonfort (3). Que pourrois-je lui

(1) C'eft la même Madame Brinon dont il eft parlé dans le morceau des *fouvenirs* de Madame la Comteffe de Caylus, que j'ai rapporté.

(2) Mademoifelle de Lallie avoit fait le rôle d'Affuerus, & par cette raifon mon Pere croyoit devoir affifter à fa prife d'habit : mais il ne pouvoit affifter à une pareille cérémonie fans pleurer.

(3) Cette jeune perfonne, dont le pere avoit été

écrire qu'elle ne sache mieux que moi? Plût à Dieu qu'elle ne sût que J. C. crucifié ; qu'elle pût oublier tout le reste, & se donner à Dieu & à nous avec ce cœur sincere & doux qu'elle avoit, & même avec toutes ses premieres imperfections, que j'aimois bien mieux que celles que la dévotion lui a données !

Les bons témoignages que vous me rendez de la Communauté me donnent une grande joie. Soyez ravie d'être aimée & respectée pour l'amour de Dieu, & renoncez à l'amour propre qui voudroit s'attirer ces sentimens pour lui-même. Quand je vois nos cheres filles agir en esprit de foi, j'ai une grande espérance qu'elles s'établissent sur des fondemens solides. Dieu veuille les benir de plus en plus, afin qu'elles puissent

malheureux dans son bien, fut recommandée à Madame de Maintenon, qui lui trouvant beaucoup d'esprit, la prit en affection. Elle vécut quelque tems à la Cour, & ensuite entra à Saint Cyr, où l'on ne faisoit point encore de vœux. Comme elle étoit sous la direction de M. de Cambrai, & cousine de Madame Guyon, qui la venoit voir souvent, on craignit qu'elle n'introduisit le Quietisme à Saint Cyr. Elle eut ordre d'en sortir, & se retira dans un Couvent à Meaux, où elle fut sous la direction de M. Bossuet, tant qu'il vécut.

par leurs soins & par leurs veilles accroître son Royaume.

Je ne vous enverrai pas aujourd'hui vos constitutions..... M. Racine & M. Despréaux les lisent, les admirent, & y corrigent des fautes de langage.

Vous recevez mes avis comme d'un Ange. Dieu veuille que je vous les donne aussi parfaitement que vous les recevez. Je suis, &c.

DE LA MESME A MADAME DE LA MAISONFORT. (1)

JE vous prie, ma chere fille, de vous souvenir que vous êtes Chrétienne & Religieuse. Votre vie doit être cachée, mortifiée, & privée de tous les plaisirs. Vous ne vous repentez pas du parti que vous avez choisi; prenez-le donc avec ses aus-

---

(1) Cette Lettre fut écrite, ainsi que la suivante, à la même Dame, dont j'ai parlé dans la notte précédente. Comme elle avoit beaucoup d'esprit, Madame de Maintenon craignoit toujours qu'elle n'en eût trop.

térités & ses sûretés. Vous auriez eu plus de plaisir dans le monde ; & selon les apparences vous vous y seriez perdue : ou Racine, en vous parlant du .... vous y auroit entraînée ; ou M. de Cambrai auroit contenté, ou même rencheri sur votre délicatesse, & vous seriez Quiétiste. Jouissez donc du bonheur de la sûreté. Aimeriez-vous mieux que votre maison fût plus éclatante que solide : & que vous serviroit d'y avoir brillé, si vous étiez abîmée avec elle ?

Pourquoi Dieu vous a-t'il donné tant d'esprit & de raison ? Croyez-vous que ce soit pour discourir, pour lire des choses agréables, pour juger des ouvrages de prose & de vers, pour comparer les gens de mérite, & les auteurs les uns aux autres ? Ces desseins ne peuvent être de lui. Il vous en a donné pour servir à un grand ouvrage établi pour sa gloire : tournez vos idées de ce côté-là, aussi solides que les autres sont frivoles. Tout ce que vous avez reçû, est pour le faire profiter ; vous en rendrez compte. Il faut que votre esprit devienne aussi simple que votre cœur. Que vou-

driez-vous apprendre ma chere fille? Je vous réponds sur beaucoup d'expérience, qu'après avoir bien lû, vous verriez que vous ne sauriez rien. Votre Religion doit être tout votre savoir ; votre tems n'est plus à vous. Dieu vous a donné toute la raison que la lecture pourroit avoir donnée à un autre. Je le remercie de ce que vous aimez l'oraison & l'Office. Je ne vous y vois point sans regretter de n'être pas Religieuse.

MAINTENON.

A LA MESME.

Il ne vous est pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'esprit. Vous en serez plus humble, & vous sentirez par votre expérience, que nous ne trouvons nulle ressource en nous, quelque esprit que nous ayons. Vous ne serez jamais contente, ma chere fille, que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur, ce que je ne dis pas par rapport à la pro-

fession où vous êtes engagée. Salomon vous a dit, il y a longtems, qu'après avoir cherché, trouvé, & goûté de tous les plaisirs, il confessoit que tout n'est que vanité & affliction d'esprit, hors aimer Dieu & le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les Grands, & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer; & qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber? J'ai été jeune & jolie; j'ai gouté des plaisirs; j'ai été aimée par-tout. Dans un âge un peu plus avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit. Je suis venu à la faveur, & je vous proteste, ma chere fille, que tous les états laissent un vuide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connoître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entierement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu; mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois. Alors on sent qu'il

n'y a plus rien à chercher; qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre. On a des chagrins, mais on a aussi une solide consolation, & la paix au fonds du cœur au milieu des plus grandes peines.

Mais vous me direz, Se peut-on faire dévote quand on veut? Oui, ma chere Fille, on le peut; & il ne nous est pas permis de croire que Dieu nous manque. *Cherchez & vous trouverez: heurtez à la porte, & on vous l'ouvrira:* ce sont ses paroles; mais il faut le chercher avec humilité & simplicité. Saint Paul pouvoit bien en savoir plus qu'Ananie. Il va pourtant le trouver, & apprend par lui ce qu'il faut qu'il fasse. Vous ne le saurez jamais par vous-même. Il faut vous humilier; vous avez un reste d'orgueil que vous déguisez à vous-même sous le goût de l'esprit: vous n'en devez plus avoir; mais vous devez encore moins chercher à le satisfaire avec un Confesseur. (1) Le plus simple est le meil-

(1) Malgré cet avis elle ne chercha pas les plus simples, puisqu'elle fut conduite par M. de Cambrai d'abord, & ensuite par M. Bossuet.

leur pour vous ; & vous devez vous y soumettre en enfant. Comment surmonterez-vous les croix que Dieu vous enverra dans le cours de votre vie, si un accent Normant ou Picard vous arrête : ou si vous vous dégoutez d'un homme, parce qu'il n'est pas aussi sublime que Racine ? Il vous auroit édifié le pauvre homme, si vous aviez vû son humilité dans sa maladie, & son repentir sur cette recherche de l'esprit. Il ne chercha point dans ce tems-là un directeur à la mode ; il ne vit qu'un bon Prêtre de sa paroisse (1). J'ai vû un autre bel Esprit, qui avoit fait de très-beaux ouvrages, sans les avoir fait imprimer, ne voulant pas être sur le pied d'Auteur : il brûla tout, & il n'est resté de lui que quelques fragmens dans ma mémoire. Ne nous occupons point de ce qu'il faudra tôt ou tard abjurer. Vous n'avez encore guère vécu ; & vous avez pourtant à renoncer à la tendresse de votre

---

(1) Ce Prêtre étoit depuis longtems son Confesseur ordinaire, & le fut jusqu'à la fin. Cependant il eut dans sa derniere maladie, de grandes obligations à l'Abbé Boileau le Prédicateur, qui venoit souvent lui parler de Dieu.

cœur, & à la délicatesse de votre esprit. Allez à Dieu, ma chere Fille, & tout vous sera donné. Adressez-vous à moi tant que vous voudrez. Je voudrois bien vous mener à Dieu; je contribuerois à sa gloire; je ferois le bonheur d'une personne que j'ai toujours aimée particulierement; & je rendrois un grand service à un Institut qui ne m'est pas indifférent.

MAINTENON.

A MADAME LA MARQUISE DE...

A Saint Cyr le 12 *May* 1717.

JE reconnois bien M. le Maréchal de Villeroi dans la sollicitation qu'il a faite pour vous à M. le Duc d'Orléans, sans vous en rien dire. Il en usa de même pour moi, à la mort de la Reine Mere: il demanda au Roi une pension pour moi, quoiqu'il ne m'eût jamais parlé. Il vient de m'écrire sur ce qui se passe, une Lettre en style plus tragique que celui de Longepier-

re. Je voudrois bien être en tiers quand vous pleurez avec Madame de Chevreuse; ses larmes sont bien sincères, & elle a grande raison. Comment M. Dangeau se tire-t'il de l'état présent du monde, lui qui ne veut rien blâmer? Dieu vous a fait une grande grace en vous donnant le goût de la solitude; car vous êtes très-propre au monde; (c'est-à-dire au monde que j'ai connu). Ce n'est pas la seule que vous ayez reçûe de lui; & je ne connois personne qui lui doive tant de reconnoissance.

Dieu veuille que la représentation d'Athalie fasse quelques conversions: c'est, je crois, la plus belle piéce qu'on ait jamais vûe. Je suis étonnée que M. le Cardinal de Noailles ne s'oppose pas à ces représentations faites par des Comédiens. Vous jugez bien qu'on le trouve très-mauvais à Saint Cyr.



Tous les avis que mon Pere dans ses Lettres donna à mon Frere pour se faire à la Cour des amis & des protecteurs, furent inutiles à un homme qui dominoit l'amour de la solitude, & qui, sitôt qu'il fut devenu son maître, a fui le monde, quoiqu'il y fût fort aimable, quand il étoit obligé d'y paroître. M. de Torcy continuant ses bontés pour lui, après la mort de mon Pere, l'envoya à Rome avec l'Ambassadeur de France. Il y resta peu, & ayant obtenu la permission de vendre sa charge de Gentilhomme ordinaire, il s'enferma dans son cabinet avec ses livres, & y a vécu jusqu'à 69 ans, sans presque aucune liaison qu'avec un ami, très-capable à la vérité de le dédommager du reste des hommes. On a bien pû dire de lui, bene qui latuit, bene vixit. Sans aucune ambition, & même sans celle de devenir savant, son seul plaisir fut de parcourir toutes les sciences, s'attachant particulierement aux Belles-Lettres, & s'étant toujours contenté de lire, sans avoir jamais rien écrit, ni en vers, ni en prose, quoiqu'il fût très-capable d'écrire, & par ses connoissances, &

par son style. On en peut juger par cette Lettre qu'il m'écrivit lorsque je lui fis remettre le Poëme de la Religion pour l'examiner.

A Paris.

J'Ai lû votre ouvrage, rapidement à la vérité, & simplement pour me mettre au fait du Tout ensemble : le projet est beau, bien exécuté, & digne d'un Chrétien de votre nom. J'y ai trouvé une érudition, qui me fait voir que je ne suis point votre aîné en tout. Je ne vous parlerai pas de la versification : tout le monde conviênt que vous savez tourner un vers ; il n'y a rien que vous ne veniez à bout de dire en vers : il semble même que la secheresse & l'aridité des sujets échauffent votre veine, & vous tiennent lieu, pour ainsi dire, d'Apollon. Le fond des choses me fournira peut-être plusieurs observations que je vous ferai de vive voix. Je vous dirai seulement aujourd'hui, que vous insistez trop dans votre sixiéme chant sur la conformité de la morale

des Payens avec celle de l'Evangile. Comment ces deux loix, celle de l'Evangile, & la loi naturelle, ne seroient-elles pas conformes, puisqu'elles sont toutes deux l'ouvrage du même Législateur ? Mais trouverez-vous dans la morale des Payens, l'amour de Dieu & l'amour de la Croix, ce qui fait à la fois, & tout le pénible, & toute la beauté de la loi de l'Evangile ?

Je ne puis vous pardonner qu'un aussi grand homme que Socrate vous fasse pitié dans le plus bel endroit de sa vie, lorsqu'il parle de ce coq qu'on doit sacrifier pour lui à Esculape. Je crains bien que vous n'ayez lû cet endroit que dans le François de M. Dacier : & il n'est pas étonnant qu'un pareil Traducteur vous ait induit en erreur. Socrate ne dit point à Criton de sacrifier un coq, mais simplement, *Criton, nous devons un coq à Esculape*, ὀφείλομεν ἀλεκτρύονα. Ne voyez-vous pas que c'est une plaisanterie, & que Platon, qui est toujours Homérique, le fait mourir comme il avoit vécu, c'est à-dire, l'ironie à la bouche ? C'étoit une façon de parler proverbiale : quand quelqu'un étoit échappé

de quelque grand danger, on lui di-ſoit : *Oh, pour le coup vous devez un coq à Eſculape*, comme nous diſons, *vous devez une belle chandelle*, &c. Voilà tout le myſtère. Socrate veut dire, *Nous devons pour le coup un beau coq à Eſculape, car certainement me voilà guéri de tous mes maux*. Ce qui eſt très conforme à l'idée qu'il avoit de la mort. Pouvez-vous croire que la derniere parole d'un homme tel que Socrate ait été une ſottiſe ? Il y a des noms ſi reſpectables, qu'on ne ſauroit, pour ainſi dire, les attaquer, ſans attaquer le genre humain. *Parcendum eſt caritati hominum*, dit ſi bien Cicéron. M. Deſpréaux, tout Deſpréaux qu'il étoit, eſſuya de la part de ſes amis des critiques très-ameres, ſur ce qu'il avoit dit de Socrate dans ſon Equivoque. Il s'en ſauvoit, en diſant qu'il n'avoit pû immoler à J. C. une plus grande victime, que le plus vertueux homme du Paganiſme.

L'intérêt que je prens à ce qui vous regarde, l'emporteroit peut-être ſur ma pareſſe, & m'engageroit à vous écrire d'autres réflexions ; mais le métier de Critique eſt un déſagréable

métier, & pour celui qui le fait, & pour celui en faveur de qui on le fait. D'ailleurs je vous exhorte à chercher des censeurs plus éclairés & moins intéressés que moi.

La maniere dont il explique les dernieres paroles de Socrate, est fort ingénieuse, & est peut-être véritable. Mais M. Dacier, M. Rollin, & sur-tout la réponse de Criton, qui prend ces mots dans le sens naturel, m'ont persuadé que j'en avois pû dire ce que j'en ai dit, d'autant plus que Socrate ne parlant même dans ses derniers momens, que d'une façon incertaine sur l'immortalité de l'ame, m'a toujours paru un homme inconcevable.



